

CALENDRIER BELGE.

TYPOGRAPHIE MÉCANIQUE DE CH. VANDERAUWERA.
RUE DE LA SABLONNIÈRE, 8.



CALENDRIER BELGE.

FÊTES RELIGIEUSES ET CIVILES

USAGES

CROYANCES ET PRATIQUES POPULAIRES

DES

BELGES ANCIENS ET MODERNES,

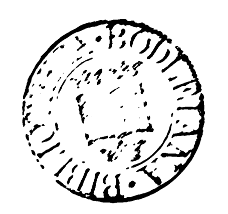
PAR

Le Baron de Reinsberg-Düringsfeld.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
FERDINAND CLAASSEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
88, RUE DE LA MADELEINE, 88.
Même Maison à OSTENDE, — rue de Flandre, 9.
Même maison à BLANKENBERGHE — rue des Pêcheurs, 38.

1862



JUILLET.

Bien que Suétone, qui vivait à Rome au deuxième siècle de J.-C., ait dit expressément que Jules César ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, Marc-Antoine, en sa qualité de consul, ordonna que, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le mois « quintilis » ne s'appellerait plus désormais que « Julius », du nom du réformateur. On a lieu de croire que ce nom, aussi bien que celui d' « Augustus » (août) remonte à une plus haute antiquité et se rattache probablement au solstice d'été.

Les Anglo-Saxons désignaient ce mois des noms de « Lida, äftera Lida » (Lida II), et « Wedemônad » (mois de pacage); Charlemagne lui donna le nom de « Heumanoth » (mois des foins).

Les Flamands ont conservé à ce mois les dénominations de « hooimaend » (mois des foins) et « weidemaend » ou « wedemaend » (mois de pacage).

Dans les documents romans se trouvent les noms : « fœnal » ou « fœneræ » (mois de la fenaison), et « seval » ou « sefall », d'origine inconnue (1).

(1) Peut-être ce nom dérive-t-il du vieux mot « scif » sécheresse et signifie-t-il mois de sécheresse.

1er juillet. — (*Agrimonia eupatoria.*) Saint Rombaut ; saint Thibaut.

Saint Rombaut, patron de Malines, en l'honneur duquel sept églises sont consacrées, fut fils d'un roi d'Hibernie. Après être parvenu à l'archevêché de Dublin, il résolut d'abandonner tout et de se rendre à Rome pour y visiter les saints tombeaux. Il reçut la bénédiction du saint Père et reprit son chemin vers les Gaules. Après une apparition céleste, il s'arrêta en Belgique, à Malines, où le comte Adon lui fit l'accueil le plus honorable et lui donna le terrain nécessaire pour construire un couvent. Saint Rombaut en chargea le jeune Libert, fils du comte Adon, dont il avait prédit la naissance et qu'il avait baptisé et élevé.

Après y avoir longtemps vécu en grande sainteté, il fut assailli, s'étant un jour retiré à l'écart pour réciter quelques psaumes plus dévotement, par deux assassins qui lui donnèrent un coup mortel sur la tête et jetèrent son corps dans la rivière. Or, la nuit, quelques pêcheurs ayant aperçu une grande clarté sur l'eau, s'en allèrent vers le comte Adon pour l'avertir de ce prodige. Le comte s'étant transporté avec eux au lieu désigné, vit la même clarté, fit jeter des rets et reconnut à ses grands regrets le corps de saint Rombaut. La mort du saint advint le jour de Saint-Jean, en 775; d'après d'autres en 875; mais, à cause de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le pape Alexandre II ordonna qu'on transférât la fête de Saint-Rombaut au premier jour de juillet (1), et le synode provincial de 1609 décréta que dans les églises du diocèse, hors de la ville de Malines, la fête

(1) Gazet, 320-1.

du saint patron fût célébrée par un office double le troisième jour de juillet.

La procession qui se fait chaque année, le premier dimanche de juillet, en l'honneur de saint Rombaut, n'est pas moins ancienne ni moins solennelle que celle dite de Pâques.

La châsse du saint (1) était portée d'abord par les membres des gildes, puis par les députés des habitants de Bois-le-Duc et de Maestricht, lesquels venaient tous les ans à Malines pour assister à la procession; dans la suite, la châsse fut portée par des artisans. Au seizième siècle, les diverses chambres de rhétorique de la ville illustrèrent souvent la procession par des cavalcades et des représentations dramatiques, et un grand nombre de prélats et d'évêques, se rendant à l'invitation du magistrat, suivirent d'habitude le Saint-Sacrement qui, jusqu'en 1636, fut porté à cette procession, usage qui, en 1674, fut rétabli par un décret de l'archevêque.

L'ordre de la marche des métiers, des gildes et des communautés religieuses a subi de fréquentes modifications; mais les cinq gildes

(1) Après la mort de saint Rombaut le comte Adon fit enterrer le corps dans la chapelle fondée par ce saint. Longtemps après, il fut déterré et déposé dans une châsse de cyprès.

Vers 1356 on commença à travailler à une châsse en argent, laquelle fut achevée en 1366, et en 1369 les reliques du saint martyr y furent déposées solennellement. Mais en 1578, pendant la guerre, la châsse fut brisée et fondue, et l'argent, vendu pour 19,296 livres shellings artois, employé à payer les dettes et à réparer les fortifications. Les reliques, déposées dans un coffre de bois garni de drap d'or, furent dispersées à la prise de la ville, l'an 1580, mais cachées par des citoyens et rassemblées en 1585.

Une nouvelle châsse en argent, qui coûta 24,500 florins, et qui ne fut entièrement achevée qu'en 1631, bien qu'on y déposait déjà en 1624 les reliques du saint, fut employée en 1794 pour payer la contribution exorbitante que les troupes françaises exigèrent de la ville et depuis cette époque jusqu'en 1825 les reliques furent conservées et portées dans un coffre de bois. Ce n'était qu'en 1825, à l'occasion du jubilé, que fut terminée la châsse actuelle, grâce aux libéralités des habitants de Malines.

ou serments y observaient toujours strictement le règlement donné le 20 juin 1620 par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle.

Les membres du magistrat, munis chacun d'un bâton peint en rouge et en jaune, portaient, à l'exception des échevins, sur la manche gauche de leur robe noire un morceau de drap rouge, ils recevaient annuellement ce drap de la part de la commune. Selon toute probabilité, ces morceaux de drap rouge remplacèrent les capuchons rouges qu'on portait anciennement à cette procession en mémoire du martyre de saint Rombaut. Les comptes de la ville en font mention dès 1567, tandis que les bâtons étaient déjà en usage en 1549.

Les dix-huit frères mineurs qui portaient la châsse pendant quelque temps, se distinguaient des autres par de petits écus blancs à la croix noire attachés à leurs habits.

La procession terminée, la châsse était déposée au milieu de la nef de l'église et y restait exposée à la vénération publique des fidèles jusqu'au mercredi, où elle était reportée solennellement au maître-autel.

Tous les prélats, ecclésiastiques, chanteurs, musiciens, échevins et officiers de la ville, qui assistaient à la procession, étaient régalés par la commune, soit de vin du Rhin, soit d'autres choses.

Les jubilés du martyre de saint Rombaut, qui se célébrèrent en 1680, en 1775 et en 1825, comptent parmi les fêtes les plus brillantes de la Belgique. On en possède, des deux dernières au moins, la description détaillée, publiée avec des gravures représentant les magnifiques cavalcades (1).

La chapelle de Saint-Thibaut, construite sur la montagne qui domine Marcourt, était jadis le but d'un pèlerinage très-fréquenté.

Ce saint, né en 1017, descendait des comtes de Champagne. Il quitta jeune la maison paternelle pour se faire anachorète, et vint

(1) Munck, p. 199-212; 254 sq.; Remmerus Valerius Clément, t. II, 225-250.

résider sur la montagne de Chiny à l'endroit où se trouve une source, qu'il fit, dit-on, jaillir de la terre. Plus tard il se construisit un ermitage à Pettange, près de Mersch, mais voulant échapper à son père, qui avait découvert sa retraite, il passa en Italie et y mourut en 1066, près de Vicence, des suites de la vie austère qu'il s'était imposée.

Une chapelle construite près du pont qui à Chiny traverse la Semois, une autre construite à Suxy, village près de Chiny, portent également le nom de Saint-Thibaut.

Celle qui lui est dédiée à Huy est célèbre par l'image du saint qui y fut transportée miraculeusement l'année même de son trépas.

Les métiers des maçons, des verriers, des ardoisiers, des menuisiers et autres de la ville de Luxembourg ont choisi saint Thibaut pour leur patron et lui ont érigé une confrérie, qui célèbre la fête du saint avec beaucoup de pompe (1).

---

2 juillet. — (*Lilium candidum*). Fête de la Visitation de la Sainte-Vierge.

Cette fête, qui nous rappelle la visite que Marie rendit à sainte Élisabeth, sa cousine, après avoir entendu de l'archange l'heureux message d'après lequel Dieu l'avait élue pour devenir la mère du Messie, fut instituée, selon Baronius, par le pape Urbain VI en 1385 et confirmée ou publiée par Boniface IX, en 1389. Pie IX l'a élevée au rang des fêtes de seconde classe, en mémoire de sa rentrée à

(1) Le Montaigu de saint Thibaut, ermite, par Jamotte. Marche, 1843; G. d. V. e. A., t. I, 186; 348-9.

Rome après son retour de l'exil qu'il avait passé à Gaëte (1).

La croyance populaire considère ce jour, qui est en même temps celui de la Sanctification de saint Jean, comme jour fatal pour la température.

Quand il pleut, ce jour-là, on ne sait comment s'y prendre pour rentrer la récolte, dit le proverbe (2).

Dans plusieurs sanctuaires de Marie le jour de la Visitation est la fête principale de l'année. La chapelle de « Notre-Dame aux Hirondelles » à Gand était de ce nombre.

Comme le nom l'indique, les hirondelles voletant à l'entour d'un vieux chêne, et ne le quittant ni jour ni nuit, furent cause qu'on découvrit aux environs de Gand une image miraculeuse de la sainte Vierge. On la transporta dans l'ancien oratoire des Templiers, qui en reçut le nom de chapelle de Notre-Dame aux Hirondelles, et après la démolition de cette chapelle, l'image fut placée sur l'autel de l'église de l'hospice Saint-Jacques, dédiée déjà elle-même à Marie, au quatorzième siècle. Une octave solennelle y commence annuellement le 2 juillet (3).

La fête de Notre-Dame de Lombartzyde a également lieu en ce jour.

La tradition dit qu'en 1596 des marins trouvèrent sur les bords de la mer une statue de la Vierge, en bois, qu'ils placèrent dans une chapelle et qu'ils invoquèrent particulièrement contre les dangers de la navigation.

Un très-grand nombre de faits miraculeux dont les ex-voto nombreux appendus aux murs de la chapelle, rappellent le souvenir, rendirent cette image extrêmement célèbre et bien que Lombartzyde ait maintenant beaucoup perdu de son ancienne importance, on voit, à l'occasion de la Visitation de la sainte Vierge, les popula-

(1) Cornet, p. 200.

(2) Coremans, p. 84.

(3) De Smet, M. d. M., p. 29-30.

tions accourir des localités voisines, voire même des villes de la Flandre française (1).

A Lubbeek en Brabant, le sanctuaire de Notre-Dame attire ce jour de nombreux pèlerins. On leur y distribue une image d'ancienne apparence, en forme de drapeau, sur laquelle se lit ce distique.

Maria's derde huys, van auts
Vermaert in Brabant,
Wort nogh van wyts besoght
Tot Lubbeeck by het Haghlant.

On croit qu'au seizième siècle le pèlerinage de Lubbeek venait après ceux de Hal et de Montaigu.

L'ancienne chapelle, où se vénérait cette célèbre statue à laquelle on attribue tant de miracles, fut érigée en 1341 et subsista jusqu'en 1816.

Après la destruction de l'édifice sacré, la statue fut transportée processionnellement à l'église paroissiale, où elle est placée sur un autel particulier (2).

A Mooregem, sur la route d'Audenarde à Courtrai, commence, à la fête de la Visitation, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, nommée « Notre-Dame de l'Aubépine » ou « O.-L.-V. ten Doorn », une neuvaine solennelle à laquelle le pape Pie VII a accordé à perpétuité une indulgence plénière qui attire une telle affluence de pèlerins qu'on a été souvent obligé de prêcher en plein air.

L'ancienne chapelle, qui y existait de temps immémorial, étant devenue trop petite de beaucoup, fut remplacée, en 1663, par une église à trois autels, construite aux frais d'Adrien Van Spiere, seigneur de la commune à cette époque. Joseph II fit saisir ses

(1) De Reume, p. 52.

(2) De Reume, p. 191-195; Kort verhael der miraculeuse stigtinge van de weerdige capelle van O. L. V. tot Lubbeek. Loven, p. 14.

revenus, mais elle n'en continua pas moins d'exister par les offrandes des fidèles, jusqu'à l'invasion française, en 1794, où l'image miraculeuse de Marie fut brisée, la chapelle pillée et presque démolie.

Pour obtenir la guérison d'un de ses enfants, malade à mourir, presque délaissé par les médecins, le seigneur d'alors, Eugène Van Hoobrouck, fit vœu à Marie de rebâtir ce sanctuaire. Sa prière fut exaucée et, l'an 1806, il accomplit sa promesse en rétablissant la chapelle telle qu'elle existe aujourd'hui. La chapelle primitive sert encore de demeure au clerc (1).

Une autre chapelle connue sous le même nom de « Notre-Dame de l'Aubépine » ou O.-L.-V. ten Doorn » se trouvait autrefois à Eecloo (2).

La légende raconte qu'au commencement du quinzième siècle de pieuses veuves se trouvant à une petite distance d'Eecloo, entendirent tout-à-coup un chant si harmonieux qu'elles ne purent l'attribuer qu'aux anges. Après avoir fait des recherches aux environs, pour découvrir la cause de ces hymnes célestes, on trouva près d'une aubépine en fleurs une image de la Mère de Dieu. Le clergé s'empressa de transporter avec solennité cette image, mais elle fut presqu'aussitôt replacée près de l'aubépine par la main des anges, et chaque tentative nouvelle de translation fut suivie du même résultat.

Ému par ces merveilles, le magistrat de la ville résolut de faire rebâtir une ancienne chapelle presque en ruines, appelée « le vallon de l'Ange » « Engeldale », et située à proximité de l'aubépine. Il y fit déposer la statue miraculeuse, et lorsque peu après arrivèrent de Saint-Omer à Eecloo, quelques religieuses faisant profession du tiers-ordre de saint François, et désirant être admises à demeurer dans la ville, il leur fit don de ce sanctuaire et d'une pièce de terre

(1) De Smet, M. d. M., p. 181-3.
(2) L'an 1440.

voisine, où l'on construisit une chapelle plus grande sous le nóm de Notre-Dame de l'Aubépine. Chassées de ce lieu, en 1570, ces sœurs qu'on appelait « Pénitentes » ou « religieuses de Notre-Dame des Épines » se retirèrent à Gand avec la statue miraculeuse de la Sainte-Vierge et s'établirent, en 1627, dans la rue Basse des Champs. Mais à l'époque de leur suppression, sous Joseph II, quelques-unes de ces pieuses tertiaires revinrent à Eecloo et la sainte image fut transportée en triomphe à l'église des Récollets, qui occupaient la maison construite primitivement pour ces religieuses. A l'invasion française on cacha la statue jusqu'à ce qu'on la replaçât solennellement le 18 août 1823, dans l'ancienne sacristie des Récollets, transformée en chapelle latérale de l'église, qui sert aujourd'hui au pensionnat des Sœurs de Charité (1).

A Stockel, hameau près de Bruxelles, se célèbre la fête de la chapelle de Notre-Dame ou de la Visitation ; on y va invoquer la Mère de Dieu contre les hernies.

Ce petit édifice qui existait déjà en 1326, a été restauré ou plutôt reconstruit en vertu d'une autorisation de l'archevêque, en date du 30 janvier 1778 (2).

A Vilvorde la fête patronale de «Notre-Dame de Bonne-Espérance» a lieu le 2 juillet ; c'est aussi à la même date, en 1713, que fut célébré le jubilé de 300 ans, depuis l'établissement de la confrérie de Notre-Dame de la Visitation ou de Bonne-Espérance.

L'image miraculeuse connue sous ce titre est spécialement invoquée par les femmes mariées qui n'ont pas encore d'enfants. Son origine est restée inconnue, mais, dès l'année 1413, il existait une confrérie sous le même titre, dont les membres ont été gratifiés dans la suite de nombreuses indulgences par plusieurs papes, entre-autres par Paul V et Clément XI (3).

(1) De Smet, M. d. M., p. 178-181.

(2) H. d. E. d. B., t. III, 260.

(3) De Reume, p. 436-438.

A Ypres on porte tous les ans, la veille de la Visitation, l'image vénérée de Notre-Dame des Remparts à l'église de Saint-Nicolas, où elle reste exposée pendant l'octave.

Cette image, représentant la Sainte Vierge portant son enfant dans ses bras, fut attachée vers l'an 1625, à la muraille extérieure du collège des Jésuites, en face des remparts de la ville, et devint bientôt un lieu de dévotion très-fréquenté. Afin de défendre des injures de l'air le luminaire qu'on brûlait devant la Madone, et de protéger les pieux pèlerins, on bâtit une petite chapelle. Les difficultés qui s'opposèrent à ce travail ne firent que s'accroître; la dévotion envers l'image et l'affluence du peuple ne s'affaiblirent pas, même pendant l'invasion française. En 1805, comme il fut construit de nouveaux ouvrages aux remparts d'Ypres, la statue miraculeuse fut transportée processionnellement à une chapelle, préparée à cet effet, près de l'église de Saint-Nicolas, mais la reconstruction de cette chapelle devenant bientôt nécessaire, la sainte image fut honorée, pendant l'année 1846, dans l'église paroissiale jusqu'à la fête de la Nativité de l'année suivante, où elle fut transférée avec pompe à la chapelle restaurée.

En souvenir de cette translation on institua la solennité susdite, qui fut célébrée la première fois l'an 1848 (1).

Le même jour encore une foule de pèlerins se rendent à Notre-Dame d'Alsemberg, à Notre-Dame de Bon-Secours, à Peruwelz; à Notre-Dame du Rempart, à Charleroi, et à Vosselaer près de Turnhout, ce dernier pèlerinage a donné naissance au dicton populaire fort en usage dans les environs de Turnhout : « As de paterkens nat worden, regent 't zes weeken. »

A Namur la Visitation fut, depuis la fin du quatorzième siècle, la principale fête de l'église de Notre-Dame ainsi que la kermesse ou ducasse de la ville. C'est en ce jour que sortit la grande procces-

(1) De Smet, M. d. M., p. 167-169.

sion avec son cortège habituel de personnages religieux et profanes, historiques et fabuleux, dont le savant J. Borgnet nous a donné la description détaillée dans son Mémoire sur les anciennes fêtes namuroises.

L'ommegang, dont le compte communal de 1449 fait la première mention, cessa d'avoir lieu en 1730. Parmi les personnages qui composaient le cortège, figuraient Goliath avec sa famille, les quatre fils Aymon sur leur cheval Bayart, l'enchanteur Maugis à cheval, Saint-Georges et son dragon, Charlemagne à cheval, l'enfer et des diables, Saint-Michel et des anges, les apôtres, l'empereur et des rois, Saint-Christophe, la Gésine Notre-Dame, les Mages, Jésus-Christ sur un âne et nombre d'animaux et de monstres.

La célèbre danse macabéenne ou macabre était l'accompagnement obligé de la fête patronale, et des mystères se jouaient assez régulièrement ce jour-là (1).

---

3 juillet. — (*Malva sylvestris.*) Saint Anatole; saint Euloge; saint Hyacinthe; saint Héliodore ; saint Guthagon.

Saint Guthagon, issu du sang royal d'Écosse, quitta les délices mondaines pour voyager en pèlerin inconnu ; mais arrivé dans la Flandre occidentale, il mourut à Knocke et fut inhumé au cimetière d'Oostkerke, où on érigea une chapelle sur son tombeau, après qu'on eut aperçu les prodiges qui s'y opérèrent.

L'évêque Gérard de Tournai éleva ses reliques en 1159 et les

(1) Recherches sur les anciennes fêtes namuroises, par J. Borgnet, p. 4-39.

plaça solennellement dans une châsse, qui se conserve encore. Sa fête attire tous les ans un grand concours de monde.

Le premier dimanche de juillet donne lieu à plusieurs kermesses, dont celles d'Alost et de Malines sont les principales (1).

Dans la procession du premier jour de la kermesse à Alost, marchaient les bourgeois qui avaient été en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ou à Rome, entre une haie de membres de la confrérie de Saint-Jacques, portant leurs bourdons, leurs calebasses et leurs collets ornés de grosses écailles (2).

A Bruxelles se célèbre avec grande pompe la fête annuelle en l'honneur de la confrérie de Notre-Dame de Bon-Secours, qui solennisa déjà en 1825 le jubilé bisséculaire de son installation; d'illustres personnages en firent partie anciennement.

A l'issue de la grand'messe, une procession, qui est toujours d'une grande richesse, parcourt l'itinéraire de la paroisse (3).

A Huy se faisait chaque année, le premier dimanche de juillet, l'élection magistrale.

Les onze métiers se réunissaient aux Frères Mineurs et élisaient les onze membres du conseil, conformément à l'ordonnance de l'évêque de Liége de l'an 1677.

L'évêque Maximilien changea pourtant, le 15 juin 1686, cette forme électorale en instituant six chambres, dont chacune se composerait de dix personnes (4).

En Hainaut une foule de pèlerins se rend ce jour à Baugnies pour assister à la procession solennelle, qui s'y fait le premier dimanche de la neuvaine célébrée chaque année en l'honneur de « Notre-Dame, consolatrice des Affligés. »

Les nombreux ex-voto qu'on voit dans la chapelle, construite

(1) Gazet, p. 394.
(2) De Smet, p. 41.
(3) De Reume, p. 211-214.
(4) Gorrissen, p. 403-9.

en 1717, témoignent des nombreuses guérisons qu'on attribue à l'intercession de la Vierge, invoquée sous ce titre (1).

Le dimanche après le 2 juillet se célèbre à Liége, la fête de Notre-Dame de Saint-Sévérin.

La statue miraculeuse de la Vierge, que l'on vénère sous ce nom, parce qu'elle fut primitivement placée dans l'église de Saint-Sévérin, maintenant démolie, se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Martin. La légende donne sur l'origine de cette madone et de sa fête les détails que voici :

Un juif avait épousé une catholique pieuse qui, faisant à l'autel de la Vierge de très-fréquentes visites, fut tout-à-coup empêchée de continuer ; une violente attaque de paralysie lui ayant ôté l'usage de ses membres. La femme moins sensible aux douleurs physiques qu'à l'impossibilité où elle se trouvait, de satisfaire à sa dévotion, s'en plaignait en des termes tellement touchants, que son mari, qui était sculpteur, se mit à l'œuvre et offrit bientôt à sa femme une petite statue de la Vierge, devant laquelle elle put prier, comme elle le faisait précédemment à l'église.

La femme en était on ne peut plus heureuse et avant de succomber aux suites de son infirmité, elle prit soin par son testament de léguer à l'église la statue qui lui avait été si chère. Mais ce legs ayant été jugé de peu d'importance, on relégua la statue dans une chambre du clocher qui était affectée au dépôt des objets hors d'usage.

On ne songeait même plus à cette madone, lorsque, le samedi suivant, qui était la fête de la visitation de Notre-Dame, on entendit tout à coup les cloches. A cette sonnerie inusitée, on courut en foule au clocher et à leur grand étonnement les visiteurs virent non-seulement les cloches mises en branle sans aucun secours humain, mais aussi la statue de la Vierge, qui était placée au milieu de la chambre, entourée de cierges allumés et de branches fraîches.

(1) De Reume, p. 125-6.

Cet événement eut lieu le 2 juillet 1631 et une fête destinée à perpétuer le souvenir de ce prodige, fut fixée au dimanche qui suit cette date (1).

Le même jour a lieu une procession très-suivie à Oendeghen, près d'Ath, en l'honneur de « Notre-Dame du Buisson. » Bien des paroisses environnantes s'y rendent chaque année processionnellement, et la confrérie du Haut-Bois, établie à Mons, offre tous les ans un cierge magnifique, qu'une jeune fille du hameau du Buisson porte à la procession de ce jour (2).

A Poperinghe se fait, le même jour, la procession annuelle instituée en action de grâces pour rappeler aux fidèles le grand miracle arrivé le 11 mars 1479.

Un enfant mort-né et enterré depuis trois jours fut retiré de la tombe, placé sur l'autel de Marie dans l'église de Saint-Jean et ressuscité par l'intercession de la Vierge. On le baptisa en présence d'un grand nombre de personnes et il vécut encore une heure après. Depuis cette époque, le concours des fidèles ne fit que s'accroître et n'affaiblit pas jusqu'à présent (3).

Un autre sanctuaire très-fréquenté en ce jour est celui de Notre-Dame dite Mère de Miséricorde, à Braine-le-Château (4).

(1) De Reume, p. 46-47.
(2) De Reume, p. 107-110.
(3) De Smet, M. d. M., p. 331-3.
(4) De Reume, p. 325-328.

4 juillet. — (*Hemerocallis fulva.*) Sainte Berthe; saint Flavien; saint Ulric. Fête de la translation de saint Martin, appelée « saint Martin d'été » ou « warme Merten, » chaud Martin (1).

A Hyon, joli village à une demi-lieue de Mons, dont l'église est dédiée à Saint-Martin, la fête patronale se célèbre le 4 juillet, si ce jour est un dimanche, sinon, le dimanche suivant, c'était autrefois une des ducasses les plus jolies et les plus fréquentées des environs de Mons. Le dimanche et les deux jours suivants, des quadrilles se formaient sur la place; le premier se composait de nobles, le second de bourgeois de Mons, le troisième de fermiers et le quatrième de simples villageois. Le bailli ouvrait la danse, ce n'est que depuis quelques années que cet usage est tombé en désuétude (2).

---

5 juillet. — (*Rosa sulphurea.*) Saint Pierre de Luxembourg; sainte Philomène; sainte Zoé.

Le bienheureux Pierre de Luxembourg, mort en 1337, est connu pour sa dévotion envers Marie. Tous les samedis il jeûnait en son honneur. Souvent, durant les froides nuits de l'hiver, il se levait pour réciter l'office de la Vierge, et jamais, il ne se couchait, avant d'avoir dit plus de deux cents fois, à genoux, « l'Ave Maria » (3).

(1) Coremans, p. 112.

(2) Annales du Cercle archéologique de Mons, t. I. Mons, 1857, p. 47.

(3) B. M., p. 138-9.

A Beveren, dans le pays de Waes, d'après le décret de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, en date du 19 avril 1614, se tenait le mardi de la kermesse, qui a toujours lieu le premier dimanche de juillet, une foire assez considérable accordée aux habitants pour les dédommager du terrible incendie qui, le 25 octobre 1576, détruisit presque toutes les habitations (1).

---

6 Juillet. — (*Crepis barbata.*) Saint Goar ; sainte Godelieve ; sainte Philomène.

A Bruxelles on célèbre la fête de la Translation des reliques de Sainte-Gudule. A Ghistelles, petite ville entre Bruges et Ostende, qui dût ses privilèges à Guy de Dampierre, et qui fut successivement environnée de remparts, de fossés et de murs, en 1324, 1434, et 1540, la fête de sainte Godelieve attire une pieuse affluence de fidèles.

Cette sainte, fille unique de deux nobles époux : Humfried et Ogeva, vivant vers la dernière moitié du onzième siècle à Lonfort (aujourd'hui paroisse de Wierre-Effroy) près de Boulogne, avait attiré par la renommée de ses charmes le farouche baron Bertulfe, seigneur de Ghistelles, et par une sorte de fatalité elle devint son épouse. Mais à peine arrivé dans le castel de Bertulfe, celui-ci, instigué par sa mère, qui détestait sa belle-fille, la traita d'une manière si indigne qu'elle résolut d'en avertir ses parents. Parvenue à s'échapper de nuit, elle gagna à pied la demeure de sa jeunesse, et Bertulfe se vit forcé à venir redemander humblement son épouse, en donnant la promesse de changer ses manières envers elle.

(1) Van den Bogaerd, t. III, 79.

Cependant rentré dans ses foyers, il oublia bientôt ses promesses, enferma Godelieve dans un donjon pendant plusieurs mois, et la fit assassiner à la fin par deux serviteurs qui l'étranglèrent, et qui, pour s'assurer qu'il ne lui restât souffle de vie, lui plongèrent la tête dans l'eau d'une source voisine. Ils répandirent ensuite le bruit que Godelieve s'était étranglée elle-même.

Mais l'eau de cette source guérissait depuis lors plusieurs maux considérés comme incurables, notamment l'esquinancie; et au bout de quelque temps un des meurtriers avoua, au moment de mourir, le crime commis.

Le peuple persuadé que l'enterrement, qu'avait déjà signalé plusieurs prodiges était celui d'une sainte, l'évêque Ralbodon fit quatorze ans après, exhumer le corps de Godelieve, qu'on trouva aussi intact qu'au premier jour et le plaça dans l'église, où les fidèles viennent encore en foule invoquer l'intercession de la sainte contre les maux de gorge. Autour de la source on éleva une petite muraille et cet endroit appelé « pitken, » petit puits, qu'on montre encore aujourd'hui aux voyageurs, continue à être le but de fréquents pèlerinages, surtout pendant la neuvaine de la fête de la sainte.

Bertulfe, bourrelé de remords, se repentit sincèrement de son crime, donna tous ses biens à l'église et se retira, après avoir fait un pèlerinage à Jérusalem et y avoir combattu pendant trois ans contre les Turcs, dans un monastère. Sa fille d'un second mariage, née aveugle, recouvra la vue par la grâce de Dieu et fit élever dans la suite, en l'honneur de sa belle-mère, une abbaye de religieuses au lieu même où elle avait tant souffert, mais pendant les guerres civiles, les pieuses filles se virent forcées de se retirer dans la ville de Bruges, où le couvent des Bénédictines de sainte Godelieve existe encore (1).

(1) Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire des Flandres, par O. Delepierre. Lille, 1834, p. 189-203.

Dès 1493 le nom de sainte Godelieve figurait déjà dans les litanies et les calendriers, on chantait : « Sancta Godeleva, ora pro nobis, » et à l'église, durant la neuvaine, le prêtre récitait l'antienne suivante :

Læti corde et animo
Jubilemus altissimo,
Qui te, martyr, miraculis
Glorificat in sæculis.
Ergo, sub fasce criminum
Gementes ora Dominum,
Ut de valle miseriæ
Nos cœli reddat patriæ.
Vir, socrus cum familiâ,
Te lacerant invidiâ,
Gaudes et contubernio,
Dei florens martyrio
Applaudamus in organo,
In cymbalis, in tympano
Pro tanti festi gloria,
Sit laus Deo per omnia. Amen (1).

A Bruges la fête de sainte Godelieve est la fête patronale des toiliers (lynwadiers) et des portefaix appelés « kranekinders. »

A Gand la fête de sainte Godelieve ou « begangenis van sinte Godelieve » attire un grand concours de monde au Petit-Béguinage, où se vénère une relique de la sainte et où se conserve de l'eau de son puits.

Pendant les neuf jours que dure cette solennité, les pèlerins y affluent de tous côtés pour baiser la relique et pour boire de l'eau, afin de se préserver des maux de gorge et d'yeux.

Aussi ne manquent-ils jamais d'y acheter de petits anneaux qui ont touché la relique de la sainte.

(1) A. d. l. S. d'A. de Bruges, 2e série, t. VI, p. 282 sq.

Une foire aux joujoux qui se tient à l'occasion de cette fête, contribue encore à rendre la cour du Béguinage plus fréquentée.

A Pitthem, près de Courtrai, se fait également ce jour-là un pèlerinage très-suivi.

A Munsterbilsen, au pays de Limbourg, se célèbre en ce jour, la fête de sainte Landrade. Cette sainte née à Bilsen, était fille unique de Wandegisèle ou Wandrille, comte palatin sous Dagobert, roi de France, et de Pharaïlde, fille de Hermanfroi, maire du palais. Elle était nièce de Pepin de Landen, et fut élevée avec tous les soins que commandait son rang. Cependant dès son jeune âge elle semblait déjà faire peu de cas des honneurs et des distinctions dont elle était l'objet et manifesta des sentiments d'humilité et de dévotion, qui la faisaient regarder de bonne heure comme un modèle de perfection chrétienne.

Arrivée à l'âge nubile, on lui proposa les partis les plus avantageux avec les grands seigneurs du pays ; mais elle les déclina tous, ayant choisi son époux, disait-elle, non sur cette terre mais dans le ciel. Par suite de cette résolution, elle se tint constamment éloignée de tous les plaisirs mondains et restait des jours entiers en prière. Bientôt elle chercha, par de plus grands sacrifices à se rapprocher de plus en plus de son divin sauveur et prit la détermination de quitter la demeure de sa famille, et d'aller se retirer au fond d'une forêt voisine qui s'étendait alors sur le territoire même où se trouve aujourd'hui Munsterbilsen.

Landrade y marcha pieds-nus, construisit de ses mains une petite cabane et en fit sa demeure. Couverte d'une robe grossière, elle reposait sur la terre, et ne se nourrissait que de pain et d'eau ; encore avait-elle soin de ménager tellement sa nourriture que sa vie semblait un jeûne perpétuel, et la plupart du temps son visage était baigné de larmes par la méditation incessante à laquelle elle se livrait au sujet de la passion de Notre-Seigneur. Ce n'est que de temps en temps qu'elle recevait les conseils de saint-Lambert, alors évêque de

Liége, et c'est à son instigation que, dans la forêt même où elle s'était retirée, elle entreprit de bâtir une chapelle en l'honneur de la Sainte-Vierge, tirant avec ses propres mains les pierres des carrières pour édifier le temple. Saint Lambert consacra lui-même cette chapelle en l'année 689, la pourvut de reliques, associa à Landrade quelques vertueuses filles, et posa ainsi les premiers fondements du monastère de Munsterbilsen.

Landrade, après avoir passé le reste de sa vie à consolider le nouveau couvent, dont elle fut la première supérieure, quitta, vers 700, ce monde, pour aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus.

Suivant les légendes; son âme apparut alors à saint Lambert pendant son sommeil, et lui fit connaître, qu'elle désirait que son corps fut inhumé au lieu désigné par une croix ardente venant du ciel.

Saint Lambert, à son réveil, comprit à l'instant que la place désignée par Landrade était située à Wintershoven. Il se rendit immédiatement à Munsterbilsen où il trouva tout le monde, et particulièrement les saintes filles que Landrade avait dirigées, dans la plus profonde affliction. Il y vit aussi la sépulture préparée pour l'inhumation du corps de Landrade. A cette vue, il fit remarquer qu'un autre lieu avait été destiné pour recevoir les restes mortels de la sainte, et engagea tout le monde à ne pas s'opposer à cette disposition, parce qu'elle venait de Dieu. Mais tout était en vain. Le saint homme recommanda à la fin la chose à Dieu et laissa le corps de Landrade à la disposition de ses disciples de Munsterbilsen, qui l'inhumèrent ensuite dans la sépulture qu'elles avaient fait préparer.

Mais le troisième jour, lorsque l'évêque, par une instruction divine, fit rouvrir le caveau, on n'y trouva plus ni corps, ni cercueil. L'évêque seul comprenant ce qui s'était passé, se rendit à Wintershoven et y fit commencer des fouilles à l'endroit qui lui avait été

désigné pendant son sommeil. A l'instant apparut à la vue un cercueil de marbre renfermant le corps de Landrade, que l'on supposa généralement y avoir été transporté et inhumé par les anges mêmes.

La fête de sainte Landrade fut, depuis ce temps, célébrée avec beaucoup de solennité dans le couvent. Son corps fut transporté, en 980, de Wintershoven dans l'église de Saint-Bavon à Gand, où se fait encore à présent tous les ans un office en l'honneur de la sainte, mais en 1624, l'église de Wintershoven obtint la restitution de quelques fragments du corps de sainte Landrade, dont une autre pièce est honorée dans l'église de Munterbilsen.

Le couvent de Munsterbilsen fut détruit par les Normands, en 880; rebâti, il fut sécularisé et ne reçut plus que des dames chanoinesses qui devaient faire preuve de huit quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel.

De nombreuses donations rendirent bientôt l'abbaye tellement riche, que les dames du plus haut rang vinrent y chercher une retraite, et que déjà l'année 1203, Imaine, veuve du duc de Brabant, s'y retira.

Saccagé à plusieurs reprises de fond en comble, le monastère reçut de nouveau des droits, priviléges et donations. Les abbesses prirent le titre de princesse et le portaient malgré les protestations de la part des évêques de Liége. Mais en 1793, l'abbaye qui comptait alors vingt-et-une chanoinesses fut supprimée (1).

(1) Notice historique sur l'ancien chapitre de chanoinesses nobles de Munsterbilsen. Gand, 1849.

7 Juillet. — (*Tropæolum majus.*) Sainte Aubierge; sainte Edilberge; saint Illide; sainte Pulchérie; saint Willebaud.

Ce dernier, frère de sainte Walburge et neveu de saint Boniface, était un des douze missionnaires qui furent envoyés avec saint Willebrord à Utrecht. Après y avoir séjourné et prêché quelque temps, il retourna en Allemagne où il devint évêque d'Eichstaedt. Une grande partie de ses reliques fut apportée, en 870, par le comte Baudouin, dit Bras de Fer, à Furnes, où on les honore encore.

A Liége, les compagnons treilleurs, dont saint Willebaud est le patron, célèbrent leur fête patronale (1).

---

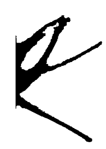
8 Juillet. — (*Œnothera biennis.*) Sainte Elisabeth, reine de Portugal; saint Eugène; Sainte Landrade.

A Bouvignes, petite ville sur la Meuse presqu'en face du faubourg de Leffe, qui prolonge Dinant en aval, se célébrait autrefois l'anniversaire des trois dames de Crèvecœur.

La tradition locale dit que c'étaient trois dames jeunes et belles qui, à l'époque de la désastreuse invasion du roi Henri II dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, avaient suivi dans Bouvigne leurs maris venus de Namur pour disputer le terrain aux Français.

On connaît la défense opiniâtre des Bouvignois. Après la prise de la ville, les quelques défenseurs qui étaient encore en vie, se

(1) Gazet, p. 166-7.



retirèrent dans le château fort de Crèvecœur, situé sur la montagne au-dessus de Bouvigne. Les trois femmes combattirent comme des amazones à côté de leurs maris. Mais lorsque, le 8 juillet 1554, ceux-ci aussi eurent été tués au dernier assaut, elles montèrent sur la tour du château et, se donnant la main, se précipitèrent ensemble dans l'abîme, préférant ainsi la mort à la captivité.

Plusieurs artistes belges (1) ont représenté sur la toile cet acte héroïque, célébré, en outre, par une complainte populaire, dont M. Alfred Nicolas, dans ses « Voyages et Aventures au royaume de Belgique » nous a laissé la copie suivante :

Approchez, chrétiens fidèles,
Pour entendre réciter
Comme en ce château croulé
Trois dames jeunes et belles
Du haut des tours ont sauté :
« Requiescant in pace. »

C'était au temps de la guerre :
L'ennemi plein de fureur
Vint assiéger Crèvecœur;
Et depuis semaine entière
Battait brèche avec ardeur,
Et tuait les défenseurs.

Or, voilà que des trois dames
Les pieux et nobles époux
Sont tombés sous de bons coups;
La garnison rendait l'âme :
Il n'y avait plus sur pied
Que dix archers, voilà tout.

Pour ne point tomber vivantes
Aux mains des durs assiégeants,

(1) Mme G. Geefs (Mlle Fanny Coor) à Bruxelles, et M. Willcamp à Anvers.

Les trois dames bravement
S'en vont sur la tour branlante,
Monter en blancs vêtements
Et par la main se tenant.

Elles font une prière
En levant au ciel les yeux,
Et puis d'un saut merveilleux
Quittant la tour meurtrière,
Tombent dans l'air du bon Dieu
Sur les piques et les pieux.

Depuis ce trépas si digne
Qui nous crève à tous le cœur,
On appela Crèvecœur
Le vieux château de Bouvigne :
Qu'il plaise au divin Seigneur
Prendre leur âme en douceur! (1).

On ignore à quelle époque et par qui a été faite la fondation de la messe en souvenir des dames de Crèvecœur. Une rente est affectée à cet usage, mais son titre se compose uniquement d'une mention sommaire qui se trouve dans l'un des registres de la fabrique (2). De

(1) Voyages et aventures au royaume de Belgique, t. II, 18.

(2) Sur l'une des pierres tumulaires, conservées dans le pavement de la vieille église élevée sur une petite éminence, on lit cette inscription, qui rappelle la prise du château.

« Cy-gist Pierre de Harroy, escuier, capitaine du chasteau et maieur de la ville de Bovigne, qui, après la ruine dudit chasteau par les Français, pour avoir, lui avecq ses fidels bourgeois, valeureusement résisté, et chere vendu leur sang et leur prise, y fut continué sa vie durant, dernier capitaine, trepassat le 1er de novembre 1574. Et Jaque de Harroy, qui fut tué du canon des Français l'an 1554, en défendant la bresche. Prié Dieu pour leurs âmes (1). »

C'est peut-être ce Pierre de Harroy qui a fait la pieuse fondation.

(1) V. d. V. et A., II, 134. Volksleesboek, p. 93. La Meuse belge.

mémoire d'homme on a chanté chaque année l'anniversaire des dames de Crèvecœur; cependant pour donner plus d'éclat à cette fête, on l'a transférée au mardi après Saint-Lambert, patron de l'église de Bouvigne; les habitants, à cause de leur ducasse, sont plus disposés alors à assister à la messe.

Le même jour les Hutois célébraient autrefois la fête du bienheureux Pierre l'Ermite, chef de la première croisade, qui, l'an 1099, procura aux chrétiens la possession de Jérusalem. Peu de temps après la prise de la ville il s'embarqua pour l'Europe avec plusieurs barons et chevaliers du pays de Liége. Assaillis en mer par une tempête qui faillit leur coûter la vie, ils firent vœu d'élever une église dans leur pays, si le ciel daignait favoriser leur retour, et ils fondèrent en effet l'abbaye de Neufmoustier, nouveau monastère, près de la ville de Huy. Pierre l'Ermite, s'étant associé à quelques personnes pieuses, y établit la règle de saint Augustin, en fut le premier prieur et y mourut le 8 juillet 1115.

Son corps ayant été inhumé, ainsi qu'il l'avait demandé, dans le cimetière de son monastère, on le retira de la terre, en 1242, pour le transporter dans une petite crypte construite sous la tour de l'église, où il resta exposé à la vue des fidèles, à travers un grillage en fer qui donnait sur la rue, jusqu'à ce qu'on déposât, à la réparation de l'église en 1633, les restes de cet homme célèbre dans la sacristie en une caisse de bois. Mais dans les temps malheureux du terrorisme, des démagogues impies pillèrent la sacristie de Neufmoustier, brisèrent la caisse et dispersèrent les os y contenus.

Le possesseur actuel de l'abbaye de Neufmoustier ayant trouvé à la démolition de l'église, la pierre antique sous laquelle le saint fondateur de cette maison avait été enterré, la conserve, et avec raison, comme un monument précieux Il a fait élever une statue représentant cet apôtre guerrier au-dessus de l'ancienne crypte (1).

(1 Bovy, I. 187-7; La Meuse belge, p. 115-117.

9 Juillet. — (*Sonchus palustris.*) **Saints Martyrs de Gorcum.**

Dans l'ancienne abbaye de Reckheim, de l'ordre des Prémontrés, érigée, en 1140, par Gisbert de Bronckhorst et sa sœur Ermengard de Reckheim, se célébrait, ce jour, l'anniversaire de la fondatrice (1).

---

10 Juillet. — (*Antirrhinum triphyllum.*) **Sainte Amalberge; sainte Félicité; sainte Rufine; les sept frères martyrs.**

Sainte Amalberge, issue de la famille des Pépins d'Herstal, naquit à Ardenne et fut élevée par Sainte Landrade, abbesse de Munsterbilsen. Dès l'enfance elle se distinguait par ses vertus, sa vie pieuse, sa grande beauté, et sa réputation ne fit que s'accroître de jour en jour et pénétra jusqu'à la cour du roi Pépin, qui, accompagné d'une suite considérable, vint au couvent voir la jeune fille et demander sa main pour son fils Charles. Mais décidée à rester fidèle au Seigneur, auquel elle avait voué sa vie, Amalberge refusa l'offre et résista bravement à tous les essais de Charles, de lui faire agréer son amour. La légende raconte, que Charles irrité de la voir résolue à prendre le voile, lui cassa un jour le bras et qu'Amalberge pour se soustraire aux poursuites de son adorateur, se coupa sa belle chevelure. Charles après s'en être aperçu, abandonna à la fin son projet

(1) Notice historique sur l'ancien comté impérial de Reckheim. Gand, 1848, p. 15.

de mariage et Amalberge, guérie par la grâce de Dieu, voulut se rendre à Temsche, village sur l'Escaut, qui lui appartenait. Mais arrivée aux bords de la rivière, elle n'y trouva pas de navire. En revanche un grand esturgeon lui présenta son dos, elle s'y mit et le poisson la porta en nageant jusqu'à l'endroit de sa destination. En mémoire de ce fait miraculeux, les pècheurs offrent encore chaque année le jour de la fête de sainte Amalberge à la chapelle qui lui est dédiée, un esturgeon, le seul, dit-on, que l'on pèche dans les environs de Temsche, pendant toute l'année.

Amalberge fit construire à Tamise une église en l'honneur de la Vierge, dans laquelle après une vie sainte de 31 ans elle fut enterrée l'an 772.

Quoique ses reliques aient été transférées en 870, à l'abbaye de saint Pierre à Gand, l'église de Tamise est restée le but de nombreux pèlerins, qui y invoquent l'intercession de sainte Amalberge pour voir mieux fleurir et mûrir le blé, le froment, le lin et le chanvre. Non loin de l'ancienne petite chapelle, qui est dédiée à la sainte, se trouve une fontaine miraculeuse, dont les eaux, à ce qu'on dit, ont déjà guéri beaucoup de malades abandonnés des médecins. La tradition raconte, que c'était la seule fontaine dans toute la contrée et que partant tous les habitants des environs venaient y chercher de l'eau. Mais comme elle jaillissait sur un champ, dont le propriétaire était extrêmement avare, celui-ci en défendit l'accès à tout le monde.

Les doyens de la commune adressèrent leurs plaintes à sainte Amalberge, dame de Tamise, qui, ayant pris un tamis, se rendit avec eux à la fontaine, y remplit son tamis d'eau et le porta jusqu'au champ voisin, où elle le renversa (1). Et voilà qu'une nouvelle fon-

(1) D'après la croyance des Hindous aussi bien que d'après celle des Romains, une vierge pure avait le don de porter de l'eau dans un tamis et d'en former une boule.

taine y jaillit de la terre, donnant encore plus d'eau que l'ancienne qui tarit au même instant (1).

Tous les ans le troisième jour de la Pentecôte se fait une procession très-suivie en l'honneur de la sainte patronne de Tamise.

Le 15 juillet 1753 et les jours suivants on célébra à Tamise avec beaucoup de pompe le millième anniversaire de l'arrivée de sainte Amalberge.

La cavalcade magnifique, qui illustra cette fête, représentait en trois parties la famille des Pépins, les vertus de sainte Amalberge et la maison de Lorraine (2).

A Gand il y avait une confrérie érigée en l'honneur de cette sainte dans l'oratoire du monastère de saint Pierre, très-renommée à cause des privilèges, que le pape Lucius III lui avait accordés.

Le jour de la fête de sainte Amalberge on transporta jadis tous les ans ses reliques au village de Tamise, et tous ceux qui assistaient à ce transport jouissaient d'une indulgence de quarante jours, d'après un décret de Guillaume, évêque de Tournai, daté du 9 octobre 1331; mais comme cette fête était trop bruyante et qu'il s'y commettait souvent des désordres, on la supprima en 1530 (3).

Le même jour, on honore la mémoire d'une autre sainte Amalberge, mère des saintes Gudule et Reinelle, qui mourut au septième siècle, et fut inhumée dans l'église Notre-Dame à Lobbes (4).

A Halle on célébrait, en ce jour, une fête en souvenir de la délivrance de la ville par l'intervention de la Vierge.

(1) Wolf, N. S., p. 166-8, 679, 659, 707. — Beitræge, I, 183-4, II, 90.

(2) Den nieuwen ommegang den welken sal geschieden binnen de burgt en heerelyckhede van Temsche met cavalcade en triumfwaegens op den 15 july 1753.

Te coop by Judocus Geyrst in de Kasteel-strate ontreet het Prochie-huys tot Temsche.

(3) Dierickx, t. II, 340-1.

(4) B. M., p. 142.

Olivier van den Tempel, gouverneur de Bruxelles pour les insurgés, tenta, le 10 juillet 1589, de surprendre la ville de Halle, où il n'y avait alors qu'une garnison de quarante hommes, mais il fut repoussé, et en mémoire de cet heureux événement, qu'on attribuait à un miracle, se faisait tous les ans une procession qu'on appelait « l'escalade de Bruxelles. »

Elle sortait à l'issue d'une messe solennelle, et faisait le tour des remparts.

Le soir les habitants construisaient devant leurs maisons de petites cabanes en verdure, qui étaient illuminées et surmontées de la figure d'Olivier de Temple ou « Van den Timpele, » comme le peuple le nommait vulgairement (1).

---

11 Juillet. — (*Lupinus flavus.*) Sainte Éléonore; saint Hidulphe, év. de Trèves; saint Marcien; saint Pie I, pape.

Bien que saint Hidulphe soit issu d'une noble famille du Tournaisis, aucune église ne s'élève en son honneur.

On célèbre sa mémoire, le jour de sa mort, dans le diocèse de Tournai, où, le même jour, se fête l'élévation de saint Eleuthère.

A Bruxelles se célèbre dans l'église le triomphe de saint Norbert, tandis que, dans plusieurs villes des Flandres on fête l'anniversaire de la célèbre bataille de Groeninghe près de Courtrai, laquelle eut lieu le 11 juillet 1302. Comme en France ce jour a conservé le nom de « journée des éperons d'or, » les Flamands l'appellent « de slag der gulden sporen, » et à Courtrai la société de Leeuw van Vlaen-

(1) Schayes, p. 154; Historie van O. L. V. van Halle, p. 14-16.

deren « le Lion de Flandre » en fête encore tous les ans la mémoire par l'illumination de son local, par des transparents et par une réunion de tous les membres.

A Bruges les bouchers célébraient pendant des siècles le jour de la fête de saint Bénoit, en mémoire de la victoire remportée dans cette bataille (1).

La croyance populaire attribue cette victoire, que Nicaise De Keyser a illustrée par son immortel pinceau, à l'intercession de la sainte Vierge. Car avant de s'engager dans la lutte, les Flamands allèrent implorer le secours de Marie, devant l'image miraculeuse qui se conservait à l'abbaye de Groeninghe, et, durant la mêlée, les religieuses de ce couvent restèrent constamment prosternées au pied de la même statue. En signe de reconnaissance on suspendit, à l'autel de la Vierge, les éperons d'or conquis sur la chevalerie française.

L'image miraculeuse de Notre-Dame de Groeninghe, qui est maintenant exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Michel, à Courtrai, avait été déposée par les anges, selon une pieuse tradition, dans une forêt d'Italie.

Béatrix, fille du duc de Brabant et douairière du comte Guillaume de Dampierre, ayant entrepris, en 1280, le pèlerinage de Rome reçut du pape quelques reliques, et cette image miraculeuse, qui fut placée plus tard, par les ordres de la princesse, dans l'église de l'abbaye qu'elle avait fait construire à Groeninghe (2) presque sous sous les murs de Courtrai (3).

(1) A. d. l. S. d'E. de Bruges, 1843, 2e série, I, 133.

(2) Béatrice y transféra les reliques de l'ordre de Citeaux du monastère fondé, en 1238, au village de Marcke, sous le nom de « Miroir de la sainte Vierge, » par deux sœurs avec l'autorisation spéciale de la comtesse Jeanne de Constantinople.

(3) De Smet, M. d. M., p. 36-38; De Reume, p. 67-69.

12 juillet. — (*Antirrhinum purpureum.*) Saint Jean Gualbert.

A Louvain se célèbre, le second dimanche de juillet de chaque année, la fête de « Notre-Dame du siége de Louvain » ou « O.-L.-V. Belegering te Loven » en souvenir de la délivrance miraculeuse de la ville du siége de 1635.

Les Français s'étant ligués avec les Hollandais en 1635 contre les Espagnols, envoyèrent leurs armées dans les Pays-Bas pour en entreprendre la conquête. Après avoir emporté Aerschot, Diest et Tirlemont, l'armée ennemie s'avançait également sur Louvain, que le cardinal-infant, Ferdinand d'Autriche, depuis un an gouverneur général des Pays-Bas, fit fortifier à la hâte. Quelques compagnies wallonnes, irlandaises et allemandes commandées par les capitaines Jean d'Aubremont, Lancelot de Grobbendonck, O'Preston et Adolphe van Einhout en formaient la garnison. Le prince-cardinal, en quittant la ville, y avait nommé commandant en chef, le vieux baron Antoine de Grobbendonck. Il lui donna l'ordre d'amuser l'ennemi autant que possible jusqu'à ce qu'un corps de troupes, qui devait arriver de l'Allemagne, fût venu à son secours. Les bourgeois et les étudiants, qui avaient également pris les armes, furent divisés en huit compagnies. Malgré cela le nombre des défenseurs montait à peine à sept ou huit mille hommes, tandis que l'armée française seule sous les ordres des maréchaux Châtillon et Brézé comptait plus de trente mille hommes.

Le 24 juin l'ennemi se montra devant les remparts de la ville et commença les ouvrages de siége. Dans la nuit du 27 au 28 juin il fit une attaque générale, mais il fut repoussé deux fois avec grande perte, et les sorties continuelles des assiégés eurent un tel succès qu'à la nouvelle de l'approche du corps auxiliaire, l'ennemi leva

tout à coup le siége et se retira, après onze jours de campement.

En mémoire de cette délivrance inopinée qu'on attribuait à l'intervention de Notre-Dame, dont on honorait à Louvain une statue miraculeuse connue sous le nom de « Notre-Dame sous la Tour, » on institua une procession annuelle à laquelle assistaient tous les ordres religieux, les chambres de rhétorique, les gildes ou serments, la confrérie du « Sacré-Cœur de Jésus, » l'université, le magistrat, le clergé et une foule innombrable de fidèles de la ville et des environs de Louvain. Presque tous les assistants, même les confrères des gildes, avaient des torches allumées en main, la statue de Notre-Dame du siége, richement habillée, était portée sous un dais, dont les colonnes en argent étaient surmontées de lis blancs. Quatre corps de musique accompagnaient la procession qui, après avoir parcouru les rues principales de la ville, rentrait à l'église de Saint-Pierre, où l'image était remise sur son autel, et les fidèles recevaient à genoux la bénédiction avant de s'en aller.

Cette procession fut remplacée, sous l'empire, par la procession du 15 août; fête de Napoléon. Le peuple donna à cette dernière cérémonie le sobriquet de « klap-processie, » procession parlante, par le motif que ceux qui y assistaient avaient l'habitude de causer ensemble. On n'y portait que l'image de la Sainte-Vierge. Tous les fonctionnaires publics étaient tenus d'y assister. Elle fut remplacée, à son tour, par l'ancienne procession du siége de 1635 (1).

A Namur commence, le deuxième dimanche de juillet, l'octave privilégiée de l'Immaculée à l'église de Saint-Jean l'Évangéliste.

Il existait dans cette église, autrefois contigue à Saint-Aubain, une chapelle de Notre-Dame où s'établit une confrérie de la Sainte-Vierge approuvée en 1327 par le pape Jean XXII.

Après la victoire de Lépante, dont le vainqueur Don Juan d'Au-

(1) Omstandig verbael der belegering van Loven alsmede van de verdediging en wonderbare behoudenis dezer stad in 1635. Loven, Piot, p. 307-310; Van Even, p. 8.

stria vint mourir à Namur, cette confrérie s'affilia à celle du Rosaire et fut nommée confrérie du Rosaire jusqu'à ce que les Dominicains établis à Namur eurent chez eux (vers l'an 1650) la confrérie du Rosaire.

Alors les confréries de Notre-Dame à l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, reçurent un nouveau titre, par l'érection, dans leur chapelle de la confrérie de l'Immaculée conception, que l'évêque de Wachtendonck approuva en 1661, le 24 novembre. Elle eut un tel succès que le 1er mai 1663, la sainte Vierge, sous le titre d'Immaculée, fut choisie pour patronne spéciale de la ville, et de la province : on porta processionnellement son image de la susdite chapelle à l'endroit le plus élevé des remparts de la ville et on y bâtit une chapelle en son honneur. Dès ce moment on prit à cœur d'honorer annuellement l'Immaculée par une solennité particulière : on institua une octave et le dimanche suivant on fit la procession avec le Saint-Sacrement depuis Saint-Jean l'Évangéliste jusqu'à la chapelle de l'Immaculée, et de là par les principales rues de la ville; et quand on eut bâti la cathédrale actuelle, dans laquelle le titre paroissial de Saint-Jean l'Évangéliste est incorporé, la procession sortit de la cathédrale pour se rendre aux remparts et parcourir la ville. C'est ce qui se pratique encore chaque année avec un concours prodigieux de fidèles de la ville et de la banlieue.

A Gand commence ce jour la grande kermesse de la ville qui, depuis 1844, remplace les différentes kermesses des paroisses.

---

13 Juillet. (*Lupinus cœruleus.*) Saint Anaclet ; saint Eugène.

---

14 Juillet. — (*Lupinus perennis.*) Saint Bonaventure; saint Libert; saint Léon; sainte Reynofle; saint Vincent; saint Basin.

Saint Libert naquit à Malines de parents déjà vieux et hors d'espoir d'avoir enfants, nommés Adon et Eliza, ensuite des prières de saint Rombaut qui baptisa et éleva l'enfant. Un jour jouant avec d'autres enfants près de la Dyle, il tomba dans la rivière et disparut sous l'eau. Les parents accoururent tout effarés, n'ayant d'autre recours que celle de la prière. Saint Rombaut, qui était absent, se rendit aussitôt qu'il fut averti de l'accident, à l'endroit et se mit en prières aussi, invoquant dévotement à plusieurs reprises le nom de Jésus. Tout à coup l'enfant reparut et fut rendu sain et sauf à ses parents. Étant devenu plus grand, Libert entra au couvent qu'avait bâti saint Rombaut, il en devint l'abbé, parce que saint Rombaut voulait se défaire de cette charge pour vaquer plus librement au service de Dieu. Mais dans ce temps les Normands ravageant le pays, et Libert s'étant retiré en Hesbaye pour échapper à leur rage, il fut pris et tué en 855 devant l'autel de Saint-Trond, où s'honore encore la châsse qui contient ses reliques. Sa fête est également chômée à Malines (1).

Saint Vincent, comte du Hainaut et mari de sainte Waudru, mort en 677, fonda l'abbaye de Hautmont, et éleva à Soignies, dont il est le patron, une église et un couvent au nom et en l'honneur de Marie.

Son fils, saint Denain, est honoré avec son père à Recs, dans l'église de la sainte Vierge (2).

A Liége les portefaix célébraient la fête de saint Bonaventure leur patron.

(1) Gazet, p. 321-2.

(2) Gazet, p. 72; B M, p. 145-146.

A Tronchienne se célèbre la fête de saint Basin, père de sainte Aldegonde et un des patrons de la paroisse.

Issu d'une famille, sinon royale du moins princière de la France, il construisit sur la place où, étant à la poursuite d'un cerf, il avait été converti d'une manière miraculeuse, trois églises d'après l'ordre que Dieu même lui avait donné. Saint-Amand consacra lui-même ces églises et les dédia l'une à Notre-Dame, l'autre à saint Jean-Baptiste et la troisième à saint Pierre. En signe de ce que l'œuvre de Basin était agréée de Dieu, l'huile nécessaire à la consécration des autels tomba du ciel. Basin y installa un chapître. C'est l'origine de la célèbre abbaye de Tronchiennes où, l'an 661, après une vie très-sainte, Basin quitta ce monde. Il fut enterré à côté de sa fille dans l'église de Saint-Pierre. Mais les troubles de la guerre obligèrent les religieux de Tronchiennes à se réfugier à Gand et à y transporter les reliques de leur église. Ce n'est qu'une partie des reliques de saint Basin qui se trouve encore à Tronchiennes, et là comme à Gand on s'en sert pour bénir une eau à laquelle on attribue de grandes vertus contre les brûlures, « quaeden brand des lichaems, loopende gaeten, zeeren » et d'autres maladies (1).

Sa fête se célèbre dans l'église paroissiale de Tronchiennes le dimanche après le 14 juillet.

---

15 Juillet. — (*Calendula pluvialis.*) Saint Henri; saint Pléchelme.

Saint Pléchelme est inhumé au mont Odile, dans le sanctuaire qu'il avait élevé en l'honneur de la Vierge, de concert avec saint

(1) Het leven ende miraekelen van de heylige en glorieuse martelaeren Basinus ende Gerulphus, en de H. Maget Aldegundis, patroonen van de wyd-vermaerde prochie van Dronghen. Gent, 1813.

Wiron. C'étaient deux missionnaires que Pépin de Herstal avait accueillis généreusement.

A Liége la fête de saint Henri, patron de la citadelle, était presque tout aussi impatiemment attendue que le 1er mai.

Une procession magnifique circulait à travers les allées de verdure escortée par un régiment de vieux soldats, drapeaux déployés; suivait la grande messe « en musique, » ensuite un repas qui pouvait passer pour splendide, comparativement à la frugalité de la vie ordinaire, et finalement on courait à la danse. Car c'était le jour, où le « cramion », cette danse favorite des Liégeois qui ne manque à aucune fête, jouissait de la plus grande vogue. Tous les rangs et tous les grades s'y confondaient, le général aussi bien que le soldat répétait en dansant avec les autres le joyeux refrain de : « Vive ly fiesse, ly joleie fiesse, vive ly fiesse dy sint-Hinry! » (Vive la fête, la jolie fête de saint Henri!) (1).

En souvenir de la prise de Jérusalem par Godefroid de Bouillon, le 15 juillet 1099, on célébrait autrefois en Belgique tous les ans une fête avec office double et octave (2).

---

16 Juillet. — (*Convolvulus purpureus.*) Sainte Reynilde; saint Gondulphe; Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Sainte Reynilde ou Renelle, sœur de sainte Gudule, dont on invoque l'intercession contre les fièvres, est patronne de Saintes près de Hal, où après son martyre, son corps fut élevé et mis dans une châsse d'argent par Jean XIX, évêque de Cambrai, l'an 866.

(1) B. M., p. 146.
(2) Bovy, I, 75.

Saint Gondulphe, qui souffrit le martyre avec sainte Reynilde, est honoré à Saintes et à Lobbes (1).

La fête de saint Monulphe et de saint Gondulphe, évêques de Tongres, auxquels quatre églises sont dédiées, se chôme également ce jour, qui est consacré par l'Église à Notre-Dame du Carmel ou du Scapulaire.

La Belgique vit la première, surgir dans son sein les établissements du Carmel. La maison de Valenciennes, la première de l'Europe, fut à peine fondée en 1235, que celles de Bruxelles, de Liége et de Malines, commencèrent (vers 1260); celle de Bruges (en 1264), celle de Gand (en 1272), et d'autres établissements de Carmes, à Enghien, Louvain, Grammont et Anvers naquirent jusqu'en 1493.

Aussi les premières Carmélites s'établirent-elles en Belgique, l'an 1452. Elles eurent des maisons à Liége, à Huy, à Vilvorde et à Bruges (2).

A Turnhout la chapelle de Saint-Théobald est très-fréquentée ce jour-là. On y va en pèlerinage pour être délivré de la coqueluche.

---

17 Juillet. — (*Lathyrus odoratus.*) — Saint Alexis; saint Frédégond; sainte Marcelline; sainte Odile.

Les Alexiens, dont ce jour est la fête patronale (ils en portent le nom) étaient déjà connus en Brabant depuis 1343.

On les appelait alors « Lollards » ou « Mattemans. » C'étaient d'abord des laïcs, et leur office consistait à soigner les malades et les insensés, et à enterrer les morts. Après avoir professé la règle du

(1) Gazet, p. 65-70.

(2) B. M., p. 147.

tiers ordre de saint François, ils embrassèrent celle de saint Augustin, que suivent encore maintenant les sept couvents qui existent en Belgique (1).

A Liége et dans le pays de Limbourg a lieu, en ce jour, la fête de Sainte-Odile, que l'on invoque contre le mal d'yeux.

Une insigne relique de cette sainte, enchâssée sous la forme d'un œil, se vénère à l'église de Saint-Jacques à Liége, et y attire durant la neuvaine établie en son honneur, un concours immense de pèlerins qui y affluent, pour faire toucher leurs yeux de la sainte relique. La même chose a lieu à Maeseyck, où se conservent aussi des reliques de sainte Odile.

A Bruxelles se célèbre le dimanche après le 13 juillet la fête du Saint-Sacrement des Miracles.

En reconnaissance de la disparition de la *suette anglaise* qui, en 1529, vint fondre sur la Belgique et enleva d'innombrables victimes, la princesse Marguerite d'Autriche décida en 1530, que tous les ans, le dimanche après la Sainte-Marguerite (célébrée alors le 13 juillet), il y eût une procession solennelle à laquelle un évêque serait prié d'assister. Telle est l'origine de la grande kermesse qui bientôt finit par éclipser la fête de l'ommegang. Il fut enjoint à chaque corporation de s'y faire précéder par deux lances de douze pieds de haut, ornées de peintures et surmontées d'une torche (2).

A West-Roosebeke, village situé entre Roulers et Ypres, dans la Flandre-Occidentale, on célèbre chaque année une messe solennelle suivie d'une procession, en actions de grâces de la victoire remportée par Louis de Mâle et ses alliés sur les Gantois, le 27 novembre 1382.

La veille de la bataille, les habitants des paroisses dans le voisinage desquelles campaient les deux armées, se rendirent devant une

(1) Piot, pp. 253.
(2) H. d. l. V. d. B., t. I, 340-1.

image de la sainte Vierge, vénérée depuis longtemps dans une petite chapelle, au milieu d'un bois que l'on désignait d'ordinaire, pour cette raison, par le nom de « Bois de la Chapelle. »

Ils sollicitèrent le secours de Dieu par l'intercession de Notre-Dame et leur confiance fut récompensée.

Vers minuit, on entendit tout-à-coup un bruit extraordinaire; on eût dit le cliquetis des armes de troupes se livrant un combat. Philippe d'Artevelde, fils du fameux Jacques et capitaine-général des Gantois, s'éveilla en sursaut et vola à ses armes, se croyant attaqué par l'ennemi, mais aucun mouvement n'avait eu lieu.

Le lendemain la bataille s'engagea avec un acharnement incroyable ; les Français furent forcés de plier, mais les Brugeois réparèrent bien vite leur échec et mirent les Gantois en pleine déroute. Philippe d'Artevelde lui-même trouva la mort dans la mêlée.

On raconte qu'après le combat on découvrit un fil de soie rouge, ayant sept nœuds à égale distance et une croix à ses deux extrémités réunies, qui entourait l'espace qu'avaient occupé les Brugeois. C'est pourquoi ces derniers crurent devoir attribuer leur victoire à la protection particulière de la sainte Vierge et pour lui en rendre grâce, le comte Philippe de Valois, époux de Marguerite II, héritière de Louis de Mâle institua, en 1384, la solennité annuelle, qui se fait encore de nos jours le troisième dimanche du mois de juillet. Il ordonna en même temps que les habitants de Bourgbourg, qui se furent les premiers ralliés autour de leur souverain et distingués sur le champ de bataille de Roosebeke par la plus grande bravoure, auraient le droit de marcher chaque année à la tête de la procession et de se présenter les premiers à l'offrande de la grand'messe.

Le fil de soie fut religieusement recueilli et distribué par morceaux aux fidèles. Lorsqu'il n'en resta plus, parce que, d'après la tradition, on cessa d'en distribuer gratuitement, on en bénit d'autre pour en perpétuer le souvenir.

Sur l'espace qu'avait entouré ce cordon miraculeux, on éleva, un

an après la bataille, en l'honneur des Sept Douleurs de Marie, sept chapelles, chacune à la place, où l'on avait trouvé un nœud du fil. Un huitième oratoire, plus vaste que les autres et dédié à la Sainte-Croix, fut élevé sur le lieu même où avaient été vues les deux croix qui marquaient le point de réunion des deux bouts du cordon.

Ces stations devinrent bientôt l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté, que faisaient surtout tous ceux qui y venaient invoquer l'intercession de Notre-Dame de Roosebeke contre l'érysipèle, maladie que les Flamands appellent « de Roose. »

La fontaine dite Roosebeek ou « O. L. V. Fontein, » située à très-peu de distance de l'ancienne petite chapelle qui lui devait son nom, existe encore et est fréquemment visitée par des pèlerins qui font usage de ses eaux dans les maladies des yeux.

Les Brugeois avaient autrefois l'habitude d'offrir, chaque année, une robe à Notre-Dame de Roosebeke, à l'occasion de la grande fête, à laquelle ils ne manquaient jamais de se rendre.

Les habitants de Menin étaient également dans l'usage d'assister à la procession annuelle pour honorer Notre-Dame de Roosebeke à l'intercession de laquelle ils attribuent la délivrance miraculeuse de la peste qui au commencement du dix-septième siècle faisait de grands ravages dans leur ville (1).

---

18 Juillet. — (*Chrysanthemum coronarium.*) Saint Frédéric ; saint Camille de Lellis ; sainte Symphorose ; saint Arnould.

Saint Frédéric est le patron de Vlierzele, près d'Alost.

Le jour de saint Arnould, que les brasseurs honorent comme leur

(1) De Reume, pp. 440-442 ; Mss. de W. Van Melckebeke, à Malines.

patron, est très-chômé en Belgique, puisque le métier des brasseurs y compte parmi les plus anciens et les plus considérables du pays.

Lors d'une inspection des caves des brasseurs, faite en 1673 à Bruges, il ne s'y trouva pas moins de 1088 tonnes de bières (1).

En plusieurs endroits, les brasseurs placent, ce jour-là, le portrait de leur patron sur une table décorée de verdure et de fleurs, sur laquelle brûlent plusieurs cierges. Devant l'image de saint Arnould se trouve un grand pot de bière et un tronc pour recevoir l'argent que les passants y mettent et qui sert à régaler les garçons brasseurs (2).

---

19 juillet. — (*Hieracium aurantiacum.*) Saint Vincent de Paul.

La fête de saint Vincent de Paul, fondateur des sœurs de charité, se célèbre en Belgique dans tous les établissements de bienfaisance, dont l'énumération serait impossible, tant le nombre en est considérable.

(1) Gaillard, p. 156-158.
(2) Schayes, p. 236.

20 Juillet. — (*Dracocephalum Virginianum.*) — Sainte Marguerite.

Sainte Marguerite, à laquelle une paroisse près d'Eecloo doit ce nom de « Sainte-Marguerite, » est patronne de vingt-cinq églises.

A Louvain, la Chambre de rhétorique de la Marguerite ou Kersouwe (Carsouwe, Kersouwe-Kamer, de Karsool ou Mesuyte) célébrait chaque année une messe solennelle en l'honneur de sainte Marguerite, sa patronne.

Ce n'est qu'en 1515 que l'on trouve mentionnée pour la première fois cette seconde chambre de la ville de Louvain, mais d'après d'autres, elle prit déjà part au concours qui eut lieu à Anvers en 1496.

Ses chartes et privilèges ayant été perdus ou étant devenus inintelligibles, la ville lui ordonna de prendre les mêmes règlements que la Rose. Selon la résolution magistrale de 1545, le nombre des confrères était de 24, et en 1660, le magistrat leur accorda la faculté de porter ce nombre jusqu'à 40. Soumise à toutes les vicissitudes de la Rose, la Marguerite subsista jusqu'à la révolution française (1).

---

21 Juillet. — (*Lilium philadelphicum.*) — Saint Daniel; saint Praxède; sainte Renelde; saint Victor.

Saint-Victor, en l'honneur duquel dix églises sont consacrées, est en plusieurs villes, entre autres à Bruges et à Malines, le patron des meuniers.

(1) Piot, p. 243.

Les Victorines ou chanoinesses régulières de l'ordre de saint Victor, qui, l'an 1280, vinrent s'établir dans la ville d'Anvers, au couvent dit « Ter-Nonnen, » avaient en Belgique divers établissements, à Gand celui de Groenen-briel, à Bruges celui de Saint-Trond, à Ypres celui de Roesbruge et d'autres maisons à Dinant, à Hasselt et à Waesmunster (1).

L'anniversaire de l'inauguration de S. M. Léopold Ier, roi des Belges.

---

22 juillet. — (*Agapanthus umbellatus.*) — **Sainte Marie-Madelaine, patronne de Malines.**

Dix-huit églises sont consacrées en l'honneur de la sainte patronne des anciennes « Pénitentes, » dont il n'existe plus de couvent en Belgique, car la communauté de ce nom à Poperinghe, où les sœurs tiennent école primaire, gratuite et manufacturière pour les filles, est de date récente. Les « Hospitalières dites de la Madeleine » à Ath doivent leur nom à l'hôpital civil de cette ville dédié à sainte Madeleine.

Dans les temps des Carlovingiens, les corporations des filles amoureuses ou folles de leur corps faisaient tous les ans le jour de la Madeleine une procession solennelle (2).

A Liége les habitants allaient anciennement dans la forêt de Glain, où se trouvait une chapelle dédiée à sainte Magdelaine, fondée par deux frères, Gérard et Antoine, sires de Bolsée, et consacrée par l'évêque Henri II le 22 juillet 1151. Si la dévotion y attirait de nombreux pèlerins, la fraîcheur de l'ombrage fourni par les arbres

(1) B. M., p. 16.

(2) Les Filles publiques de Paris, par Béraud. Par. 1839, t. I.

séculaires qui l'environnaient, invitait aussi les citadins à choisir cette promenade de préférence à toute autre (1). A présent ce ne sont que les parfumeurs et les gantiers qui célèbrent ce jour comme fête patronale.

A Malines les tanneurs (huyvetters ou huidevetters) qui ont choisi sainte Madeleine pour patronne, parce que d'après l'Évangile elle a séché la peau des pieds de Notre-Sauveur, font dire, chaque année, le jour de leur patronne, une messe dans leur chapelle.

Les apprentis de ce métier parcouraient autrefois la veille du jour les rues de la ville pour quêter un pourboire.

Le proverbe français :

« A la Madeleine,
» La nose (noix) est pleine. »

est également en usage en Belgique; mais la croyance superstitieuse que le jour de la Madeleine soit périlleux pour les baigneurs n'y est pas connue (2).

Parmi les foires qui ont lieu ce jour-là, celle de Courtrai est sans doute une des plus curieuses. Elle est connue sous le nom de « potje Madeleine » pots de Madeleine, et se tient au cimetière, dont la chapelle est dédiée à sainte Madeleine. Tout le monde y va, pour couronner de fleurs les tombeaux, pour allumer des cierges dans la chapelle et pour y assister à la messe et au sermon qui se font ce jour en souvenir des morts. A l'occasion de cette coutume on érige sur le cimetière une longue file de boutiques où ne se vendent que des pots et des joujoux en argile (3).

A Gand il y avait, tous les ans, au jour de la Madeleine, une foire où l'on ne vendait que de la poterie : foire que l'on nomma en flamand « de potjens merkt » et qui se tenait sur la Montagne plate.

(1) Bovy II, 214-5.
(2) Liebrecht, O. J., p. 227.
(3) Cette foire se tient à présent le dimanche après la sainte Madeleine.

Les potiers de Gand avaient réclamé contre cette foire en 1530; mais les difficultés furent aplanies en faveur du monastère de saint Pierre.

A présent un marché aux chevaux a remplacé l'ancienne foire aux pots (1).

---

23 juillet. — (*Scabiosa atropurpurea.*) — Saint Apollinaire; saint Liboire.

Saint Apollinaire est honoré à Liége comme patron des épingliers. L'église de Bolland, paroisse du doyenné de Visé, dans l'évêché de Liége, lui est dédiée.

La célèbre abbaye de Cambron, située à trois lieues de Mons, fêtait ce jour-là l'anniversaire de sa fondation par saint Bernard, en 1148. L'image de la Mère de Dieu, que l'on honorait autrefois dans l'église de ce monastère, jouissait d'une grande vénération à cause des nombreuses guérisons miraculeuses qu'on lui attribuait.

---

24 juillet. — (*Lupinus arboreus.*) — Sainte Christine.

A Liége, la veille de Saint-Jacques, était depuis 1424 le jour de l'élection des magistrats, qui, auparavant, avait eu lieu le jour de la fête même. Mais la « lettre de saint Jacques » ainsi nommée parce qu'on y désgna le jour de Saint-Jacques pour le renouvellement du

(1) Steyaert, pp. 326; Diericx, t. II, 371-2.

conseil de la cité, fit place, en 1424, à la fameuse ordonnance de Jean de Heinsberg, connue sous le nom de cet évêque. Le « réglement de Heinsberg » statuait entre autres choses que vingt-deux commissaires, six à la nomination de l'évêque, seize à celle des paroisses, devraient se réunir la veille de Saint-Jacques, et élire trente-deux bourgeois, un dans chaque métier, et que ces trente-deux bourgeois, non éligibles, devraient nommer les magistrats à la pluralité des voix.

Cette forme électorale continua, avec une interruption de dix ans, d'être observée jusqu'en 1603, époque à laquelle Ernest de Bavière publia son édit (1).

Le quatrième dimanche de juillet, une messe qui à Hamerenne, village sur la route de Luxembourg, près de Rochefort, se célèbre en l'honneur de sainte Odile, attire une affluence considérable de fidèles.

Ce n'est qu'en 1714 ou 1715 qu'on transporta le corps de sainte Odile, qui, née aveugle, recouvra la vue en recevant le baptême, et qui est honorée pour la guérison des maux d'yeux, dans l'église d'Hamerenne, bâtie, comme la chronique le dit, du temps de Saint-Materne.

Jean-Ernest, prince de Leweinstein, évêque de Tournai, prince de Stavelot et comte de Rochefort, étant devenu aveugle, fit faire des neuvaines à Hamerenne, en l'honneur de sainte Odile, et le baron de Soumagne et de Nandrin, qui mourut en 1734, fit réparer la chapelle et lui donna une statue de saint Remy et une autre de sainte Odille.

Saint Druon, patron des bergers, est également honoré dans cette chapelle (2).

(1) Polain, pp. 252-3.
(2) Vasse, pp. 61-62.

25 Juillet. — (*Actæa spicata.*) Saint Jacques majeur, ap. ; saint Christophe.

Saint Jacques le juste, frère de saint Jean et fils de Zébédée est très-honoré en Belgique. Il y existe plus de trente églises, qui lui sont dédiées; une commune près de Dixmude porte son nom(1) et son autel à Compostelle fut de tout temps le but de nombreux pèlerinages. Après les croisades, lorsque les voyages en Terre-Sainte devinrent tellement difficiles que l'on dut y renoncer, la route de la Galice fut suivie par tous ceux qui antérieurement auraient été à Jérusalem.

Diverses circonstances favorisèrent cette tendance : pour les nobles, saint Jacques était un des patrons de la chevalerie, on jurait souvent par la lance de ce saint, et l'ordre de Saint-Jacques de l'épée était tout à la fois des plus distingués et des plus recherchés; pour le peuple des croyances s'attachaient au « chemin de saint Jacques » et aux « écailles de saint Jacques. » Les écailles furent le symbole de la puissance de ce saint, c'était pour l'honorer que les pèlerins en portaient. Une légende raconte qu'au moment où le navire, qui transportait de la Palestine en Espagne les reliques de cet apôtre, s'approcha des plages de la Galice, un cheval qui était monté par un jeune marié, s'élança dans la mer et s'approcha du vaisseau pour l'escorter. Aussitôt le cavalier et sa monture furent couverts d'écailles. Le marié reconnût la puissance de Dieu et les mérites de saint Jacques et se fit baptiser. Pendant la cérémonie on entendit une voix du ciel qui déclara qu'à l'avenir les écailles seraient un signe authentique qui rappellerait les vertus du saint. C'est de là que vint la coutume pour les « pèlerins d'Asturie » d'orner leurs vêtements d'écailles (2) et qu'en même temps prit naissance l'idée superstitieuse de

(1) Saint-Jacques-Capelle.
(2) A. d. l. A. d. Mons, I, p. 29-30.

croire qu'il est dangereux de se baigner le jour de saint Jacques (1).

Le chemin qui menait à Compostelle devint aux yeux du chrétien celui que les bienheureux suivaient pour arriver au royaume des cieux. C'est pourquoi la voie lactée fut appelée au treizième siècle déjà « chemin de saint Jacques » ou « sint Jakobsweg (2). »

Ajoutons que le « pèlerinage d'Asturie » ou « du baron saint Jacques » fut parmi les peines, que les lois et coutumes de presque toutes les villes belges infligeaient le plus fréquemment aux criminels.

Les pèlerins qui avaient fait le pieux voyage de Compostelle formèrent, à leur retour chez eux, des confréries sous l'invocation de saint Jacques, et voulant joindre la charité à la dévotion, les confrères érigèrent des hôpitaux pour y loger gratuitement les pauvres passants et surtout les pèlerins faisant le voyage de la Galice. C'est l'origine des hôpitaux nombreux qui portent le nom de saint Jacques, dont quelques-uns subsistent encore à Namur, à Tongres et à Tournai bien qu'ils aient reçu une autre destination. Car les véritables pèlerinages de Compostelle cessèrent à la fin du dix-septième siècle. On constata qu'à cette époque, à Mons par exemple où un hôpital de saint Jacques avait été également érigé, il ne passait en moyenne que quatre ou cinq pèlerins par an, et les autorités des villes, dans

(1) F. Liebrecht, O. J., p. 227.

(2) Il est on ne peut plus intéressant de comparer entre eux les noms que donnent les différents peuples à la voie lactée.

Les Turcs l'appellent « hadjiler iolu », chemin des pèlerins; les Slavoniens « zesta v' Rim », chemin de Rome; les Espagnols « camino de Santiago »; les Français « chemin de saint Jacques »; les Allemands du moyen-âge « Jacobsstrasse » les Magyars « hadakuttya » chemin de guerre, en souvenir de la route qu'ils suivirent en revenant de l'Asie; les Finnois « linnunrata » chemin des oiseaux, comme en Lithuanie « paukszcziû kielês » parce que les âmes s'en vont sous la forme d'oiseaux; les anciens peuples du nord « vetrarbrant » chemin de l'hiver; presque tous les peuples de l'Orient chemin de paille ou du voleur de paille; los Ragusains « kumova Zlama », paille du compère.

lesquelles existaient des refuges hospitaliers pour les pèlerins de Galice, jugèrent alors à propos d'employer ces établissements et leurs revenus d'une manière plus utile, en les appliquant à l'entretien des malades ou des vieillards (1).

Les confréries de Saint-Jacques se sont maintenues en beaucoup d'endroits jusqu'à nos jours et célèbrent encore, chaque année, la fête de leur patron; mais les processions de ce jour, où apparaissaient en costume de pèlerin tous ceux qui avaient fait le voyage de Compostelle, ont cessé d'avoir lieu. A Courtrai cette procession fut supprimée en 1707 (2).

A Bruges, les « wollewevers, » tisserands en laine, qui honorent saint Jacques comme patron, avaient autrefois l'habitude de dépenser, le jour de sa fête, dix schellings en donnant à manger aux pauvres (3).

A Liége, où la fête de la paroisse de Saint-Jacques est la dernière kermesse de l'année, ce sont les meuniers et les chapeliers qui ont choisi saint Jacques pour patron. Durant le temps que la « lettre de saint Jacques, » donnée en 1343, fut en vigueur dans cette ville, le jour de Saint-Jacques était destiné au renouvellement annuel des magistrats (4).

A Saint-Ghislain se tient de temps immémorial une foire, de l'établissement de laquelle on croit être redevable aux fils de Godefroid, qui ont fortifié la ville en 1004 (5).

A Louvain, à partir de 1484, les membres de la chambre de Rhétorique « la Pensée » donnèrent annuellement, le jour de la fête de saint Jacques, une représentation dans l'église de ce saint. Cette représentation eut lieu jusqu'au milieu du seizième siècle (1).

(1) A. d. l. A d. Mons, t. I, p. 30-32.
(2) Schayes, p. 154.
(3) Gaillard, p. 48.
(4) Polain, p. 250.
(5) De Boussu, Ghislain, p. 54.
(6) E. van Even. L'église de Saint-Jacques, p. 221.

A Vilvorde, la gilde de l'arquebuse, dont saint Jacques était le patron, faisait célébrer une messe. Les confrères de cette gilde dont seize étaient aux gages de la ville, ouvrirent à Vilvorde, en 1547, un tir à la couleuvrine ou à l'arquebuse (1).

En beaucoup d'endroits ce jour ou le 21 juillet se célébrait autrefois chez les domestiques, qui jouaient les rôles de maîtres, tandis que ceux-ci consentaient à accepter celui de valets.

Au surplus, on distribuait des signes d'honneur à des domestiques qui se distinguaient par leur fidélité et par de longs services rendus à la même famille; on punissait les méchants, en les enfermant ce jour ou en les conduisant hors de la commune.

Cet usage, qui se retrouvait aussi en quelques localités d'Allemagne, de Suède et de Hollande, remonte à la plus haute antiquité.

Chez les anciens Perses, les esclaves avaient le droit de porter, chaque année, durant cinq jours les vêtements de leurs maîtres (2). En Grèce les fêtes dites Mercuriales, en Crète, celles de la ville de Troezène au Péloponèse et celles de Phaloria en Thessalie donnaient lieu à des pratiques analogues. Les Romains permettaient à leurs esclaves, à l'occasion des fêtes de Saturne, dites Saturnales, qui se célébraient au mois de décembre, de jouer les rôles des maîtres durant l'espace de trois à sept jours, et pendant tout ce laps de temps, les maîtres devaient servir et régaler leurs esclaves, qui avaient en outre le privilége de pouvoir dire impunément et librement ce qu'ils voulaient. Des Romains cette habitude paraît être venue dans les Pays-Bas, où nous croyons en reconnaître les traces dans les anciens repas dits « Jokmalen, » repas divertissants (du latin « jocus, » plaisanterie, « joke » en anglais, qui avaient lieu de temps immémorial au château de Warmond (3). Les usages s'en

(1) H. d. E. d. B., t. II, 469.
(2) Coremans, p. 28.
(3) Van Alkemade, I, 294-6.

sont maintenus en grande partie jusqu'à présent le jour des Innocents et le jour de Saint-Jacques.

C'est encore en souvenir de cette ancienne fête des domestiques, que ceux-ci considèrent le jour de saint Jacques comme jour fatal. Si en sortant ils rencontrent une vieille femme, ils quitteront bientôt le service qui ne leur profitera plus. Ils préfèrent rencontrer des moutons, mais les porcs gâtent tout leur avenir (1).

Le jour de Saint-Jacques donnait du reste encore lieu à d'autres cérémonies burlesques. Nous lisons, par exemple, dans l'histoire de la ville de Valenciennes, que « l'abbé des « Pan-pourveus » d'Ath, accompagné de vingt-cinq belistres, vêtus à la monachale de blanc et de noir, allait, le jour de Saint-Jacques et Saint-Christophe, bénir un puits, y employant mille traits dignes du fagot et faisant les mêmes profanations dans les rues de la ville (2). »

A Tihange, village au bord de la Meuse, près de Huy, se célèbre, le même jour, l'anniversaire du bienheureux Jean de Hermalle, dit Jean l'Agneau, à cause de son extrême douceur et de sa grande modestie.

La légende raconte qu'il était riche propriétaire à Tihange, ayant femme et enfants et qu'il vivait appliqué seulement à la culture de ses terres, quand Dieu lui-même le choisit pour en faire le successeur de saint Ébrégise, évêque de Tongres, qui venait de mourir, l'an 631. Un jour que Jean, penché sur sa charrue, labourait comme de coutume son champ, il vit venir à lui un pèlerin qui, l'ayant salué, lui annonça sa vocation. Jean resta tout ébahi, et n'ayant pas croyance en ce que lui dit le pèlerin, il répondit en fichant en terre le bâton sur lequel il s'appuyait: « Ce bois sec portera fruits plus tôt que ne s'accompliront tes paroles. » A peine avait-il dit ces mots que le bâton se mit à donner des feuilles, puis des fleurs qui se conver-

(1) Coremans, p 85.

(2) H. d'Oultremon, Hist. de Valenciennes. Douai, 1639, p. 395.

tirent aussitôt en fruits délicieux ; ce sont les pommes bien connues encore dans le pays sous le nom de « pommes de Saint-Jean » (1).

Jean l'Agneau ne pouvant plus se refuser à l'évidence se rendit aussitôt au lieu de sa destination, où il fut reçu aux acclamations de la foule et devint ainsi évêque de Tongres. Mais après un règne trop court il mourut le 25 juillet 637, généralement regretté, et quoiqu'il n'ait pas été canonisé par l'Église, le peuple le vénère encore aujourd'hui comme un saint.

---

26 Juillet. — (*Matricaria chamomilla*) Sainte Anne, mère de Notre-Dame.

Il n'est pas étonnant qu'en Belgique, où le culte de Marie est on ne peut plus populaire, la Sainte-Mère de la Sainte-Vierge jouisse d'une très-grande vénération. On a consacré trente-sept églises en son honneur, érigé bien des confréries sous son invocation, et on l'a choisie pour patronne de beaucoup de métiers aussi bien que de chambres de rhétorique. Une paroisse du doyenné de Belœil, dans le diocèse de Tournai, porte le nom d'Ellignies-Sainte-Anne, et le jour de la sainte, bien qu'il ne compte plus parmi les fêtes de commandement, donne encore lieu à de grandes festivités. C'est surtout pour les couturières, les dentellières et les lingères, qui honorent sainte Anne comme leur patronne, une fête qu'on solennise avec toutes les démonstrations de la joie. Dès la veille du jour de Sainte-Anne, on pare, à Bruges, à Bruxelles et en d'autres endroits, les écoles et les ouvroirs de fleurs et de guirlandes. Le matin, de bonne heure, toutes les jeunes filles qui fréquentent les ateliers de dentelles ou les ouvroirs d'une couturière, viennent souhaiter la fête

(1) Bovy, I, 185-6. — Wolf, N. S, p 225-6. — G. d V. o. A., t. II, p. 211-3. — La Meuse belge, p. 123.

à leur maîtresse et lui offrir un grand bouquet de fleurs. Puis elles se rendent à l'église, et après y avoir entendu la messe en l'honneur de leur sainte patronne, retournent à l'école ou à l'ouvroir, où le déjeuner aux gâteaux est servi. Le repas terminé, on s'apprête à faire une promenade en chariot ou en voiture vers une ville ou un village des environs pour s'y amuser. Celles de Bruges vont ordinairement à Blankenberghe ou à Ostende.

Cette promenade est le divertissement principal du jour. Le chariot est couvert et orné de fleurs, et des paniers pleins de provisions et de gâteaux sont emportés; mais les élèves et les ouvrières qui veulent être de la partie, doivent, pendant toute l'année, remplir leur tâche ou « hun mestag doen »; celles qui ne l'ont pas faite, doivent rester à la maison. Pour être à même de payer les frais de cette excursion, il est d'habitude de s'imposer chaque semaine une légère cotisation. Aussi destine-t-on au même but les petites amendes qu'inflige le règlement de chaque atelier ou ouvroir contre des actes d'oubli, d'indiscrétion ou de négligence.

Quand le temps n'est pas favorable, on passe la journée à l'école ou à l'ouvroir au milieu des danses et des chants, et il y a toute une série de chansons populaires qui sont exclusivement en usage chez les couturières et les dentellières lors de la célébration de la fête de leur patronne. Mais, en dehors d'un beau cantique qui en est pour ainsi dire la pièce fondamentale et que nous ne laisserons pas de publier ici, les chansons de sainte Anne ou « Sinte-Anna-Liedjes », que rapportent dans leurs recueils MM. Willems, Snellart et E. de Coussemaker, ne contiennent que la description des particularités de la fête ou l'expression des plaisirs et des regrets qu'éprouvent les jeunes dentellières ou couturières durant et après la fête de Sainte-Anne (1).

Laet ons met lofzangen pryzen
Onze moeder Anna zoet,

(1) De Coussemaker. p XII, XIII, 309-319; Willems, p. 530-1.

En haer lof en eer bewyzen,
Want zy is ons naerste goed.
Heylige Anna,
Moeder Anna,
Die ons droefheyd hebt gezien;
Heylige Anna,
Moeder Anna,
Na zuchten geeft verblyd.

Als wy nu gaen openbaren
Hare groote heyligheyd,
Wy moeten dan ook verklaren
Hare groote weerdigheyd.
Heylige Anna, enz.

Gy zyt van God verkoren
Om zyns zoons grootmoeder te zyn,
En de gebeden te hooren
Van elk die in droefheyd zyn.
Heylige Anna, enz.

Gy hebt aen God opgedragen,
In hare teere jongheyd,
Uw dochter van drie jaren,
Uwen waren troost en vreugd.
Heylige Anna, enz (1).

Une chanson des plus populaires qui se chante le jour de Sainte-Anne est celle-ci :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

(1) [illegible] Coussemaker, p. [illegible]

Als de misse wierd gedaen,
Wy zyn al blyde van deure te gaen.
Josephus is gekomen alhier
Met zynen wagen en zyn bastier.
De provianden,
Koeken in manden,
De provianden
Dragen wy meê.
Die willen al met ons meê gaen,
Moeten 't heel jaer hun mestag doen ;
En die 't niet en hebben gedaen,
Moeten t'huis blyven en niet meê gaen (1)

C'est peut-être le patronage des couturières qui a donné naissance à l'habitude de dire : « Elle entre dans la garde-robe de sainte Anne » pour désigner une fille qui devient vieille, dicton qui s'emploie aussi bien dans le pays wallon que dans les provinces flamandes, où « Sinte-Anne-schapraei » a la même signification.

A Anvers, tout le monde va, le jour de Sainte-Anne, à la kermesse du Vlaemsch-Hoofd, qui doit à cette circonstance son nom populaire de « Sinte-Anne » ou « Sinte-Anneken. »

A Bruges, les métiers des cordiers et des faiseurs de balais célèbrent ce jour leur fête patronale (2), de même que les ébénistes et les menuisiers de Liége.

A Lierre, la chambre de rhétorique « de Ongeleerde » (l'Ignorante ou « Jennette-bloem » (la Narcisse) dont sainte Anne était la patronne, recevait chaque année, le jour de Sainte-Anne, du magistrat deux *pater-noster* et quelquefois six chopines de vin (3). Dans la même ville, le jour de Sainte-Anne est encore aujourd'hui un jour de jubilation

(1) De Coussemaker, p. 312-3, De Baecker, p. 112; Willems, p. 529-30.
(2) Gaillard, p. 186-7.
(3) Loom, p. 129-256.

pour les enfants. Ils parcourent alors les rues, en demandant aux passants un cents, « pour fêter sainte Anne ; » du produit de ces dons ils achètent des chandelles qu'ils allument le soir en les plaçant sur le pavé de la rue et autour desquelles ils s'amusent en dansant et en chantant (1).

A Louvain, les enfants ont la coutume de construire ce jour-là de petits reposoirs ou autels dans toutes les rues et de demander de l'argent à tous les passants (2).

A Vilvorde, la chambre de rhétorique « De Goud-bloem » (la Fleur d'Or), dont les patronnes étaient sainte Anne et sainte Élisabeth, faisait dire une messe en l'honneur de sainte Anne.

On ne sait à quelle époque cette gilde s'est formée ; elle avait pour devise les mots : « Niets zonder God, in liefde groeyende (Rien sans Dieu, croissant dans l'amitié), » mais le 22 juin 1558 les échevins et les receveurs lui cédèrent une petite cour pour y tenir ses réunions et peu de temps après la chambre ouvrit un concours, où vinrent, le 2 juin 1560, les chambres de rhétorique suivantes : *la Rose*, de Louvain ; *le Livre* et *la Fleur de blé*, de Bruxelles ; *la Pivoine*, de Malines ; *la Grappe de Raisins* (de Wyngaerdrancken), de Berchem ; *la Petite Fleur de Fève* ('t Boonbloemken), de Neckerspoel, et *l'Arbre croissant* (de Groeyende Boom), de Lierre. De longtemps, disent les chroniqueurs, il n'y avait eu une réunion aussi nombreuse de rhétoriciens, et jamais il n'y en avait eu de semblable à Vilvorde.

Les rhétoriciens de Vilvorde concoururent de leur part à Anvers en 1561, et à Malines en 1620. Supprimée lors de l'invasion française, leur association se reforma quelques années après et eut une courte époque de splendeur. Aujourd'hui elle subsiste encore et elle a conservé son Théâtre, bien qu'elle ne donne plus de représentations (3).

A Auderghem, à l'ancienne chapelle Sainte-Anne qui s'élève sur

(1) Avondroot, Mss., p 33.

(2) Schayes, p. 236.

(3) H. d. E. d. B , t. II, 469-470.

une hauteur à l'est du couvent de Val-Duchesse (s'Hertoginne-dael), mais qui est aujourd'hui converti en habitation, allaient jadis de nombreux pèlerins invoquer la patronne de cet oratoire. Les femmes lui demandaient le bonheur d'être mères; les malheureux atteints d'affections aux mains, aux bras et aux pieds y sollicitaient leur guérison (1).

Un autre pèlerinage très-suivi se faisait jadis à la chapelle de Sainte-Anne, entre Brusseghem et Wolverthem, près de Bruxelles. Cette chapelle, qui existe encore, fut fondée en mémoire de ce que suivant la tradition la peste, sévissant dans ces contrées, fut arrêtée en cet endroit par l'intercession de la Vierge. Au commencement du dix-septième siècle, ce petit sanctuaire était encore construit de bois, bien que, de temps immémorial, il fut fréquenté par des pèlerins qui y venaient implorer sainte Anne, pour être préservés de la fièvre. En vertu d'une autorisation accordée par l'archevêque, le 17 juillet 1640, il fut construit en pierres. La chapelle actuelle date de l'année 1700; elle est en briques rouges (2), les contours de la façade seuls sont peints en blanc.

---

27 Juillet. — (*Lythrum salicaria.*) Sainte Chrétienne; saint Christophe; saint Désiré; saint Pantaléon.

Il n'y a qu'une seule église consacrée en l'honneur de saint Pantaléon, c'est celle de Kerniel, paroisse du doyenné de Looz, dans l'évêché de Liége.

(1) H. d. E. d. B., t. III, 350.
(2) Ibid., t. II, p. 52-53.

Saint Christophe, par contre, est célébré dans beaucoup de localités, le plus souvent déjà le 25; il est le patron de quinze églises, qui appartiennent en grande partie aux diocèses de Liége et de Tournai.

Bien que, d'après Molanus, la légende de ce saint manque de tout fondement historique, et que le nom seul signifiant « porteur de Christ » paraisse avoir donné l'idée de son image (1), saint Chris tophe jouait, au moyen âge, un rôle important en Belgique aussi bien qu'en France et par toute l'Europe germanique. On voyait sa statue colossale érigée sur la place publique ou dans les cathédrales de beaucoup de villes, entre autres à Notre-Dame d'Anvers jusqu'à l'incendie de cette église en 1533; on rencontrait son portrait au naturel peint sur les murs extérieurs de mainte et mainte églises de village et on faisait figurer dans les processions de plusieurs villes un personnage gigantesque qui représentait saint Christophe portant sur son dos l'enfant Jésus. C'est surtout à Louvain qu'un représentant de saint Christophe jouissait d'une grande popularité. C'était une figure colossale dont la tête, les jambes et les bras étaient de bois. L'enfant Jésus qu'il portait sur les épaules était en pierre. Dans l'intérieur de la figure était un homme qui dirigeait cette lourde machine, ce qui n'était pas chose facile, vu la grandeur et le poids de cette image. Le jour de la kermesse on conduisait en pompe ce saint Christophe, accompagné de saint Pierre et des quatre serments ou gildes. De temps en temps le cortége s'arrêtait devant les cabarets pour se rafraîchir, et le saint n'était pas oublié. On le plaçait près de la porte sur un fauteuil établi au haut d'un tonneau et on lui offrait très-révérencieusement quelques verres de bière que son porteur ne laissait pas de boire en sa place. Mais depuis l'entrée des Français le saint Christophe de Louvain a disparu et avec lui sa fête particulière.

(1) Molanus, p 316-324.

Le saint Christophe de Bruxelles, qui marchait autrefois à la procession du Sablon, était d'une hauteur d'environ dix pieds. Il était précédé d'un ermite qui portait une lanterne à la main et qui écartait les enfants qui obsédaient trop le saint. Arrivé devant le palais du gouverneur-général, saint Christophe attachait au bâton qui lui servait d'appui, un bouquet de fleurs qu'il présentait au gouverneur, et celui-ci, après avoir détaché le bouquet, attachait en signe de remercîment une bourse remplie d'argent au bâton du saint. Outre son ermite, le saint Christophe de Bruxelles avait pour escorte les cinq fous des serments, habillés de velours de couleurs variées et portant des grelots; ils écartaient la foule à grands coups de batte (1). Les religieux et les corps de métiers assistaient à cette cérémonie.

Un savant allemand croit que l'image de saint Christophe est venue remplacer celle du vieux dieu Donar ou Thor des anciens peuples de race teutonique, dont le culte a laissé plus d'une trace en Belgique. Les mythes du Nord nous représentent ce dieu païen d'une stature si colossale, qu'il porte le géant OErvandit comme un enfant sur ses épaules en guéant les rivières les plus profondes. La chevelure rouge et la mine terrible, que nous voyons ordinairement aux portraits de saint Christophe, nous rappellent encore le souvenir de Thor, et quoique, d'après les légendes du saint, il n'y ait aucun rapport, que je sache, entre saint Christophe et les orages, le peuple l'a pris néanmoins pour patron contre l'orage et la grêle et lui a conféré une grande puissance sur la mort. Les anciens dictons populaires :

Christophori sancti speciem quicunque tuetur,
Ista nempe die non morte male morietur.

(Quiconque voit l'image de saint Christophe, ne mourra pas ce jour d'une mauvaise mort.) Ou :

Christophorum videas : postea tutus eas.

(Après avoir vu saint Christophe, tu peux aller en pleine sûreté.)

(1) Schayes, p. 147-8.

Ces mots qu'on lit encore aujourd'hui en grosses lettres dans beaucoup de localités de l'Allemagne au-dessous de l'image de saint Christophe, et que le peuple n'expliquait que trop littéralement, nous attestent cette croyance. Aussi y avait-il une prière dite de Christophe contre l'orage et de petits livrets dits « Kreschtoffelsböjelchen, » livrets de Christophe, qui à l'égal de ceux de Gertrude contenaient toutes sortes de conjurations (1).

Quelques auteurs français, par contre, prétendent que dans l'origine, les statues colossales, connues sous le nom de saint Christophe, étaient celles de l'hercule gaulois, qui s'appelait « Ogmius » et pour lequel les anciens Gaulois avaient une très-grande vénération. C'était une divinité qui représentait le principe de la fécondité sur la terre et dans les eaux, et à laquelle les Gaulois consacraient les forêts, les îles et les fontaines. Pour attirer dans les églises, lors de l'établissement du culte du vrai Dieu, les habitants des campagnes, qui sont toujours les derniers à adopter les innovations dans les usages civils et religieux, les premiers apôtres des Gaules auraient placé, à ce que dit l'auteur du « Menagiana, » les images du grand Ogmius près de la porte des églises. Dans la suite, le christianisme étant mieux établi, on aurait sanctifié ces simulacres en plaçant sur les épaules du géant la figure du Christ enfant, et en donnant à l'hercule le nom de « Christophoros » ou « Porte-Christ. »

Quoi qu'il en soit, pour montrer aux fidèles qu'ils doivent porter Dieu dans leur cœur, l'Église n'aurait su trouver symbole plus expressif que l'image de saint Christophe, et jamais ce nom n'a été porté à meilleur titre que par ce saint, martyrisé pour la foi sous l'empereur Dèce, l'an 254, le 25 juillet, après avoir converti au christianisme quarante-six mille païens (2).

Sainte Christiane, dont la fête se célèbre ce jour dans tout le

(1) Wolf, I, 98-99; II, 94-139; Molanus, p. 101; 316-324.
(2) D. d. O., II, 144-146.

diocèse de Gand, est la patronne de la ville de Termonde; fille d'un prince anglais encore idolâtre, elle embrassa secrètement le christianisme et reçut avec le baptême le nom de Christiane, qu'elle avait elle-même demandé pour se rappeler sans cesse Jésus-Christ. D'après le conseil du missionnaire qui l'avait convertie, elle quitta ses parents et sa patrie pour passer en Flandre, et vint à Dickelvenne, où saint Hilduard, apôtre de la contrée, la plaça à la tête d'un monastère de religieuses. Après avoir vécu très-saintement, elle y mourut, et ses reliques furent transportées plus tard à Termonde, où elles sont encore honorées (1).

---

28 juillet. — (*Senecio montanus.*) Sainte Béatrice; saint Nazaire; saint Victor.

A Ninove, où la kermesse a lieu le dimanche après la Sainte-Madeleine, la chambre de rhétorique qui a pour devise les mots « Groeit, Bloeit, » verdoie, fleurit, faisait tous les ans au deuxième jour de la kermesse une procession solennelle dans laquelle chaque membre de la confrérie portait en main une fleur d'eau, emblème de la société (1).

(1) De Smet, M. d. M., p. 132-134.
(2) Schayes, p. 156.

29 Juillet. — (*Chironia centaureum.*) **Saint Loup; sainte Marthe; Sainte Séraphine.**

A Louvain la chambre de la Pensée (de pense) célébrait par une messe solennelle la fête de sainte Marthe, sa patronne.

Elle prit part aussi au concours d'Anvers de 1496, et y reçut pour prix de sa représentation un Saint-Luc en argent ainsi qu'un chapeau de roses.

La révolution la supprima en même temps que la Rose (1).

---

30 Juillet. — (*Verbuscum Lychnitis.*) **Saint Abdon et Sennen; saint Rufin; saint Séraphin.**

Nombre d'idées et de pratiques superstitieuses se rattachent à ce jour, que les jeunes gens de la campagne redoutent encore maintenant comme étant sous l'influence des sorciers.

On dit aussi que les joncs ne croissent plus dans les étangs ni les chardons dans les champs, lorsqu'on les en arrache ce jour.

Mais, aucune tradition ni aucune légende ne se liant au jour de saint Abdon, il est à présumer que c'est l'analogie de ce nom avec le mot flamand « afdoen, » (« abthun » en haut-allemand) ôter, défaire, qui a donné naissance à toutes ces croyances (2).

A Gand les « Sœurs de charité de Jésus et de Marie » fêtent l'an-

(1) Piot, p. 243.

(2) Coremans, p. 85; Scheffer's Haltaus, p. 119; R. P., II, 48; Wolf, I, 248.

niversaire du commencement de la maison Notre-Dame de Terhaeghen, en 1806. C'est la maison mère de l'institut charitable du chanoine Triest, qui a à présent des établissements dans toutes les provinces de la Belgique; dans le diocèse de Bruges seul elle a plus de vingt maisons.

Quant aux « Frères de charité de Jésus et de Marie, » qui ont aujourd'hui douze établissements en Belgique, leurs principales maisons sont à Gand, où ils soignent les orphelins, les fous et les vieillards; à Bruxelles, où ils ont une institution de sourds-muets; et à Louvain, où ils donnent l'instruction à plus de mille enfants (1).

---

31 Juillet. — (*Verbuscum virgatum.*) Saint Ignace de Loyola; saint Loup.

Les Jésuites, qui comptent aujourd'hui quinze établissements en Belgique, célèbrent la fête de leur saint fondateur, en l'honneur duquel ils ont consacré leur église à Marche dans l'évêché de Namur.

Cette association qui s'est toujours fait remarquer par le grand nombre d'hommes distingués qui en ont fait partie, arriva en 1542, en Belgique et y fonda son premier établissement à Louvain (2).

A Tournai on célébra en 1640 très-solennellement le jubilé pour la centième année de la confirmation des Jésuites (3).

Saint Loup est patron d'une église somptueuse à Namur, érigée en 1645 par les Jésuites (4); mais son jour de fête n'y est solennisé que par l'exposition du Saint-Sacrement.

(1) B. M., p. 156.
(2) Piot, p. 261-2.
(3) Hennebert, p. 15.
(4) La Meuse belge, p. 73.

C'est selon toute probabilité le nom de ce Saint qui a donné naissance à l'usage de porter le gâteau dit « de Saint-Loup » pour empêcher que les loups ne fassent aucun mal aux bestiaux et aux troupeaux laissés seuls dans les champs et les pâturages. Ce gâteau est de forme triangulaire en l'honneur de la très-sainte Trinité, il a cinq trous en mémoire des cinq plaies de Notre-Seigneur et il est donné ensuite, pour l'amour de Saint-Loup, au premier pauvre que l'on rencontre (1).

Cet usage, qui était autrefois très-observé en Brabant, surtout dans les environs de Louvain et de Tirlemont, se pratique encore aujourd'hui, à ce qu'on m'a assuré, dans quelques localités des Ardennes.

Par un motif pareil le peuple accorde à saint Loup le pouvoir de guérir les maux de jambe (2).

C'est le dernier dimanche de juillet qu'a lieu la célèbre procession de Furnes.

L'ancienne procession de la Croix avait beaucoup perdu de son lustre, lorsqu'en 1637 une nouvelle sodalité s'organisa et que, par ses soins, toutes les scènes de la Passion se sont reproduites avec un plus grand éclat dans la procession que cette association fait sortir tous les ans le dernier dimanche de juillet.

C'est la « sodalité du Sauveur crucifié et de sa Sainte-Mère au pied de la croix » que le chanoine Clou, du chapitre de sainte Walburge, fonda le premier dimanche de l'avent dans la paroisse de Saint-Nicolas. La nouvelle confrérie n'avait pas précisément toutes les sympathies pour elle. Ce n'est qu'en 1646 qu'elle fut reconnue par l'évêque d'Ypres et qu'elle fit sortir elle-même une procession, après en avoir fait, deux années auparavant, un premier essai. Le cortége était ouvert par les élèves de l'école latine ; douze d'entre eux, vêtus

(1) Liebrecht, O. J., p. 244.
(2) Halgues, I, 161.

en gentilhommes, avaient chacun à son côté gauche un ange qui portait sa croix; après eux il en venait d'autres, habillés de sacs, qui portaient eux-mêmes leurs croix dans la main, et en troisième lieu d'autres encore en cilices, chargés de lourdes croix qu'ils traînaient plutôt qu'ils ne les portaient. Au milieu d'eux venait tristement la mère de Dieu avec saint Jean l'Évangéliste, Maria-Cléopha-Veronica, Marie-Madeleine et les douze apôtres en deuil, marchant sur les pas de la sainte Vierge, laquelle suivait le tombeau de son fils, porté par quatre musiciens, qui chantaient : *Miserere mei Deus*.

Un crucifix d'ébène, avec figures artistement sculptées en bois, qui circule encore tous les ans dans la procession, fut donné à la Société par le fondateur, qui mourut en 1648, avant d'avoir vu l'approbation décisive de son enfant chéri, la sodalité, dont il était directeur. Ce ne fut qu'en 1656 qu'arriva l'approbation définitive.

Dans ce temps-là, c'est-à-dire, en 1647, un sacrilége épouvantable fut commis à Furnes.

La ville était devenue française, par capitulation signée le 5 septembre 1646, et deux soldats de la garnison, pour commettre impunément des vols, résolurent de se procurer des hosties consacrées et de les réduire en cendres avec des dents de personnes mortes et autres objets, ils croyaient qu'ils pourraient alors ouvrir toutes les serrures et tous les verroux, sans l'emploi de la force. Or l'un des deux soldats se mit en devoir d'exécuter les conseils sacriléges de son complice, mais au moment de ramasser des dents et autres objets, dont il avait besoin, au cimetière, il fut saisi d'une telle horreur qu'il faillit abandonner son projet.

L'autre, arrêté pour avoir frappé un de ses chefs et condamné à être fusillé, confessa son crime avant de mourir et les deux criminels payèrent leur sacrilége d'une mort cruelle. Pour supplier Dieu de ne pas venger sur la ville l'injure faite à sa majesté divine, on tint à Furnes un jour solennel de prières, qui se termina par une procession générale.

Suivant l'opinion généralement reçue depuis un grand nombre d'années, la procession de Furnes a été instituée, en 1650, pour perpétuer le souvenir de cet événement, mais on n'en fait pas allusion ni dans le formulaire des indulgences que le pape Clément XI a accordées à la sodalité, ni dans les règles et ordonnances concernant les devoirs et exercices pieux, ni dans l'approbation de la confrérie par l'évêque d'Ypres en 1656, ni dans les comptes, ni dans les vers déclamés dans la procession, ni dans les formules de prières de la sodalité des autres villes de la Flandre.

Le martyre de Saint-Estèphe, au moment d'être lapidé, le mystère de la Passion, la résurrection des morts, ont été exécutés dans le principe par les sodalistes et plus tard par la société de rhétorique. « Van zinnen jonc. »

Le « jeu » de Saint-Estèphe a fait partie de la procession pendant plus de deux cents ans.

La Passion de Jésus-Christ était divisée en plusieurs actes qui représentaient l'étable de Bethléem, le jardin des Olives, la trahison de Judas, la Scène de Malchus avec saint Pierre, la flagellation ou « 't spil van de Joden, » le crucifiement, la Vierge et saint Jean, appelé à cause de son invariable habillement rouge « Sint-Jan in troo, » derrière la croix. De petits théâtres, aussi légers que possible, représentant les rues, les jardins ou maisons nécessaires à la scène, étaient portés ou traînés par des confrères, quelquefois par des chevaux. Les costumes étaient de diverses étoffes et de couleur, suivant les personnages, les habillements souvent ornés de peintures, pour mieux imiter le vêtement des anciens.

La résurrection des morts ou « 't spil van de levende ende doode, » qui faisait sa première apparition en 1429, était figurée par des acteurs masqués et déguisés en squelettes, au moyen d'habillements peints à cet effet. Ils se levaient dans leur tombeau, porté par d'autres sodalistes et faisaient voir les têtes de mort qu'ils avaient dans les mains.

Plus tard, dans une tombe, ayant sur un fond noir une peinture en blanc imitant des têtes de mort et des ossements et surmontée par des bustes de squelettes, était couché un squelette tout entier, couvert d'un manteau et ceint d'une couronne. A chaque coin de rue, le squelette se dressait subitement à l'aide d'un ressort que faisait jouer un des confrères qui portaient la tombe. Depuis 1822, la machine, étant détraquée, a été remplacée par un cercueil fermé porté par quatre pénitents.

Un spectacle fait pour amuser la foule, était la tentation de Saint-Antoine. Le saint, accompagné de son cochon, avait sa cellule, sa chapelle et sa clochette sur un théâtre traîné dans la procession, et était entouré par une légion de démons, ayant des masques noirs surmontés de cornes dorées, qui lui jouaient toutes sortes de niches. Plusieurs de ces diables étaient armés d'un fléau, dont le battant était fait de toile bourrée de son, ce qui les empêchait, en frappant, de faire du mal au saint ou à son pauvre cochon ou aux curieux qui s'approchaient de trop près. C'était la corporation des brouetteurs qui remplissait les rôles dans cette scène, qu'on voyait dans la procession à commencer de 1595.

La sodalité de Sainte-Godelieve a mis en scène la légende de sa patronne en 1497 et continuait de faire partie de la procession jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

En 1438 le martyre de Saint-Sébastien était représenté par les archers, et en 1448 la Société de Sainte-Barbe a exposé Sainte-Marguerite, accompagnée de son dragon, mais ces groupes n'ont paru que quelques fois.

En 1566 sainte Véronique, vêtue d'une longue tunique, d'un corsage à manches et d'un tablier, parut la première fois, avec le saint Suaire, dans la procession.

Quand la procession était rentrée, et que le géant avait terminé sa course, on lui tranchait la tête, on le désarmait et on pendait sa carcasse au mur de l'église de sainte Walburge, où elle restait jus-

qu'à la fête prochaine. Le premier géant a été construit avant 1598, les sibylles sortaient depuis 1609.

Avant le jubilé de 1737 la procession était, à peu de chose près, ce qu'elle est aujourd'hui. C'étaient les mêmes mystères, la même composition, le même ordre de marche, à commencer de l'ange devant l'étendard, jusqu'à l'empereur Constantin.

La dernière procession jubilaire en 1837 attira comme les deux autres un immense concours de monde.

Comme toutes les confréries, la sodalité fut supprimée en 1787, mais réintégrée en 1791. L'invasion française empêcha la procession depuis 1793 jusqu'en 1802. Ce n'est qu'en 1814 qu'on obtint la permission de la faire revivre (1).

(1) Geschiedenis der Veurnsche processie, door H. Vandevelde. Veurne, 1855; Anciennes mœurs et coutumes. Histoire de la procession de Furnes, Bruges, 1855.

AOUT.

Presque toutes les dénominations du mois d'août se rattachent à l'idée de la récolte : « Oogstmaend » (dans les documents du moyen âge « oghest, ogst, ôst, ôstmaent, oustmaent, maent van oeghst ou eohst), » « Bouwmaend » (du vieux saxon « boo, lewod » moisson, comme en néerlandais « bouw, bouwt), » et « Arnmaend » (du vieux teuton « aran » moisson, en gothique « asans) » n'ont pas d'autre signification que celle de « mois de la moisson. » Il en est de même du nom de « rispmoänne » (de « rispen, » récolter), qui en Frise désigne ce mois, et tout nous porte à présumer, que le nom latin « d'augustus » que, selon Macrobe, ce mois prit de celui de César Auguste en vertu d'un édit publié par le sénat, l'an 730 de Rome, ait été la dénomination populaire du mois « sextilis. » Car le mot « augustus » dérivé aussi bien que « auctumnus, » du verbe « augere, » angmenter, correspond entièrement au mot flamand « oogst, » qui vient du vieux verbe « oeken, » augmenter (1).

(1) Comme il n'est par rare de voir donner à une chose le nom de l'époque avec laquelle elle coïncide communément, la moisson qui se fait le plus souvent au mois d'août, s'appelle en wallon : « faire l'aoûte, aoûter, » en flamand « oogsten. »

Charlemangne conserva à ce mois le nom de « augstmonath » ou « aranmanoth. »

Les dénominations de « Maeymaend, » mois de la fauche et de « kokmaend, » mois de la moisson ou mois où le soleil cuit, comme on dit, les raisins, les prunes, etc., désignent également le mois d'août.

Le nom de « Veodmonath, » mois de la sarclure (de weod, en vieux saxon « wiod, » en flamand « wede, wiede) » que les Anglo-Saxons donnèrent à ce mois, s'est conservé en flamand sous la forme de « wiedemaend. »

1er août. — (*Datura stramonium.*) Saint Pierre-ès-Liens.

Le jour de Saint-Pierre-ès-Liens, appelé en flamand « sinte Pieters banden » ou « sinte Pieters vinkeldag » (sinte Peters ad vincula), nous rappelle la captivité et la délivrance miraculeuse de saint Pierre. Beaucoup d'églises dédiées à saint Pierre sont consacrées sous son invocation, et en plusieurs villes les serruriers célèbrent ce jour-là leur fête patronale.

A Merchtem en Brabant c'est le jour de la dédicace de l'Église, lequel date d'une époque très-reculée, probablement du temps d'Emebert. Mais il n'y a pas alors de cérémonie religieuse, la véritable fête locale ayant lieu le 15 août, jour de l'Assomption. Aussi l'Église reconnaît aujourd'hui au lieu de saint Pierre la Vierge pour patronne.

Pourtant la gilde des arbalétriers de Saint-Georges continuait à tirer l'oiseau le jour de Saint-Pierre-ès-Liens; les arbalétriers de Merchtem se distinguaient en 1476 au tir de Malines et en 1500 au grand tir donné par l'archiduc Philippe le Bel à Bruxelles. Les beaux vases d'argent, qu'ils avaient gagnés à Malines, furent donnés par la gilde le 20 juin 1479 pour la reconstruction et l'agrandissement du chœur de l'église. La fabrique les vendit 25 livres 7 escalins, et, en remercîment de ce don, fonda une messe hebdomadaire en l'honneur de saint Georges (1).

(1) H. d. E. d. B., t. II, 80-89.

2 août. — (*Lilium tigrinum.*) Saint Alphonse-Maria de Liguori; saint Étienne, p.; Portiuncule ou Notre-Dame des Anges.

Il y a six églises consacrées en l'honneur du saint fondateur de la congrégation des Liguoristes, bien qu'il n'y ait pas en Belgique des embres de cette congrégation.

La fête de Notre-Dame des Anges, remarquable par la grande indulgence de la Portiuncule, se célèbre surtout dans les églises des franciscains d'une manière très-solennelle (1).

A Uccle, près de Bruxelles, où se vénère une statue de la Vierge, sous le titre de Notre-Dame des Anges, il y a, ce jour-là, grand concours de fidèles des villages environnants. Mais la célèbre confrérie des « Amateurs zélés pour honorer Notre-Dame, reine des Anges, » à laquelle appartenait cette statue, n'y existe plus. Établie en 1634, par le provincial des frères mineurs, nommé Égide Houtmans, et confirmée par l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, elle obtint du pape Urbain VIII un très-grand nombre d'indulgences ainsi qu'une statue de la Vierge, que le saint-père bénit lui-même, et que le prince-cardinal, Ferdinand d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, fit placer solennellement dans l'église des frères mineurs de Boetendal. Ce même prince inscrivit le premier son nom sur les registres de la confrérie, qui bientôt compta beaucoup de princes, de princesses et de prélats parmi ses membres. Jusqu'à Innocent XIII, les nobles seuls pouvaient faire partie de cette pieuse association, mais à la demande du supérieur du couvent de Boetendal, ce pape permit d'admettre indistinctement tous les fidèles, de sorte que la confrérie compta souvent plusieurs milliers de membres.

L'invasion française supprima et le couvent et la confrérie, et à

(1) De Reume, p. 265.

l'époque du rétablissement du culte, la statue de la Vierge fut transférée de Boetendal à l'église d'Uccle, où elle se trouve encore (1).

Les Rédemptoristes, qui honorent saint Liguori, fondateur de leur ordre, possèdent cinq établissements en Belgique, appartenant tous à la province belge de la congrégation, établie en 1842 (2).

A Louvain se fêtait autrefois en ce jour l'anniversaire de la délivrance de la ville du siége de 1543.

Lors des incursions que le fameux général gueldrois, Marten Van Rossum, fit dans le Brabant en 1543, il arriva jusque près de Louvain. Il plaça son quartier à Bethleëm, couvent près d'Herent, d'où il demanda que la ville lui fût livrée au nom du roi de France. Le magistrat qui eut peur, tâcha d'entamer une négociation avec Van Rossum. Celui-ci exigea que, dans les trois jours, la ville lui payât trois mois de solde pour ses soldats, qu'elle lui livrât l'artillerie et toutes les armes qui se trouvaient en ville, et qu'elle lui accordât en outre le libre passage, et la nourriture pour ses troupes. Finalement il fit accord avec le magistrat pour dix-sept mille couronnes d'or, quarante pièces de vin et cent tonneaux de bière. Pendant le transport des tonneaux vers la porte de Bruxelles, l'ennemi s'approcha davantage de la ville. La plupart des bourgeois prirent la fuite; les étudiants, au contraire, aidés de quelques bourgeois, arrêtèrent les charrettes avec le vin, coururent aux remparts et tirèrent quelques coups de mitraille sur l'ennemi. Les femmes apportèrent des munitions, et les étudiants se défendirent si vaillamment que l'ennemi dût reculer.

Pour conserver la mémoire de cet heureux événement, que l'on attribuait à l'intercession de la Vierge, on institua une procession annuelle, précédée d'une messe du Saint-Esprit, qui fut chantée dans l'église de Saint-Pierre et à laquelle assistaient le magistrat et l'Université.

(1) De Reume, p. 70-72.

(2) B. M., p. 265.

Mais, dans la suite, la ville ayant été encore délivrée d'un siége d'une manière miraculeuse, cette fête cessa d'avoir lieu en 1635, et la procession annuelle fut remplacée par celle de Notre-Dame du Siége (1).

---

3 août. — (*Althea rosea.*) Invention de saint Étienne; sainte Lydie; saint Nicodème.

A Anvers, les Dominicains célébraient l'anniversaire de leur établissement dans cette ville, qui eut lieu ce jour, l'an 1243 (2)

Les plaids appelés « Oostwaerheyden, vist- ou œegstwaerheyden, » vérités d'août ou de la moisson, puisqu'ils se tenaient au mois d'août ou à l'époque de la moisson, avaient jadis lieu en beaucoup d'endroits.

De temps immémorial « l'oistwaerheyt » se tenait à Tourneppe, au lieu dit « Brynenput » ou Bruynenputte.

Le fermier de l' « hoff der Motten, » en aval du village de Huysinghen, n'était pas tenu de comparaître « ter oegst waryt ».

A Wambeek, près d'Anderlecht, venaient d'ordinaire à ces réunions près de cent personnes, et les serments étaient reçus par le maire du lieu.

A Woluwe-Saint-Lambert, il y avait un banc auquel étaient soumis les habitants de toute la seigneurie, et l'on se réunissait tous les ans en masse pour « l'oist waerheyt » (3).

(1) Piot, p. 258-9; De Middelaer, IIe jaerg. Leuven, 1841-2, p. 5-11.
(2) B. M., p. 160.
(3) H. d. E. d. B., t. I, 409; t. III, 244, 718, 733.

4 août. — (*Campanula rotundifolia*). **Saint Dominique; saint Tertullien; sainte Walburge.**

L'ordre des Frères prêcheurs, qui doit à saint Dominique de Guzman, son fondateur, le nom de dominicains, ne compte plus en Belgique que deux couvents, dont l'un se trouve à Gand et l'autre à Tirlemont (1).

Sainte Walburge, en l'honneur de laquelle neuf églises sont consacrées, est la patronne des villes d'Audenarde et de Furnes. Dans cette dernière ville Gertrude, veuve de Robert le Frison, fit rétablir le 1er mai 1109, à l'église de Sainte-Walburge, les reliques de la sainte, dont l'église porte le nom, ainsi que celles de ses frères, saint Willibald et saint Winnibald; la procession néanmoins de la sainte Croix attira, dès le principe, tant de monde, que la kermesse ne se célébra plus au mois d'août, mais qu'elle fut avancée de trois mois et transférée au commencement de mai (2).

C'est en ce jour que le pape Innocent III, l'an 1200, confirma la fondation du couvent de la Nouvelle-Jérusalem, dit ordinairement « Spermaillie, » de l'endroit, près de Bruges, où fut bâti ce couvent en 1241.

Un couvent de femmes de l'ordre de Citeaux avait été érigé sur un terrain conquis tout récemment sur la mer, et si peu salubre qu'un chanoine de Saint-Donatien, pieux autant que riche, eut compassion

(1) Outre la maison de Bruges, que Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre, y érigea, en l'honneur de la sainte Vierge, l'an 1233, l'ordre de saint Dominique, avait autrefois dans les provinces belges des couvents à Anvers, à Braine-le-Comte, à Gand, à Lierre, à Liége, à Louvain, à Mons, à Namur, à Tongres, à Tournai, à Vilvorde et à Ypres (1).

(2) Vandevelde, p. 10-12.

(1) B. M., p. 7.

des religieuses et leur construisit à ses frais un monastère, dans la paroisse de Sysseele, près de Bruges, où il les installa en 1241. Au commencement du dix-septième siècle, cette abbaye fut transférée dans la ville même, au lieu où ses bâtiments existent encore. Mais la statue miraculeuse de la sainte Vierge, que le couvent possédait depuis sa première translation, et pour laquelle le bienfaisant fondateur avait dès lors fait construire une chapelle particulière, se vénère aujourd'hui au béguinage princier de Bruges. Bien que cette statue n'ait rien de remarquable sous le rapport de la matière ou du travail, elle est renommée depuis des siècles par de nombreux prodiges (1).

---

5 août. — (*Nelumbo Nilotica.*) Notre-Dame-aux-Neiges, O.-L.-V. ter Sneeuw.

Cette fête n'est, à proprement parler, que l'anniversaire de la dédicace du temple de ce nom à Rome, appelé aussi « Sainte-Marie Majeure » à cause de son antiquité, et « Sainte-Marie à la Crèche du Sauveur » à cause de la crèche qui y fut transportée sur les ordres du saint pape Théodore. Elle doit son nom ainsi que son origine à la légende suivante :

Un riche Romain, sans héritiers, avait résolu de donner toute sa fortune pour une bonne œuvre qui contribuât à la gloire de la sainte Vierge. Depuis longtemps il avait prié Dieu de lui manifester à quoi il devait employer ses biens pour atteindre le but qu'il s'était proposé. Un jour, pendant la saison la plus chaude de l'année, il était tombé de la neige sur l'une des places publiques de Rome, et conformément

(1) De Smet, M. d. M., p. 245-247.

à un songe qu'il avait eu cette même nuit, ce riche Romain y vit un signe par lequel Dieu voulait lui manifester qu'il devait y construire une église, et il érigea celle de Notre-Dame-aux-Neiges.

Au commencement, cette fête n'était célébrée qu'à Rome, jusqu'à ce que Pie V en étendît la célébration à toute la chrétienté (1).

Depuis lors, nombre d'églises et de chapelles sont dédiées à la sainte Vierge sous cette invocation.

Une des plus célèbres en Belgique est celle de Werbeeck, près de Rethy, dans la province d'Anvers, où une statue miraculeuse de la Vierge est le but de nombreux pèlerinages.

L'origine de cette image remonte aux jours où le savant Wichmans, auteur de la « *Brabantia Mariana,* » était abbé de Tongerloo. La pieuse tradition raconte que, le 16 janvier 1645, un pauvre savetier, nommé Guillaume Verreyt, qui parcourait de temps à autre les campagnes pour chercher de l'ouvrage, aperçut, en se rendant de Baelen à Chaem, au milieu des bruyères qui bordaient la route, une statue de la Vierge, sculptée en bois. Il la ramassa et s'aperçut à son grand étonnement que, quoique placée au milieu de la neige et de la boue, elle n'en était point atteinte. Saisi d'une sainte frayeur, Guillaume mit l'image dans son sac, faisant vœu de l'exposer à la vénération publique, aussitôt après son arrivée. Comme il touchait le territoire de Chaem, deux soldats se précipitèrent sur lui, voulant le dévaliser. Mais enhardi par le souvenir de la statue qu'il avait trouvée, Guillaume se défendit valeureusement : il terrassa avec son bâton l'un des agresseurs et profita du moment que l'autre le mit en joue, pour s'enfuir. L'arme ne fit pas feu, et le voyageur était sauvé. Il déclara dans la suite qu'en ce danger extrême, il avait fait vœu à la Vierge de lui confier sa vie.

Trois semaines après il fixa la statue au tronç d'un arbre situé sur le chemin, et bientôt cette image, à laquelle on donna, à cause de son

(1) Cornet, p. 249.

origine, le nom de Notre-Dame-aux-Neiges, devint l'objet d'un culte très-assidu.

Le vénérable abbé de Tongerloo, Augustin Wichmans, à la juridiction spirituelle duquel appartenait à cette époque le village de Werbeeck, fit élever à ses frais, à l'endroit où était la statue, une petite chapelle avec un autel et y plaça lui-même l'image qui, de nos jours encore, est vénérée avec une dévotion particulière. Les ex-voto qui couvrent les murailles prouvent le grand nombre de guérisons miraculeuses que l'on attribue à Notre-Dame de Werbeeck; et la foire qui se tient autour du petit oratoire attire une foule d'étrangers qui s'y rendent le plus souvent en procession de plusieurs localités environnantes. Aussi voit-on chaque année des villages entiers de la Hollande venir payer leur tribut à cette Vierge miraculeuse (1).

A Bruxelles, où il y avait également une chapelle dédiée à Notre-Dame-aux-Neiges, les ouvrières en dentelles y allaient le 4 août, veille de la fête, prier pour que leur ouvrage pût, par la protection de la Vierge, conserver sa blancheur. Mais sous la domination des Français cette chapelle fut vendue et démolie (2).

A Liége, les écrivains et les instituteurs célébraient ce jour la fête de saint Cassien, leur patron.

Pendant l'octave de la fête de Notre-Dame-aux-Neiges il n'existe ni à Gand, ni dans les environs, de lieu de dévotion plus fréquenté que la chapelle de « Schreyboom. »

Ce sanctuaire de Marie, situé aux bords de la Lys et appelé vulgairement « chapelle de Notre-Dame de l'Arbre aux Pleurs » ou « O. L. V. van Schreyboom, » remonte à une haute antiquité, car déjà en 1313 plusieurs évêques, réunis à Avignon, lui accordèrent des indulgences, et l'hospice d'Hebbrecht, auquel il sert d'oratoire et qui est moins ancien, date de la seconde moitié du treizième siècle. La chapelle actuelle fut construite en 1771 par ordre de Gudwal

(1) De Reume, p. 21-24.

(2) Schayes, p. 209.

Seiger, avant-dernier abbé de Saint-Pierre. L'image miraculeuse de la Mère des Douleurs est placée sur l'autel et représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le corps mort du Sauveur, descendu de la croix (1).

---

6 août. — (*Colchicum autumnale.*) Fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, instituée par le Pape Calixte III, en mémoire de la délivrance de Belgrade par Capristan, 1456, lors du mémorable siége fait par Mahomet II (2).

A Malines, les charcutiers (Vettewariers) célébraient ce jour leur fête patronale.

---

7 août. — (*Amaranthus hypochondriacus.*) Saint Albert; saint Donat; saint Gaëtan.

Le premier dimanche d'août se fait à Ypres la célèbre procession de « Notre-Dame-des-Thunes » ou « O.-L.-V. van den Thuyn, » en souvenir de la délivrance de la ville, lors du siége de l'année 1383. Plus de 57,000 Anglais et Gantois, qui bloquaient la ville depuis le 8 juin 1383, se retirèrent le 7 août de la même année, après vingt et un assauts sanglants. Comme la ville d'Ypres, à l'époque de ce siége, n'avait encore d'autres fortifications que des remparts de terre en-

(1) De Smet, M., d. M. p. 313-4.

(2) Hammer-Purgstal, II, 25; Schayes, p. 132.

tourés de palissades, ce qu'on appelait « tuin, » cloison, la fête annuelle que le magistrat institua en commémoration de la délivrance de la ville, reçut le nom de « Tuindag. » Cette fête, célébrée d'abord le 8 août et transféré ensuite au premier dimanche de ce mois, y a lieu maintenant encore et amène en même temps la kermesse de la ville.

La procession ou l'ommegang du Tuindag a toujours été des plus brillantes. D'après une chanson faite en 1683, elle se formait dans l'ordre suivant :

D'abord les métiers avec leurs torches et « kéersen, » tout le clergé et les quatre ordres mendiants. Puis la tour de David défendue par des nobles habillés richement, les épées à la main.

La gilde de Saint-Michel, « met karpen en pluymen en met hun sweirden » les suivait, puis celle de Sainte-Barbe qui donnait des salves à plusieurs reprises.

L'ancien géant, qui de temps en temps s'arrêtait et dansait ainsi que le géant neuf, magnifiquement habillé.

Corps de musique et deux chameaux devant lesquels dansaient quatre enfants; une grande baleine ou « Meerminne, » portant Neptune et aspergeant d'eau le public.

Puis l'enfer avec les diables suivi par la gilde de Saint-Sébastien.

Un navire portant l'image de Notre-Dame.

La garde du géant neuf.

La gilde de Saint-Georges avec un dragon, conduit par une belle fille; puis un char représentant le trône de Salomon.

On représentait aussi l'Assomption de la Vierge, en faisant sortir d'un tombeau et monter en l'air la Vierge entourée d'anges (1).

L'image miraculeuse, à l'intercession de laquelle on attribuait la retraite inopinée de l'armée ennemie et à laquelle le peuple éleva un autel à l'église des Récollets, est aujourd'hui dans l'ancienne cathédrale de Saint-Martin. Elle représente la Vierge debout, les pieds

(1) Ana, cah. 2, p. 9-14; Maria Fierin, door Th. Lansens, Yperen. 1858.

entourés de palissades, et est encore maintenant portée autour des remparts à la procession qui se fait en son honneur (1).

Le magistrat la déclara patronne de la ville; mais, à l'opposé de la dévotion que les habitants d'Ypres ont envers leur sainte protectrice, les paysans des environs n'aiment pas à aller à la ville, le « Tuindag, » parce qu'un prophète a prédit qu'un jour de kermesse Ypres périrait (2).

Le dimanche après la fête de Notre-Dame-aux-Neiges la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, sur la Vieille-Montagne à Grammont attire une affluence immense de pèlerins.

Le 42e abbé du célèbre monastère de Saint-Adrien, à Grammont, Martin le Brun, homme aussi pieux qu'instruit et qui rétablit la règle primitive de saint Benoît, fit placer dans cette chapelle une petite statue de la sainte Vierge, faite du bois du même chêne qui avait longtemps abrité l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Péruwelz, et le grand nombre de guérisons miraculeuses qui s'y opéraient depuis cette époque, firent augmenter de jour en jour le concours du peuple à ce sanctuaire de Marie (3).

---

8 août. — (*Amaranthus procumbens.*) Saint Cyriaque, patron de Budingen, près de Tirlemont, au diocèse de Malines.

A Mons, la confrérie du Cœur Immaculé de Marie, à l'église Sainte-Waudru, fête l'anniversaire de son installation, qui eut lieu en ce jour l'an 1845 (4).

(1) De Smet, M. d. M., p. 343-346; De Reume, p. 304-308.

(2) Coremans, p. 112; K. e. L. 1840, p. 56.

(3) De Smet M. d. M., p. 125.

9 août. — (*Senecio jacobea.*) **Saint Romain.**

A Lokeren se tenait ce jour une foire assez considérable, accordée à la ville par décret du 28 janvier 1613 (1).

Le mardi avant l'Assomption de la Vierge on proclamait à l'université de Louvain, le « primus. »

C'est le nom qu'on accordait, comme on le sait, au premier de la première « ligne » dans le concours général et annuel des quatre pédagogies du « château, » du « Porc, » du « Lys » et du « Faucon, » dans lesquelles s'enseignait exclusivement la philosophie.

Il y avait trois lignes, chacune de douze places. Celui qui obtenait la trente-septième, s'appelait *primus academicus, primus post-linealis* ou *anti-medialium*, parce qu'après avoir soustrait de tous les concurrents les 36 qui composaient les lignes, la première moitié du reste fermait les « *post-liniales* » ou *anti-mediales.* »

Le catalogue de tous les premiers depuis l'origine de l'université jusqu'à l'année 1797, a été publié, en 1824, par M. Bax, bachelier en théologie.

Il était établi par un usage, dont on ne pouvait pas fixer l'origine, qu'on célébrât le succès du « primus » dans la « pédagogie » ou collége qui avait eu l'honneur de compter le premier au nombre de ses étudiants.

Mais les fêtes que l'on donnait à cette occasion, étaient d'abord très-simples et peu coûteuses; ce n'est qu'insensiblement qu'elles devinrent plus brillantes et occasionnèrent des dépenses considérables.

La proclamation se faisait sans aucune solennité et seulement en

(1) Van den Bogaerd, t. III, 79.

vue d'en informer le premier lui-même ainsi que tous ses camarades qui étaient retournés dans leurs familles, d'en donner connaissance à ses parents, aux corps et particuliers de son lieu natal, qu'il était d'usage de prévenir, et de laisser à l'administration du collége le temps de faire les préparatifs nécessaires.

Le samedi suivant, on allait à la rencontre du primus jusqu'à deux ou trois lieues hors de Louvain, et on l'introduisait en cavalcade dans sa « pédagogie, » au son des trompettes et timballes, du carillon de la ville et de la cloche de la maison. Les bourgeois décoraient les rues par où ils passaient, et le collége lui-même était orné d'arcades et de verdure.

Le lendemain, dimanche, dès neuf heures du matin, les élèves en philosophie, tous uniformément habillés de blanc, avec des chapeaux ronds, garnis de rubans rouges (le blanc et le rouge ou l'argent et les gueules sont les couleurs de Louvain), précédés d'un nombreux orchestre, promenaient dans les cours le vainqueur qui s'appuyait majestueusément sur deux « gentilshommes philosophes » et le montraient à la foule attirée par le désir de le voir.

De temps à autre, ils l'introduisaient dans la grande salle pour y recevoir les félicitations des personnes les plus considérables de la ville de l'un et de l'autre sexe, ainsi que des membres de l'université qui s'y succédaient sans interruption de neuf heures à midi et de trois à six heures.

Le « primus » dînait ce jour-là au collége, avec ceux de ses parents et connaissances qui l'avaient ramené à Louvain. Après les vêpres, le régent le conduisait à la chapelle et y entonnait le *Te Deum* en actions de grâce, tandis que le primus restait agenouillé sur le premier degré, en face de l'autel et entre deux de ses professeurs.

Le soir, les philosophes avaient un petit repas et du vin. Au dessert, le premier, accompagné de ses parents et des chefs du collége, entrait au réfectoire, où deux chantres, accompagnés par des instruments de musique, entonnaient quelques chansons latines.

Puis on buvait à la santé du premier, et la salle retentissait d'acclamations.

Après le souper, il y avait bal. Les rafraîchissements ne consistaient qu'en thé, café et limonade.

Le lendemain, le primus allait après dîner en carrosse, et accompagné du bedeau de la Faculté, lequel portait la parole, invitait au repas solennel les personnes dont le régent du collége lui avait remis la liste. Le grand jour, le jour du triomphe était le mardi.

Vers onze heures, la cavalcade conduisait le primus à l'école des des arts, appelée « *Vicus* » ou « *Vicum.* » Les philosophes, le plumet sur l'oreille, l'emblème de leurs pédagogies au chapeau, une baguette blanche à la main et précédés par des musiciens, ouvraient la marche.

Le primus les suivait entre deux de ses professeurs. Après lui marchaient le régent du collége, le recteur magnifique, la plupart des membres de l'université, les parents du vainqueur et les personnes invitées.

Arrivés à l'école des arts, chacun se plaçait selon son rang, c'est-à-dire *ordine birretationis.* Le primus s'asseyait dans un fauteuil et lui seul avait un tapis sous les pieds.

Là, au milieu d'une assemblée nombreuse, le doyen de la Faculté des arts prononçait un discours, qui finissait toujours par l'éloge du premier.

Le chancelier de l'université proposait ensuite au primus quelque question de philosophie, disait quelques mots sur la réponse du candidat, et lui conférait, ainsi qu'à ses condisciples, le titre de licencié et de maître ès-arts.

Ce n'était qu'alors qu'on proclamait le résultat du concours. La liste des « promus, » revue par les régents des quatre pédagogies, signée par le plus ancien professeur de chacune d'elles et scellée par le chancelier, passait sous les yeux des assistants, et après avoir été dûment reconnue, était lue publiquement par l'un des bedeaux.

Aussitôt que le nom du primus était prononcé, le bedeau s'arrêtait, et l'orchestre, placé dans un appartement voisin, jouait l'air composé exprès pour le chant en l'honneur du héros de la fête.

Puis le bedeau achevait de lire toute la liste des promus; cela fait, on retournait, dans le même ordre qu'on était venu, au collége où l'on trouvait un festin splendide.

Le primus était placé à la droite du recteur magnifique.

Au dessert, les musiciens entraient dans la salle et y jouaient au moins durant une heure et demie. On distribuait à tous les convives un poëme de circonstance que récitait un des philosophes. Puis les chantres avaient leur tour. Sur le signal du recteur, on portait la santé du primus. La deuxième et dernière santé était celle de son collége.

Le soir, les philosophes étaient traités comme le dimanche précédent. Ils se réunissaient aussi dans un bal, d'où les élèves en droit et en médecine étaient formellement exclus.

Quant au retour du primus dans l'endroit qu'il habitait, le jour dépendait des dispositions prises par le magistrat de ce lieu et par les parents du primus pour sa réception. Mais à Louvain, les cérémonies du départ étaient les mêmes que celles de l'entrée. On sortait également de la ville en cavalcade.

La réception dans l'endroit de son domicile variait suivant la munificence des magistrats, la fortune et l'importance des familles. Les arcs de triomphe, les chronogrammes, la présentation du vin d'honneur, un ou plusieurs repas, en formaient constamment le fonds. Quelquefois on frappait une médaille en mémoire de cet événement (1).

(1) De Reiffenberg. Un Primus de Louvain, p. 22-30. M. d. s et d. a. Gand, 1834.

10 août. — (*Impatiens balsama.*) Saint Laurent.

Le saint patron des cuisinières est on ne peut plus populaire en Belgique. La ville de Virton le vénère comme sien, le village de Saint Laurent, près d'Eecloo, a adopté son nom, et soixante églises sont consacrées en son honneur. Mais les fêtes de ce saint sont presque exclusivement des fêtes civiles ou populaires, et là Saint-Laurent passe pour être un jour de sort, surtout pour le lin et le vin. Aussi aime-t-on à ôter en ce jour les feuilles superflues à la vigne, afin de hâter la maturité des raisins (1), et s'il se trouve déjà des raisins mûrs, on s'attend à une belle récolte.

A Bruxelles, l'usage de fêter la Saint-Laurent par la plantation d'un mai, « Meyboom, » à la jonction de la rue des Sables et de la rue du Marais, s'est conservé jusqu'à nos jours dans le quartier qui en a pris le nom de « Meyboom. » La cavalcade, qui se fait à cette occasion, et à laquelle on a essayé, il y a quelques années, de rendre son ancien lustre, est le dernier vestige de l'existence de la gilde de Saint-Laurent.

Cette gilde dont la fondation, d'après la légende, remonte à l'an 1213, et qui existait assurément avant l'année 1298, fut réunie par Jean III au grand serment; son oratoire, regardé comme le plus ancien de toute la ville, et à côté duquel il existait déjà antérieurement à l'an 1300 un hospice où les pèlerins et les étrangers étaient admis gratuitement pendant trois jours, devint la propriété du grand serment. Ses membres étaient tenus d'y venir offrir une torche de cire, le jour de la fête patronale.

La chapelle et l'hospice ont disparu, en l'an VIII, pour faire place

(1) Coremans, p. 29.

à une brasserie; mais les habitants du voisinage continuent toujours à planter, le jour de la fête du saint, un mai qu'ils pouvaient faire prendre dans la forêt de Soignies. En cas d'oubli des Bruxellois, les Louvanistes, à ce que l'on assure, seraient en droit de venir diriger l'antique cérémonie.

L'importance que le peuple attache à la plantation de l'arbre de mai semble attester, que cette coutume rappelle le souvenir d'un fait historique (1), peut-être celui du combat de 1213, si fatal aux Gantois.

---

11 août. — (*Aster chinensis.*) Saint Géry.

Saint Géry, patron de Braine-le-Comte, de Genappe et de vingt-trois autres paroisses, a donné son nom à deux villages, dont l'un est situé au doyenné de Perwez, dans le diocèse de Malines, et l'autre appelé Solre-Saint-Géry se trouve dans le doyenné de Beaumont, au diocèse de Tournai. Ce saint, mort vers l'an 622, est regardé comme l'apôtre de Bruxelles, et Wichmans le range parmi les propagateurs les plus zélés du culte de Marie en Belgique (2).

(1) Wauters, N. h. s. l. a. s. d. B., p. 3-5; H. d. l. V. d. B., t. III, 564.
(2) B. M., p. 166.

---

12 août. — (*Sonchus palustris.*) Sainte Claire; saint Florimond; sainte Hilaire.

Sainte Claire, qui fonda en 1312 à Assise, sa patrie, l'ordre dit des Clarisses ou de Sainte-Claire, dont on ne trouve plus en Belgique que deux couvents, l'un à Tongres et l'autre à Tournai, est invoquée contre le mal d'yeux.

Dans l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Ghislain se célèbre encore actuellement l'obit du célèbre chevalier Gilles de Chin, mort en 1137, et enterré dans le couvent. Ce chevalier, seigneur de Berlaimont et chambellan de Baudouin IV, comte de Hainaut, tua, d'après la tradition, le terrible dragon qui désolait, au commencement du douzième siècle, le territoire du village de Wasmes. On montre encore de nos jours sur le penchant d'une des deux collines sur lesquelles est bâti le prétendu repaire du monstre épouvantable le village de Wasmes, et la tête qui se trouve conservée à la bibliothèque publique de Mons, est également attribuée à ce dragon. Aussi voyait-on autrefois au portail de l'église de Wasmes deux tableaux, donc l'un représentait le chevalier Gilles de Chin armé, vêtu de sa cotte et combattant un dragon; l'autre figurait le même chevalier priant à genoux devant Notre-Dame. Mais ces peintures, remontant au commencement du quinzième siècle, ont disparu comme le tombeau du chevalier, et il ne reste pour tout monument du fameux combat qu'un très-mauvais tableau moderne qui le représente.

De même il n'existe aucun titre qui institue l'obit. La seule pièce sur laquelle on se base pour le célèbrer est un martyrologe manuscrit appartenant à l'église de Saint-Ghislain, lequel contient sur un feuillet final, entre autres mentions de même espèce, cette note: Le

12 août obit de Gilles de Chin (1). Néanmoins, on dit à Mons, à l'anniversaire de la mort de ce chevalier, également une messe pour le repos de son âme (2).

A Liége, les blanchisseuses et repasseuses célèbraient autrefois la fête de Sainte-Claire, leur patronne.

---

13 août. — (*Senecio paludatus*) Saint Hippolyte.

Le saint évêque, en l'honneur duquel l'église de Thiaumont, près d'Arlon, dans le diocèse de Namur, est consacrée, est au nombre des premiers saints dont l'Église a célébré la fête. Nous trouvons déjà son jour dans la liste des fêtes dites de Rome, laquelle date de l'an 354, et ne contient que vingt-quatre jours de fête (3).

La chapelle de Webbekheim, près de Diest, connue sous le nom de « Onze Lieve Vrouw ten hoogen Wyngaerd » (Nostra Domina ad altam vineam) et érigée en 1323, par une confrérie qui existait déjà à cette époque à Diest en l'honneur de la Vierge, célèbre ce jour la fête de sa dédicace (4).

(1) Recherches historiques sur Gilles, seigneur de Chin et le dragon. Mons, 1825 p. 16 — Wolf, N. S., p. 677-8.

(2) Légendes et traditions de la Belgique de M. de Ploennies, traduit par L. Piré. Cologne, 1848, p. 241.

(3) Piper Vergleichender Kalender für 1855, p. 21.

(4) Diest, t. I, 124.

14 août. — (*Zinnia elgans.*) Saint Eusèbe.

Veille de l'Assomption, déjà mentionnée par le pape Nicolas I, en 858. La légende dit que, près de la ville de Soissons, on entendit, ce jour, les anges qui chantaient cette antienne :

« Felix namque es sacra Virgo Maria et omni laude dignissima, quia ex te ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster, » car vous êtes heureuse, sainte Vierge Marie, et on ne peut plus digne de toute louange, puisque c'est de vous qu'est né le soleil de la justice, Christ, Notre-Seigneur (1)!

Le dimanche avant le 15 août se tient à Rupelmonde une foire, autrefois très-célèbre, et déjà mentionnée dans des chartes de 1303, quoique le décret de Louis de Nevers, qui l'accorda, ne date que de l'an 1330. Le privilége fut confirmé en 1387 et 1423. Philippe de Bourgogne, sur la demande de la ville, transféra la foire au dimanche avant l'ancien jour de foire.

Une autre foire qui se tenait le dimanche après l'Assomption, fut accordée par le même décret de 1330 (2).

---

15 août. — (*Clematis vitalba.*) L'Assomption O.-L.-V. Hemelvaert, appelée aussi O.-L.-V. van Half-oegst (mi-août).

Cette fête, instituée par l'Église pour célébrer l'enlèvement miraculeux de la sainte Vierge au ciel, nous vient, selon saint Bernard,

(1) Thom. Concept., l. 2, part. 7.
(2) Van den Bogaert, t. III, 243-4.

du temps des apôtres mêmes, et s'est conservée par tradition. Selon quelques chroniqueurs, elle ne fut pas chômée avant 813; selon d'autres encore, elle fut célébrée d'abord le 18 janvier, jusqu'à ce que, cédant aux instances de l'empereur Maurice, le pape transféra cette solennité au 15 du mois d'août.

Dans toute la Belgique cette fête est célébrée avec la plus grande pompe. Le culte de Marie est ici aussi ancien que le christianisme, et ce n'est pas à tort qu'on désigne ce royaume « la terre de Marie, » tant y est grande la dévotion envers la sainte Vierge. Quatre cent vingt-sept églises lui sont dédiées, et il n'y a pas de village où l'on ne trouve une chapelle consacrée en son honneur. Un grand nombre des sanctuaires où se vénèrent des images de la mère de Dieu comptent parmi les pèlerinages les plus fréquentés du pays.

Les villes et bourgs d'Anvers, d'Aerschot, de Binche, de Ciney, de Hal, de Deynze, de Dinant, de Floreffe, de Ghistelles, de Herstal, de Huy, de Maeseyck, de Menin, de Merchtem, de Mons, de Namur, de Nieuport, de Ninove, d'Ostende, de Rochefort, de Rupelmonde, de Spa, de Termonde, de Theux, de Tongres, de Tournai, de Tronchiennes et de Vilvorde, se sont placés sous la protection particulière de Notre-Dame; beaucoup de gildes ou serments, de chambres de rhétorique et de métiers l'honorent comme leur patronne, et beaucoup de lieux et d'édifices lui doivent leurs noms.

En Brabant surtout, où le culte de Marie était de tout temps plus fervent encore qu'en toute autre province des Pays-Bas, on ne trouve pas de ville qui ne possède une rue portant le nom de Notre-Dame, ni un couvent, hospice ou hôpital qui ne lui soit dédié. Les anciens Brabançons donnaient même à leurs maisons le nom de la sainte Vierge, selon le dicton bien connu :

Dit huys sy Godt bequaem,
Onse Lieve Vrouwe is synen naem.

Et partout ils plaçaient de petites statues de leur sainte patronne :

aux frontons ou par-dessus les portes des édifices publics et de leurs maisons particulières, aux carrefours, sur les ponts et les digues, à quelques arbres signalés. Les républicains français ont renversé ces images, et après la Restauration, les habitants n'en ont rétabli qu'une petite partie. Mais les nombreuses niches vides et les dénominations : « O.-L.-V. brug; O.-L.-V. dyk; O.-L.-V. van der Linde, aen den Olm, aen den Eik » (le pont de N.-D.; la digue de N.-D.; N.-D. au Tilleul, à l'orme, au chêne), nous rappellent la pieuse coutume des habitants de Brabant.

Rien de plus naturel que de voir rivaliser les provinces de la Belgique en célébrant avec les plus grandes solennités l'Assomption, la plus grande fête de la sainte Vierge, bien que dans plusieurs villes les kermesses aient été transférées au dimanche suivant.

A Bruges, où l'on voyait autrefois tant de monuments extérieurs de la dévotion envers la Vierge, qu'Aeneas Sylvius lui donna le nom de « ville de Marie », les enfants font à l'Assomption, de même qu'à la Saint-Pierre, de petits parterres dans les rues, afin de demander quelques cents aux passants.

A Courtrai, ils élèvent de petits autels dans toutes les rues pour atteindre le même but.

A Gand, on décore ce jour les images de Marie de rubans, de couronnes de fleurs et de verdure et de petits drapeaux; on illumine le soir toutes les rues où se trouvent des statuettes de Notre-Dame.

A Ruremonde, la veille de l'Assomption, des troupes de neuf filles et de sept garçons se rendaient séparément devant toutes les images de la Vierge placées au coin des rues, pour y chanter des cantiques flamands en son honneur (1).

Dans le pays de Limbourg il est d'usage de faire bénir en ce jour de grosses touffes de fleurs champêtres, appelées « kruidwis, » bouquets d'herbes, qui doivent se composer de neuf sortes de fleurs,

(1) Schayes, p. 206.

entre autres de « vossenstaert » (vulpin), de « donderkruid » (conise), de « varen » (fougère) et de « notentakjes » (branches de noyer). C'est pourquoi l'Assomption s'y appelle aussi « O.-L.-V. Kruidwyding, » Notre-Dame de la bénédiction des herbes. Ces fleurs se conservent dans chaque ménage et à l'approche d'un orage on en jette quelques-unes dans le feu de l'âtre; la fumée monte dans la cheminée, tandis qu'on récite à genoux le commencement de l'évangile de saint Jean, afin de préserver la maison de tout malheur (1).

Parmi le grand nombre de sanctuaires où se vénèrent des images miraculeuses de la Vierge et dont il n'est pas fait mention ailleurs dans ce calendrier, il faut citer :

N.-D. d'Anvers, dite « op 't staeksken » (sur la branche) ;

N.-D. d'Argenteau, près de Liége ; N.-D. d'Arlon ; N.-D. d'Assebrouk ;

N.-D. de Basse-Wawre, N.-D. de Bon-Conseil, de Bon-Succès, du Suffrage, de Bois-le-Duc, de Miséricorde, de Paix, des Victoires, au Chant d'Oiseau, au Rouge, et N.-D. la Noire à Bruxelles ;

N.-D. Consolatrice des Affligés, à Buggenhout et à Baugnies ;

N.-D. du Rempart, à Charleroi ;

N.-D. de Cortenbosch ;

N.-D. de Dadizeele ;

N.-D. de Bonne-Volonté, à Duffel ;

N.-D. d'Eessen ;

N.-D. ter Stoepe, à Ertvelde ;

N.-D. aux Murs, à Erembodegem ;

N.-D. des Esclaves volontaires, à Gand (2) ;

N.-D. de Jesse, à Hasselt ;

N.-D. de Bonne-Odeur, à Hoeylaert ;

N.-D. du Pérou, à Leuze, près de Namur ;

(1) De Bokkeryders, door Ecrevisse. Brussel, 1854, p. 209.
(2) De Smet, M. d. M., p. 136, 103, 94, 260.

N.-D. de Saint-Rémy, à Liége;

N.-D. de Grâce, à Lierre;

N.-D. des Remèdes, à Malines;

N.-D. de Miséricorde, à Marchienne-au-Pont;

N.-D. de Messine, en Flandre occidentale;

N.-D. de Mont-Sarrat, du Pilier, de Hon, à Mons;

N.-D. Auxiliatrice, à Namur;

N.-D. au Rameau blanc, à Renaix;

N.-D. de Saint-Willebrord, à Anvers;

N.-D. au Bois de Steenberg, en Brabant.

N.-D. d'Affighem, à Termonde, N.-D. au Tilleul et N.-D. de l'Hermitage, près de Termonde (1).

N.-D. du Lac, à Tirlemont;

N.-D. de la Tombe, près de Tournai;

N.-D. de Stienbecq, à Tubize, en Brabant;

N.-D. des Affligés, à Villers-la-Ville, en Brabant;

N.-D. du Parc, à Wynkel (1).

N.-D. des Sept Douleurs, à Zele.

Les églises de N.-D. des Aveugles et de la Potterie, à Bruges; de N.-D. de Finisterre, à Bruxelles; de N.-D. à Gaverland, de N.-D. à Isenberge (1), de N.-D. d'Ittre, près de Nivelles; de N.-D. du Moulineau, à Ghlin, près de Mons; de N.-D. Consolatrice, à Stalle célèbrent le jour de l'Assomption, la fête principale de l'année.

A Huy, de temps immémorial, a lieu en ce jour, tous les sept ans, une fête très-solennelle, abolie en 1788 et rétablie depuis 1816.

La veille de l'Assomption on va en procession chercher la statue de N.-D. de la Sarthe, on la conduit à l'église de Notre-Dame où, pendant huit jours, elle reste exposée à la vénération des fidèles. Le lendemain se fait une grande procession suivie d'une foule innombrable. Durant cinq jours ont lieu des réjouissances publiques

(1) De Smet, M. d. M., p. 105, 302.

et l'octave finit, on reconduit processionnellement l'image de N.-D. de la Sarthe à son sanctuaire.

A Malines, tous les vingt-cinq ans, se célèbre un jubilé en l'honneur de N.-D. d'Hanswyck.

A Diest, la chambre de rhétorique du Lis (de Lelie-kamer) dont N.-D. est la patronne, célèbre ce jour sa fête.

On ne connaît pas au juste la date de son institution, mais en 1441 les membres de cette chambre représentèrent « het Taefelspel van Murmuratie » de même que le « spel van Bolgy Lust » et plusieurs autres pièces; chaque année les confrères accompagnaient la procession de l'Assomption et ils recevaient en récompense « een half pont marken en 11 grypen Diesters » « met 4 aemen bier van 8 gulden laeten te volgen, sonder accyns. »

Chaque membre de la chambre était tenu d'assister tous les jours de fête de Notre-Dame à la messe, que la chambre faisait célébrer en l'honneur de sa patronne dans l'église de Saint-Sulpice.

La chambre avait un chef-homme (hoofdman) élu à vie par la confrérie entière, un prince (prinse) choisi tous les deux ans parmi les membres de la chambre, deux doyens, dont chaque année le plus ancien fut remplacé par un autre que choisissait la confrérie, un prévôt (proost), élu à vie, de même que le secrétaire et le trésorier. Le dernier était astreint à rendre aux chefs le compte annuel dans la première quinzaine après la fête de la chambre.

Sa devise portait : *Reyn Bloeme.*

La Lelie-kamer remporta le 2e prix au « Landjuweel » tenu le 16 juin 1532 à Bruxelles par la chambre dite « Couronne de Marie, » et donna de sa part en 1541, au mois d'août, un landjuweel.

Au grand Landjuweel de la chambre « de Violet » à Anvers, tenu au mois d'août 1561, les confrères du Lis y firent leur entrée au nombre de 25, à cheval, magnifiquement habillés (1). Ils remportèrent le premier prix pour le meilleur esbattement.

(1) 25 mannen te peerde, met taneyte casacken, groene hoeyen, die sluyers

La querelle avec la chambre des OEillets sur la représentation de la première pièce à la kermesse de la ville, en 1660, fut terminée par le magistrat qui ne donna de préférence ni à l'une ni à l'autre des deux chambres.

Ce n'est qu'en 1796 que la chambre du Lis fut supprimée ; mais, la paix rétablie, les membres se réunirent de nouveau, sans pourtant renouveler le but de la première fondation de la société. Elle n'est à présent qu'une des sociétés les plus considérables de la ville, sans autre but que celui de se divertir (1).

A Merchtem, près de Bruxelles, se célèbre le même jour la fête locale connue par le prodige que Cantimpré nous en raconte. Au treizième siècle elle était célébrée par des spectacles et des jeux qui attiraient un grand concours de monde. Un joueur de flûte surtout y brillait par son habileté et excitait les jeunes gens à se livrer au plaisir de la danse. Un jour, le ciel se couvrit tout à coup de nuages, et la foule se dispersa; seul, le musicien regagnait son logis, tout en continuant à jouer, lorsque la foudre tomba sur lui et l'étendit mort. Alors deux chiens noirs se jetèrent sur son corps, le déchirèrent et s'enfuirent en emportant un de ses bras. Selon la tradition, cela arriva devant la brasserie appelée autrefois « de Fortuin, » à la fortune, près et au nord de l'église. Les amis du musicien portèrent ses restes au cimetière et les inhumèrent de force, bien que le curé, nommé Guillaume, s'y fût opiniâtrément opposé. Mais le lendemain, en ouvrant la tombe, on la trouva vide : le démon avait emporté le corps du joueur de flûte.

Cet événement ne fit qu'augmenter encore l'affluence du peuple à la fête de Merchtem.

Jadis on ouvrait ce jour-là l'église à trois heures du matin, et

ende wambuysen root, plumagien ende cransen gheel ende wit, coussen zwert met witte leerskens, 8 wagens overdekt met taneyt laken, den sot hadde een catte, segghende : Siet waerse ceyct.

(1) Diest, I, 241-255.

pendant neuf jours, un grand nombre de pèlerins parcouraient, à pieds nus, le chemin que suit la procession. Le dixième jour, la fête de la chapelle de Ter-Spelt terminait les réjouissances. Comme celles-ci donnaient très-souvent lieu à des désordres et à des querelles peu compatibles avec le respect que doit inspirer la célébration d'une grande fête religieuse, les habitants demandèrent à l'évêque Robert de Croy la permission de la transférer au dimanche qui suit le jour de Saint-Pierre-ès-Liens; mais, après avoir obtenu cette faveur, ils furent forcés d'en réclamer l'annulation; elle n'avait pas eu le résultat désiré (30 juillet 1534). La procession constituait alors un véritable ommegang ou cavalcade et l'on y jouait des mystères, c'est-à-dire des petits drames religieux (1).

---

16 août. — (*Amaryllis Belladonna.*) Saint Roch; saint Joachim, père de Marie.

Saint Roch, dont on invoque la protection contre la peste, appelée d'après lui « le mal de saint Roch, » est très-vénéré en Belgique. Trente-cinq églises lui sont dédiées, et de nombreuses confréries sont érigées sous son nom.

La Saint-Roch, en lune favorable, est considérée par les cultivateurs comme un très-bon jour pour l'ensemencement (2); ils le fêtent partout.

Dans plusieurs villes se font des processions en l'honneur du saint. Les fabricants de tabac à Bruges, les fripiers à Mons, les

(1) H. d. E. d. B., t. II, 62-87.
(2) Coremans, p. 86.

cardeurs, fripiers et paveurs à Liége l'ont choisi pour patron.

A Bruxelles, la kermesse dite de Saint-Roch attire chaque année beaucoup de monde dans le quartier où elle se chôme.

A Liége (1), les enfants des classes pauvres érigent de petits autels dans les rues et demandent aux passants quelques cents « pour acheter des cierges. »

Dans le pays de Limbourg, on fait bénir ce jour de petits pains que l'on donne aux bestiaux pour les préserver de maladies.

Dans les Ardennes, a lieu un pèlerinage très-fréquenté à l'abbaye de Bernard-Fagne, autrement dit Saint-Roch.

L'origine de cette abbaye ne remonte pas à une époque aussi reculée que celle de quelques autres couvents : elle date seulement du douzième siècle, de l'an 1159, ainsi que l'attestent les archives de Stavelot.

A un quart de lieue de l'abbaye s'élève une montagne escarpée dont le sommet, couronné par des tilleuls qui portent le nom d'arbres de saint Roch, est le but des pèlerins et en même temps un des points de vue les plus beaux des Ardennes.

Au nord et à l'est se dessinent les montagnes, les forêts, les bruyères des Ardennes. A l'ouest se développe le Condroz si pittoresque. Au nord se montrent le bel amphithéâtre formé par l'ancien ban de Sprimont et les campagnes qui en descendent vers Remouchamps, pour se réunir aux rochers qui limitent le cours de l'Amblève.

Au pied de cette montagne, on voit partout le jour du pèlerinage,

(1) Dans la ville et le diocèse de Liége, saint Roch est particulièrement vénéré. A côté de la cathédrale il y a un endroit dit le « Trou de Saint-Roch, » qui fut préservé seul de la maladie, suivant la tradition, pendant une épidémie cruelle, à cause d'une statue du saint qui s'y trouvait. C'est pourquoi il s'éleva dans la ville plusieurs confréries sous l'invocation de saint Roch, dont les maîtres, le jour de la fête du saint, vont chaque année en pèlerinage à la chapelle de Saint-Roch en Ardennes.

des tables chargées de bouteilles de liqueurs, de petites miches et des pains d'épices, et devant l'abbaye une quantité de tentes, formées de draps de lit tendus sur quatre piquets, et disposées en rues, sous lesquelles des milliers de personnes, assises à des tables, se régalent de « tartes, » de bière, de liqueurs, s'agitant comme des abeilles dans une ruche. Ce sont surtout les galets, sorte de gaufres de farine d'épeautre, faits à Aywalle, qui jouissent d'une grande réputation parmi les nombreux pèlerins de Saint-Roch en Ardennes (1).

La chapelle de Saint-Roch, qui s'élève au fond de la plaine verdoyante de Fumay, est un pèlerinage très-fréquenté. Un des clous qui maintiennent la gâche de la serrure, brille d'un éclat extraordinaire, parce que les jeunes filles, dès que l'âge leur a donné la taille nécessaire pour y atteindre, viennent y appliquer des baisers en croyant ce moyen infaillible pour se procurer un mari (2).

A Termonde se célébrait autrefois la fête patronale de la chambre de rhétorique de Saint-Roch ou « de Distelvinck » chardonneret, dont les membres étaient appelés par le peuple « de Rockenaers. » Leurs chartes datant de l'an 1489, ils ne sont pas beaucoup plus modernes que les « Rosiers. » Ils avaient érigé à leurs frais une chapelle de Sint-Rochus (3), et le jour de leur patron ils faisaient des présents (uitdeelingen) aux chanoines comme seigneurs du territoire, de même qu'à tous les corps de la ville et aux confréries.

Le jour de la consécration de l'église, avant midi, les membres parcouraient la ville en traîneaux, représentant des jeux divertissants, et l'après-midi ils jouaient des comédies sur une scène ou-

(1) Bovy, t. II, 117-119, 85.

(2) G. d. V. e. A., I, 254-5.

(3) La chapelle de Sint-Rochus fut bâtie par Jacques et Jean Van Nyvele, Romain Danckaert et Bartholomée Panneman, qui reçurent de l'évêque de Cambrai la permission d'ériger une confrérie de Sint-Rochus. Les « heeren van 't Rechtsgebiet » confirmèrent les statuts de cette confrérie, qui subsista jusqu'à la révolution française.

verte, élevée sur la grande place. Ces représentations dramatiques se répétaient plusieurs jours durant, et la ville en faisait les frais (1).

A Huy se célèbre la fête de Saint-Quirin qu'on invoque surtout contre les plaies aux jambes, appelées : « Mal de Saint-Quirin. »

Dans l'église consacrée en l'honneur de ce saint, on dit plus de 800 messes par an, et il est d'usage que chaque patient du mal de Saint-Quirin qui vient en pèlerinage à Huy pour invoquer l'intercession de ce saint contre sa maladie, mendie l'argent dont il a besoin pour faire dire une messe.

On lave à cet effet les plaies avec de l'eau bénite.

---

17 août. — (*Anterrhinum Linaria.*) Saint Anastase; sainte Judith; sainte Julienne; saint Libérat.

Le 17 août est un jour de triste mémoire pour les habitants de Bruxelles : c'est l'anniversaire de la bataille de Scheut.

Le comte de Flandre, Louis de Mâle, qui réclamait, comme gendre du duc Jean III, une part dans le duché de Brabant, était venu camper en vue de Bruxelles à la tête d'une armée qu'une relation fait monter à cent mille hommes. Son beau-frère, Wenceslas de Luxembourg, se trouvait alors à Maestricht, et il n'y avait à Bruxelles que des troupes bien inférieures en nombre. Cependant, les capitaines brabançons, trompés, à ce que l'on assure, par de faux rapports, résolurent de livrer bataille. Les Bruxellois, en sortant de la ville, prirent chacun, dans la grange à la dîme de Molenbeek, un fêtu de paille, qu'ils placèrent, pour se reconnaître, dans leurs ceinturons. Leur première attaque fut si vigoureuse, que la victoire parut d'abord se déclarer pour eux. Le comte de Berg, avec ses hommes d'armes, enfonça

(1) Martetius, p. 38-39.

l'aile gauche des Flamands et fit plusieurs prisonniers; mais, au centre, le nombre l'emporta. Au moment le plus décisif, le sir d'Assche, porte-étendard héréditaire du duché, jeta le drapeau qui lui était confié et prit honteusement la fuite.

Un brave écuyer, Abraham Van Couinxloo, qui habitait à Grimberghe le manoir de Ten-Dale, voulut relever l'étendard; mais le chasseur du sir d'Assche, Borse, de Laeken, s'élança sur lui et le tua. Se croyant trahies, les milices communales de Bruxelles et de Louvain se retirèrent en désordre. Chargées avec fureur par la chevalerie du comte, elles furent mises en déroute, et un grand nombre de bourgeois, qui avaient échappé à l'épée, périrent dans la Senne et dans les étangs voisins.

Voilà pourquoi les habitants de Bruxelles nommèrent la journée du 17 août 1356 « mauvais mercredi » ou « quaden goensdag » (1).

Le même jour, en 1479, eut lieu la célèbre bataille de Guinegate, où Maximilien remporta la victoire. Rendant hommage à la sainte Vierge de ce brillant succès d'armes, il l'alla remercier de sa protection au sanctuaire de Dadizeele (2).

---

18 août. — (*Tagetes erecta.*) Sainte-Hélène; saint Arnould.

Il n'y a que l'église de Custinne, près de Dinant, dans le diocèse de Namur, qui soit consacrée en l'honneur de la sainte Impératrice, à laquelle nous devons l'invention de la Sainte-Croix.

(1) H. d. E. d. B., t. I, 32-33.

(2) B. M., p. 171. — H. d. l. v. d. B., t. I, 115.

Saint Arnould, évêque de Soissons, dont la fête se célèbre le 15 août, est patron de l'église de Tieghem, paroisse du doyenné d'Avelghem, dans le diocèse de Bruges. Ce saint, qu'invoquent surtout les femmes enceintes, à l'effet d'obtenir par son intercession une heureuse délivrance, est né à Tieghem et décédé à Oudenburg, dans le diocèse de Bruges, où il avait fondé une abbaye.

A peine adolescent, il avait obtenu une grande réputation, tant par son esprit que par ses vertus. Il prit d'abord le parti des armes, et se distingua autant par sa piété que par sa bravoure, sous les drapeaux des rois de France, Robert et Henri Ier; mais aussitôt qu'il eut appris la mort de son père, il usa de son indépendance pour s'enfermer dans l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, et y vécut dans une grande austérité. Élu abbé, il se démit bientôt de la prélature pour revenir à son humble cellule; mais peu de temps après il fut appelé par la voix unanime du clergé et du peuple au siége épiscopal de Soissons. Chargé par le pape saint Grégoire VII, d'une mission très-difficile, près du comte Robert-le-Frison, il l'accomplit avec tant de succès, que les nobles du pays le prièrent d'aller dans les cantons de Bruges, d'Oudenbourg, de Tourhout, de Ghistelles et de Furnes, que la discorde et la vengeance ensanglantaient tous les jours, pour y rétablir la paix. A leur demande, il s'en alla humblement vêtu et monté sur un âne, et il réussit à réconcilier les partis. Retourné à Soissons, il entendit une voix du ciel qui le rappelait en Flandre, et là il mourut le 15 août 1087 (1).

(1) Wonderleven van den H. Arnulphus nu gemeynelyk geseyt Arnoldus, bisschop van Soissons. Brussel, 1749; De Smet, M. d. M., p. 164-166.

19 août.—(*Phleum panniculatum*) Saint Joachim, père de la sainte Vierge ; saint Jules ; saint Louis, évêque ; saint Sébald.

En bonne lune un des meilleurs jours pour semer des raves, car saint Sebald, à ce que disent les paysans, changea, pour le pauvre, des glaçons en bois; il peut donc obtenir de Dieu que chaque semence se change en une forte racine (1).

---

20 août. — (*Apargia autumnalis.*) Saint Bernard, abbé de Clairvaux, en l'honneur duquel neuf églises sont consacrées.

Les religieux qui portent le nom de ce saint réformateur de l'ordre de Cîteaux, ne possèdent plus en Belgique que deux couvents, dont l'un se trouve à Bornhem dans le diocèse de Malines, et l'autre à Charneux, dans le diocèse de Liége. Les membres de ces deux congrégations s'occupent d'études ecclésiastiques, de l'instruction des enfants ou du service des paroisses.

Les Bernardines, qui s'appellent « Dames bernardines hospitalières, » s'adonnent au soin des malades et des vieillards dans les hôpitaux civils; celles qui se nomment « Sœurs bernardines de l'ordre de Cîteaux ou religieuses bernardines » s'occupent de l'instruction gratuite des filles pauvres. Elles comptent encore quatre communautés, à Audenaerde, à Gand, à Kerniel et à Gilly.

Le jour même de la fête de leur patron, les Bernardins vinrent

(1) Coremans, p. 86.

s'établir au lieu dit Mont-Sainte-Marie, qui leur avait été donné par le seigneur de Berlaere, en 1257. Leur couvent, situé sur l'Escaut, et plus connu sous le nom de Saint-Bernard, sert aujourd'hui de maison de force. Après l'incendie de leur abbaye, en 1582, les religieux de Saint-Bernard se réfugièrent au château de Coolhem, situé à Puers, près du hameau de Calfort, à cinq lieues de Bruxelles, où ils restèrent jusqu'en 1616 et bâtirent une chapelle en l'honneur de saint Bernard. Cette chapelle, où l'on conservait quelques reliques de l'éloquent abbé de Cîteaux, attirait autrefois, le jour de Saint-Bernard, un grand concours de monde (1).

L'église de l'ancienne abbaye de Nazareth, près et au nord de la ville de Lierre, était également le but de nombreux pèlerins.

Cette abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par le riche chevalier Barthélemi Van der Aa, en 1220, pour des demoiselles nobles, dont sa fille cadette Béatrix fut la première abbesse, possédait quelques reliques de saint Bernard, qui s'exposaient à l'église durant l'octave de sa fête.

Pour les habitants de Lierre, ce pèlerinage était une espèce de kermesse. Pères, mères, enfants, riches et pauvres, tous se rendaient l'un ou l'autre jour de l'octave à l'église de Nazareth, et après y avoir prié et bu trois gorgées d'eau bénite, contenue à cet effet en de grands vases à côté et hors de la porte de l'église, on passait la rivière pour s'amuser au faubourg de Lisp, qui devait son origine à ce pèlerinage. On y trouvait des gâteaux appelés « Bernardus-vlaeijen, » flans de saint Bernard, de la cavesch, bière double de Lierre, et des parties de danses.

(1) B. M., p. 173; H. d. E. d. B., t. II, 583.

21 août.—(*Tagetes patula*) **Sainte Jeanne-Françoise de Frémiot de Chantal ; saint Anastase ; saint Philibert.**

La fête de Saint-Philibert se célèbre particulièrement à Noville-sur-Mehaigne, paroisse du doyenné de Perwez, au diocèse de Malines, dont l'église est consacrée en son honneur.

Le dimanche qui suit le 15 août donne lieu à beaucoup de kermesses et de fêtes transférées de l'Assomption à ce jour.

A Aerschot, l'une des plus anciennes villes du Brabant que patronne la Vierge, commence la kermesse.

La procession qui a lieu le premier jour, ne se distingue pas moins par la pompe que l'on y déploie que par le concours de fidèles qui se pressent sur tout le parcours du cortége. La belle statue de la Vierge, que l'on vénère dans une chapelle de l'église paroissiale, jouit dans tout le pays d'une très-haute réputation et attirait jadis par les guérisons merveilleuses dues à son intercession presque autant de pèlerins que la célèbre image de Scherpenheuvel.

L'église dédiée à la sainte Vierge est l'ouvrage de l'architecte bien connu, Jacques Pickart. Vers 1500 c'était une des plus belles églises du pays. L'ancienne tour qui surmontait l'édifice, dépassait en hauteur celle de Saint-Rombaut de Malines ; mais en 1572 un ouragan la renversa. En 1575 on construisit le clocher que l'on voit aujourd'hui (1).

A Anvers a lieu la célèbre procession qui ouvre la fête communale.

Anvers est de toutes les villes de la Belgique celle qui a toujours déployé dans ses fêtes publiques le plus de pompe et de richesses :

(1) Ch. Leyssens, Geschiedenis van Aerschot. Aerschot, 1853, p. 98-108 ; De Reume, p. 267-8.

tout le monde connaît l'entrée que fit dans cette ville le prince cardinal Ferdinand en 1635, et que Rubens rendit célèbre par l'invention des ornements de ce triomphe. Grapheus a décrit avec un soin minutieux tous les détails des fêtes célébrées à l'occasion de l'entrée de Philippe II en 1549, lorsque ce prince, accompagné de son père et des reines de France et de Hongrie, se rendit dans le Brabant pour s'en faire proclamer duc.

C'est à la célèbre officine de Christophe Plantin que nous devons l'ouvrage remarquable sur l'entrée joyeuse et magnifique de monseigneur François, fils de France et duc d'Anjou, en 1582.

Cette ville excitait alors l'admiration de tous les voyageurs, l'enthousiasme de tous les écrivains qui l'appelaient : fille de Mercure, souveraine de l'Escaut, la Corinthe de la Belgique.

En 1846 on abolit toutes les kermesses des paroisses en les remplaçant par la kermesse générale qui est établie à présent. Ce n'est que la « petite kermesse » ou l'ancienne foire de la Pentecôte qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

La kermesse générale remplace la « grande kermesse » ou la fête de Notre-Dame op 't Staeksken.

Bien que, d'après la tradition populaire, l'image célèbre de Notre-Dame op « 't stoxken » ait été transportée à Bruxelles et que celle qui est honorée maintenant à l'église de Notre-Dame à Anvers, n'ait été trouvée dans l'Escaut qu'en 1371, il est cependant prouvé jusqu'à l'évidence, que cette statue miraculeuse, qui de temps immémorial se vénérait à Anvers, est toujours restée à sa place. Sur la fin du quatorzième siècle du moins, elle se trouvait encore dans la cathédrale et y attirait un si grand concours de monde que l'on institua en son honneur, 1379, une procession générale et solennelle au dimanche après l'Assomption. Voilà l'origine de la grande kermesse d'Anvers, qui est aujourd'hui encore le but de visiteurs sans nombre, affluant de tous côtés pour voir « l'Ommegang » (1).

(1) Mertens, II, 24.

Autrefois la cavalcade, maintenant appelée « Ommegang, » accompagnait la procession religieuse dont Albert Dürer nous a laissé une description minutieuse dans son journal de voyage. A présent la procession se fait comme de coutume le dimanche après l'Assomption, à onze heures du matin, et la cavalcade sort le mardi suivant à deux heures de relevée.

Cette cavalcade, qui sert de modèle à celles de plusieurs autres villes voisines, a suivant l'ordre de marche :

Un corps de musique.

La baleine montée par Cupidon, qui au lieu de l'arc tient à la main le canon d'une seringue dont il se sert pour jeter de l'eau aux fenêtres des maisons remplies de curieux, et parmi la foule qui encombre les rues.

Quatre dauphins montés par des enfants habillés en anges viennent à la suite.

Le vaisseau à trois mâts, appelé le *navire de commerce*, entouré de quatre petites barques.

Le reuze Antigone précédé d'un corps de musique et suivi de la géante ou reuzin costumée en Minerve (1).

Le char de la littérature flamande.

Le char de Rubens.

L'éléphant, le chameau, la roue de fortune et l'enfer ne suivent plus le cortége ; mais aux époques de grandes festivités le nombre des chars de triomphe augmente considérablement.

Les autres usages populaires qui signalèrent jadis la kermesse d'Anvers tombent aussi de plus en plus en désuétude.

(1) Le célèbre géant Druon Antigoon, qui est trop colossal pour sortir de la ville, fut fait en 1535 par Peter Couckx, architecte et peintre. La géante, qui d'abord représentait la ville d'Anvers, ne date que de l'an 1765 (1).

(1) Het *Handelsblad* van Antwerpen, 23 augustus 1858. (Geschiedkundige inlichtingen over den Antwerpschen omgang, door J. Maes.

A peine si les gamins ou « kwaêjongens » demandent encore aux passants une petite contribution en chantant les vers traditionnels :

Een oordjen om te vieren,
Dat gaet met goê manieren.
Schiet eens in uwen zak
Dat gaet met groot gemak.

A peine portent-ils encore le sôir des ballons en papier ou des citrouilles creusées et éclairées par une chandelle, en guise de lanterne suspendus à des bâtons.

La coutume de berner un mannequin représentant le célèbre nain de Malines, appelé « Op Signoorken, » en chantant :

Vier mannen met vier mutsen,
Die kwamen aengegaen ;
Zy vraegen om te rusten,
Aen 't Schelleken bleven zy staen,
Sa gelyk,
Sa gelyk,
En laet hem toch niet vallen,
Met zynen neus in 't slyk !
Ai, een,
Ai twee,
Ai dry.

a entièrement disparu et celle de faire des couronnes « de kroon uithangen, » s'est réfugiée au quartier le moins fréquenté de la ville.

Et pourtant dans aucune autre ville les couronnes ne se font avec plus d'art qu'à Anvers.

Bien des semaines avant la kermesse les petits garçons se mettent déjà à la recherche des vieux tuyaux de pipes, qu'ils coupent en morceaux pour les enfiler ensuite alternativement avec de petits ronds en papier colorié. Pour chaque fil on prend du papier d'une autre couleur et au bout de tous les fils on pend des coquilles d'œufs.

Ces fils sont attachés à un cercle de tonneau au-dessus duquel deux demi-cerceaux forment une couronne, ornée de petits gonfalons. L'intérieur de la couronne est rempli de verdure, d'où pendent également, attachés à des fils, autant de fragments de verre. Lorsque la couronne est suspendue à une corde au-dessus de la rue ou attachée au bout d'un bâton sortant d'une fenêtre, le cliquetis des morceaux de verres s'entrechoquant au plus léger mouvement de l'air, produit un bruit qui ressemble à un petit carillon.

Autrefois on dressait aussi de petites tentes, où l'on rançonnait les passants afin de se procurer des provisions pour un souper sous la tente. Le souper fini, on mettait comme cela se fait encore de petites chandelles en file, on sautait par-dessus ou bien l'on plaçait les chandelles en cercle et l'on dansait les rondes dites « kroonspel. »

A Courtrai a également lieu la kermesse de la fête de Notre-Dame de la Mi-Août, ou « O.-L.-V. van Half-Oogst.

A Calfort, hameau de la paroisse de Puers, en Brabant, la chapelle de Notre-Dame-aux-Larmes « Onze-Lieve-Vrouw ter Traenen » attire ce jour-là un grand nombre de pèlerins qui y viennent invoquer son intercession contre les fièvres.

Cette chapelle, lieu de pèlerinage très-renommé, a été rebâtie en 1749; elle appartenait jadis à l'hôpital dédié à Notre-Dame, mentionné dès l'année 1300, dont les bâtiments, contigus à la chapelle, sont occupés maintenant par une brigade de gendarmerie.

L'archevêque Boonen y érigea, en 1640, une confrérie de Notre-Dame-la-Douloureuse, à laquelle le pape Alexandre VII accorda des indulgences, le 15 juin 1661 (1).

A Freeren, il y a grande affluence à la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, le 15 août; des processions de Maestricht et de Wyck y viennent solennellement vénérer l'image miraculeuse de la Vierge(2).

(1) H. d. E. d. B., t. II, 589-590.

(2) Cette image était primitivement fixée au mur d'une maison avoisinant un

A Gand commence, le dimanche après l'Assomption, la célèbre neuvaine qui se fait chaque année en l'honneur de Notre-Dame-de-la-Rive.

D'après une tradition ancienne, l'image miraculeuse de la sainte Vierge, qu'on vénère sous ce nom, à Gand, aurait été pêchée dans l'Escaut, non loin de l'abbaye de Saint-Pierre.

Mais rien n'appuie ce récit, si ce n'est son ancien nom de Notre-Dame-de-la-Rive. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a été honorée de temps immémorial dans une chapelle de l'église paroissiale de Notre-Dame et que la confrérie qui existe encore de nos jours fut établie et approuvée par le Saint-Siége, en 1321. Dès lors eut lieu la neuvaine solennelle à la fête de l'Assomption, avec une procession aussi brillante que célèbre dans le pays. Mais en 1582, lorsque dominait en Flandre et surtout à Gand, sous le tribun Hembyse, un calvinisme persécuteur, qui détruisait toutes les fondations catholiques, la pieuse confrérie de Notre-Dame fut dissoute et ses biens enlevés. La sainte image échappa pourtant aux mains des iconoclastes, et quand la restauration de l'autorité royale eut amené celle de l'Église, les confrères se réunirent avec une ferveur toute nouvelle, et bientôt les dommages soufferts furent amplement réparés. L'affluence des fidèles, qui avait toujours été considérable au sanctuaire de la Rive, le devint bien davantage par un événement extraordinaire, où le peuple

lieu de débauche; mais un jour, sans que personne ait jamais pu expliquer ce déplacement, on la trouva à l'endroit où la noble famille de Selys-Tanson lui fit élever, en 1669, la chapelle actuelle. Les nombreux ex-voto que l'on y voit disent mieux que de longs récits, les cures merveilleuses attribuées à Notre-Dame-des-Douleurs. Le jour de l'Assomption, ainsi que le dimanche suivant, les processions de Maestricht et de Wyck viennent vénérer l'image de la Madone, et par bulle du 12 novembre 1816, le pape accorda des indulgences à tous ceux qui visiteraient le sanctuaire de Notre-Dame-des-Douleurs à Freeren, aux jours fixés par l'autorité ecclésiastique (1).

(1) De Reume, p. 241-2.

crut voir la protection de Marie. Une maladie contagieuse désolait les rues populeuses au delà du Quai-au-Bois; l'une d'entre elles perdit tous ses habitants, à l'exception d'une seule femme, qui avait fait vœu de brûler tous les ans quelques cierges devant l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-la-Rive. Voilà pourquoi les habitants de cette rue, dite « la rue de l'Incendie, » font encore de nos jours une offrande annuelle de cierges à Notre-Dame-de-Saint-Pierre. Car l'église de Notre-Dame-de-la-Rive ayant été détruite, la sainte image a été transportée dans celle de l'abbaye, devenue paroissiale, où la neuvaine a toujours lieu avec la même pompe et avec le même concours de fidèles (1).

A Polleur, près de Theux, se célébrait autrefois la fameuse fête de la « Cour-du-Coucou, » qui attirait un concours prodigieux de monde. M. Bovy nous en donne la description suivante (2) :

Les justiciers s'assemblaient chez leur président ou chef-marguillier, dans le principal cabaret de l'endroit, près du pont qui sépare la commune de Polleur de celle du Sart. C'était sur ce pont que le tribunal tenait ses séances, où devaient « comparoir » les maris trompés, battus par leurs femmes ou trop débonnaires, et tous ceux qui étaient entachés d'un ridicule quelconque.

Les plaidoyers les plus burlesques s'établissaient et les étrangers eux-mêmes, qui y assistaient comme simples auditeurs, étaient interpellés par des demandes ou des apostrophes souvent obscènes qui provoquaient le rire de la multitude. Les prétendus délinquants étaient condamnés à payer une amende dont le cabaret profitait, ou parfois à monter dans une charrette que l'on faisait marcher à reculons jusqu'au bord d'une mare à fumier dans laquelle ils étaient versés. Enfin, pour terminer dignement la fête, on jetait dans le ruisseau le dernier marié du village.

(1) De Smet, M. d. M., p. 361-4.

(2) Promenades historiques dans le pays de Liége, t. II, p. 69-71.

A cette cérémonie présidait l'image de la *Bête de Staneux*. C'était un tableau peint sur toile, représentant une sorte de centaure, moitié femme et moitié cheval, avec une queue de lion. La tête était ornée de longs cheveux, et la figure, ayant des bras et des mains, tenait de la gauche un arc et de la droite une flèche. Ce tableau, exposé à la vue des curieux dans un cabaret de l'endroit, n'a cessé de figurer en public qu'en 1789, lorsque la fête de la « Cour-du-Coucou » a été supprimée. De temps immémorial, il était soigneusement conservé dans l'église paroissiale, mais depuis cinquante ans, le curé l'en a fait sortir, de même qu'une statue en bois, grossièrement taillée, qui occupait une place dans le parvis de l'église.

L'origine de cette *Bête de Staneux* est inconnue. Selon l'opinion la plus accréditée, on a voulu représenter sous cette forme la déesse des Ardennes. Les habitants de Polleur prétendent que la cérémonie de la fête de la « Cour-du-Coucou, » à laquelle figurait le tableau du centaure, se pratiquait en commémoration de la victoire que leurs ancêtres avaient remportée sur un monstre qui séjournait jadis dans la forêt de Staneux et qui désolait toute la contrée voisine, et que cette victoire leur avait acquis des droits dans la forêt. Aussi trouve-t-on dans le manuscrit des records et édits du marquisat de Franchimont, de 1691, une note contenant ces mots : « Les habitants de Polleur, village dépendant du ban de Theux, prétendent avoir droit audit Staneux, et effectivement en jouissent pour avoir, à ce que dit la tradition, *tué une bête dite la Beste de Staneux,* » ajoutée à un jugement, en date de 1476, où il est dit qu'il n'y a que Franchimont, Marché et Theux qui aient droits à la forêt de Staneux.

Quoi qu'il en soit, la fête de la Cour du Coocou rappelle non-seulement la cérémonie dite « la Pelle au cu, » qui se célébrait autrefois le Mardi-Gras à Narbonne, en France, et s'est conservée encore aux villages entre Beziers et Narbonne, mais aussi un ancien usage allemand, qui est connu sous le nom de « Tyrjagd » chasse de Tyr.

A Termonde, le dimanche après le 15 août, commence également la kermesse. « L'Ommeganck, » qui fait à cette occasion le tour de la ville, est célèbre par l'énorme cheval Bayard. Il est porté par trente-quatre hommes cachés sous la longue couverture qui descend de son dos et de son cou. La queue est composée de plus de trente queues de chevaux ordinaires. Quatre chevaliers, les fils Aymon, sont assis sur une énorme selle, et la tête était autrefois un vrai chef-d'œuvre.

Lorsqu'à l'occasion de la fête on promène le cheval, on se dirige d'abord du côté du grand marché, dans les quatre angles duquel sont placés de petits mortiers que l'on décharge aussitôt que Bayard est au milieu de la place. Le noble coursier se cabre, fait semblant de combattre, se tourne d'un côté et d'autre, jusqu'au dernier coup. Alors il salue le peuple qui le couvre d'applaudissements comme vainqueur. Après avoir parcouru son itinéraire dans la ville de Termonde, il rentre à l'hôtel de ville où il attend dans un grenier le retour de nouvelles fêtes (1).

A Waelhem, village près de Malines, se tient de temps immémorial une foire qui dure huit jours, et dont l'ouverture fut fixée, en l'an VII, par l'administration municipale du canton de Duffel, au premier fructidor de chaque année (2).

---

22 août. — (*Phleum pratense.*) Saint Symphorien ; saint Timothée.

Trois églises sont dédiées à saint Symphorien.

L'église solennise l'octave de l'Assomption de la sainte Vierge,

(1) Ploennies, p. 72-75.
(2) H. d. E. d. B., t. II, 657.

instituée par le pape Léon IV, en 847, parce que ce jour-là, si l'on en croit la tradition, un serpent qui avait fait mourir quantité de personnes fut écrasé par le signe de croix que fit ce pape.

A Dixmude se célèbre en ce jour l'anniversaire de la consécration de l'église paroissiale (1144). Cette église est célèbre par le beau jubé que l'on y admire encore, et par une cérémonie peut-être unique. Le diacre chante, aux jours solennels, au jubé de l'église, l'évangile, accompagné d'accolytes portant des cierges et une croix (1).

---

23 août. — (*Tanacetum vulgare.*) Saint Philippe Beniti; saint Sidonien ou Sidoine; saint Zachée.

A Bruges le métier des aubergistes, qui honore saint Zachée comme patron, célébrait ce jour sa fête annuelle. Ce métier, auquel appartiennent les aubergistes (herbergiers), et les cabaretiers (tappers), était un des plus considérables de la ville. A la révision de l'an 1673 on ne constata pas moins de 2,432 tonnes de bière dans leurs caves, et au commencement du siècle passé le métier compta parmi ses membres 207 aubergistes et 154 cabaretiers (2).

A Dixmude, ce jour rappelle la malheureuse bataille de Cassel du 23 août 1328. Philippe de Valois, roi de France, volant à la tête de trente mille hommes au secours du comte de Flandre dont les sujets s'étaient révoltés, attaqua l'armée flamande sous le commandement de Zannekin, marchand de poissons, natif de Lampernisse, près de Dixmude.

(1) A. d. l'E., t. III, p. 268.
(2) Gaillard, p. 158-9.

Les Flamands qui, par mépris des Français, avaient attaché à un coq en bois les vers :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquerra,

essuyèrent malgré leur bravoure une entière défaite; ils laissèrent quinze mille morts sur le champ de bataille. Le même jour encore Cassel fut pris et réduit en cendres, et à Paris on célébrait chaque année une messe en souvenir de cette victoire et de la délivrance miraculeuse du roi ; car étant entouré de Flamands et désespérant d'échapper au glaive de l'ennemi, Philippe de Valois eut recours à la Sainte-Vierge et fut délivré par son secours de ce danger.

En reconnaissance, faisant son entrée à Paris, il fut droit à Notre-Dame, et pénètrant à cheval dans l'église il s'avança jusque devant le crucifix où il déposa ses armes. La figure du roi à cheval s'est vue longtemps dans cette église, à laquelle Philippe assigna cent livres de rente en vue de célébrer l'anniversaire de la bataille (1).

Le mardi après le dimanche qui vient à l'époque de la kermesse de Courtrai, a lieu en cette ville une fête populaire connue sous le nom de « Pierotjes Venditie. »

Des femmes du peuple s'en vont de maison en maison faire une quête « pour la vente de Pierotje. » On leur donne de vieux pots, des habits ou souliers usés, des pommes de terre, etc., mais rarement des cents. La quête terminée, tous ces effets se vendent publiquement au mieux offrant, et l'argent provenant de cette vente sert à payer les dépenses que font les familles pauvres en se rendant, musique en tête, au Pottelberg, où elles passent le reste de la journée en mangeant, en buvant, en fumant et en chantant.

On croit que cet usage se rattache à la distribution du riche butin que fit Pieter de Coninck, appelé vulgairement « Pieraertje, » après la bataille des éperons d'or (2).

(1) Boterkuipje, 1858. — Triple cours, trait. 4, chap. 7. nomb. 7.
(2) K. c. L. 1840, p. 23; Volksleesboek, p. 250.

24 août. — (*Helianthus annuus.*) Saint Barthélemi, apôtre.

Saint Barthélemi est très-honoré en Belgique. Vingt-six églises lui sont dédiées, et nombre d'associations l'ont pris pour patron.

A Bruxelles c'était le métier des bouchers (vry vleeschverkoopers-ambacht) qui faisait célébrer une messe en l'honneur de son patron; à Liége, celui des tanneurs.

D'après la croyance populaire, les servantes ne doivent pas aller ce jour-là dans les champs où sont plantés des choux; car saint Barthélemi qui y jette les grosses têtes n'aime pas cela (1).

De même on prétendait autrefois être guéri du mal caduc en dansant toute la nuit de la Saint-Barthélemi dans une église, croyance qui en Bretagne s'est maintenue jusqu'à nos jours (2).

S'il y a des frimas vers la Saint-Barthélemi, disent les paysans, le blé d'hiver doit être semé tard, sinon le froid gèlera les semences (3).

---

25 août. — (*Helianthus multiflorus.*) Saint Louis IX, roi.

Bien qu'il n'y ait que l'église de Monceau-sur-Sambre, dans le diocèse de Tournai, qui soit dédiée au saint roi, il est beaucoup d'autels consacrés en son honneur.

(1) Coremans, p. 86.
(2) Liebrecht, O. J , p. 245, De Nore, p. 231.
(3) Voorteekenen, 9.

La popularité, qui s'est toujours attachée à son nom dans les Flandres, tient peut-être à une circonstance historique, qu'il convient de rappeler. Après le désastre de Mansourath, où saint Louis fut fait prisonnier, les Sarrazins avaient porté le prix de la rançon du monarque français et de ses compagnons à un million de pesants d'or. Un appel fut fait à toute la chrétienté, et ce fut à qui se montrerait le plus libéral. Au milieu de ce pieux concours, la ville d'Ypres surpassa, paraît-il, en générosité les autres villes de Flandre, et la comtesse Marguerite en fut si satisfaite qu'elle appela les habitants d'Ypres ses enfants. De là le nom de « Kinderen van Yper, » qui leur est resté. Rien d'étonnant dès lors que le souvenir de saint Louis se soit perpétué dans quelque chant populaire. M. de Coussemaker donne en l'honneur du saint roi un cantique qui se chante encore à Bailleul (1).

A Liége, les bonnetiers, coiffeurs, distillateurs, limonadiers et passementiers, qui honoraient saint Louis comme leur patron, célébraient ce jour leur fête patronale.

A Nivelles on faisait en ce jour la récollation des fêtes de la sainte Vierge. La même fête se trouve sous la date du 26 août, dans l'office propre des chanoinesses de Maubeuge (2).

---

26 août. — (*Amaryllis vittata.*) Saint Zéphirin, pape.

A Bruxelles, la société « de Wyngaerd, » le vignoble, qui s'établit le 26 août 1657, célèbre ce jour l'anniversaire de sa fondation.

(1) De Coussemaker, I, 72, p.

(2) B. M., p. 176.

Lessines rappelait en ce jour, par une procession solennelle, la protection que Marie lui avait accordée en 1583, contre la fureur des hérétiques qui dévastaient tout le pays circonvoisin. En mémoire de ce bienfait, une chapelle fut érigée en l'honneur de la Vierge, près de la porte d'Ogy. On y voyait la statue miraculeuse à laquelle on attribuait la délivrance de la ville, et à ses pieds l'épée du brave Framazure, défenseur de la cité, suspendue devant la patronne de Lessines, comme un gage d'éternelle reconnaissance.

La procession, quelque temps interrompue, vient d'être rétablie. Elle est fixée au mercredi après le quatrième dimanche d'août ; et le soir, dans chaque famille, on clot par un joyeux « festin » la fête de Marie (1).

A Stavelot se célébrait autrefois, le même jour, l'anniversaire du duc Frédéric, avoué de l'église, et de la dame Gerberte, son épouse, qui, en 1067, pour le repos de leurs âmes, donnèrent à l'ancienne abbaye l'église et l'alleu de Sprimont (2).

---

27 août. — (*Hieracium ambellatum.*) Sainte Euthalie ; saint Césaire ; saint Joseph Calasamet.

Le second dimanche après l'Assomption commençait, à Anvers, la seconde foire annuelle, dite « Koudemarkt » ou « Bamismarkt » qui, de même que la première, durait quatre semaines avec quinze jours de prolongation.

Les premières franchises accordées à ces foires remontent au duc Jean II (1096).

(1) B. M. B., 177.
(2) Bovy, II. 105.

La foire, qui subsiste encore, s'appelle à présent « de groote Jaermarkt, » la grande foire à l'opposé de la petite « Kleine » ou « Sinxenmarkt » (1).

Le quatrième dimanche d'août se célébrait autrefois, à Gand, une fête avec octave en mémoire de la restitution de la chapelle de Saint-Machaire, le 25 août 1635. Une procession solennelle sortait deux fois, et la chapelle était très-fréquentée durant l'octave. C'était aussi pendant le temps de cette octave que de tous côtés affluaient les fidèles pour boire de l'eau du puits dit de Saint-Machaire. Elle préservait de la fièvre et d'autres maladies (2).

Dans la vallée de Saint-Sauveur, entre Fallais et Vieux-Waleffe et les hameaux de Pitet et de Drée, à un mille de distance de Fumal, avait lieu autrefois, le même jour, la fête de la « Jetée de la Poire. »

Au milieu de la vallée, au sommet d'une roche de diorite dite « la Rochette, » dont la base orientale est baignée par le ruisseau de Toultia, s'élevait la chapelle Saint-Sauveur, dont la vallée reçut le nom, et qui fut incendiée il y a trente ans environ. C'était en cet endroit que se terminaient jadis les juridictions de Fallais et de Warnant, et que les autorités de ces deux communes se réunissaient le jour de la kermesse de Fallais, afin de procéder à la fixation annuelle de leurs limites respectives restées incertaines. Après avoir célébré une grande messe à laquelle assistait un peuple innombrable, les bannières ondoyantes de Fallais et de Warnant se déployaient au son des fanfares et venaient se placer sur le bord du rocher, à côté d'un jeune homme bariolé de rubans bleus et blancs et choisi parmi les plus robustes de l'une des deux juridictions. On lui présentait, sur un plat d'étain, un morceau de poire ou de pomme

(1) Mertens, t. II, 79-81.

(2) Kort Begryp van het wonderbare Leven ende Miraekelen van den heyligen Macharius. Gend, p. 24-25.

coupé en rond, qu'il lançait au loin de toute la force de son bras. Le point où tombait ce projectile désignait, pour cette année, la délimitation des deux communes, et cet usage, dont l'origine se perd dans une époque très-reculée, n'a cessé qu'à l'entrée des armées républicaines dans le pays de Liége (1).

Le même jour était solennisé par un pèlerinage très-fréquenté à la Vierge de la chapelle Saint-Sauveur. Il était rare que la puissante intercession de la mère de Dieu ne fît pas exaucer les prières des fervents visiteurs, et celui qui avait une grâce spéciale à obtenir du ciel, la demandait par une neuvaine, acte de dévotion ainsi nommé, non parce qu'il aurait compris un espace de neuf jours consécutifs, comme il est d'usage ailleurs, mais parce que le suppliant s'associait huit personnes qui unissaient leurs prières aux siennes avec identité d'intention (2).

Dans la procession, qui avait lieu après la messe, chantée par le curé de Fallais, figuraient les saints des paroisses de Fallais et de Warnant repeints à neuf (3).

Le dimanche le plus rapproché de la fête de la Décollation de Saint-Jean se fait la procession d'Ath, instituée, en 1392, par André de Luxembourg, soixante-quatrième évêque de Cambrai. Elle sort par la porte de Bruxelles vers dix heures du matin et rentre par la même porte à trois heures après-midi.

Le clergé, le magistrat, tous les ordres religieux, les corporations, les confréries de la Miséricorde, de Saint-Joseph, de Saint-Nicolas, ouvraient la marche, escortés des arbalétriers (4) dans leur uniforme

(1) Bovy, II, 289-290.

(2) G. d. V. e. A., t. II, 422-3.

(3) Cet usage rappelle la réclamation faite en 1331 par le comte de Flandre, que le duc de Brabant n'avait droit sur l'Escaut que jusqu'à l'endroit où le duc pourrait jeter dans le fleuve une coignée de fer, du rivage d'Anvers.

Schayes (Fiefs et droits bizarres existant jadis en Belgique, v. Le Polygraphe belge, N. 6, Nov. 1835, p. 118).

(4) Les Arbalétriers, au nombre de 21, furent établis en 1325 par le comte de

écarlate, des canonniers sous le titre de sainte Marguerite, en uniforme bleu, parement rouge galonné d'argent, et des trois confréries d'archers (1). Un géant, sa femme et ses enfants suivaient immédiatement le cortége et précédaient le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer qui terminaient la procession. Mais une année les habitants d'Ath, chargés de la cérémonie s'avisèrent de mettre du feu sous la chaudière qui représentait l'Enfer et dans laquelle des en-

naut, sous l'invocation de saint Roch et devaient servir à la défense de la ville. Ils avaient le droit de porter l'épée en tout temps, étaient exempts de droits d'aubaine de morte-main. Tous les ans, ils allaient à la procession de la ville de Hal pour y porter l'image de la sainte Vierge, à la place des magistrats d'Ath, qui s'y étaient engagés au nom du comte de Hainaut. Ils y offraient une robe dont on revêtait la sainte Vierge : c'était entre leurs mains que les échevins de Hal la remettaient pour être portée à la procession ; ils avaient cet honneur, et la préférence sur toutes les autres confréries du pays qui s'y trouvaient pour le même sujet.

Dès qu'ils étaient à portée de la ville de Hal, les bailli, maïeur, échevins venaient les recevoir à cheval jusque hors de la porte, avec beaucoup de distinction, les conduisaient à l'hôtel de ville et leur donnaient fort honorablement à dîner.

(1) Ces trois compagnies portaient le titre : 1° de saint Nicolas, 2° de sainte Christine et 3° de saint Sébastien ; ces derniers portaient un uniforme écarlate, chamarré de broderies en or.

Le 1er mai les trois compagnies allaient ensemble tirer l'oiseau sur le pré de l'Ermitage, à perches séparées; ils revenaient en corps solennellement recevoir les vins d'honneur, qu'on présentait aux rois à l'hôtel de ville.

Les géants s'appellent : M. et Mme Goliath ou « Goujas, » Ambiorix, vulgairement nommé « tyrant » et Samson. L'énorme aigle qui les suit, est actuellement représenté à deux têtes en l'honneur de S. A. la duchesse de Brabant.

La veille de la grande procession le magistrat accompagné de M. et Mme « Goujas » se rend à l'église de Saint-Julien, pour assister aux vêpres, que le géant et la géante entendent en dehors de la porte de l'église. Voilà pourquoi on nomme cette cérémonie les fiançailles du géant. On dit que le géant danse pour fêter son mariage.

Après la procession, Ambiorix est conduit au pied de la perche, où le bourgmestre tire pour lui.

fants jouaient le rôle des damnés; la chaudière s'échauffant, les malheureux enfants faisaient des contorsions horribles et jetaient des cris épouvantables; plus ils se lamentaient, plus les Athois les admiraient en disant : Mon Dieu! qu'ils font bien! — Un étranger s'aperçut enfin de la cause qui faisait crier ces enfants, il en avertit, on y remédia, mais trop tard; plusieurs enfants périrent, tous furent estropiés, et la procession, avec cet appareil, ne se renouvela plus (1).

- - -

28 août. — (*Solidago virgaurea*) Saint Augustin.

Il n'y a que deux temples dédiés au plus célèbre des pères de l'Église, auquel nombre de congrégations doivent leur règle et leur nom.

Bien que les Augustins aient possédé autrefois plus de deux mille cloîtres, leur ordre n'existe presque plus aujourd'hui. Il ne leur est resté en Belgique qu'un seul couvent, qui se trouve à Gand.

Les Augustines n'ont pas eu le même sort. Les « Sœurs hospitalières de saint Augustin » possèdent encore six communautés, les « Hospitalières Augustines » cinq; les « Sœurs Augustines » deux; les « Sœurs noires Augustines » deux; les « Chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin » à Bruxelles, celles de « Sainte-George » à Menin, les « Dames anglaises » à Bruges, les « Dames dites de Rousbrugge » à Ypres, les « Dames Augustines » à Waesmunster, les « Sœurs Hospitalières de Notre-Dame à la rose » à Lessines, les « Sœurs Hospitalières dites de Belle » et celles de Saint-Jean » à Ypres,

(1) Clément, t. II, p. 340-2.

celles de « Sainte-Élisabeth » à Moorslede et les « Hospitalières de Saint-Nicolas » à Enghien sont également de l'ordre de Saint-Augustin.

A Renaix, dans la Flandre orientale, se célèbre la fête de saint Hermès, patron de la ville, dont le corps, apporté de Rome vers 860 par l'empereur Louis, fils de Lothaire, attire chaque année une grande affluence de pèlerins, par suite des nombreux miracles qui s'y sont opérés par son intercession. Ce sont surtout les aliénés qui l'invoquent avec beaucoup de succès (1).

---

29 août. — (*Althea flavea.*) Décollation de saint Jean; siut Jan-Baptists onthoofding.

« La Saint-Jean qu'on bat, » comme on dit en France pour désigner ce jour, est à Malines la fête patronale des lanterniers, des tourneurs et des pelletiers.

A la chapelle de la Sainte-Croix, dans la vallée de la Voer, près de Bruxelles se célébrait ce jour la fête de Sainte-Vérone.

Cette vierge, que le peuple appelle vulgairement sainte Véronique, est la sœur de saint Véron dont les dépouilles mortelles reposent à Lembecq. Elle mourut à Mayence au neuvième siècle et son corps fut porté en Brabant, au lieu dit le « Mont de la Sainte-Croix, » et depuis lors « Veronenberch; » il y resta dans sa sépulture primitive, au milieu de la susdite chapelle, qui prit le nom de « Sainte-Vérone. » Le corps fut ensuite furtivement enlevé, à ce que l'on croit.

(1) Gazet, p. 324; K. e. L, 1843, p. 83.

Une source voisine, consacrée à sainte Vérone, avait la réputation de guérir les fièvres, et attirait, le jour de la fête de la Sainte, un grand concours de monde.

Quoique sainte Vérone ne fût jamais canonisée par l'Église, sa fête se chômait pourtant dans l'église de son frère à Lembecq (1).

---

30 août. — (*Amaryllis sarniensis.*) Saint Fiacre; sainte Rose de Lima.

Saint Fiacre, en l'honneur duquel huit églises sont consacrées, est, à Liége comme en France, le patron des jardiniers. On aime à planter des oignons le jour de sa fête.

---

31 août. — (*Adonis autumnalis.*) Saint Raymond, auquel cinq églises sont dédiées.

A Vilvorde, la confrérie de Notre-Dame-de-Consolation fêtait l'anniversaire de son érection qui eut lieu ce jour-là, en 1578. Plus tard on l'unit à celle du Scapulaire.

Le même jour, en 1845, fut érigée dans la même ville la confrérie du Cœur-Immaculé de Marie (2).

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 436-7; Gazet, p. 328.
(2) B. M., p. 180.

SEPTEMBRE.

Le mois de septembre qui a conservé le nom que lui valut la place qu'il occupait dans le calendrier de Romulus, bien qu'il soit depuis longtemps le neuvième mois de l'année, s'appelle en flamand « herfstmaend » (mois de l'automne), « havermaend » (mois de l'avoine), « gerstmaend » (mois de l'orge) et « pietmaend, speltenmaend » (mois de l'épeautre).

Charlemagne donna à ce mois les noms de « herivistmanoth » (mois de l'automne) et de « widemanoth » (mois de la sarclure). Cette dernière dénomination correspond à celle de « veodmonath, » qui chez les Anglo-Saxons désignait le mois d'août.

Le nom anglo-saxon de « hâlegmonath » mois sacré, se rapporte aux sacrifices qui avaient lieu en ce mois.

1er septembre. — (*Sedum telephium.*) Saint Gilles; saint Egide.

Saint-Gilles est très-vénéré en Belgique. Dix-huit églises lui sont consacrées, plusieurs communes portent son nom, et quelques-uns des sanctuaires, qui lui sont dédiés, sont le but de nombreux pèlerinages, les fidèles y affluent de tous côtés pour invoquer l'intercession du saint contre le « cancer » ou « le mal de saint Gilles » (1).

On attribue au jour de sa fête une grande influence sur le temps : on prétend que s'il pleut le 1er septembre il pleuvra durant quarante jours (2).

A Anderlecht on célèbre la dédicace de l'église en souvenir de la première consécration du temple.

A plusieurs reprises on avait embelli et agrandi l'église, qui avait été bâtie au commencement du onzième siècle, mais en 1469 le chapitre résolut de la reconstruire entièrement. On mit immédiatement la main à cette grande entreprise et dès le 7 juillet 1482 l'église fut consacrée en l'honneur de Dieu, des saints Pierre et Paul et de saint Guidon, quoique la construction ne fût entièrement achevée qu'en 1527 (3).

A Bigard, village près de Bruxelles, dont l'église paroissiale est dédiée à saint Gilles, se faisait le jour de ce saint une procession

(1) En France on faisait autrefois passer un enfant malade du « mal de saint Gilles » dans la chemise de son père, et on portait ensuite cette chemise sur un autel du saint (Liebrecht, O. J., p. 240).

(2) Coremans, p. 87.

(3) H. d. E. d. B., t. I. p. 44-48.

solennelle (1) à laquelle assistaient ordinairement la gilde de Capelle-Saint-Ulric.

A Bruges commencent, le jour de « Sint-Gilleken, » les veillées qui ailleurs ne prennent leur commencement qu'à la Saint-Michel, au premier lundi d'octobre, à la Saint-Gal ou à la veille de la Saint-Martin. Le luminaire de l'hiver s'allume pour la première fois et pour ouvrir dignement la longue période de l'année pendant laquelle les ouvriers travaillent à la chandelle, les artisans ou artistes donnent un régal, que l'on appelle « Keersbegieting » arrosement de la chandelle. Autrefois la dame maîtresse donnait à cette occasion un repas, où l'oie, entourée de lumières (lichtgans), jouait un rôle obligatoire (2). De nos jours les cabarets regorgent d'ouvriers qui se croient tenus à faire honneur à la dénomination bachique du jour, en lui donnant une acception par trop littérale. Aujourd'hui ce n'est qu'à Ypres, que la « Keersbegieting » donne encore lieu à une cérémonie qui est fort singulière.

On y place, le soir du premier lundi d'octobre, au milieu de la voie publique, une grande chandelle, autour de laquelle circulent en dansant des guirlandes de jeunes garçons et de jeunes filles. Tout en se tenant par la main, les danseurs et les danseuses font des évolutions en tous sens et présentent parfois, à la lumière des chandelles qui éclairent les groupes, les tableaux les plus ravissants.

Le proverbe picard :

A la Saint-Leu,
La lampe au cleu (clou).

nous atteste que dans le nord de la France le commencement des veillées est également fixé au 1er septembre.

A Dinant, le jour de Saint-Gilles fut pendant longtemps le jour du renouvellement des vingt-et-un jurés, qui composaient le magis-

(1) H. d. E. d. B., t. I, p. 365.
(2) Coremans, p. 34.

trat; l'élection annuelle se transféra ensuite au 22 janvier et plus tard encore au 8 mars.

A Hamme, près de Termonde, les enfants ont la coutume d'habiller ce jour-là une grande poupée, la munissent d'un petit sac et la promènent solennellement par toutes les rues du village, et s'arrêtent devant chaque maison en demandant l'aumône « pour le pauvre saint Gilles (1). »

A Termonde on célèbre la fête patronale de l'église paroissiale de Saint-Gilles, fondée par « Machtildis vrouwe van Dendermonde. »

C'était d'abord un hôpital dédié à saint Gilles, il s'y joignit plus tard un couvent de l'ordre de Citaux, qui dans la suite fut transféré à Zwyvick, village qui prit dès lors le nom de « Saint-Gilles-lez-Termonde » et fut élevé au rang de paroisse (2).

Dans la même ville, la gilde de Saint-Gilles ou de l'arc, qui en 1546 se réunit avec le serment de Saint-Sébastien et en adopta le nom, célébrait en ce jour sa fête patronale.

Charles V lui accorda, l'an 1546, de nouveaux priviléges et abolit les anciens (3).

---

2 septembre. — (*Solidago virgaurea.*) Saint Etienne, roi; saint Lazare : sainte Marguerite de Louvain.

La bienheureuse Marguerite naquit à Louvain vers le commencement du treizième siècle de parents de moyenne condition en fait de fortune, mais riches en vertus, lesquels l'envoyèrent dans sa

(1) Wodana, p. 203.
(2) Maestertius, p. 105.
(3 Maestertius, p. 37-86.

jeunesse servir chez un certain Amand, leur cousin qui tenait une auberge dans la ville et se faisait un devoir de religion d'y recevoir particulièrement les pauvres pèlerins. Marguerite ne s'aquittait pas seulement avec la plus scrupuleuse fidélité de tous les devoirs de son service, mais se faisait encore un plaisir de témoigner sa charité envers les pèlerins. Ayant fait vœu de chasteté perpétuelle, elle eut un très-grand soin d'éviter tout ce qui aurait pu nuire à sa vertu, ce qui lui fit donner le nom de « Fière-Marguerite » qui lui est resté jusqu'aujourd'hui.

Amand et sa femme s'étant proposé d'embrasser la vie monastique, vendirent tous leurs biens. Aussitôt Marguerite résolut de prendre l'habit de l'ordre de Saint-Bernard ; mais quelques scélérats, sachant qu'il y avait dans l'auberge de l'argent provenant des biens qui avaient été vendus, se travestirent en pèlerins, et vinrent demander l'hospitalité pour une nuit seulement. Amand ne pouvant s'empêcher d'exécuter encore cet acte de charité, quoiqu'il eût résolu de se retirer le lendemain au monastère de Villers, leur accorda ce qu'ils demandaient et envoya Marguerite chercher du vin dans une cruche de bois que l'on conserve encore aujourd'hui à Louvain ; à peine fût-elle sortie que les scélérats assassinèrent leurs hôtes. Maguerite de retour au logis, fut d'abord assaillie par les assassins et entraînée hors de la ville avec tout ce qu'ils avaient pu piller dans la maison ; après avoir partagé leur butin ils délibérèrent sur le sort de la jeune fille. Un des scélerats moins cruel que les autres voulut l'épouser pour lui conserver la vie, mais Marguerite aima mieux périr que de rompre son vœu. On lui coupa la gorge et on jeta son cadavre dans la Dyle le 2 septembre 1225. Mais le corps de la martyre n'alla pas au fond de l'eau et flotta contre le courant de la rivière jusque dans la ville même, accompagné d'une lumière céleste et de chants mélodieux. Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans Louvain ; le chapitre de Saint-Pierre, accompagné du duc, de la duchesse, de toute la noblesse et du magistrat vint

enlever le précieux dépôt qu'ils transportèrent processionnellement dans la collégiale de Saint-Pierre. On le mit d'abord dans un cercueil de bois qu'on plaça dans une petite chapelle sise en dehors de l'église, derrière le chœur. Mais comme la dévotion envers la sainte augmenta considérablement vers la fin du dix-septième siècle, on voulut satisfaire au désir du peuple, en faisant dorer la châsse et en l'exposant aux yeux des fidèles ; c'est pourquoi en 1732 on jugea à propos de fermer l'entrée de la petite chapelle, et on la renferma dans l'enceinte de l'église que l'on perça à cet effet.

Les gens du peuple attaqués de maux d'yeux, vont se laver dans la Dyle, persuadés que ses eaux ont été sanctifiées par sainte Marguerite (1).

---

3 septembre. — (*Inula dysenterica.*) Saint Remacle, patron des villes de Marche, Spa, Stavelot et Verviers, auquel vingt-huit églises sont consacrées ; saint Ariste ; sainte Reine ; sainte Séraphie.

Saint Remacle, qui est considéré comme l'apôtre des Ardennes, appartenait à une noble famille du Berri. Entré jeune dans la vie monastique, il fut d'abord chargé d'administrer l'abbaye de Solignac, que saint Eloi venait d'établir dans un de ses domaines, près de Limoges. Au bout de quelques années Sigebert III, roi d'Austrasie, l'appela à sa cour, et en signe de la haute estime qu'il éprouvait pour le pieux moine, qui n'avait pas encore trente ans, il lui confia l'administration d'un monastère récemment établi par lui à

(1) Het leven, doodt ende wonderheden van de salige fiere Margareta van Loven, Loven. — Piot, p. 56-57.

Cugnon. L'élu s'y rendit et il en fut le premier abbé. Pendant les quelques années qu'il séjourna à Cugnon, saint Remacle se construisit, dans le creux d'un rocher, un oratoire où il se rendit fréquemment pour prier. C'est encore aujourd'hui un but de pèlerinage pour les habitants des villages environnants, et il est célèbre par les miracles qu'on dit y avoir été opérés.

Après avoir administré pendant trois ou quatre ans, le monastère de Cugnon, Remacle, dont la réputation de sainteté ne cessait de s'accroître, fut appelé à remplacer saint Amand, sur le siège épiscopal de Tongres. Quelques années plus tard, probablement en 648, Sigebert fonda les abbayes de Malmédy et de Stavelot, et Remacle en fut encore le premier abbé, quoiqu'il n'obtint que vers l'année 660 d'abandonner son siège épiscopal et de se retirer dans son abbaye de Stavelot. Il y donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et y mourut dans un âge peu avancé, vers l'an 677.

Ses restes mortels y sont conservés dans une châsse ou fierte, œuvre d'orfèvrerie qui paraît remonter au onzième siècle (1).

Parmi les propogateurs de la foi évangélique, il en est peu dont l'existence ait été mieux remplie que celle de Remacle; partout, où ce saint apôtre des Ardennes a passé, son nom s'attache à des localités. Il y a toute une série de légendes et de traditions qui depuis la Semoy où le Saint commença ses travaux apostoliques jusqu'à Stavelot où il termine sa pénible carrière, perpétuent le souvenir du séjour qu'il fit en Ardenne.

C'est d'abord la grotte dans la montagne du Pay, près du village de Cugnon qui porte le nom du Saint. On raconte qu'il y possédait une vache qui allait au pâturage avec la « herde. » L'usage imposait à tous ceux qui avaient une pièce dans le troupeau commun l'obligation de fournir à tour de rôle la « mareinde » ou la pitance du pâtre; le Saint quand venait son tour, se contentait d'attacher sa

(1) G. d. V. e. A., t. I, 28-29, 324-8.

contribution à la corne de sa vache et l'intelligent animal ne manquait jamais de la remettre à destination (1).

Un rocher près de Cugnon porte également le nom du Saint.

L'oratoire que saint Remacle se construisit sur les bords de la Warchenne devint le monastère de Malmédy. Un autre qu'il érigea à un endroit qui lui fut indiqué comme un repaire ou étable (stabulum) de bêtes fauves, donna naissance à la célèbre abbaye de Stavelot, qui après une existence de plus de onze cents ans fut détruite pendant la révolution française. Le Saint, dit l'illustre Notger, un de ses biographes, conserva à cet oratoire son ancien nom, se proposant de le transformer en une étable de fidèles.

Les « murs du diable » près de Pepinster sont également en rapport avec la vie de saint Remacle.

Le fameux cénobite étant parvenu à extirper les restes du paganisme dans la vallée de Pepinster, le diable en conçut tant de dépit que par une nuit il se mit à l'ouvrage et construisit, avec les cailloux de la rivière, un mur qui, en arrêtant le cours des eaux, devait noyer en partie le marquisat de Franchimont. Les habitants alarmés prièrent saint Hermès, l'un des patrons du chef-lieu, de venir à leur aide. Le saint les exauça et d'un seul mot culbuta le mur, mais dans son centre seulement. Le reste, formant une sorte de rempart des deux côtés de la vallée de Pepinster demeura debout et porte encore de nos jours le nom de « murs du diable » (2).

Le « pas saint Remacle », qui est une empreinte de pied, que l'on attribue à saint Remacle, se montre encore aujourd'hui non-seulement à Spa, mais aussi sur un rocher aux bords de l'Amblève près de Targnon. Celui de Spa est très-célèbre. Les femmes qui n'ont pas d'enfants font une neuvaine et se rendent chaque jour à la fontaine de Groesbeeck, où elles boivent un verre d'eau en posant un pied dans la cavité qui se trouve dans la roche et que l'on

(1) G. d V. e A., II, 251.

(2) Bovy, II, 48-9. Wolf, N. S., p. 286.

prétend être l'empreinte du pied de saint Remacle. Car la légende raconte que le fervent apôtre s'endormit un jour aux environs de Spa en récitant ses prières accoutumées. Pour l'en punir Dieu laissa s'enfoncer un pied du saint dans la roche. Celui-ci se sentit tellement contrit de son péché et l'expia par tant de pénitences que le Tout-Puissant accorda à cette empreinte la vertu miraculeuse de rendre fécondes les femmes stériles (1).

---

4 septembre. — (*Saponaria officinalis.*) Sainte Rosalie; sainte Candide; sainte Ide.

Il n'y a que trois églises consacrées à sainte Rosalie.

Le premier dimanche de septembre, les dentellières de la rue de Schaerbeek, à Bruxelles, ainsi que plusieurs associations d'ouvriers se réunissent annuellement pour offrir un manteau et des cierges à Notre-Dame de Hal. Un corps de musique accompagne la procession jusqu'à l'estaminet qui porte le nom de « la Tête de mouton » et donne une aubade à chaque église devant laquelle passe le cortège. Les ouvriers sont souvent déguisés, les dentellières sont en habits de fête.

A Hal on trouve un repas servi dans une grange, on y passe la nuit et on rentre le lendemain à Bruxelles dans le même ordre. A la « Tête de mouton, » où la musique attend le retour de la procession, on allume des torches et l'on va de là jusqu'à la Grand'Place, où le cortège se dissout.

(1) G. d. V. e. A., I, 42-43; — Bovy, II, 80; Wolf, N. S., p 227.

Le dimanche après la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste donnait autrefois lieu à la grande et solennelle procession de Notre-Dame-de-la-Fontaine. Cette procession était organisée à Chièvres dans le Hainaut, par la confrérie de Notre-Dame-de-la-Fontaine « de la Chandelle, » érigée dans la chapelle même de la Fontaine. Cette confrérie à laquelle le pape Grégoire XIII accorda, le 20 avril 1581, de nombreuses indulgences, se composait de « sept bandes savoir : de gens d'église, de laboureurs, viniers, bouchers, tanneurs, drapiers et toiliers. » Tous les ans l'une de ces bandes était tenue à tour de rôle de présider à cette procession. Quatre confrères jurés députés choisissaient un roi. Celui-ci orné d'une couronne, d'un sceptre et d'une robe magnifique, ayant à ses côtés six autres confrères vêtus avec le même luxe et suivi de toute sa bande, devait marcher à la tête du cortège (1).

A Hal, on célèbre la kermesse le premier dimanche de septembre.

Les députations, envoyées par les confréries de Notre-Dame de Hal érigées à Bruxelles, à Ath, à Condé, à Namur, à Crépin, à Quiévrain, à Braine-le-Château, à Guissignies et à Santen arrivent dès le samedi soir, celles de la grande gilde de Bruxelles et de la confrérie érigée en 1699 à Saint-Nicolas, au pays de Waes, le dimanche matin, celle de Braine-Lalleud, de Bellingen, Pepingen, Lerbeek et d'autres paroisses, dans l'octave de la Nativité de Notre-Dame.

Le clergé et les membres du magistrat de la ville allaient autrefois au-devant de chacune de ces députations, pour la saluer et l'accompagner à l'église où l'on disait quelques prières et où l'on chantait des vêpres.

Le lendemain chaque députation faisait célébrer une messe, et offrait à l'image de la Vierge une robe ou une somme d'argent équivalente. De son côté la ville lui servait un régal.

La confrérie de Valenciennes, érigée en 1421, offrait annuellement

(1) De Reume, p. 161-2. — Vinchant, Annales du Hainaut, t. III, 136.

une robe précieuse et un cierge de cinq ou six livres, orné d'un écusson à l'image de Notre-Dame et aux armes de Valenciennes.

Dans la procession solennelle qui a lieu le jour de la kermesse, la statue miraculeuse fait le tour de toute la ville et des faubourgs; les membres des différentes députations ont le privilège de la porter tour-à-tour (1).

La kermesse de Louvain avait lieu le même jour. On fait remonter l'origine de cette kermesse à la victoire remportée en 895, sur les Normands, victoire à laquelle on attribue également la fondation de la ville. On célébrait par des fêtes pompeuses l'extermination des barbares, et c'est au jour anniversaire de la bataille que la calvacade « ommegang, » si célèbre pendant le moyen âge, faisait le tour de la ville. Ajoutée à la procession en 1490, elle fut accompagnée du vénérable.

Voici les détails de cette procession tels M. Piot les donne dans son excellente Histoire de la ville de Louvain :

1. Un char de triomphe sur lequel se trouvait la Pucelle de Louvain accompagnée de dix jeunes filles représentant les dix métiers primitifs de la ville. Ce char était entouré d'une cavalcade.

2. Les métiers avec leurs enseignes ou « keersen (2); » chaque métier était précédé de son concierge « knaep » tenant une verge rouge en main. Les métiers marchaient dans l'ordre suivant: les maréchaux, les maçons, les charpentiers, les bouchers, les poissonniers, les tanneurs, les cordonniers, les savetiers, les meuniers, les boulangers, les brasseurs, les couvreurs de tuiles, les tonneliers, les

(1) Historie van O. L. V. van Halle, p. 61-62; De Reume, p. 135.

(2) Par « keers » on comprenait une perche artistement travaillée et ornée à laquelle étaient suspendus les instruments et les produits d'un métier; c'est ainsi que les maçons y suspendaient un équerre, une truelle, compas, etc., les cordonniers y pendaient des souliers, les jardiniers avaient une chapelle dans laquelle étaient Adam et Ève avec le serpent tenant une pomme dans la gueule. On y voyait suspendus des asperges, des carottes, des pommes de terre, etc.

cordiers, les tailleurs, les chaussetiers « kousmakers, » le grand métier, les tondeurs de draps « droogscheerders, » les fripiers, les merciers, les corroyeurs, les marchands en graisse « vettewariers, » plus tard « vetpotten, » les couvreurs en paille, les jardiniers, les marchands de vin « wyntaverniers, » et en dernier lieu les barbiers.

3. Saint Michel avec le diable. Le diable avait la tête verte surmontée d'une paire de cornes; aux reins il avait des grelots qu'il agitait continuellement.

4. Un second char de triomphe sur lequel était Adam et Ève chassés du Paradis par un ange.

Suivaient les personnages les plus marquants de la Bible, pour autant qu'ils eussent quelque rapport avec la Vierge. Chaque métier avait ses personnages à costumer : c'est ainsi que les bouchers devaient habiller :

5. Sara, épouse d'Abraham. C'était une vieille femme assise, ayant trois pains blancs dans la main gauche. De l'autre main elle tenait un écrit. Près d'elle marchait Abraham, tenant d'une main une épée et de l'autre un écrit. A sa droite se trouvait Isaac, son fils, portant une botte de bois. Après ces deux personnages arrivaient deux domestiques conduisant un âne équipé. Devant Sara marchait une égyptienne nommée Agar, portant sur ses épaules du pain et de l'eau; dans la main droite elle tenait un écrit. Du même côté marchait un ange avec un écrit, de l'autre son jeune fils Ismaël (1).

6. Les vanniers « meerslieden » avaient pour leur compte les personnages suivant : Rebecca, épouse d'Isaac, assise sur un chameau et parée comme une jeune fille. D'une main elle tenait une cruche à eau en argent, de l'autre un écrit. Après Rebecca venait sa

(1) Genèse, ch. 15, v. 1-9, ch. 21-22.

nourrice, accompagnée de trois ou quatre jeunes filles, portant des vases d'argent et des ustensiles de ménage (1).

7. Les tailleurs devaient costumer Léa, épouse de Jacob. C'était une femme horrible, aux yeux chassieux ; elle portait des melons. Derrière elle marchaient ses six fils Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, et sa fille unique Dina. Celle-ci était suivie de Zilpha, portant dans ses bras Gad et Azar (2).

8. Les cordonniers avaient pour leur part la belle Rachel, femme de Jacob, tenant en main une idole ; venaient ensuite ses deux fils Joseph et Benjamin, suivis de la servante Bilha, conduisant ses deux enfants Dan et Nephthali (3).

9. Thamar, la bru de Juda armée d'un bâton auquel était suspendue une bague en or. Venait ensuite un berger portant une brebis sur le dos. Il avait sur le front un écrit et en portait un second dans la main. Six campagnards, hommes et femmes, le suivaient portant également chacun un écrit. Ces personnages étaient équipés par les bouchers qui vendaient de la viande de mouton (4).

10. Les chaussettiers costumaient Asenath, épouse de Joseph. Elle était vêtue à l'égyptienne, comme une demoiselle de bon ton ; ses deux enfants Manasses et Ephraïm la suivaient (5).

11. Marie, sœur de Moïse et prophétesse, qui jouait du tambourin. A sa suite venaient un grand nombre de femmes juives battant également du tambour. C'étaient les couvreurs en tuiles qui costumaient ces personnages bruyants (6).

12. Therlies, femme de Moïse. C'était une négresse costumée en reine, ayant en main une bague garnie de pierreries. Elle était suivie

(1) Gen., ch. 24.
(2) Gen., ch. 29-35.
(3) Gen., ch. 30-35.
(4) Gen., ch. 38.
(5) Gen., ch. 41, v. 45.
(6) Gen., ch. 41. v. 50-51.

de quelques nègres et négresses, ses domestiques (1). Ce groupe était à la charge des poissonniers (2).

13. Séphora épouse de Moïse, devant elle se trouvait un petit enfant nu, couché sur un coussin; elle le circoncisait au moyen d'une paire de ciseaux. Tout près se trouvait une épée nue, et derrière elle se tenait Moïse portant les deux tables des dix commandements et une verge. A ses côtés marchait un enfant nommé Gerson, suivi de cinq ou six autres enfants (3). Ils étaient habillés par les barbiers.

14. Raäl (Rahal), la cabaretière et femme de Salomon, tenant d'une main un écheveau de fil de soie et de l'autre un paquet d'étoupes; elle était suivie de deux hommes représentant les espions de Jéricho porteurs d'écriteaux; suivaient quatre hommes armés, dont le chef portait un écrit (4). C'étaient les boulangers qui étaient chargés d'équiper ces personnages.

15. Axa (Housa) montée sur un mulet, bien vêtue et ayant en main une fontaine et un écrit; elle était accompagnée de Caleph (Calep), son père et d'un jeune homme armé et portant un écrit. Suivaient deux domestiques (5). C'étaient les épiciers (vetpotten) qui avaient la charge de ces costumes.

16. Le grand métier avait pour son compte: Débora, femme de Lappidoth; habillée en prophètesse, elle portait d'une main un livre et de l'autre un sceptre. De la selle du cheval qu'elle montait, sortait un palmier qui ombrageait sa tête. Des veuves, des orphelins et autres personnes la suivaient en lui adressant des pétitions (6).

17. Les maréchaux habillaient Jahel, épouse d'Aber (Heber);

(1) Exod., c. 15, v. 20.
(2) Nom., 12, v. 1.
(3) Exod, ch. 4, v. 25.
(4) Jos., ch. 2, v. 1.
(5) Jos., 15, v. 16-17.
(6) Jug., ch. 4, v. 4-5.

d'une main elle tenait un long clou bien aigu et de l'autre un marteau et un écrit. Près d'elle marchait le capitaine Sisera (Sisara) tout armé; un clou lui perçait la tête. Il était suivi de six hommes armés (1).

18. De la part des meuniers : Thèbes richement costumée, portant en main une pièce de meule, près d'elle s'avançait le roi Abimelech, ayant également sur son casque une pièce de meule ensanglantée. A ses côtés marchait un archer portant une épée ensanglantée qu'il dirigeait vers la gorge du roi ; ils portaient tous deux des écrits. A la suite du roi venaient ses pages avec des hommes d'armes (2).

19. De la part des savetiers: la femme de Manuë (Manoah) richement habillée, à sa droite marchait un ange, à sa gauche son époux. Chacun de ces personnages portait un écrit (3).

20. De la part des tisserands : Noëmi (Nahomi), veuve d'Elimelech (Elimélec), assise dans une attitude de tristesse; plusieurs femmes et domestiques la suivaient avec des écrits (4).

21. De la part des couvreurs en paille : Ruth assise comme une femme qui va partir pour la récolte, un chapeau de paille sur la tête et un écrit en main ; près d'elle Booz avec un écrit, des moissonneurs avec leurs faucilles les suivaient; derrière ces personnages on voyait des servantes allant à la récolte et portant des sangles de paille de seigle (5).

22. De la part des fripiers : Anne, mère de Samuël, décemment costumée, levant les yeux au ciel; elle portait un écrit. Près d'elle marchait une méchante femme Phenenna (Péninna) accompagnée de ses enfants et lui reprochant avec amertume sa stérilité. C'était un

(1) Iug., c. 4, v. 21.
(2) Iug., c. 9, v. 53-54.
(3) Iug., c 13, v. 3.
(4) Ruth., c. 1, v. 3-13-14-20.
(5) Ruth , c. 1, v. 3-4.

personnage très-bruyant. Derrière Anne marchait son mari Helcana (Elkana) qui la consolait (1).

23. De la part des charpentiers : Michal (Mical, fille de Saül) (2), couronnée en reine et portant sur ses genoux un mannequin doré, dont la tête était couverte d'une peau de chèvre; elle portait un écrit; venait ensuite son père Saül, puis un homme équipé comme le maïeur et suivi de plusieurs domestiques et gendarmes (3).

24. De la part des tanneurs : Abigaïl, épouse de Nabal, le personnage habillé avec une certaine recherche, montait un âne et portait un écrit; devant elle marchaient quatre ou cinq ânes chargés de pains, de viande, de pois, de fèves et autres légumes. Cinq jeunes servantes portant des comestibles la suivaient (4).

25. De la part des teinturiers ou « verwers » (5): une femme de Téma (Tékah la Tékohite) assise tristement avec un écrit. Derrière elle venait le grand-capitaine Joah tenant un écrit et suivi de quatre de ses parents (4).

26. De la part des brasseurs : une femme de la ville d'Abel portant une tête tranchée et la présentant à Joah avec un écrit; elle était suivie d'un guerrier accompagné de plusieurs gens armés, tenant des écrits (7).

27. De la part des jardiniers : Bethsabée (Bath-Sébah), épouse de David et mère de Salomon, suivie du gentilhomme Adonius, richement vêtu et portant un écrit (8).

28. De la part des maçons : Abisag, la Sunamite, épouse de

(1) Samuël, l. 1, ch. 1, v. 6-7.

(2) Mical n'était pas fille de Saül, mais femme de David.

(3) Samuël, l. 1, ch. 19, v. 11.

(4) Samuël, l. 1, ch. 25, v. 18.

(5) Sous le nom de « verwer » on comprenait ceux qui teignent les étoffes et ceux que l'on nomme aujourd'hui « peintres en bâtiments. »

(6) Samuël, l. 2, ch. 15, v 12.

(7) Samuël, l. 2, c. 20, v. 21.

(8, Rois, l. 1 , c. 1, v. 10.

David, suivie de cinq ou six messagers de ce roi portant des sceptres (1)

29. De la part des charpentiers : la veuve de Sarepta; cette femme pauvrement habillée était assise et tenait en main deux bois en forme de croix avec un écrit; elle était suivie des deux prophètes Jonas, portant en main une baleine, et Élisée Tisbite tenant un écrit (2).

30. De la part des tonneliers : la veuve du prophète Abdias, ayant sur les genoux un tonneau qu'elle remplissait d'huile; derrière elle ses deux fils, tenant chacun un tonneau et suivis de plusieurs femmes, leurs voisines (3).

31. De la part des foulons : la femme de Sunem portant sur les genoux un enfant mort. Elle était suivie de Giëzi (Guhéazi) tenant horizontalemennt dans la main un bâton avec lequel il tâchait de ressusciter l'enfant. Derrière ce personnage venait Élisée portant d'une main un pot à eau et de l'autre un écrit. Il était suivi de cinq garçons, dont le premier tenait une hache, le second un pot avec des herbes rustiques, le troisième de la farine, le quatrième un bouclier sur lequel se trouvaient vingt pains, et le cinquième une salière (4).

32. De la part des marchands de vin : la fille d'Astruges (Astyages) couronnée et vêtue en reine. Une branche de vigne sortant de son corps s'élevait jusqu'au dessus de sa tête. Elle était suivie d'un roi avec son fils Astruges, roi de Perse, entouré de savants. Ces derniers, ainsi que le roi, portaient des écrits (5).

33. De la part des passementiers « borduerwerkers » : Sara, costumée en fiancée et portant deux bourses. Devant elle marchaient

(1) Rois, l. 1, c. 1, v. 2-3.
(2) Rois, l. 1, c. 17, v. 10.
(3) Rois, l. 2, c. 4, v. 1-6.
(4) Rois, l. 2, c. 4, v. 29-34.
(5) Voir l'histoire de Justin, c. 10.

deux pèlerins, dont le premier, ayant des ailes comme un ange, portait un poisson; le second conduisait un chien et portait un écrit. Derrière Sara venaient des domestiques et des servantes conduisant des vaches, des cochons, des brebis, des chèvres, etc. (1).

34. De la part des peintres : la belle Suzanne, femme de Joachim, assise et se tordant les mains de désespoir; elle avait un écrit. Deux suivantes la précédaient; la première portait une bouteille d'eau de rose, l'autre une boîte d'épiceries. Elles étaient suivies des deux juges Sedechias et Achas, dont l'un portait un écrit, l'autre une pierre pour lapider Suzanne, entourée de prêtres. Autour de ce groupe couraient des juifs pour lapider la condamnée. Ensuite venait le prophète Daniël, puis Joachim et Helchias avec des femmes, portant tous des écrits (2).

35. De la part des vitriers : Anne, épouse du vieux Tobie, portant sur les genoux un rouet à filer. Derrière elle, le vieil aveugle Tobie, conduit par un jeune homme, et portant un écrit.

36. De la part des tondeurs : Judith, tenant d'une main une épée et de l'autre la tête d'Holopherne; à côté d'elle marchait sa suivante Abra et à sa suite le prêtre Joachim avec d'autres prêtres. Puis s'avançait Ozias, prince du peuple d'Israël, suivi d'Achior. Des hommes et des femmes du peuple fermaient le groupe. Tous ces personnages, à l'exception de Judith et de la suivante, portaient des écrits (3).

37. De la part des corroyeurs « tissche-makers » : la belle Esther, épouse d'Assuérus, habillée en reine, deux demoiselles portaient la queue de sa robe. Venait ensuite le vieux Mardochée, montrant à Esther une lettre. Tous deux portaient un écrit. Derrière lui venaient des femmes en pleurs (4).

(1) Tob., c. 6.
(2) Dan., c. 13.
(3) Judith, c. 33, v. 12.
(4) Esth., c. 4-5.

38. De la part des ouvriers en marquetterie « legwerkers » : la mère des sept Machabées, ornée d'une couronne et tenant en main un écrit. Elle était suivie de ses sept fils et de leurs bourreaux (1).

Le reste du cortége n'était plus à la charge des métiers.

39. Un char de triomphe représentant la verge de Jessé ou l'arbre généalogique de la Vierge Marie.

40. Un char de triomphe sur lequel était représentée l'annonciation de la Vierge.

41. Un char de triomphe figurant l'étable de Bethléem avec la naissance du Christ.

42. Les trois Mages, assis chacun sur un chameau.

43. Sept grands chameaux montés par des enfants.

44. Un char de triomphe représentant l'ascension du Christ.

45. Un char de triomphe représentant la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte.

46. Un char de triomphe représentant l'assomption de la Vierge.

47. Un char de triomphe en forme de tour représentant le chœur des anges.

48. L'ordre des Capucins.

49. Les Carmes.

50. Les Augustins.

51. Les frères Mineurs.

52. Les Dominicains.

53. Les moines de l'abbaye de Sainte-Gertrude.

54. Ceux de l'abbaye de Parc.

55. Ceux de l'abbaye de Vlierbeek; chacune de ces abbayes avait des pages portant des coussins en velours sur lesquels s'agenouillaient les abbés pendant le temps qu'on donnait la bénédiction.

56. Les chanoines de Saint-Pierre.

57. Le clergé de Saint-Pierre, précédé des enfants de chœur portant chacun un drapeau.

(1) Mach., l. 2, p. 7.

58. Le Vénérable.

59. L'image miraculeuse de la Vierge portée par seize jeunes gens et précédée de quatre flambeaux et de quatre musiciens.

60. L'Université, composée des bedeaux, du recteur magnifique, des docteurs en théologie, en droit et en médecine, des régents des quatre pédagogies, des professeurs, etc.

61. Le cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymon (1) « de vier Aymons-kinderen. » Il était orné des armoiries de ses maîtres, consistant en gueules, au chef de même et chargé de trois pals d'azur variés d'argent. Le manuscrit, dont M. Piot a tiré les détails de la procession, appelle le destrier « Voelbayaert, » et nous a transmis cette chanson flamande qui a plutôt trait à la kermesse de Louvain qu'aux fils Aymon :

SANCK OVER DE VIER AYMONS KINDEREN.

Compt al ter kermis wie ghy syt,
'T is nu al vreucht en al jolyt.
Die men in langen niet en sach
Syn hier vergeert op eenen dach.

Syt willecom nu alle ghelyck,
Heer, vrouw en knaep, arm ende ryck.
Wie dat zy zyn 't zy van wat staet
Wy en begeeren niemant quaet.

Maer wacht u wel tot elcken heer
Van die schouvaegers sonder leer,
En die daer lagen dach en nacht
Dat sy niet met en hebben bracht.

Hier mede sluyten wy ons liet,
Maer en vergeet d'accyse niet;

(1) On dit qu'en l'an 500, le duc de Brabant, Charles Nason (héritier d'Austrasius Brabon) avait une fille appelée Veraia, qui épousa Haymon, seigneur des Ardennes, et en eut quatre fils Renaud, Roger, Olivier et Adalard.

Weest dan vrolyck in 's Lovens pleyn,
God ter eeren en zyn Moeder reyn.

Un almanach de Louvain de 1754 dit que Bayard, orné des armoiries d'Hellyman, était monté par les quatre enfants Hellyman, suivis du roi Charles (Charlemagne) qui les combattait à cheval.

Devant Rosbeyaert, dansait un « Moeselaer » (jeune homme qui jette des fleurs et des herbes).

62. Charlemagne.

63. Le grand géant Hercule, monté sur un cheval noir, et suivi de ses deux domestiques.

64. La belle Megera, épouse du Géant, montait un cheval blanc et portait sur le poing gauche un faucon, derrière elle un singe faisait des cabrioles.

65. Un fils et une fille des Géants.

66. « Kinnebaba in den rollewagen. » C'était un enfant dans une roulette. Il marchait tantôt en avant tantôt à reculons.

67. La nourrice de l'enfant au berceau.

68. L'enfant au berceau.

69. Le grand éléphant monté par les quatre parties du monde.

70. Le grand serment.

71. Les arquebusiers, précédés d'un homme perché sur deux longues jambes de bois et portant un enfant sur le dos. Il représentait Saint-Christophe avec l'enfant Jésus. Il était accompagné de l'ermite Cucufas portant une lanterne. De petits diablotins traînaient des caissons et des canons qu'ils déchargeaient, lorsque le curé donnait la bénédiction.

72. Le serment de l'arc.

73. Le serment de Saint-Georges.

74. Le comte de Louvain avec toute sa suite à cheval.

75. Un char de triomphe avec la comtesse entourée des sept familles patriciennes et des Peetermans de Louvain.

76. Le magistrat composé des huit chef-doyens des drapiers avec leurs secrétaires et leurs concierges « knapen; » les deux concierges de la ville; les greffiers ou clercs du registre; les quatre receveurs; les six secrétaires de la ville; les deux pensionnaires; les dix-neuf jurés du conseil; les sept échevins; le maïeur avec sa « brak » (1) rouge marchait entre les deux bourgmestres; enfin les sergents du maïeur.

77. Le cortége était fermé par un grand dragon avec Sainte-Marguerite et Saint-George.

Cette manière de faire la procession fut en vogue jusqu'en 1681. Depuis il n'y eut plus que les serments avec Saint Christophe, Cucufas et les diables qui en fissent encore partie. L'université et les magistrats l'accompagnaient également.

Mais le 10 mai 1786 Joseph II ayant défendu sévèrement les processions avec des images et de la musique, ni les serments, ni les métiers ne purent plus mettre leurs costumes.

Lors de la révolution brabançonne on abandonna cette défense et la procession eut lieu comme depuis 1681, avec cette différence cependant que les concierges des serments portaient seuls des costumes à l'espagnole.

Pendant la révolution française et depuis 1795 il n'y eut plus aucune espèce de procession, et elle resta oubliée jusqu'en 1831.

Tous les objets, chars de triomphe, statues, etc., ont été vendus le 24 juillet 1779. La tête du géant qui passait pour un chef-d'œuvre fut conservée à l'hôtel de ville jusqu'au jour où les Jacobins la brûlèrent avec une partie des archives et des anciennes armures et bannières des serments. La tête de Megara existe encore (2).

Une procession également célèbre par les géants qui y figurent,

(1) Ornement en drap écarlate que le maïeur portait sur ses épaules, espèce d'écharpe.

(2) Piot, 15-23.

est celle qui sort le même jour à Wetteren dans la Flandre orientale.

A Saint-Nicolas, dans le pays de Waes, le premier dimanche de septembre les ouvriers des fabriques commencent une espèce de kermesse à laquelle ils consacrent tout ce qui reste d'argent dans leur grande caisse de prévoyance dont le compte annuel se rend vers la fin d'août.

Cette caisse commune a été fondée pour subvenir aux besoins des ouvriers et de leurs familles en cas de maladies ou de mort. Chaque ouvrier y contribue en proportion de ses gages et y paye, en outre, les amendes imposées pour toute infraction aux règlements qu'ils se sont donnés eux-mêmes.

S'il n'y a eu durant l'année que peu de maladies, l'encaisse suffit souvent pour fournir à toutes les dépenses qu'exigent huit jours d'amusement et des festivités.

---

5 septembre. — (*Agaricus campestris.*) **Saint Bertin, abbé; saint Laurent-Justinien.**

Saint Bertin, abbé de Sithiu, un des fondateurs de cette maison célèbre, qui porta depuis lors son nom, est patron de deux paroisses situées dans le diocèse de Bruges (1).

(1) B. M., p. 186.

---

6 septembre. — (*Apargia autumnalis.*) Saint Donatien ; Saint Zacharie.

A Namur, le mardi après le premier dimanche de septembre la confrérie de Notre-Dame de Hal se rend à l'église de Saint-Loup pour y prendre l'image de Notre-Dame de Hal et la reconduire processionnellement dans l'église paroissiale de Notre-Dame.

Cette confrérie, érigée dans l'église des Récollets, envoie tous les ans, une députation à Hal le vendredi qui précède le premier dimanche de septembre.

Avant le départ, on porte processionnellement l'image de Notre-Dame de Hal à l'église de Saint-Loup où elle reste jusqu'au retour des pèlerins. Avant la révolution la procession qui accompagnait jadis l'image se dirigeait d'abord vers l'église des Dominicains.

L'image était précédée d'un des plus beaux habits de la dite Vierge, porté en guise de gonfalon par une jeune personne parée avec le plus grand luxe à la mode régnante ; à ses côtés étaient deux autres demoiselles tenant chacune un coin de cet habit pour qu'il parût étendu et bien déployé. Deux jeunes cavaliers, montés sur des chevaux de parade et portant chacun un étendard précédaient les jeunes filles ; le reste du cortège était magnifique à l'avenant.

On entrait dans l'église des Dominicains pour y déposer l'image de la Vierge ; puis les jeunes filles montaient en voiture avec deux Pères Récollets, pour se rendre à Hal.

Le dimanche la procession de Namur étaient reçue en cérémonie par le clergé de Hal qui la conduisait à l'église de Notre-Dame, où l'on faisait offrande de l'habit à la Vierge, en se rédimant tout de suite après par une aumône ; l'un des Récollets de Namur faisait ensuite un sermon. Après la cérémonie on retournait à Namur, où le cortège se formait de nouveau depuis les Dominicains jusqu'aux Récollets.

7 septembre. — (*Aster solidaginoides*). Saint Cloud; saint Hilduard; saint Madelbert; sainte Reine; veille de la Nativité de Notre-Dame; instituée vers 722 par Grégoire II.

Saint Cloud, que l'on invoque contre les clous, est à Liége et en quelques autres villes le patron des couteliers (1).

Saint Hilduard, exilé par les intrigues d'une faction puissante de son diocèse, situé en France, se réfugia à Rome, et y reçut de saint Pierre dans une révélation l'ordre d'évangéliser les cantons encore idolâtres de la Flandre. Il n'hésita point à accepter cette mission et partit en 733 pour la Flandre avec deux disciples. On lui indiqua non loin des bords de l'Escaut le canton où se trouvait déjà le village de Ticlivinum qu'on nomme aujourd'hui Dickelvenne, comme entièrement payen ; après des peines infinies ce saint apôtre convertit le seigneur et tous les habitants de cette partie du comté d'Alost. Le seigneur, d'après le conseil du saint évêque, fonda un monastère, où il prit l'habit religieux et où il vécut depuis lors dans toutes les austérités de la pénitence. Saint Hilduard gouverna lui-même jusqu'à sa mort ce monastère (2).

Il bâtit dans le voisinage un couvent de femmes, dont il confia la direction à sainte Christine. Bien que sa fête soit marquée au 29 décembre, on la célèbre dans le diocèse de Gand le 7 septembre, jour de la translation de ses reliques à Termonde, où le saint évêque devint patron secondaire du chapitre de Notre-Dame (3).

La chambre de rhétorique « de Leeuwerck, » l'alouette, à Ter-

(1) Salgues, I, 154.

(2) Le couvent fut transféré, dans le douzième siècle, à Grammont, où il prit plus tard le nom d'abbaye de Saint-Adrien.

(3) De Smet, M. d. M., p. 320-2; De Smet, p. 101-2.

monde, qui honorait saint Hilduard comme son patron, chômait sa fête très-solennellement. Cette association, dont les chartes ont été perdues à l'époque des troubles, prétendait tirer son origine de l'ancien serment des escrimeurs (Schermers-gilde) qui avait été supprimé (1).

En Brabant et dans le pays de Limbourg on considère saint Hilduard comme le patron des noyers. C'est pourquoi on aime d'abattre les noix pendant la semaine qui précède ou qui suit le jour de sa fête (2).

Saint Madelbert est très-vénéré à Celles, village du doyenné de Waremme dans le diocèse de Liége, dont l'église paroissiale lui est consacrée.

Sainte Reine, dont le nom était autrefois écrit et prononcé « sainte Rogne, » est invoquée contre la rogne (3).

A Louvain, la célèbre Université, dont l'érection fut autorisée par un bref du pape Martin V, en date du 9 décembre 1425, fête l'anniversaire de son installation solennelle qui eut lieu le 7 septembre, l'an 1426. Cette docte académie qui a toujours compté de grands savants au nombre de ses professeurs, s'est illustrée de tout temps par la multitude de sommités littéraires qui y ont puisé leur science. Chaque nouveau docteur, immédiatement après sa promotion, devait aller déposer ses hommages au pied de la Vierge dans la collégiale de saint Pierre ; cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui, ainsi que l'ancien serment conçu en ces termes : « Je promets aussi de défendre de tout mon pouvoir le culte et l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, patronne de cette Université (4). »

(1) Maestertius, p. 38.
(2) Coremans, p. 87.
(3) D. d. O. I., 128.
(4) B. M., p. 188.

8 septembre. — (*Aster amellus.*) Fête de la Nativité de la Vierge.

A part la Nativité de saint Jean-Baptiste, l'Église ne célèbre que celle de Jésus-Christ et celle de sa mère, le nom de « Natalices » ou « nativité » (*Natalitio sanctorum*) donné à la fête des saints désigne ordinairement le jour de leur mort.

Ce ne fut que vers la fin du septième siècle que le pape Sergius I, étendit à toute l'église catholique la fête de la Nativité de la Vierge qui se célébrait déjà depuis trois siècles dans l'Anjou.

Parmi le grand nombre de sanctuaires de Marie pour qui ce jour est la fête principale de l'année, il faut citer Notre-Dame dite « Ara lunæ, » inaugurée à Arlon, en 1654, dans l'église des Capucins (1); Notre-Dame de la Potterie à Bruges, où se vénère la plus ancienne image miraculeuse de la ville, le premier miracle s'étant opéré en 1009 (2); Notre-dame de Deynsbeke, près de Sotteghem, dont nous aurons encore l'occasion de parler; Notre-Dame au Cerisier à Edelaer (3); enfin Notre-Dame de Nazareth, à deux lieues et demie de Gand, où le concours des pèlerins, surtout pendant la quinzaine solennelle qui commençait le 8 septembre, était autrefois si grand qu'il pouvait être comparé à celui que l'on remarque à Hal dans les plus grandes solennités (4).

A Bruxelles, la confrérie de la « Vierge de Lorette, » érigée canoniquement en 1648, et dont personne ne pouvait être membre, à moins d'avoir fait le voyage de Lorette, faisait autrefois, le jour de la Nativité de la Vierge, une procession dans laquelle les confrères

(1) De Reume, p. 18-20.

(2) De Smet, M. d. M., p. 144-146.

(3) V. 7 mai.

(4) De Reume, p. 14-17.

portaient en main une petite bannière en papier avec l'effigie de la chapelle de Lorette (1).

Une autre confrérie de la même ville, érigée à l'église de Saint-Nicolas sous le titre de Notre-Dame de la Paix, célèbre le même jour sa fête principale.

Dans la chapelle dite « au Bois » ou « la Maison Haute » (de Capelle in den bosch genaemt het Hooghuys), près de Wolverthem en Brabant on célèbre l'installation de l'image miraculeuse de la Vierge. Un chien auquel cette petite statue était jadis attachée, parut vers l'an 1682 entouré de lumière. L'événement fit du bruit, un grand concours de monde afflua vers cet endroit; des miracles s'y opérèrent et bientôt, avec le produit des offrandes des pèlerins, on put y bâtir une chapelle, le 2 juillet 1695, la statuette de la Vierge fut portée processionnellement de l'église de Wolverthem dans la chapelle qui n'était pas encore achevée. Lors des troubles de la guerre elle fut replacée dans l'église paroissiale; on ne l'installa définitivement dans la chapelle, qui était alors couverte, que le jour de la Nativité de Notre-Dame.

Les petites bannières et les jetons distribués aux fidèles devaient porter d'un côté l'image de la Vierge, de l'autre celle de saint Norbert. (Sentence datée du 12 mars 1700) (2).

A Hollebeke on célèbre avec beaucoup de solennité la neuvaine de la Nativité de Notre-Dame.

L'image miraculeuse de la Vierge fut d'abord, comme beaucoup d'autres, attachée à un arbre de la forêt voisine de la paroisse : elle était connue comme la protectrice de tous ceux qui venaient lui exposer leurs besoins.

Vers le commencement du dix-septième siècle, on y construisit une chapelle et on pratiqua dans le bois un chemin assez large pour

(1) Schayes, p. 205; De Reume, p. 320-1.
(2) H. d. E. d. B., t. II, 322-3.

qu'on pût porter la sainte image dans la procession annuelle, qui avait lieu le jour de la Nativité.

Les nombreuses bénédictions qu'on y obtenait par l'intercession de Marie augmentèrent de jour en jour la dévotion des fidèles; en 1630, on bâtit près de la chapelle une église paroissiale sous le nom même de la Nativité de Notre-Dame.

Les chapelles de Hollebeke, de Linzelles et de Dadizeele, paroisses qui sont distantes de trois lieues l'une de l'autre, étaient également fréquentées par les pèlerins; le peuple, qui les visitait alternativement, appelait ce triple pèlérinage la dévotion des trois Maries.

Sous le règne de Joseph II, la chapelle de la Vierge, à Hollebeke, fut annexée à l'église; mais la dévotion des fidèles ne s'affaiblit point. Les parents y implorent particulièrement le secours de Marie pour les enfants qui souffrent par suite d'hernies ou de maladies intestinales (1).

A Lebbeke, près de Termonde, a lieu une procession solennelle où l'on porte la statue de Notre-Dame; les habitants les plus considérables de la ville de Termonde se disputent l'honneur d'être parmi les porteurs. Après le grand jubilé, célébré en 1767, on institua une neuvaine qui commence le 8, et finit le 17 septembre.

C'était à l'occasion de cette procession que la chambre de rhétorique qui existait jadis à Lebbeke, représentait presqu'annuellement différentes pièces ou « spelen » en vers, soit à cheval soit sur des tréteaux (2).

A Lombeek-Notre-Dame, commune située à trois lieues et demie de Bruxelles et qui doit son nom à une statue miraculeuse de la Vierge, honorée dans l'église paroissiale, la fête de la Nativité attire de nombreux pèlerins.

(1) De Smet, M. d. M , p. 322-324.

(2) De Smet, p. 19-30; O.-L.-V. van Lebbeke by Dendermonde, t' Antwerpen; Maestertius, p. 128

Cette statue est aussi célèbre par son antiquité que par ses miracles. La tradition assure que la Vierge traça elle-même le plan de l'église où son image est honorée; et que Jean de Lombeek ayant formé le dessein de faire construire ce sanctuaire, mais ne sachant où prendre les matériaux nécessaires, trouva sur l'indication de Marie une carrière qui se referma aussitôt après l'achèvement de l'édifice.

Pendant les guerres, ajoute la légende, la statue vénérée fut transportée à Hal, et à cette occasion les habitants de cette ville obtinrent, que leur procession précéderait celle de Lombeek, dont l'époque fut fixée au 8 septembre; ils promirent en retour qu'ils donneraient tous les ans une robe à la statue de Notre-Dame de Lombeek (1).

A Gand c'est surtout au sanctuaire de Notre-Dame aux Rayons ou de la Couronne d'Étoiles (O.-L.-V. ter Radien ou van het Sterren Kransken) que l'on trouve pendant l'octave de la Nativité de la Vierge la plus grande affluence de pèlerins.

La confrérie qui possède l'image miraculeuse honorée sous le nom de Notre-Dame aux Rayons, est sans doute la plus ancienne de toutes les associations pieuses qui ont été érigées sous ce nom dans les deux Flandres. Elle existe depuis le commencement du treizième siècle dans la magnifique cathédrale de Gand, qui n'était alors que l'église paroissiale de Saint Jean-Baptiste; plusieurs indulgences tant plénières que partielles, lui ont été accordées (2).

A Malines, la célèbre confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs avait autrefois l'habitude de donner tous les ans le jour de la naissance de Marie un banquet fraternel.

Dix proviseurs devaient seuls servir à table. La salle était décorée d'une statue de la Vierge, devant laquelle, après le repas, on chantait

(1) De Reume, p. 48-51 ; H d. E d. B , t I, 266-272.
(2) De Smet, M d. M., p. 258-9.

en fléchissant le genou le « Salve Regina ». Cet antiphone fini, le président de la confrérie congédiait les confrères en disant : « Ite domi fratres; satis haustum est. Ite sodales! » (Allez-vous-en, mes frères; on a assez bu; allez-vous-en, convives) (1).

A Mons, la confrérie érigée au quinzième siècle dans l'église de Saint Nicolas-en-Havré sous l'invocation de Notre-Dame du Mont-Serrat, célébrait son jour de fête, fixé à la Nativité, par une procession solennelle, suivie d'une octave en l'honneur de la Vierge (2).

A Montenaeken, commune de la province de Liége, la petite chapelle de Steps, aujourd'hui presque ruinée attirait anciennement, le 8 septembre, un immense concours de fidèles. On s'y rendait pour y invoquer l'intercession de « Notre-Dame de Steps » ou « de Montenaeken », dont la statue fut transportée, en 1467, dans l'église cathédrale de Liége. C'était à cette image miraculeuse que les Liégeois attribuaient la victoire éclatante qu'ils remportèrent, en 1213, au milieu de la plaine où s'élève le sanctuaire antique dédié à Notre-Dame de la Nativité » (3).

A Namur, la collégiale de Notre-Dame avait anciennement, en ce jour, une grande fête avec exposition de reliques.

Parmi les sanctuaires du Pays de Waes celui de Nieukerke est le plus fréquenté pendant l'octave de la Nativité.

L'image miraculeuse qu'on y vénère est communément appelée l'image de Notre-Dame au Bois, ou « O. L. V. ten Bossche, » apparemment parce qu'elle a d'abord été attachée à quelque arbre.

La chapelle où elle fut placée postérieurement, paraît avoir été antérieure à la paroisse même, qui ne fut érigée que vers la fin du treizième siècle : elle exista jusqu'à l'invasion française. Depuis, la sainte image repose dans l'église paroissiale, dédiée elle-même à la

(1) Van Alkemade, t. II, 16.
(2) De Reume, p. 386-7.
(3) De Reume, p. 354-5.

Mère de Dieu ; rarement il se passe une semaine sans que beaucoup de pèlerins y viennent implorer le secours de Marie.

Un autre sanctuaire très-célèbre de la Vierge que le Pays de Waes possédait au moyen-âge n'existe plus. Il était situé dans les environs de Kieldrecht près d'un lieu, d'abord sauvage et inculte, nommé Hulsterloo, d'où lui vint le nom de Notre-Dame d'Hulsterloo. Si l'on en croit une tradition, l'image miraculeuse qu'on y vénérait, avait d'abord été honorée à Arras; mais comme les habitants avaient entièrement négligé son culte, elle avait été transportée par les anges à cette extrémité du Pays de Waes. Les comtes de Flandre ayant donné le domaine à l'abbaye de Tronchiennes, celle-ci y fit bâtir un prieuré et le pèlerinage d'Hulsterloo devint de plus en plus fameux. Mais le prieuré et le sanctuaire furent dévastés par les iconoclastes, et ni l'un ni l'autre ne se releva de ses ruines (1).

A Sotteghem se fait, l'un des jours de l'octave de la Nativité de Notre-Dame, une procession solennelle en mémoire de l'épidémie dont la ville eut à souffrir, en 1742, et dont elle fut délivrée par l'intercession de Notre-Dame de Deynsbeke.

Cette statue, faite d'après la tradition d'un fragment de la Vierge d'Afflighem, brisée par les iconoclastes, se vénère depuis 1750 sous le nom de « Consolatrice des affligés » à l'église de Deynsbeke, près de Sotteghem; elle est particulièrement invoquée contre les fièvres malignes et les maladies épidémiques.

Une confrérie a été érigée en son honneur; les membres jouissent de grandes indulgences accordées en 1753, par le pape Benoît XIV (2).

A Tongerloo, dans la plus connue des abbayes Norbertines en Belgique, abbaye qui fut érigée en l'honneur de la Vierge, vers 1130, par Gilbert, riche propriétaire de la Taxandrie; avait lieu le

(1) De Smet, M. d. M., p. 280-282.
(2) De Reume, p. 175-6.

même jour une procession magnifique qui attirait jadis toute la population des environs (1).

A Vilvorde se faisait en ce jour la grande procession ou l'ommegang de la ville.

---

9 septembre. — (*Solidago canadensis.*) Saint Omer; saint Adrien; saint Pierre Claver; saint Gorgone.

Le 9 septembre, la population de Marche-lez-Écaussines se rend encore annuellement en procession à Familleureux, où le clergé célèbre une messe d'actions de grâce en mémoire d'une peste dont les habitants furent délivrés par l'intercession de la Vierge; la statue de Marie est portée dans la procession.

Cette statue de Familleureux est vénérée sous le nom de Notre-Dame de Miséricorde, en souvenir sans doute de la légende suivante, dont un tableau sculpté, dans l'église de la commune retrace le souvenir.

La commune de Familleureux, qui fait partie du canton de Seneffe et de l'arrondissement de Charleroi, porta d'abord le nom de Reux, mais depuis qu'en 1244 Nicolas de Familleur était seigneur de Reux, on ne la désigna plus autrement que sous le nom de Familleureux. Or, un des seigneurs de ce village, Wautier de Bousies, dit Fier-à-Bras de Vertaing, avait organisé dans ses domaines des réjouissances et des jeux publics auxquels il avait invité les habitants des localités environnantes. Au milieu de la fête les hommes de Houdeng insultèrent le seigneur, qui les régalait. Dans sa colère Fier-à-Bras résolut de tirer une vengeance éclatante de

(1) B. M., p. 187.

cette insulte, et fit tout disposer pour une expédition contre le village de Houdeng, dont il voulait exterminer les habitants.

De leur côté les coupables prévoyant le châtiment qui leur était réservé, se rendirent à Familleureux pour implorer leur grâce. Lorsque Fier-à-Bras apprit qu'ils étaient devant la porte du château, dont ils sollicitaient humblement l'entrée, il saisit ses armes, et, suivi de son fidèle lévrier il marcha contre les malheureux habitants de Houdeng. Déjà malgré leurs supplications et leurs cris il avait tué ceux qui se trouvaient à sa portée quand tout-à-coup l'image de la Vierge se dressa devant lui et le sépara de ceux qu'il voulait frapper. A cette vue, Fier-à-Bras, dont le casque venait d'être enlevé par une main invisible, sentit sa colère se dissiper et un besoin de pardon succéda à son désir de vengeance.

Le tableau qui perpétue cette scène, était fixé jadis non loin de la tribune du seigneur de la localité; il est maintenant placé à gauche de l'autel de la Vierge. Une inscription en caractères gothiques qui se lit sous le tableau, dit :

C'est il rememorance del offence que ceulx de Houdaing avaient fait a Mons. Fierabras de Vertaing en cette ville et maison du Familleuroels.

L'ancienne église était bâtie près de la ferme de Courrières, et relevait de l'abbaye de Bonne-Espérance; mais en 1512 on supprima l'antique édifice et on érigea en église la chapelle construite près du château et dédiée à Notre-Dame de Familleureux, dont le culte s'étendait de jour en jour. C'était surtout dans des maladies contagieuses, que le concours des dévots augmentait au sanctuaire de Familleureux; les miracles nombreux, qui s'opéraient, dit-on, dans cette chapelle, en firent un lieu de pélèrinage très-fréquenté.

La confrérie de la Vierge établie à Familleureux, est très-ancienne et très-nombreuse. Dans un registre de 1685 on trouve une longue nomenclature des villages qui y étaient aggrégés et dont les

habitants faisaient le pèlerinage de Familleureux les jours de fête de la Vierge.

On montre encore incrustée à l'intérieur de la chapelle de la Vierge dans l'église de Marche-lez-Écaussines une pierre sculptée représentant le pèlerinage à N.-D. de Familleureux (1).

A Meerbeek près de Ninove on célèbre ce jour-là la fête des saintes None et Celse, vierges qui reposent avec sainte Berlinde dans l'église de ce village (2).

« Sint Omaers putteken, » le petit puits de saint Omer est encore aujourd'hui le but de nombreux pèlerinages. Un noble seigneur Adelfried (dont la commune d'Alveringhe, anciennement « Adelfridingahem, » la villa d'Adelfried, emprunta son nom) et les premiers fidèles des environs de Furnes y furent baptisés par saint Omer, évêque de Thérouane et missionnaire à Furnes, en 663. Le jour où selon la tradition cette conversion eut lieu, le clergé d'Alveringhen vient bénir les eaux de la fontaine, et chaque famille emporte de cette eau pour en distribuer à ses malades, à son bétail et pour en arroser sa maison (3).

Dans les environs de Tongres et de Maeseyck, tout le monde va le jour après la Nativité de la Vierge à la rencontre des pèlerins qui reviennent de Kevelaer. Les enfants, à pied ou portés sur les bras de leurs mères, ont chacun à la main un grand cierge allumé et bien décoré, qui est donné en offrande à l'église. A son tour le curé invite tous les enfants à une petite fête qui a toujours lieu le jeudi suivant; on leur sert d'abord du café avec du biscuit anisé ou « krombroodjen, puis du riz au lait ou « rystpap » qu'ils mangent en se servant de cuillers en argent comme les anges au paradis, selon la croyance populaire.

(1) De Reume, p. 123-6.

(2) Gazet, p. 328.

(3) A. d. l. S. d'E. de Bruges, 1850, p. 200; H. Vandevelde, p. 24.

10 septembre. —(*Crocus autumnalis*.) Saint-Nicolas de Tolentino.

A Gand on mange pour se préserver de la fièvre des petits pains bénits appelés « sint Niklaes van Tolentino broodjen, » pains de saint Nicolas de Tolentino. On en porte même sur soi pour se préserver des sortilèges et surtout des « maren » (1).

Le troisième samedi avant la saint Michel s'appelle « Gulden zaterdag, » samedi d'or (2).

Le samedi, avant le jour du nom de Marie, une grande partie des habitants de Bruxelles illuminaient autrefois leurs maisons. L'église du Sablon restait ouverte depuis sept jusqu'à onze heures du soir, et attirait une foule de monde. L'archevêque de Malines, eu égard aux abus qui résultaient de cette dernière coutume, la supprima en 1768. Depuis lors les habitants de Bruxelles cessèrent d'illuminer leurs maisons; il n'y eut guère que les bouchers qui continuèrent opiniâtrément à illuminer la boucherie avec des lanternes de papier ornées de figures grotesques (3).

(1) Les « maren » (en anglais « nightmare »; en français « cauchemar »; en allemand « mähre, alp »; en polonais « mora »; en tchèque « müra »), sont très-rédoutés des populations flamandes. Elles se jettent sur l'homme endormi et cherchent à l'étouffer. On a soin en Flandre de ne pas placer ses sabots de travers devant le lit avant de se coucher, de crainte d'être monté « bereden » par la « mare. »

(2) Coremans, p. 68.

(3) Schayes, p. 205.

11 septembre. — (*Colchicum variegatum*). Saint Emilien; saints Prote et Hyacinthe; sainte Vindicienne.

Le dimanche qui suit la fête de la Nativité de Notre-Dame, l'église célèbre celle du « Saint nom de Marie (1). »

Le second dimanche de septembre, la confrérie de Notre-Dame de Hal ou « des Paradyzes » (du paradis), à Hal dont le pape Eugène IV confirma l'érection en 1432 et que plusieurs autres pontifes ont favorisée de diverses indulgences, célèbre sa fête par une messe solennelle suivie d'une procession, dans laquelle on porte l'image miraculeuse de Notre-Dame; puis les membres se réunissent dans un repas dont les plats sont prescrits par les statuts.

Le dimanche après la Nativité de la Vierge est le jour de fête de Wavre-Sainte-Catherine près de Malines, où l'image miraculeuse de Notre-Dame attire chaque année un grand concours de fidèles.

Ce n'est qu'en 1739 que commença la dévotion à cette statuette qui était fixée à un arbre, dans un endroit dit « de Dry Roeden, » les Trois Verges. On l'invoquait contre les fièvres avec tant de zèle, qu'en l'année 1749, le montant des offrandes dépassait 450 florins. En 1747, le fermier Jean Janssens obtint l'autorisation de bâtir, pour cette image de la Vierge, une chapelle, où les novices du couvent des Jésuites de Malines enseignaient autrefois le catéchisme (2).

Le même jour a lieu une procession solennelle au « Bois-Seigneur-Isaac » en souvenir d'un miracle qui s'y opéra le 5 juin 1405 (3).

(1) Historie van O.-L.-V. van Halle, p. 58-9.

(2) H. d. E. d. B., t. II, 669-670.

(3) Histoire originelle du Saint-Sang de Miracle arrivée au Bois-Seigneur-Isaac, par J. Bernard. Bruxelles, 1789.

12 septembre. — (*Passiflora peltata.*) Saint Guy ou Guidon ; saint Quirice

Saint Quirice, enfant qui souffrit le martyre avec sa mère sainte Julitte, est patron de Seneffe, dans l'évêché de Tournay ; saint Guidon est très-vénéré en Brabant.

Il naquit vers l'an 950 à Berchem-Sainte-Agathe, suivant quelques-uns, à Anderlecht suivant l'opinion la plus répandue. D'après une tradition accréditée parmi les vieillards, il y a deux siècles, il vit le jour dans une maison située près du couvent des Minimes, et appelée : « Sinte-Wyen gelege, » dont la porte avait toujours été décorée de sa statue en pierre.

La pauvreté de sa famille força Guidon à s'engager au service d'un laboureur. Il partageait avec ses parents le produit de son travail, et le temps que d'autres passaient dans le repos, il l'employait à élever son âme vers Dieu. Un jour qu'il avait quitté sa charrue pour se mettre en prières, un ange vint prendre sa place. Le maître du saint, au comble de l'admiration, vit bientôt s'opérer d'autres prodiges. Guidon ramasse de la terre, et sous ses doigts cette terre se change en pain ; son bâton lui échappe des mains, se fixe dans le sol, se couvre à l'instant de feuilles et devient un chêne immense ; le chêne de saint Guidon (Sinte-Wyden-Eik) a été abattu en 1633, parce qu'il mourait de vieillesse, et remplacé par un autre arbre qui existe encore sur le bord du chemin d'Anderlecht à Itterbeek.

Devenu homme, Guidon conçut le projet de fuir le monde. Il erra longtemps avant de trouver un lieu où il pût vivre dans la solitude. Arrivé au hameau de Laeken, il consentit, à la prière du prêtre du lieu, à y rester comme sacristain. Il se dévoua tout entier à ses nouvelles fonctions ; grâce à ses soins, l'autel était toujours paré de fleurs, l'église resplendissante de propreté, bien qu'il ne se relâchât

en rien de sa première austérité. Mais ni ses veilles, ni ses jeûnes, ni son inépuisable charité ne le mirent à l'abri des pièges du tentateur.

Un marchand qui habitait «le château voisin, appelé Bruxelles, » sut lui persuader d'employer dans le commerce son petit pécule, en lui représentant que, devenu plus riche, il pourrait donner plus largement aux pauvres. Mais le ciel ne favorisa pas les deux associés. Le bateau qui portait leurs marchandises s'abima dans la Senne, et Guidon, qui, au grand étonnement de tous, avait voulu accompagner l'équipage, revint dépouillé et repentant. Peu de temps après, il partit pour visiter la Terre-Sainte.

A Rome, il rencontra le doyen d'Anderlecht, Wonedulphe, qui le connaissait de réputation, mais à qui sa longue barbe, ses traits altérés par la fatigue et la faim, le rendirent d'abord méconnaissable. Ils se revirent avec joie, et partirent ensemble pour Jérusalem. Pendant le retour le doyen mourut, et de nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau. Déjà, avant son départ, Wonedulphe avait mérité les faveurs du ciel; un jour selon la tradition, ses serviteurs, en allant ensemencer un champ, le virent couvert d'épis et de fleurs. Le lieu, situé dans la plaine de Scheut, près du chemin dit « des mendiants, » conserva le nom de « champ de miracle, » « den akker van mirakel en het mirakuleus bunder. » Au seizième siècle, on le citait pour son extrême fertilité, et les passants se plaisaient à y arracher des épis. Quelques personnes prétendaient que c'était là que des anges avaient aidé Guidon dans son travail. C'est pourquoi on l'appelait aussi « le bonnier de Saint-Guidon, Sinter-Wyden-bunder. ager Sancti Guidonis. »

L'empressement que Guidon mit à regagner le Brabant épuisa ses forces, auxquelles un flux de sang porta une nouvelle atteinte. Il arriva à Anderlecht presque sans vie, après une absence de sept années. Accueilli dans une pauvre chaumière, il raconta les incidents de son voyage, entre autres les derniers moments de Wone-

dulphe. A la nouvelle des récits du pèlerin, les clercs ou chanoines accoururent auprès de lui, et le vicaire ou vice-doyen ne douta plus de sa bonne foi, lorsque saint Guidon lui eut montré l'anneau de Wonedulphe. On s'empressa de porter le malade au monastère, mais aucun soin ne put le sauver; il mourut le 12 septembre 1012. Au moment où il quittait la terre, une lumière éclatante entoura tout-à-coup le moribond et une voix venant du ciel prononça ces paroles : « Que notre bien-aimé vienne partager la couronne de la béatitude éternelle, puisqu'il a conservé la foi. » Aussitôt on accourut, mais il était trop tard, Guidon venait de rendre l'âme.

Dans l'ancien monastère, qui servit depuis d'habitation au doyen, on montrait encore au dix-septième siècle la chambre où le saint avait expiré.

L'oubli ne tarda pas à effacer l'éclat que la sainte vie du pauvre paysan avait répandu sur ses derniers moments. Sa tombe cessa d'être respectée; mais un jour, un cheval, qui l'avait heurtée de son sabot, fut frappé de mort à l'instant. Onulphe, le seigneur du village, voyant dans cet événement une marque de la colère divine, fit entourer d'une haie la sépulture du saint. Les deux serfs qu'il avait chargés de ce travail, se prirent à rire et s'écrièrent : « Voilà un bel ouvrage; emprisonner un vieillard mort depuis longtemps. Craint-on qu'il ne veuille s'enfuir? » Une mort subite les punit de cette parole inconsidérée.

Alors la dévotion recommença. En 1054, on éleva sur le tombeau de saint Guidon, et contre les murs de l'église, un oratoire dédié à la Vierge. Mais les murs de l'église menaçant de s'écrouler, les habitants d'Anderlecht, de concert avec le clergé du lieu, résolurent d'en bâtir une plus grande. Pour exécuter ce projet il fallait détruire l'oratoire. Ne sachant où placer les ossements de Guidon, on s'adressa à l'évêque de Cambrai, Gérard, qui ordonna de les déposer « au milieu de l'église, dans un lieu décemment orné » jusqu'à ce que le bâtiment fût entièrement reconstruit. Après un jeûne solennel de

trois jours, on exhuma les restes vénérés, et on les lava dans une fontaine qui conserva depuis des propriétés surnaturelles. Elle sortait de terre à l'endroit qu'occupe le centre de l'église actuelle, et où on plaça plus tard le tombeau du saint, avec l'inscription suivante : « Hîc confessoris Sancti jacet unda Guidonis — quâ fuit ablatus a praesule canonisatus. » Aujourd'hui la « source de Saint-Guidon » (Sinte-Wydens borre) jaillit à mi-côte du versant septentrional du plateau d'Anderlecht au lieu dit « den Weldenberch. » On y lit sur un pierre bleue : Sanctus Guido. — O(ra). P(ro). N(obis). 1786.

De nombreux dévots, transformés en ouvriers infatigables, aidèrent à la construction du nouveau temple. Parmi eux il y en eut un, nommé Tancrade, qui recouvra la vue par l'intercession du bienheureux. A peine guéri, il se hâta de regagner son lieu natal, au-delà de la Dendre, « sans avoir demandé au saint l'autorisation de partir, ni reçu la bénédiction des clercs. » Il redevint aussitôt aveugle, mais ayant visité une seconde fois le sanctuaire d'Anderlecht, il revit la lumière, et prouva sa reconnaissance en travaillant toute sa vie à l'achèvement de l'église. Cette grande entreprise terminée, l'évêque Odard ou Odon procéda, le 24 juin 1112, à l'élévation des restes de Guidon, que l'église a mis au rang des bienheureux et que les campagnards regardent comme le patron de leurs écuries et de leurs étables.

---

13 septembre. — (*Crocus sativus.*) **Saint Amat; saint Maurille; saint Frédéric; saint Materne.**

Saint Frédéric est le patron de Vlierzele, paroisse du doyenné d'Alost dans l'évêché de Gand, dont il fut le curé.

(1) H. d. E. d. B., t. I, p. 17-21.

Saint Materne, que trois paroisses de l'évêché de Namur honorent comme patron, et dont la fête se célèbre communément le 14 de ce mois, est le premier apôtre des Dinantois et le fondateur d'un très-grand nombre de sanctuaires. Ce fut lui qui modela de ses propres mains la fameuse statue de la Vierge à Walcourt et fit bâtir les églises ou oratoires sous l'invocation de Notre-Dame à Ciney, à Dinant, à Huy, à Namur, à Tongres, etc.

Néanmoins, on ne sait pas encore exactement l'époque de son apostolat. Quelques auteurs le font disciple de saint Pierre et fils de la veuve de Naïm, d'autres assurent qu'il vivait au commencement du deuxième siècle, enfin une troisième opinion, accréditée par les Bollandistes reporte les travaux évangéliques de saint Materne au commencement du quatrième siècle et prétend que ce saint évêque de Tongres mourut en 328.

La fête qui se célébrait à la collégiale de Namur en l'honneur du fondateur de cette première église de la ville attirait autrefois, le 14 septembre de chaque année, un grand concours de pèlerins qui y affluaient de tous côtés pour visiter l'église souterraine connue sous le nom de « Grotte de Saint-Materne, » où était conservé l'ancien autel consacré par le saint lui-même.

---

14 septembre. — (*Passiflora coerulea.*) Saint Materne; Fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

Cette fête « H. Kruisverheffing, » fut établie en mémoire d'un événement historique.

La vraie croix avait été enlevée par les Persans dans le temple de Jérusalem, elle leur fut reprise en 628 et replacée l'année sui-

vante par l'empereur Héraclius dans l'église de la Résurrection.

Dès l'an 1092, Tournai célèbre en ce jour, par une procession solennelle, la délivrance d'une affreuse maladie appelée feu ardent, qui cessa par l'entremise de la Vierge (1).

Instituée par l'évêque Radbod II, cette procession devint si célèbre que souvent elle était suivie de plus de cent mille étrangers de tout âge et des deux sexes, et qu'on faisait trois processions le même jour : à minuit, à quatre heures du matin pour ceux de Gand, et à sept heures. Philippe de Valois (VI) ordonna en 1330 que « ceux qui y assisteraient pendant neuf jours, ne pourraient être arrêtés, ni molestés en personne, ni en biens. »

La veille de la procession, la Confrérie des Damoiseaux (2), composée de jeunes gens des premières familles bourgeoises, et suivie du corps des doyens, en manteaux noirs et rabats, se mettait en marche vers quatre heures de l'après-midi, pour aller à la cathé-

(1) Cornet, p. 156.

(2) Les damoiseaux de la Confrérie de Notre-Dame relevaient « la fierte » qu'ils portaient à la procession, d'une belle et riche couverture qu'ils renouvelaient chaque année et qu'ils laissaient à MM. du chapitre. Mais ce don annuel devenant trop onéreux, ils entreprirent, du consentement avec le chapitre, en 1310, de faire fabriquer une couverture en images d'argent qui servirait toujours. Chacun donna une image de son patron en argent massif, dont on couvrit la fierte. — Cette riche enveloppe dura jusqu'à la première invasion des Français en Belgique.

Les damoiseaux, dont la compagnie qui était dans l'origine de soixante-dix hommes fut réduite à soixante, et qui ne manquaient jamais d'assister tous à la procession, étaient très-soigneux sur le chapitre de leur toilette qui consistait en robes de drap brodé, blanches, violettes, vertes, écarlates, rayées, semées de fleurs de soie ou d'autres ornements. Tous les dix ans ils renouvelaient leur costume et adoptaient une couleur quelconque avec des broderies différentes, tantôt en soie, tantôt en or ou en argent.

Lorsqu'ils marchaient en corps ils portaient toujours une verge blanche et un chaperon de roses ou d'autres fleurs ; chacun devait avoir une médaille de N.-D., représentant un soleil passant sur la lune, toute d'or, du poids d'une once.

drale rendre hommage à la Vierge, dans la chapelle de la Croisée ; ils allaient tous en ordre baiser la sainte vraie croix que MM. du chapitre y déposaient dans un reliquaire d'argent. Ils y faisaient chacun une offrande qu'ils tiraient d'une petite bourse de soie cramoisie suspendue par un ruban à la boutonnière de leur habit.

Des quatre compagnies bourgeoises, celle des canonniers (1) avait seule l'honneur de prendre part à la cérémonie; chacun d'eux venait en son rang baiser la croix et faire son offrande. Après quoi le cortège se rendait dans le même ordre à l'Hôtel-de-Ville.

Le lendemain, après les trois processions, on faisait le « Deposuit » (2) et on se livrait au plaisir de la table (3).

(1) Lorsque le 24 août 1566, Reubs à la tête de quatre cents gueux entra dans l'église de Notre-Dame pendant qu'on chantait les matines, ce furent les canonniers seuls qui par leur bravoure sauvèrent l'église et chassèrent les gueux hors de la ville. En récompense le chapitre gratifia cette compagnie d'un présent annuel de vin et d'argent et du privilège d'entrer dans l'église la veille de la procession communale et le lendemain avec leur roi, leur connétable, leur capitaine sous les armes, enseigne déployée et tambour battant, à la suite des doyens.

(2) Dans les confréries, outre l'image du patron, placée ordinairement au-dessus de l'autel ou dans quelque niche et qu'il est impossible de transporter, il y en avait une seconde de moindre dimension que chacun des confrères était tenu, à son tour, de conserver chez lui pendant un an ; chaque année, au retour de la fête, cette image était déposée sur la table des trésoriers ou receveurs de la confrérie dans la nef de l'église ou même dans le vestibule ; afin qu'elle ne fut pas portée rustiquement par les rues, on avait un bâton orné et embelli selon le goût du temps, au bout duquel on l'élevait au magnificat des vêpres lorsqu'on récitait le verset « Deposuit potentes de sede ». Celui qui avait rapporté le bâton sortait de charge et à ses paroles « et exaltavit humiles » on mettait en place celui qui devait garder l'image et le bâton durant l'année.

Cet usage du « deposuit » est très-ancien : l'évêque de Paris, Eudes de Sully, n'osant l'abolir tout à fait, se contenta de lui assigner certaines bornes et de prescrire que le verset deposuit serait dit tout au plus cinq fois.

(3) Clément, t. II, 149-158.

15 septembre. — (*Colchicum byzanticum*). Saint Nicomède ; saint Nicèle; saint Eleuthère, octave de la Nativité de la sainte Vierge.

Cette octave fut instituée en 1243 par Innocent IV après son élection, en accomplissement d'un vœu. A l'occasion de quelques différends qui survinrent lors de l'élection de ce successeur de Célestin IV, à cause des brigues de l'empereur Frédéric II, les cardinaux eurent recours à Notre-Dame, et s'obligèrent par vœu d'ajouter une octave à la fête de sa Nativité dès qu'elle leur aurait donné un pape (1).

---

16 septembre. (*Aster tripolum*). Saint Corneille, pape ; sainte Euphémie, saint Eleuthère.

Saint Corneille, auquel onze églises sont consacrées, est invoqué par le peuple contre les convulsions. C'est surtout à Aelbeke, village situé dans le doyenné de Menin, que se rend la foule des pèlerins pour obtenir la protection du saint dans l'église qui porte son nom.

A Mons, les tailleurs l'ont pris pour patron, mais ils chôment le jour de sa fête le 14 du mois.

A Tournai, on célèbre la fête de saint Éleuthère, patron de la ville, à l'église de Notre-Dame; on y admire encore à côté du maître-autel la châsse ou « fierte » de ce saint, magnifique ouvrage d'orfèvrerie que l'on attribue à saint Éloi; argentier du roi Dagobert. Trois églises du diocèse de Namur sont dédiées à saint Éleuthère.

(1) Arnoldus Wionius, lib. 5. Ligni vitae, p. 22.

17 septembre. — (*Malva augustiflora*). Saint Lambert.

Le patron de Liége, mort vers l'an 709, est un des saints les plus vénérés de la Belgique. Cent trente-quatre églises lui sónt consacrées, et sa fête se célébrait autrefois partout avec la plus grande solennité. La procession qui avait lieu ce jour à Liége était une des plus magnifiques de tout le pays. Jusqu'à l'époque où la principauté de Liége fut rayée de la liste des États européens, les seize chambres, chacune composée de trente-six membres, substituées par un règlement qui date de 1684, aux trente-deux métiers et représentant la généralité de la bourgeoisie, s'assemblaient chaque année à la Saint-Lambert, pour l'élection de la magistrature. L'élection de l'un des deux bourgmestres appartenait au peuple, celle de l'autre au prince; l'un était plébéien, l'autre tiré de la noblesse. Les noms des trois citoyens qui réunissaient le plus de voix, étaient jetés dans une urne pour être tirés au sort, et celui dont le nom sortait le premier, était proclamé bourgmestre.

Les noms des trois candidats proposés par le prince, étaient, de la même manière, tirés au sort.

Cette opération terminée, le nom des élus était annoncé au peuple par les trompettes de la ville et le peuple y répondait par des acclamations. On courait chercher les nouveaux magistrats et on les amenait à l'église de Saint-Jacques.

C'est là que l'on gardait les anciennes chartes de la ville et que les bourgmestres prêtaient serment de fidélité aux franchises de la commune. On montre encore dans l'église le double escalier en spirale travaillé d'une manière ingénieuse qui conduisait les deux chefs de la ville à la petite tribune du haut de laquelle ils devaient

prononcer leur serment, sans qu'ils dussent se rencontrer, ni céder le pas l'un à l'autre (1).

Dans le duché de Limbourg, on aime à semer le blé en ce jour, qui passe pour être heureux.

Le dimanche après la fête de saint Guidon est le jour de l'ancienne kermesse à Anderlecht; les cérémonies qui y avaient lieu étaient les mêmes que celles du lundi de la Pentecôte, époque actuelle de la grande kermesse (2).

Le dimanche après l'octave de la fête de saint Guidon avait lieu à Anderlecht, la procession solennelle de la confrérie de ce saint, dont, ce jour-là, la châsse était portée dans l'église, accompagnée du clergé et du peuple. Cette confrérie fut instituée par l'archevêque Boonen, le 24 août 1631. L'infante Isabelle, s'en déclara la protectrice et le pape Alexandre VIII lui accorda des indulgences. A la tête de la confrérie étaient deux prévôts, nommés par le curé et les membres; chaque année, l'un d'eux sortait de fonctions (3).

---

18 septembre. — (*Aster pendulus.*) Saint Joseph de Cupertino, sainte Sophie; saint Thomas à Villanova.

A Verviers se célèbre l'anniversaire du prodige que l'on attribue à l'image de Notre-Dame de Miséricorde, honorée dans l'église des Pères Récollets.

Le 18 septembre 1692 les secousses d'un terrible tremblement de terre effrayèrent presque toute l'Europe. Les habitants de Verviers

(1) Bovy, t. I, 192-3; La Meuse belge, p. 220.
(2) Coremans, p. 87.
(3) H. d. E. d. B., t. I, 22-23.

reconnaissant l'inutilité de toutes les précautions coururent se prosterner aux pieds d'une statue de la Vierge, placée alors au frontispice de l'église des Récollets. Cette statue tenait un sceptre dans la main gauche et dans la droite l'enfant Jésus; tous deux avaient la face tournée vers les suppliants. Quand cessa le tremblement de terre, la position de la statue était entièrement changée. L'enfant Jésus s'était retourné vers sa mère et fixait sur elle des regards de tendresse; ses mains ramenées sur le sein de la Vierge semblaient y être retenues par elle. Plus de six cents personnes vinrent à cette époque témoigner par écrit de la vérité de ce fait, et les chroniques ajoutent que pendant toute la durée du désastre on vit la statue changer plusieurs fois de visage et agiter les lèvres comme une personne qui prie avec ferveur. Depuis cette époque cette image porte le nom de « Mère de Miséricorde. » En son honneur on érigea, dès l'année 1698, dans l'église des Récollets une confrérie sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde, confrérie qui fut gratifiée de nombreuses indulgences par bref apostolique du 28 juin 1698. Un autre bref du pape Clément XII daté du 3 décembre 1739, accorda une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient l'église des Récollets le 18 septembre, jour anniversaire du prodige que nous avons rapporté (1).

---

19 septembre. — (*Scabiosa succisa*). Saint Janvier; sainte Constance.

Fête de Notre-Dame de la Salette dans toutes les chapelles où l'on honore la Vierge sous cette invocation (2).

(1) De Reume, p. 229-230.
(2) Diest, I, 254.

A Diest la chambre de rhétorique du Lis (de Leliebloem) faisait célébrer chaque année, le 19 septembre, une messe à laquelle elle assistait « in corpore. » Une rente annuelle de cinq florins en charge de Norbertus Michiels à Scherpenheuvel était allouée à cette messe.

---

20 septembre. — (*Colchicum autumnale*) Saint Eustache, auquel les églises de Sichem, près de Diest, et de La Gleize (Roannes), dans le doyenné de Stavelot sont consacrées.

A Ostende on fête ce jour un jubilé en commémoration de la capitulation de la ville au prince Albert après le fameux siége qui dura trois ans. Ce fut surtout celui de cent cinquante ans que l'on célébra en 1754 avec la plus grande solennité. On érigea des arcs de triomphe, on décora toutes les maisons et on illumina la ville ce qui attira une immense affluence d'étrangers (1).

A Vliermael, grande paroisse du doyenné de Looz dans le diocèse de Liége on célèbre la fête de saint Agapite, patron de l'église.

---

21 septembre. — (*Passiflora cilcata.*) Saint Mathieu.

Saint Mathieu, que dans plusieurs villes, entre autres à Mons, à Namur, etc., les ébénistes et les menuisiers ont adopté pour patron. Son jour est un grand jour de sort, mais il s'y attache des idées

(1) Bowenst, II, p. 129.

pénibles. Car c'est le « winterdag, » jour d'hiver, que se célébrait jadis la fête de l'équinoxe d'automne.

A minuit les jeunes filles se rendent près d'un ruisseau. L'une porte une couronne de pervenche, ou de roses de Notre-Dame entrelacée de lierre. Une autre porte une couronne de paille, une troisième tient en main une poignée de cendres. Ces trois objets doivent être jetés dans un vase rempli de l'eau du ruisseau.

Puis les filles, les yeux bandés, dansent trois fois autour du vase, l'une après l'autre et silencieusement se baissent et saisissent dans l'eau soit la couronne de pervenche, qui est la couronne nuptiale, soit celle de paille, couronne de malheur, soit enfin des cendres symbole de mort. Dans le premier cas la jeune fille continue à interroger l'avenir en jetant dans l'eau des grains d'orge, qui signifient des garçons, et en observant avec la plus grande attention comment ses grains se réunissent ou se séparent.

D'autres jettent à minuit dans l'eau trois feuilles marquées qui désignent le père, la mère et la fille. La feuille qui s'engloutit la première annonce la mort de la personne qu'elle désigne (1).

A Huy on célébrait jadis ce jour-là une fête libre pour « tous allants et tous venants » en commémoration de la dédicace de l'église du Neufmostier (2), qui eut lieu le 21 septembre 1133. Cette fête commençait chaque année, la nuit qui précédait le jour de Saint Mathieu, dans le cloître du couvent et dans le champ attenant à

(1) Coremans, p. 31, 87,88, Wolf, II, 372.

(2) Cette église du Neufmostier, dédiée au Saint-Sépulcre, jouissait jadis d'un privilége assez singulier; tous ceux qui, ayant fait vœu de faire le pèlerinage de Jérusalem, ne pouvaient, faute d'argent, de temps ou par tout autre empêchement physique, s'acquitter de leur promesse, avaient en vertu d'un bref octroyé par le patriarche de Jérusalem et les chanoines du Saint-Sépulcre, la latitude de s'acquitter dans cette église, avec jouissance pleine et entière de toutes les grâces attachées au pèlerinage (1).

(1) Gorrissen, p. 76.

l'église; elle durait huit jours et était appelée la « neuf feste, » nouvelle fête, par opposition à celle du vieux monastère. Mais en 1273, cette fête populaire, dont les joyeux ébats troublaient le sommeil des moines, fut rendue par eux avec toutes les franchises et tous les droits y attachés, aux échevins, aux jurés et à toute la communauté de la ville, et transférée à la nuit de Saint-Remi (1).

A Tronchiennes on célèbre le même jour, la fête de Saint-Gérulphe, patron de cette commune. Ce Saint, que le peuple invoque surtout contre les fièvres, naquit à Merendré, village situé à deux lieues de Gand, dont Luitgilde, père de Gérulphe était alors seigneur. Dès sa première enfance, Gérulphe se distingua par sa piété. Un jour il se rendit à Gand avec une joie indicible pour y recevoir le sacrement de confirmation dans l'abbaye de Saint-Pierre; en retournant chez lui il passa près du sanctuaire de Marie, que Saint-Amand avait fondé à Tronchiennes, et demanda à son parrain qui l'accompagnait, la permission de saluer la Vierge. Il l'irrita même tellement par sa prière prolongée qu'en le revoyant, le parrain plongea son épée dans la poitrine de son filleul. Le jeune martyr eut à peine le temps de pardonner à son meurtrier et de demander à son père qui accourut en hâte pour recevoir le dernier soupir de son fils, que son corps fût enseveli près du sanctuaire de Marie et son bien donné à l'abbaye de Tronchiennes. Il mourut le 21 septembre 748.

Ses restes reposèrent toutefois quelque temps à Merendré et, tous les ans encore, on y a le soin pieux de joncher de fleurs le lieu de sa tombe. Les miracles se multiplièrent, quand ses reliques furent transférées à l'abbaye.

La confrérie qui y est érigée en l'honneur de la Vierge et de Saint Gérulphe, comptait en 1561 plus de deux mille membres. Renouvelée en 1629, elle fut favorisée par Urbain VIII de beaucoup

(1) Gorrissen, p. 75-6.

d'indulgences, surtout pour la célébration de la fête du saint qui a lieu le 21 septembre (1).

---

22 septembre. — (*Boletus arboreus.*) Saint Maurice, patron des teinturiers, auquel vingt-trois églises sont consacrées.

On ne sème pas de froment le jour de sa fête, car il ne tarde pas à roussir (2).

A Gand, les Bénédictines anglaises célébraient l'anniversaire de la fondation de leur couvent, qui eut lieu en 1623.

Les religieuses étaient venues de Bruxelles, et fournirent, à leur tour, des sujets au couvent d'Ypres, qui existe encore aujourd'hui et qui est connu sous le nom de maison des dames irlandaises. Les religieuses s'y sont vouées avec succès à l'éducation (3).

---

23 septembre. — (*Aster dumosus.*) Saint Lin ; sainte Thècle.

A Bruxelles, commencent ce jour les fêtes dites « de Septembre » qui illustrent chaque année l'anniversaire de la révolution de 1830.

(1) Het Leven en de Miraekelen van den heyligen en glorieusen Martelaer Gerulphus, patroon van de vermaerde prochie van Dronghen. Gent, 1813. — De Smet, M. d. M., p. 17-19.

(2) Coremans, p. 88 ; R. P., IV, 22.

(3) B. M., p. 198.

Un service funèbre, célébré avec la plus grande solennité dans l'église des SS. Michel et Gudule, en mémoire des citoyens morts pour la défense de leurs droits, ouvre les réjouissances qui durent quatre jours et dont le programme varie toutes les années.

---

24 septembre. — (*Agaricus fumetarius.*) **Saint Gérard; fête de Notre-Dame de la Merci ou de la Rédemption des captifs.**

Cette fête se célèbre en mémoire des bienfaits rendus au christianisme par l'Ordre de la Merci, dont les membres ont donné de nombreux exemples de dévouement héroïque.

Vers l'an 1200, les Sarrasins jetaient la terreur dans toute la chrétienté en réduisant en esclavage tout chrétien qui tombait entre leurs mains. Il se forma, le 10 août 1218, sous l'invocation et la protection de la Vierge, une association d'hommes qui se dévouèrent au rachat des prisonniers faits par les Musulmans. Ce fut l'ordre de la Merci ou de Notre-Dame de la Merci. Ses membres recueillaient des aumônes pour payer les rançons; lorsque l'argent venait à manquer, on vit plus d'une fois des religieux de cet ordre prendre eux-mêmes la place des esclaves, pour les faire jouir de la liberté (1).

Les vierges honorées sous le nom de Notre-Dame de la Merci dans l'église paroissiale d'Eecloo, dans l'église Saint-Jean de Malines, dans l'ancienne collégiale Notre-Dame de Namur et dans l'église Saint-Quentin de Tournai rappellent encore aujourd'hui le souvenir de cette pieuse institution (2).

(1) Cornet, p. 249-250.
(2) B. M., p. 166.

25 septembre. — (*Boletus bovinus*). Saint Firmin, évêque, auquel quatre églises sont consacrées.

A Louvain, les Chartreux faisaient depuis 1524 les vigiles de la messe solennelle de requiem pour Philippe le Bel; ils devaient les célébrer, pendant 60 ans, le 26 septembre, conformément à la condition sous laquelle Charles-Quint leur remit en 1524 le restant d'une somme qu'ils lui devaient.

Le couvent des Chartreux fondé en 1474 et richement doté en 1489 par les libéralités de Marguerite, veuve de Charles le Téméraire, de Marie Madeleine de Hamal, veuve de Guillaume de Croy, et de plusieurs autres personnes fut supprimé par Joseph II et servit depuis de magasin. Mais, en 1793, quelques caissons de poudre y sautèrent et endommagèrent les bâtiments à tel point qu'ils ne ressemblent plus qu'à une ruine (1).

---

26 septembre. — (*Solidago gigantea*.) Saint Cyprien; sainte Justine.

A Tournay, se célèbre la fête de Notre-Dame de la Victoire.

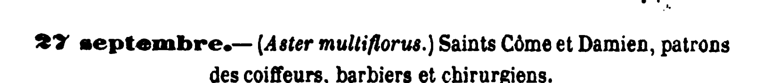
En 1340, une guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, la ville de Tournay se vit bloquée par une armée de 120,000 hommes commandée par Édouard, roi d'Angleterre, les comtes de Hainaut et de Juliers, le duc de Gueldre et Jacques Van Artevelde; les habi-

(1) Piot, p. 254-5.

tants portèrent les clefs de leur ville dans l'église de Notre-Dame et invoquèrent la Vierge pour qu'elle les délivrât des ennemis qui les assiégeaient depuis quarante jours. Leurs prières furent exaucées.

Bien que les Tournaisiens fussent tellement à bout de provisions qu'à peine il leur restait des vivres pour trois jours, le siége fut levé subitement.

Le mardi après la fête de saint Mathieu se tient à Ath une foire durant laquelle « nulz manans dudit pays d'Haynaut n'y pourroit estre retenus n'y arrestez pour delites, ne fut que le débiteur se fut obligé durant la dicte foire. » Ce privilége avait été octroyé par le duc Albert de Bavière, comte de Hainaut, l'an 1368 et confirmé l'an 1450 par le duc Philippe de Bourgogne. Un aigle dressé sur le marché indiquait la durée de ce franc marché.



27 septembre.— (*Aster multiflorus.*) Saints Côme et Damien, patrons des coiffeurs, barbiers et chirurgiens.

A Vilvorde, le métier des barbiers ou chirurgiens ne fut organisé que par une ordonnance du magistrat en date du 5 mai 1688 (1). Celui de Bruges est beaucoup plus ancien, puisqu'il fut obligé, dès l'an 1334 de se pourvoir d'une fosse à sang plus large. D'après les statuts de leur métier, il était défendu aux barbiers de raser ou de tondre le jour ou la veille d'une fête. Aux repas communs que les barbiers de Bruges donnaient le jour du Saint-Sang et le jour de leur fête patronale, chaque assistant devait payer, suivant une ordonnance de l'an 1517, six gros; celui qui n'y prenait pas part, trois gros ou « grooten » (2).

(1) H. d. E. d. B, t. II, p. 464.
(2) Gaillard, p. 173-178.

Outre les chapelles que dans les différentes villes, les métiers des barbiers ont dédiées à leurs patrons, il y a cinq églises consacrées aux saints Côme et Damien.

---

28 septembre. — (*Solidago sempervirens.*) Saint Wenceslas ; Fête de dédicace de Notre-Dame de Cambron dans le Hainaut.

A Nivelles, la veille de saint Michel, on bénissait, après l'office, dans l'église de Sainte-Gertrude, des bâtons peints en couleur que la plus jeune des chanoinesses distribuait ensuite aux autres chanoinesses, aux chanoines, au magistrat et à quelques personnes assistant à l'office. Quand la distributrice était dans la première année de ses vœux, les bâtons étaient ornés de rubans et de cocardes (1).

---

29 septembre. — (*Aster tradescanti.*) Saint Michel.

L'archange saint Michel, « præpositus paradisi » le préposé du paradis, comme on le nommait déjà dans les premiers siècles de l'Église, est très-vénéré en Belgique. Les villes d'Anvers, de Brée, de Bruxelles, de Namur, de Neufchâteau, de Roulers, de Thourout et de Waulsort l'honorent comme leur patron (2); quarante-huit

(1) Schayes, p. 155.
(2) Piot, T. A., p. 10.

églises lui sont dédiées, et plusieurs associations l'ont pris pour patron. Dans l'origine, l'Église célébrait deux fêtes en son honneur : le 15 mars et le 8 mai. Le concile de Mayence, en 813, en institua encore une troisième fixée au 29 septembre. La première fête perdit bientôt de son importance, la seconde ne se maintint que dans les calendriers et les livres d'office, et la troisième devint la fête principale, d'autant plus que sa célébration tombait dans le temps jadis sacré où les anciens Saxons faisaient leurs grands sacrifices (1). C'est ce qui explique aussi le grand nombre d'idées et de pratiques populaires qui s'attachent encore à la Saint-Michel.

Les filles mêlent des noix évidées, mais soigneusement refermées avec des noix pleines ; puis, fermant les yeux, elles en prennent une au hasard. Celle qui en tire une pleine aura bientôt un mari, car c'est saint Michel qui donne les bons maris (2).

Les paysans ouvrent ce jour les noix de galle ou le gui, pour présager l'année à venir. Quand elles sont pleines et saines, l'année sera abondante en tout ce qui est nécessaire pour la vie, lorsqu'elles sont vides et humides, l'été sera humide et froid ; quand elles sont maigres et sèches, le contraire aura lieu. S'il s'y trouve une araignée, une mouche ou des vers, l'année sera malheureuse, médiocre ou bonne. Quand on n'y trouve rien, il faut s'attendre à ce que l'année sera féconde en désastres.

D'autres prétendent que l'araignée ou « spinnekop » annonce des épidémies, la mouche la guerre, les vers la cherté. Lorsque les noix de galle sont en grande quantité, il faut s'attendre à beaucoup de neige et à un hiver prématuré.

Les vignerons observent avec une grande attention les frimas qui se déclarent avant la Saint-Michel, parce qu'ils les supposent en relation avec les gelées de mai. S'il gèle trois ou quatre semaines

(1) Wolf, I, p. 32-38.
(2) Coremans, p. 88.

avant la Saint-Michel, il gèlera trois ou quatre jours avant la Saint-Philippe; si le froid se prononce trois ou quatre jours avant la Saint-Michel, il est incontestable que les gelées de mai nuiront aux vignobles (1).

L'usage de manger ce jour-là une oie, usage qui subsiste encore en Angleterre, a tout-à-fait disparu en Belgique. C'est chose naturelle du reste, puisque les oies, que les anciens Belges, après les conquêtes de César, conduisaient par troupeaux jusque sur les marchés de Rome sont devenues, au moins en Brabant, extrêmement rares. La coutume des gâteaux, qui se mangeaient à la Saint-Michel, s'est conservée en quelques localités de la Flandre; les enfants y trouvent, le matin, de petits pains blancs, appelés « vollert » sous leurs oreillers (2).

En plusieurs endroits le jour de saint Michel était la fête de la récolte, fête qui était exclusivement religieuse. Mais l'idée d'une fête générale de la récolte s'étant perdue dans l'église belge, il n'existe plus que quelques réjouissances à la fin de chaque récolte, soit de blés, soit de pommes de terre, qui dépendent entièrement du bon vouloir des propriétaires ou des fermiers (3).

En Brabant, par exemple, on célèbre communément une fête des pommes de terre, appelée « pataten feest. » Au moment où la dernière tige est arrachée, on entend tout-à-coup un bruit étourdissant que font les laboureurs en choquant leurs sabots les uns contre les autres jusqu'à ce que l'on ait tiré quelques coups de fusil.

La soirée est consacrée à un souper splendide qui se compose de stockfisch avec des pommes de terre, de lait doux avec du pain de froment et de riz au lait; le repas fini, on s'amuse à divers jeux populaires.

(1) Tuinmann, O. V., p. 9; Coremans, p. 89.
(2) Schayes, L. P. B., t. I, 149; Coremans, p. 34.
(3) Wolf, I, p. 32-38.

La moisson de blé terminée, le dernier chariot est d'habitude décoré d'un grand mai, et suivi de tous les faucheurs et de toutes les faucheuses, qui l'accompagnent en chantant jusqu'à la métairie, où les attend un repas, que dans le pays de Limbourg, on appelle « haaseete, » repas du lièvre.

Dans les villes, le jour de saint Michel donnait et donne encore aujourd'hui lieu à plus d'une solennité.

A Bruges, la Société royale de Saint-Sébastien, célèbre par un grand banquet sa fête de « Septembre » à l'occasion de la clôture du tir aux oiseaux à la perche et de la reprise du tir au but.

A Bruxelles, sortait la quatrième procession solennelle, à laquelle devaient assister tous les métiers. Lors du grand festin qui, après la procession, se donnait à la maison communale, le chef-doyen des escrimeurs couvrait la table, car saint Michel, que les Écritures nous représentent comme un fort lutteur qui combat pour la gloire de Dieu contre le dragon infernal et les anges rebelles, était le patron du serment des escrimeurs à Bruxelles, comme presque partout ailleurs. Ce privilège valait tous les ans à la Compagnie, la somme de soixante florins (1).

A Liége ce sont les pâtissiers, les tapissiers, les tailleurs et les balanciers qui célèbrent à la saint Michel leur fête patronale.

A Louvain se faisait encore, au siècle dernier, une procession des plus singulières en l'honneur de l'archange. On y portait son image depuis la paroisse qui lui est dédiée jusqu'aux remparts de la ville ; à chaque station on la tournait de tous les côtés, et les assistants presque tous paysans des environs, criaient à tue-tête : « Saint Michel daignez jeter un regard favorable sur mes navets. » Un curé de saint Michel manqua un jour d'être précipité des remparts par ces fanatiques pour avoir blâmé leur zèle bruyant. Après la procession les confrères de saint Michel se rendaient au cabaret et ra-

(1) Wauters, L. a S., p. 36.

rement la journée finissait sans querelles et sans contusions (1).

A Nivelles avait lieu, une procession, dans laquelle les assistants portaient des bâtons bénits et distribués la veille; elle sortait à cinq heures du matin, et se rendait hors de la ville à une ferme appelée « le chapitre, » où on servait un excellent déjeûner froid, auquel pouvaient participer les étrangers et toutes les personnes liées avec les chanoinesses. La république française supprima l'abbaye et la procession (2).

Aux trois Fontaines, hameau voisin de Vilvorde, on célébrait autrefois une kermesse très-fréquentée. On y donnait des bals, où les habitants de Bruxelles se rendaient en grand nombre, les uns en voiture, les autres en barque; les auberges et guinguettes du lieu offraient l'aspect le plus animé.

La belle fontaine, qui donna son nom à l'endroit et qui a été démolie, il y a quelques années, fut placée, en 1565, aux frais de la ville de Bruxelles; elle se composait d'une colonne, surmontée d'une statue de saint Michel. Quatre jets d'eau jaillissaient de la colonne et s'élançaient dans autant de bassins autour desquels régnait une balustrade de fer (3).

A Goyck, commune du canton de Lennick, à quatre lieues de Bruxelles, se payait autrefois la redevance due pour la coursuerie, (curieservitus), cens analogue à la hofhongerye de Lennick, et qui plus tard porta le même nom.

Le laïque qui sous la dénomination singulière de *coursiers* ou cour-serf de l'église de Nivelles (curieservus ecclesiæ Nivellensis), possédait à titre héréditaire, ce cens, dont le nom ne se trouve nulle part ailleurs, avait la charge de percevoir toutes les redevances que le chapitre de Nivelles prélevait à Goyck, et, en retour, il lui livrait annuellement 91 muids de blé et 97 muids d'avoine. S'il était en

(1) Schayes, p. 169.

(2) Schayes, p. 155.

(3) H. d. E. d. B., t. II, p. 528.

retard pour les payements, le chapitre pouvait envoyer des délégués à Goyck, et faire lui-même percevoir le blé et l'avoine dus par ses métayers; si, à la saint André, ceux-ci ne s'étaient pas exécutés, le « coursiers » devait « tant faire » que le payement eût lieu; il ne pouvait prélever, pour son compte, aucun cens ni aucune rente, aussi longtemps que le chapitre n'était pas satisfait.

Au quatorzième siècle, la « hofhongerye » de Goyck fut acquise par les seigneurs de la paroisse, qui la tenaient en fief du prévôt de Nivelles (1).

A Zele, près de Termonde, se tenait autrefois une foire célèbre dans tout le pays pour les beaux chevaux, et la quantité de lin qui s'y vendaient (2).

---

30 septembre. — (*Amaryllis aurea.*) Saint Jérôme.

Dans plusieurs villes, entre autres à Mons, les vanniers (« Manderliers » en wallon) chôment ce jour leur fête patronale (3).

A Saint-Hubert on célébrait autrefois la Translation des reliques de saint Hubert, fête qui ne s'est maintenue que dans le bréviaire.

A Saint-Nicolas les Hiéronymites ou Jéronimites chôment la fête de saint Jérôme, dont ils portent le nom. Leur ordre, qui fut fondé en Espagne vers la fin du quatorzième siècle, ne possède en Belgique que cette seule communauté, dont les membres s'occupent de l'instruction des pauvres et du soin des orphelins.

(1) H. d. E. d. B., t. I, 253-4.
(2) Maestertius, p. 124.
(3) Hachez, F. P., à Mons, p. 25.

Le vendredi avant le premier octobre s'appelle « koude vrydag, » vendredi froid, probablement par rapport aux anciennes fêtes du « winterdag (1). »

(1) Coremans, p. 64.

OCTOBRE.

Le dixième mois de l'année, qui était le huitième dans l'ancien calendrier, comme son nom l'indique, a conservé en flamand le nom de « wijnmaend, » mois des vendanges, que Charlemagne lui donna, quoique depuis longtemps la vigne ait disparu du pays flamand. Les autres dénominations, telles que « aerzelmaend, » mois de déclin (du verbe « aerzelen, » hésiter, reculer), « herselmaend, » « rozelmaend » mois de la graisse (de « russel ou roetsel, rosel, » graisse) et « eiker ou eikelmaend, » mois des glands, sont plus ou moins tombées en désuétude.

Les Anglo-Saxons désignaient ce mois du nom de « vintirfyllith. » commencement de l'hiver.

1er octobre. — (*Amaryllis humilis.*) Saint Bavon; saint Piat; saint Remy.

Saint-Remy, surnommé l'apôtre des Francs, des mains duquel Clovis reçut le baptême, dans la cathédrale de Notre-Dame de Rheims, est très-vénéré en Belgique, où plus de quatre-vingts églises sont consacrées en son honneur.

Saint-Piat, dont nous aurons encore l'occasion de parler, fut martyrisé vers l'an 287.

Saint-Bavon, auquel vingt-trois églises sont dédiées, est le patron du diocèse de Gand.

Alloïn, qu'on surnomma Bavon à cause de son amabilité, était un seigneur riche et puissant de la Hesbaie, allié de près à l'illustre famille des Pépins.

Quelques auteurs prétendent qu'il se nommait « Adhileth » et qu'il devait le surnom de « Allowyn, » qui vainc tout, et l'épithète de brigand redoutable, que ses biographes lui ont donné, à la féroce énergie de son caractère et à ses exploits militaires.

Il est très-probable, que les chants de Halewyn, des plus populaires de la Flandre et du Brabant, et en même temps des plus anciens, qui nous soient parvenus, rappellent les aventures de ce terrible jar.

Mais le farouche guerrier ne put résister à l'éloquente parole de saint Amand, et après le décès de sa femme, il renonça entièrement

au monde, distribua de grands biens aux pauvres et aux églises et fonda à Gand, en l'honneur de saint Pierre, une abbaye qui prit son nom dans la suite. Devenu membre du clergé, il n'en devint que plus désireux de cacher sa vie : un chêne creux de la forêt de Mendonck devint sa demeure, un peu de pain et d'eau lui suffirent pour sa nourriture.

Revenu au monastère, il se fit enfermer dans une cellule, où il pouvait à peine se tenir debout et y continua sa vie de recueillement et de contemplation, sans refuser cependant des conseils à ceux qui recouraient à son expérience.

Il mourut en 654 le 1er octobre, jour où l'on célèbre sa fête principale, et son corps fut élevé par saint-Éloi (1).

A Gand, où depuis 1336, en vertu d'une ordonnance de l'évêque de Tournai, André Ghine, la fête de saint Bavon se célèbre avec la plus grande solennité, le curé de Saint-Jacques allait jadis, tous les ans, à l'offrande, dans l'oratoire de Saint-Bavon, pour présenter à l'abbé un cierge du poids d'une livre avec une monnaie d'argent (2).

A Bouchout, en Brabant, où le chapitre de Saint-Bavon de Gand possédait de grands biens et prélevait les dîmes, l'église de Saint-Bavon attire ce jour un grand concours de pèlerins. On y invoque saint Bavon pour la coqueluche et lorsque dans les environs, un enfant est attaqué de cette maladie, la mère s'empresse de le transporter à l'église de Bouchout, où le curé ou son vicaire dit quelque prière et laisse boire à l'enfant quelques gouttes d'eau bénite contenue dans une corne, appelée « la corne de saint Bavon. »

D'ancienne date on avait dans la Campine la coutume de laisser commencer ou renouveler les baux des fermes, métairies et terres en culture le 1er octobre ou « Bamis » et ce bail avait pour

(1) De Smet, M. d. M., p. 123-125 ; De Coussemaker, p. 148 ; Gazet, p. 36-78. Lokeren, p. 10.

(2) Dierickx, t. II, p. 136-390.

nom « Baefmishuer, » parce qu'il y avait des baux qui dataient de Noël (« Kersmishuer ») et d'autres datant de la mi-mars appelés, « Halfmaerthuer. » Par ces dénominations flamandes les campagnards connaissaient d'avance la diversité des stipulations selon les coutumes de Lierre (1).

A Bruxelles, suivant une ancienne fondation à l'église de Saint-Nicolas, le 1er octobre, après la célébration d'une messe solennelle, un homme montait sur la tour de l'église, et jetait de là dans la rue plusieurs sacs de noix.

Cette fondation, dont on ne connaît pas l'origine, fut remplacée en 1760, par une distribution d'argent aux pauvres (2).

Les habitants de Bergues et autres lieux avaient l'habitude de payer tous les ans aux comtes de Flandres, le jour de saint Bavon, un tribut de douze deniers parisis. Mais Marguerite de Constantinople, qui mourut en 1279 très-regrettée à cause de sa charité, les en déchargea (3).

A Diest avait lieu l'élection annuelle des échevins.

Le magistrat de cette ville se composait, depuis 1289, d'un drossart (drossaert), d'un bailli ou écoutète (schout, scutterus), de deux bourgmestres (burgmeesters), de sept échevins (schepenen), de dix membres du conseil (raedslieden), d'un pensionnaire (pensionaris) et d'un secrétaire. A l'exception des membres du conseil, que le peuple divisé en 22 métiers ou « ambachten » choisissait lui-même, le seigneur de la ville nommait tous les membres du magistrat. Le drossart et l'écoutète étaient nommés à vie, les bourgmestres et les échevins changeaient chaque année. Les réunions et résolutions des bourgmestres, des échevins et des membres du conseil, s'appelaient comme ailleurs « weth en de raedt. » Le « weth en de raedt, » administraient la ville, et nommaient les autres officiers de la com-

(1) Avontrood, Mss., p. 35-36.
(2) Schayes, p. 204.
(3) De Smet, p. 13.

mune, comme les deux trésoriers (rentmeesters), les quatre marguilliers (kerkmeesters), les quatre « H. geestmeesters, » les 2 architectes, etc. (1).

A Malines se tient l'une des deux foires que le duc Jean de Bourgogne accorda à la ville, le 15 avril 1409. Elle s'appelle « Baefmisse, » foire de saint Bavon. Dans le principe elle ne devait durer que huit jours, mais à présent elle se prolonge jusqu'à quinze jours.

A Neder-Zellick, hameau près de Bruxelles, sur la chaussée qui conduit de cette ville à Gand, la lie du peuple de Bruxelles va tous les ans se disputer le prix de la gourmandise; une dent d'or est donnée en prix au malheureux qui dévore le plus d'aliments. Cette fête qui s'est quelquefois célébrée à Dilbeek, s'appelle « smochterkermis, » et se rattache sans doute aux festins qui avaient jadis lieu le jour de saint Bavon, jour où se tenait dans les villages un des trois grands plaids seigneuriaux (2).

De même que pour les Flamands la saint Bavon ou « Bamis, » la saint Remy sert aux Wallons de terme de payement pour les ventes.

A Mons les comptes du chapitre des chanoinesses de Sainte-Waudru étaient rendus, chaque année, à la saint Remy, et à Namur, au siècle dernier l'échéance des rentes était encore fixée au même jour.

Aussi dans la plupart des villes la saint Remy, à l'égard de la Bamis, mit-elle fin aux tirs et aux exercices d'été des différents serments.

A Courtrai, le seigneur de Spiere ou son député devait autrefois, le jour de saint Remy, entre le lever du soleil et midi, comparaître devant la maison des échevins, monté à cheval, revêtu d'une cotte d'armes rouge, nu-tête et une épée nue en main, et déclarer venir

(1) Diest, t. I, p. 228-230.
(2) H. d. E. d. B., t. I, 379-380.

pour faire amende de l'offense commise par Allard, sire de Spiere au comte de Flandre, et à la ville de Courtrai, en 1351.

Ce fut dans cette année que, dans un bois tout près de Spiere, village à trois-lieues de Courtrai, un citoyen de cette ville, Karel Dinghe, tisserand de son métier, qui y alla le jour de la Chandeleur voir un parent malade, fut arrêté par les gardes-forêt du seigneur de Spiere, accusé faussement de braconnage et mis en prison, bien que suivant les privilèges de Courtrai, aucun bourgeois de cette ville ne pût être jugé et puni que par les échevins de Courtrai.

En apprenant cette nouvelle, le magistrat de Courtrai expédia un messager avec une lettre munie du grand scel de la ville au seigneur de Spiere, afin de réclamer ses droits. Mais Allard, sire de Spiere, qui s'était déjà rendu odieux dans toute la contrée par sa violence, renvoya le messager après l'avoir forcé de manger toute la lettre avec le scel.

Le magistrat, encore plus irrité de cette nouvelle offense, s'en plaignit à Louis de Mâle, comte de Flandre, et celui-ci, après s'être informé du fait, donna, le 4 mars 1351, à Deynze un décret, qui se trouve encore aux archives de la ville de Courtrai et qui mérite bien d'être communiqué en entier. Le voici :

« Nous, Loys, comte de Flandres, de Rethel et de Nevers, faisons savoir à tous que comme pour cause que ia piecha Messires Allard, sires Despire, en grand grief et vitupere de nos bonnes gens, prevosts, échevins et communautté de nostre ville de Courtray...

» Avons par bon et meur advys de conseil sur ce eu, en forme de rigeur, mais en la plus gratieuse manière que nous pouvons, bonnement ordonné, sententié et jugé, ordonnons, sententions et jugeons, que le susdict sire d'Espiere et ses hoirs et successeurs seigneurs d'Espiere, sont et seront tenus à tousiours mais perpétuellement de venir en nostre ville de Courtray devant la maison des échevins le jour de saint Remy entre soleil levant et none en

leurs personnes ou envoyeront un souffisant homme monté sur un cheval souffisant vestu d'un vermeisse cote teste decouverte et un espé nue en sa main disans qu'en amendise don faict que jadis les sires d'Espiere fist en contre nous et à nostre ville de Courtray de ce qu'il fist manger le messagier de nostre dicte ville, la lettre et scel qu'il y envoyoit il vient à ceste estat; item avons nous jugé et ordonné que le susdict sire d'Espiere payera audict messagier dedans le jour de grand Pâques prochain venant soixante livres parisis pour les griefs qui luy fut fais comme dict est, lesquelles choses nous promectons faire ratifier et promectre le dict seigneur d'Espiere amchois qu'il soit delivré de la prison où il est à présent... En tesmoing des choses dessus dictes et pour ce qu'elles soient fermes estables et bien tenues nous avons a ces lettres fait mettre nostre dict scel.

» Donné à Donze, la veille de saint Adrien, l'an MCCCLI (1). »

A Merchten, tous les ans à la saint Remy, les doyens et les jurés de la gilde de la draperie devaient rendre compte au magistrat de la ville.

Ce métier « gulde van de drapperyen ende lakenen, » a été établi et doté de privilèges et de droits par Antoine, duc de Brabant, Lorraine et Limbourg en 1409. Il avait un doyen « deken, » trois jurés « gesworenen » et un valet « knaep, » qui l'administraient et dont l'élection dépendait du magistrat. Chaque pièce de drap devant payer un gros, pour être scellée, le duc recevait la troisième partie de ce revenu, la ville et le métier, les deux troisièmes. La même chose avait lieu au partage des amendes (2).

L'ancienne abbaye de Saint-Remy, près de Rochefort, une des plus belles et des plus riches du pays, fut fondée en 1206 par Gilles de Looz, comte de Duras, Clermont, Rochefort, etc. Des religieuses

(1) De bode van Kortryk en de landheer van Spiere in 1351, door Mussely-Boudewyn. De vlaemsche stem, t. II, p. 248-255.

(2) H. d. E. d. B., t. II, p. 68-69.

de l'ordre de Cîteaux du monastère de Félix-Pré, près Givet, y furent établies, mais retournèrent en 1464 à l'instance de Louis de Lamarck, comte de Rochefort, à Félix-Pré remplacer les religieux du même ordre qui s'y trouvaient et qui se rendirent à Saint-Remy.

L'abbaye, enrichie par de nombreuses donations, fut pillée par les Lorrains en 1650, mais eut peu à souffrir sous la république, et les religieux au nombre de neuf, rentrés de l'émigration, furent remis en possession de leurs biens en 1796.

Dans l'église, dont on ne voit plus qu'une partie du portail, étaient les tombes des comtes de Rochefort (1).

---

2 octobre. — (*Saponaria officinalis.*) SS. Anges gardiens.

Dans l'origine on célébrait cette fête simultanément avec celle de saint Michel, archange, le 29 septembre, mais depuis environ deux cents ans elle a été transférée au 2 du mois d'octobre.

Ce jour-là, il y avait annuellement à Bruxelles, une procession sortant de l'église des Dominicains, et à laquelle on portait la statue de Jésus-Christ. Après quelques tours de rue, la procession repassait devant la même église d'où sortait alors la statue de la Vierge, et au moment où cette image approchait de celle de notre Seigneur, on lui levait le voile et on lui faisait faire une révérence. Puis, les deux statues accompagnaient la procession qui continuait sa marche. Au commencement du dix-huitième siècle où il fut mis fin à tant de processions, on fit également cesser celle-ci (2).

(1) Vasse, pp. 55-58.

(2) Cornet, p. 265 ; Schayes, p. 154.

Dans les douze communes, dont les églises paroissiales sont consacrées en l'honneur de saint Léger, on célèbre la fête de ce saint évêque d'Autun, qui a donné son nom à deux villages, dont l'un est situé dans le diocèse de Namur, et l'autre dans celui de Tournai.

A Enghien, dans le Hainaut, commence ce jour-là une foire qui est assez considérable et dure dix jours.

Suivant une croyance populaire, qui est facile à expliquer, les laboureurs n'aiment pas à semer le jour de saint Léger, de peur que les épis ne soient trop légers (1).

A Namur commençait autrefois la foire franche, dite « fête de Herbattes » qui durait jusqu'au 27 octobre.

Cette foire, que l'on trouve mentionnée dans un manuscrit de 1265, paraît d'origine fort ancienne, bien qu'on ne connaisse pas la charte qui l'institue. Au seizième siècle elle s'ouvrait la veille de la saint Denis, mais vers le milieu du dix-septième siècle, elle fut remplacée par la foire actuelle qui se tient depuis le 2 juillet jusqu'au 16 du même mois (2).

---

3 octobre. — (*Helenium pubescens.*) Saint Cyprien ; saint Denis ; saint Gérard ; saint Piat.

Saint Gérard, issu de la famille des ducs d'Austrasie, fonda la célèbre abbaye des Bénédictins à Brognes, où il mourut en 958 comme premier abbé et où il fut depuis honoré comme patron.

(1) Salgues, t. I, p. 151.

(2) Recherches sur les anciennes fêtes namuroises, par J. Borgnet, pp. 51-64.

Saint Piat, l'un des saints patrons de Tournai, naquit à Bénévent en Italie, se distingua dès son enfance par ses vertus et sa sainte vie et vint avec saint Quentin en France pour y propager la foi. Saint Quentin l'ayant envoyé en 284 à Tournai, afin d'y dissiper les ténèbres du paganisme, saint Piat y convertit en moins de six semaines plus de trente mille personnes, y jeta les premiers fondements de l'église de Notre-Dame dans le lieu même, où se trouve aujourd'hui la cathédrale, et devint le premier évêque de Tournai. Mais pendant la cruelle persécution des chrétiens sous l'empire de Dioclétien, saint Piat fut pris par les soldats romains et souffrit le martyre. La légende raconte, qu'après d'horribles supplices, on lui trancha le sommet de la tête et l'abandonna, croyant qu'il était mort, sur la place où se voit maintenant l'église qui lui est dédiée, mais que, les meurtriers s'étant éloignés, le saint se leva, recueillit le sommet de sa tête et se retira, au grand étonnement des habitants de la ville, jusqu'à un endroit bocageux du pays Mélantois, qui s'appelait Sacellin, où il rendit son âme à Dieu près d'une fontaine, qui guérit encore aujourd'hui beaucoup de maladies.

Quoique saint Piat fût le premier apôtre du Tournaisis, il n'y a que trois églises dans tout le diocèse qui portent son nom et la célébration de sa fête est transférée au premier dimanche d'octobre (1).

Parmi les foires qui se tiennent ce jour-là, celle de Nieuport, accordée à cette ville en 1364, est l'une des plus considérables.

---

4 octobre. — (*Artemisia aproxanum.*) Saint François d'Assises.

Bien qu'il n'y ait en Belgique que peu d'églises consacrées en

(1) Gazet, p. 297; 345, Chotin, Monuments de Tournai, p. 4.

l'honneur du saint fondateur des Frères mineurs, il y existe encore un grand nombre de communautés pieuses d'hommes et de femmes qui célèbrent en ce jour la fête de leur patron.

Les Récollets, autre espèce de Cordeliers qui formaient pour ainsi dire une fraction dans les règles de saint François, disaient à Gand certaines messes appelées en flamand « Keer-messen » par la vertu desquelles on retrouvait les effets perdus ou égarés; ils récitaient aussi certaines prières très-efficaces pour les femmes qui concevaient difficilement, c'est pourquoi on les nommait vulgairement les frères de l'amour « de minnebroeders » (1).

Les paysans des Flandres attribuent encore aujourd'hui aux Récollets le pouvoir de faire changer le vent en cas d'incendie et de faire cesser des épizooties (2).

Le même jour se célèbre la fête de saint-Amour, patron de Munsterbilsen, au pays de Limbourg, et de Cortenaeken, près de Diest. Ce saint, originaire d'Aquitaine, fut diacre et accomplit de grands travaux apostoliques dans la Hesbaye, qu'il arracha en partie à l'impiété. Il se livra ensuite, pendant plusieurs années, près du sépulcre de saint Servais, à la contemplation des choses divines et se transporta de là à Bilsen, où il mena une vie aussi austère que pieuse, fit différents miracles et mourut en odeur de sainteté. Après sa mort il fut vénéré comme le patron titulaire du couvent et son corps y était conservé avec de grands honneurs. Le comte Odulphe ou Alodulphe, que l'on croit avoir été un des premiers comtes de Looz, fit bâtir, vers l'an 850, une nouvelle église à côté de celle de

(1) Dierickx, t. II, pp. 258-9.

(2) Ce dernier pouvoir est également attribué à certains maréchaux vétérinaires, dans lesquels on a la plus grande confiance. Ils se rendent seuls dans les étables, en ferment les portes, y prononcent quelques paroles mystérieuses et font des aspersions avec de l'eau bénite.

Ils sont aussi fort recherchés pour faire disparaître les chenilles des champs et consultés pour les maladies de langueur des enfants que l'on croit ensorcelés.

Sainte-Landrade et la dédia à saint Amour. Il y fit aussi transporter les reliques de ce saint, qui jusques-là avaient été conservées à Maestricht et c'est cette même église qui plus tard devint l'église collégiale des dames chanoinesses.

Depuis ce temps la fête de saint Amour était célébrée avec grande solennité et une dame, du nom de Regenera, appartenant sans doute aux rangs élevés de la société, choisit ce jour pour une fondation toute particulière.

Dans le diplôme concernant cette donation, et daté de l'an 1040 elle déclara, pour le salut de son âme et la protection de sa postérité, se constituer en servante ou esclave de saint-Amour, à charge de lui payer une rente annuelle le jour de sa fête et imposa la même obligation à tous ses descendants, pourvu que celui qui s'acquitterait de ce devoir fût marié un an et un jour (1).

---

5 octobre. — (*Bottonzia asteroides.*) Sainte Flavie; saint Placide.

Le premier dimanche d'octobre se célèbre la fête du saint-Rosaire ou « O. L. V. Roosekrans. » Cette fête, qui d'abord se chômait le 7 octobre, date du temps de saint Dominique. Le Rosaire établi par lui et propagé par les religieux de son ordre fut reçu avec enthousiasme par les populations catholiques. Il se forma des confréries sous ce titre dans toutes les maisons des frères prêcheurs et un jour fut consacré spécialement au saint-Rosaire. Lorsque plus tard la fête de Notre-Dame de la Victoire fut réunie à celle du

(1) Notice historique sur l'ancien chapître de chanoinesses nobles de Munsterbilsen. Gand, 1849, pp. 11-13-14.

Rosaire, la fête fut transportée, en 1573, au premier dimanche d'octobre et étendue à tout l'univers catholique par le pape Clément XI, en 1671 (1).

Dans la plupart des villes belges, une procession va en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire dans l'intérieur des églises. En quelques endroits, entre autres à Namur, où la fête du Rosaire se chôme dans l'église de Saint-Loup, cette procession parcourt la paroisse.

A Fosses (diocèse de Namur) se fait ce jour-là une grande procession en l'honneur de saint Feuillen, patron de l'église, dont la châsse, qui contient son corps depuis le septième siècle, est portée dans les campagnes voisines. La jeunesse de l'endroit se met sous les armes et quelques villages des environs font de même et viennent augmenter la splendeur de la procession, qui est d'autant plus solennelle qu'elle n'a lieu que tous les sept ans.

A Nivelles se fait chaque année, le premier dimanche d'octobre, la grande procession qui attire encore de nos jours une foule d'étrangers. Elle se fait à peu près avec les mêmes cérémonies qu'autrefois.

A Stockheim, à deux lieues de Maeseyck, le premier dimanche d'octobre s'appelle généralement « Sintermys » parce qu'on y célèbre ce jour-là la fête de saint-Remy ou sint-Remigius qui donne en même temps lieu au commencement de la grande kermesse (2).

---

6 octobre. — (*Pyrethrum scrotinum.*) Saint Brunon.

Saint-Brunon, mort en 1101, est le fondateur des Chartreux dont

(1) Cornet, pp. 250-1.

(2) « Arm Trienken » door J. Brouwers. Thienen, 1853, p, 108.

nous avons déjà énuméré les maisons en Belgique sous la date du 9 janvier.

La cérémonie dite « Keersbegieting » qui a encore lieu à Ypres le soir du premier lundi d'octobre de chaque année, a été décrite sous le premier septembre.

---

7 octobre. — (*Chrysanthemum indicum.*) Saint Marc, pape; saint Auguste; saint Serge.

Ce fut en mémoire de la célèbre victoire de Lépante, remportée sur les Turcs par Juan d'Autriche, le 7 octobre 1571, précisément au jour du saint-Rosaire, que Pie V institua la fête de « Notre-Dame de la Victoire, » qui fut ensuite transportée au premier dimanche d'octobre par Grégoire XIII son successeur, sous le titre de « fête du saint-Rosaire » (1).

L'anniversaire de ce beau fait d'armes des chrétiens se célébrait à Anvers par une procession solennelle dite « Keèrkens processie » qui se faisait ce soir dans l'ancienne église des Dominicains, maintenant église paroissiale de Saint-Paul, où se voient encore quelques tableaux représentant la bataille de Lépante.

---

8 octobre. — (*Actillea ageratum.*) Sainte Brigitte; sainte Pélagie; sainte Reinfrède.

Sainte Reinfrède, qui érigea en l'honneur de la Vierge l'abbaye

(1) Cornet, pp. 250-1.

de Denain, est patronne de quelques églises situées dans le diocèse de Namur.

Sainte Brigitte, en l'honneur de laquelle deux églises sont consacrées, fonda l'ordre qui portait son nom et qui comptait en Belgique les maisons du Trône de Marie à Termonde, érigée par Isabelle de Portugal, en 1465; de Sainte-Marie-de-Foi, près de Poperinghe; de Sainte-Marie-aux-Fonts, à Peruwelz, les couvents de Bruxelles, d'Anvers et de plusieurs autres villes (1).

Suivant la croyance populaire répandue en Flandre et en Brabant, l'eau qu'on donne ce jour aux pauvres, se change pour celui qui la donne en vin (2).

---

9 octobre. — (*Agaricus lactiflorus.*) Saint Denis, évêque et ses compagnons; saint Ghislain.

Saint Denis, en l'honneur duquel trente-sept églises sont consacrées, a donné son nom à trois communes (3) et est honoré comme patron dans la ville de Diest.

Saint Ghislain, auquel sept églises sont dédiées, vint d'Athènes à Rome et de là au pays de Hainaut qu'il illustra par la sainteté de sa vie et le nombre des miracles qui s'y opérèrent par son intercession. Il y bâtit un magnifique monastère de l'ordre de saint Benoît, qui donna l'origine à la ville qui porte à présent le nom de Saint-Ghislain, son patron.

(1) B. M., pp. 210-211.
(2) Coremans, p. 89.
(3) Saint-Denis, lez-Gembloux (province de Namur); Saint-Denis, lez-Mons, en Hainaut et Saint-Denis-Westrem, en Flandre-orientale.

Les membres de la célèbre confrérie de saint Ghislain, qui se répandit par tous les Pays-Bas, payaient chaque année un tribut à son monastère, en marque de leur servitude. Car ils se regardaient en quelque sorte comme ses esclaves et renonçaient à leur liberté. Aussi les plus illustres familles du pays se rendirent-elles vassalles de saint Ghislain et vinrent au pied de ses autels se livrer entre les mains de l'abbé comme féodales de l'Église, et lier leurs serviteurs, en les affranchissant en faveur du même saint (1).

La foire qui se tient à Saint-Ghislain, le jour de la fête du saint patron, est très-fréquentée.

A Mons on conduisait, le jour de saint Ghislain, les enfants à l'église, où le prêtre leur apposait son étole sur la tête, en leur faisant lecture d'un passage de l'Évangile, cette pratique religieuse avait pour but de les préserver des maladies convulsives. A la porte de l'église, des boutiques offraient des joujous et des bonbons, dont les parents achetaient pour en gratifier leurs enfants; c'était une foire d'une matinée (2).

---

10 octobre. — (*Velthemia viridifolia.*) Saint François de Borgia; saint Géréon; saint Paulin.

Une seule chapelle à Deux-Acren, paroisse du diocèse de Tournai, est dédiée à saint Géréon. A Louvain les meuniers célébrèrent longtemps, en ce jour, la fête de saint Victor, leur patron, dans l'église de Saint-Quintin, jusqu'à ce qu'ils s'aperçurent que leur pa-

(1) Gazet, p. 65; H. d. l. V. d. Saint-Ghislain, pp. 210-212.
(2) Fêtes populaires à Mons, par F. Hachez. Gand. 1848, pp. 21-22.

tron n'était pas saint Victor, martyrisé à Xanten, mais l'autre saint de ce nom, dont la fête a lieu le 21 juillet.

A Liége les « Bouteux-fou » ou déchargeurs des bateaux de la Meuse font dire une messe dans l'église de Saint-Denis, le jour après la fête de ce saint qu'ils honorent comme leur patron. C'est le seul métier de Liége qui célèbre encore sa fête patronale.

---

11 octobre. — (*Ilex aquifolium.*) **Saint Gomer ou Gommaire, patron de la ville de Lierre.**

Ce saint, qu'à Malines les boursiers ou les gantiers ont choisi pour patron, naquit en 717 à Emblehem, village situé à une lieue de Lierre, où se trouvait un château de sa famille (1).

Ayant été dès son jeune âge instruit dans la doctrine chrétienne, il devint un valeureux capitaine sous le roi Pepin. Après avoir quitté la carrière des armes il voulait se rendre à Rome, lorsqu'il fut averti d'une manière miraculeuse qu'il devait se retirer dans un forêt voisine et y bâtir une chapelle, dans laquelle il vivrait et mourrait. Il se rendit donc dans cette forêt appelée alors Nives-donck, depuis Ledon, où il construisit une église en l'honneur de saint Pierre. Ce saint homme y vaquait jour et nuit à la contemplation divine. Pour complaire au roi Pepin, Gommaire avait épousé une femme nommée Grimuaire qui ne lui convenait pas du tout, car autant il était libéral envers les pauvres et débonnaire envers ses sujets, autant elle était avare et méchante. Il tâcha de la gagner par la patience et la prudence. Un jour durant la moisson, ses sujets étant fort affligés d'une soif ardente et n'ayant pas d'eau dans le voisinage, Gommaire

(1) Gazet, p. 354-5 ; Lom, pp. 1-16.

les consola par une fontaine qu'il fit jaillir en frappant la terre de son bâton, et qui se voit encore aujourd'hui à Emblehem, où le saint mourut le 11 octobre 774 et fut inhumé après sa mort. Mais depuis son corps, selon une révélation qu'eut sainte Vrachilde, fut transporté dans l'église que le saint avait fait construire dans la forêt et qui est maintenant la collégiale de Lierre.

La fête de saint Gommaire attire chaque année un concours immense de fidèles à Lierre qui y affluent pour invoquer le saint contre les hernies ou « breuken. »

La légende raconte que saint Gommaire rétablit un arbre, que ses gens avaient abattu, dans son état primitif, en ramassant les débris et en les entourant de son ceinturon. Ce ceinturon se conserve encore dans la collégiale de Lierre et les prêtres s'en servent pour donner l'accolade aux personnes qui, pendant l'octave de la fête de saint Gommaire, s'y présentent pour baiser l'extérieur d'un petit reliquaire contenant un osselet du saint.

Aussi tout le monde se rend-il l'un ou l'autre des jours de la huitaine de la saint Gommaire à la chapelle appelée « la fontaine de saint Gummar » qui depuis 1477 se trouve dans une espèce de ravin à une distance de trois kilomètres au nord de Lierre sur le sol d'Emblehem. Là on descend dans le souterrain pour y puiser, au moyen d'un vase en fer, de l'eau dans la fontaine qui doit, d'après la légende, son origine à saint Gommaire et à laquelle le peuple attribue des vertus extraordinaires.

Pour les habitants de la ville de Lierre, ce pèlerinage est une espèce de fête. Ils vont à Emblehem, où la saint Gommaire donne lieu à la kermesse de la commune, prient quelques instants dans la chapelle de Saint-Gommaire, y boivent quelques gouttes de l'eau de la fontaine et puis, en retournant chez eux, ils s'amusent au faubonrg Lisp, à boire et à danser, comme entre le 20 et le 28 août cela s'y faisait à l'occasion de la fête de saint Bernard (1).

(1) Avontroodt, Mss, pp. 37-38.

Suivant une ancienne coutume, les habitants de la ville d'Enkhuizen en Nord-Hollande, où la grande église était, avant de devenir temple calviniste en 1575, dédiée à saint Gommaire et s'appelle encore aujourd'hui « de Gommerskerk, » envoyaient chaque année à la saint Gommaire une députation à Lierre qui assistait à la grande procession qui s'y faisait en l'honneur du saint patron et jouissait du privilège d'y porter quelque temps la châsse du saint.

Le même droit était accordé aux députés qui venaient ce jour de la part des fendeurs de bois d'Anvers et de Gand, qui honoraient saint Gommaire comme patron. Mais depuis que les troubles de la guerre des iconoclastes mirent fin à ces députations, le magistrat de la ville seul portait les reliques de saint Gommaire.

Après la procession on faisait représenter, depuis 1428, des mystères sur la Grand'place. Les acteurs ou « gezellen » qui les représentaient venaient d'abord d'Anvers ou de Malines et recevaient du magistrat, en récompense de leur peine, du vin et de l'argent, mais, en 1478, il se forma à Lierre une chambre de rhétorique sous le titre « De groeijende boom » l'arbre croissant, qui se plaça sous la protection du saint patron de la ville et représenta en 1479, à l'occasion de sa fête, pour la première fois le jeu de Saint-Gommaire ou « het spel van Sint Gommar. » Le magistrat la remboursa de ses frais en lui payant une somme de deux livres de gros et lui assigna un présent annuel consistant en trois « paternoster, » dont elle aurait à recevoir deux le jour de Saint-Gommaire, et le troisième à l'occasion de la fête patronale de l'autre chambre de rhétorique de la ville qui bientôt après s'établit sous le titre « de Jenette bloem » (la jonquille) ou « de Ongeleerden » (les ignorants).

Outre cela, le magistrat de Lierre avait encore plusieurs présents à faire le jour de la procession.

Nous trouvons dans les comptes de la ville, qu'il distribua en 1426. trois douzaines de chapeaux et sept douzaines de gants et en 1491, neuf douzaines de gants et trente-huit chapeaux.

Les serments ou gildes, qui en 1401 accompagnèrent pour la première fois la procession de saint Gommaire, réclamèrent également les libéralités du magistrat (1).

Les paysans brabançons considèrent le jour de saint Gommaire comme heureux pour l'ensemencement du blé, si la lune est favorable (2).

A Laeken se fait chaque année le service solennel pour la première reine des Belges, enlevée à l'amour de sa famille et de son peuple, à Ostende, le 11 octobre 1850.

Le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte s'appelle « Keizerzondag, » dimanche de l'empereur, d'après l'évangile de ce jour (3).

---

12 octobre. — (*Inula undulata.*) Sainte Aurélie; saint Maximilien; saint Wilfrid.

Jusqu'au commencement du siècle dernier les habitants du bourg d'Ensival continuaient à payer au mois d'octobre un droit nommé la côte d'avoine, établi pour subvenir aux frais d'entretien d'une compagnie de gendarmes, destinée à purger le pays des brigands qui l'infestaient. La même commune, dans laquelle l'évêque Ferdinand de Bavière érigea, en 1657, une cure particulière, nous offre par l'élection de ses curés un usage tout à fait curieux dans des temps encore si près de nous.

(1) Leven, deugden ende mirakelen van den edelen Ridder ende glorieuzen beleyder den heyligen Gummarus t' Antwerpen; Lom, pp. 129-329-330; 225-233; Munke, p. 205.

(2) Coremans, p. 89.

(3) Coremans, p. 44.

Les principaux du bourg, dit l'auteur des Délices du pays de Liége, après avoir assemblé le peuple dans une place que partage un petit ruisseau, lui présentaient successivement les ecclésiastiques aspirants. A chaque présentation, ceux à qui le sujet était agréable sautaient de l'autre côté du ruisseau, et par ce moyen donnaient leurs voix, de façon que le prétendant qui avait eu pour lui le plus grand nombre de sauteurs, était élu curé d'Ensival (1).

---

13 octobre. — (*Helenium autumnale.*) Saint Édouard; saint Théophile.

A Liége se célébrait autrefois, dans la cathédrale, un office particulier sous le rite duplex en mémoire de la victoire signalée, que les Liégeois remportèrent à pareil jour, l'an 1213, sur les Brabançons dans la plaine de Steppes, et les bouchers, ayant contribué pour beaucoup au gain de cette bataille sanglante avaient, en récompense de leur bravoure, le droit de sonner ce jour-là les cloches de la cathédrale (2).

Le même jour se célébrait autrefois l'anniversaire de la consécration de la vieille chapelle voisine de Crayenhoven, près de Bruxelles, et on y voyait autrefois, ce jour-là, un grand concours de monde ; des boutiques de boissons et de pain d'épice s'élevaient aux alentours et des scènes de débauche souillaient d'ordinaire la fête commencée avec les dehors de la piété; c'est ce qui détermina l'autorité diocésaine à défendre de célébrer le service divin à Crayenhoven, en 1830.

Cependant un grand nombre de pèlerins y viennent encore, presque

(1) Délices du pays de Liége, t. III, p. 262.

(2) Bovy, t. I, pp. 216-217; Moke, t. II, p. 66.

toujours de grand matin, y invoquer l'intercession du saint Landre, qui est le patron de la chapelle et y recueillir l'eau d'un puits qui, dit-on, guérit de la fièvre. Aussi n'est-il pas rare de voir des jarretières attachées à la porte d'entrée, parce que de cette manière, à ce que l'on dit, on parvient à lier la fièvre. Car si l'on en croit la tradition, le saint Landri ou Lendrik, que l'on dit avoir été évêque de Meaux, fils de saint Vincent, fondateur du chapitre de Soignies, et de Sainte-Waudru, fondatrice du chapitre de Mons, aurait habité le château de Crayenhoven, d'autres racontent que, s'étant égaré dans ces lieux, le chant du coq lui aurait appris qu'il était peu éloigné d'une habitation. Il se serait reposé à l'endroit même où depuis on lui éleva une chapelle, qui en 1667 fut rebâtie, et c'est pourquoi, jadis, on voyait sur l'autel un coq chantant à côté de la statue du saint qui a été volée il y a quelques années.

Aussi, suivant quelques vieux paysans, reconnaissait-on jadis, à la vigueur des céréales les endroits où ce saint vénéré avait passé.

L'abbé de Dilighem consacra l'édifice le 13 octobre 1669.

Un ruisseau dans les environs porte, dans quelques actes, le nom de « Lenterixbeke, ruisseau de Landri (1).

---

14 octobre. — (*Inula indica.*) **Saint Calixte, pape ; saint Donat ou Donatien.**

Saint Donat, en l'honneur duquel huit églises sont consacrées, est patron de la ville de Bruges.

En Flandre, où l'on croit encore çà et là que le tonnerre n'est autre chose que le bruit que font des anges déchus en planant dans

(1) H. d. E. d. B., t. II, pp. 399-400.

les airs, on récite, quand il tonne, les litanies de saint Donat afin de se préserver de tout malheur.

La même chose se faisait autrefois en Brabant (1).

A Mons on se rendait autrefois à la chapelle de Saint-Calixte, au château, où l'on célébrait l'anniversaire de la délivrance du château de la ville. Au neuvième siècle, lors des invasions des Normands, Régnier au long col, comte de Hainaut, fortifia sa résidence de manière à pouvoir résister à ces barbares. En 881, lorsque ceux-ci se répandirent dans le pays, les religieuses du monastère de Sainte-Waudru, leurs serfs et quelques habitants des environs cherchèrent un refuge sous le donjon seigneurial. Régnier, voulant conserver les reliques des saints et les châsses qui les contenaient, les fit apporter à Mons, et déposer dans la cave du château; le comte en fit murer l'entrée, afin de soustraire ces trésors aux Normands, s'ils s'étaient emparés de sa forteresse.

Le château de Mons échappa aux ravages de ces pillards, et cette délivrance fut attribuée aux saints dont les reliques s'y trouvaient cachées.

Le souvenir de cet événement fut conservé au château, ainsi qu'au monastère de Sainte-Waudru : l'anniversaire en était régulièrement célébré. La comtesse Richilde fit construire, en 1051, à la châtellenie, une chapelle dédiée à Saint-Calixte, pape et martyr, et y plaça une relique de ce saint que lui avait donnée sa tante Egberge, abbesse de Neus, sœur du pape Léon IX. Depuis le peuple visita la chapelle du château le jour de Saint-Calixte. L'entrée de la cave, qui avait servi d'asile aux reliques des saints du pays, était surtout l'objet de l'admiration du peuple : un escalier dont on ne voyait que le commencement, semblait donner accès à d'immenses souterrains : l'imagination du vulgaire toujours trop active en fit une voie pratiquée sous terre de Mons à Saint-Ghislain, et qui aurait été creusée

(1) Muzenalbum, 1843, pp. 71-76.

du temps de Sainte-Waudru, pour faciliter les conférences mystiques de cette sainte avec saint Ghislain, son directeur spirituel. Ce pèlerinage, auquel s'attachait un souvenir si merveilleux, attirait des dévôts et des curieux, une foire se tenait à l'entrée du château et formait l'appendice de la fête religieuse. Un autre motif engageait encore les habitants à se rendre au château : c'était la charité. Dans cette enceinte était située la prison et chacun regardait comme un devoir de faire l'aumône aux pauvres détenus, qui paraissaient derrière de lourds barreaux de fer.

Aujourd'hui ce qui subsiste de la châtellenie est converti en une maison d'aliénés, les prisonniers n'y sont plus et la chapelle de Saint-Calixte n'offre plus qu'un monceau de ruines. Le pèlerinage fut anéanti lors de l'invasion française (1).

A Lierre se fait en ce jour une procession solennelle appelée vulgairement « processie van de Furie. »

Le 14 octobre 1595, à l'aube du jour, la ville de Lierre fut prise par Charles Herangière, gouverneur de Breda, qui ayant réuni un corps d'expédition, fort d'environ neuf cents hommes, mais sans canons, par une marche forcée et nocturne surprit le corps de garde de la porte de Malines et se rendit maître de la plus grande partie de la ville. Le gouverneur espagnol, Don Alonzo de Luna, rassembla en hâte les deux compagnies d'infanterie qui composaient la garnison de Lierre, ainsi que les bourgeois qui accouraient de tous côtés, et se retira pas à pas en combattant vaillamment dans la porte de Bois-le-Duc, alors une sorte de forteresse, assez vaste pour contenir une petite garnison, après avoir préalablement mis le feu aux maisons et habitations de la rue qui conduit à cette porte, et dépêché des courriers à Anvers et à Malines pour prier les commandants militaires et les magistrats de ces deux villes, de venir incontinent à son secours et délivrer Lierre des ennemis du roi et de la

(1) Fêtes populaires à Mons, par F. Hachez, Gand, 1848, pp. 22-23.

religion. Sa demande fut sur-le-champ exaucée et vers une heure de relevée les troupes auxiliaires arrivèrent au secours du gouverneur espagnol qui était encore maître de la porte après avoir vigoureusement repoussé toutes les attaques de l'ennemi. Une fois entrées en ville, elles tombèrent sur les soldats hollandais qui s'étaient éparpillés dans les maisons en vue de les piller et qui, fatigués par suite de la longue marche nocturne et du combat continuel ou ivres du vin qu'ils avaient trouvé dans les caves des riches habitants, prirent la fuite sans faire usage de leurs armes et périrent en grande partie. Leur commandant après avoir, à la tête de quelques braves, résisté pendant quelque temps aux assaillants, sortit de la ville et poursuivant sa route à travers la Campine sans être inquiété, revint à Breda.

L'anniversaire de cette journée, connue sous le nom de « Furie van Lier, » est devenue une fête religieuse : chaque année une procession solennelle, suivie d'une foule de gens pieux, sort, après la messe, de la collégiale, et arrivée à l'endroit où jadis se trouvait la porte de Bois-le-Duc, y dépose la châsse en argent, contenant les reliques de saint Gommaire, et place le Saint-Sacrement sur un autel érigé dans ce but. Puis on chante le « Te Deum » suivi d'un hymne religieux en latin (1), pendant que, dans le voisinage, des décharges d'armes à feu se font entendre.

Les trois quarts de la population de Lierre ignorent l'origine de

(1) Bellator fortis Gummare,
Nostrorum timor hostium,
Tuum semper defende populum
Contra impetum inimicorum,
Da gratiam, da gloriam,
Et inter arma bellorum
Cives tuos protege
Laeta clientes tuos exhilarans victoria.
v. Benedicamus Patrem et Filium cum S. Spiritu.
R. Laudemus et superexaltemus eum in sæcula.
Oremus, etc.

cette fête religieuse, la plupart d'entre eux croient que la procession se fait en actions de grâces, de ce que la ville a été pour lors sauvée miraculeusement, par saint Gommaire, de la destruction dont la menaçait une horde de barbares, qu'on nommait « Noordmannen (1). »

---

15 octobre. — (*Centaurea moschi.*) Sainte Thérèse.

Sainte Thérèse la réformatrice des Carmélites, est à Aywalle (diocèse de Liége) honorée comme patronne.

Les Apostolines, qui lui doivent leur fondation, ont encore aujourd'hui douze maisons en Belgique, les Carmélites déchaussées en ont quatre.

La fête de sainte Thérèse se célèbre dans tous ces couvents avec grande solennité. A Malines elle se chôme avec octave dans l'église du Béguinage.

---

16 octobre. — (*Achillæ multifolium.*) Saint Gal, abbé; saint Florentin; saint Séraphin; saint Mummolin.

Le jour de saint Gal on aime à transplanter les rosiers et d'au-

(1) Avontroodt Mss., pp. 38-39; De Furie van Lier. Lier, 1840; De stad Lier door de rebellen verrast ende door de borgers van Mechelen ende van Antwerpen ontset. Mechelen, 1781, pp. 13-20, 30-31, 129.

tres arbustes à fleurs. De même on enduit les crevasses des arbres, etc. (1).

A Courtrai c'est le jour après la sainte Thérèse que les artisans commencent à travailler à la chandelle, et célèbrent la festivité appelée « Keerspypbesnyden, » qui ailleurs se nomme « Keersbegieten, » et dont nous avons déjà parlé sous la date du 1[er] septembre.

---

17 octobre.— (*Helianthus decapetalus.*) Sainte Hedwige; saint Florentin.

A Lierre, tous les ans le samedi après la kermesse, suivant une ancienne coutume, les marguilliers de la cathédrale de Notre-Dame d'Anvers avec une châsse contenant le saint prépuce, les têtes des saints Cosme et Damien et quelques autres reliques et accompagnés de plusieurs ecclésiastiques se rendaient à la maison dite « het Meuleken, » sur la Grand'Place où ils trouvaient du logement et un repas préparés pour eux. A la porte d'Anvers le chapitre de Saint-Gommaire les attendait pour les accompagner jusqu'à la maison susdite.

Le lendemain le chapitre de Saint-Gommaire venait prendre la châsse, la portait processionnellement à la collégiale, où se célébrait une messe solennelle et la reportait ensuite de la même manière à la maison, où à midi se donnait un banquet somptueux, auquel assistait aussi le magistrat.

Le lundi les marguilliers retournaient avec la châsse à Anvers. Mais depuis 1570 cette cérémonie a cessé d'avoir lieu (2).

(1) Coremans, p. 89.
(2) B. M., p. 218.

18 octobre. — (*Agaricus floccosus.*) Saint Luc ; saint Monon.

Saint Monon, martyr vers le milieu du septième siècle, vivait dans la solitude à Nassogne, entre Marche et Saint-Hubert, près d'un sanctuaire qu'il avait élevé en l'honneur de la Mère de Dieu. Sept églises lui sont dédiées et la procession qui se fait en son honneur le dimanche après l'Ascension, attire un grand concours de fidèles.

Saint Luc est le patron des peintres, des sculpteurs en bois et des artistes en général.

A Anvers la gilde de Saint-Luc fait célébrer tous les ans une messe solennelle dans l'église de Saint-André, où l'on honore les reliques du saint qui, grâce au père Jean Delvigne de la société de Jésus, appartiennent depuis 1754 à la gilde.

Cette célèbre gilde de saint Luc, composée de métiers ou « stielen, » qui reconnaissent saint Luc pour patron, remonte à une très-haute antiquité. Une ordonnance du magistrat d'Anvers, donnée pour accommoder quelques différends qui s'étaient élevés entre les peintres et les autres artistes, date de l'an 1382 et cite comme membres de la gilde de saint Luc : les orfèvres, les peintres, les vitriers et peintres sur verre, les brodeurs, les sculpteurs en bois et les passementiers en argent.

A ces métiers se joignirent peu à peu tous ceux qui avaient quelque rapport avec les beaux-arts, et les ordonnances de 1606 et 1689, ainsi que les statuts de la gilde « de Liggere der gilde, » prouvent que dans le dix-huitième siècle la gilde de saint Luc ne réunissait dans son sein rien moins que trente-cinq différents métiers.

Le nombre toujours croissant des membres fit bientôt songer à donner à la gilde une constitution définitive. Déjà elle avait obtenu du magistrat d'Anvers plusieurs priviléges, et elle voulut, au moyen de l'érection du décanat, que ceux-ci pussent mieux avoir leur effet.

C'est pourquoi on décréta, en 1454, la nomination de deux doyens ou « dekens, » et d'un prince ou « hoofdman, » chef-homme. Jan Severmoke et le peintre Jan Snellaert furent élus doyens, et le jubilé de leur installation est célébré tous les cent ans, avec la plus grande solennité. Car c'est à eux que la ville doit la célèbre école flamande dont les grands maîtres Metsys, Breughel, de Vos, Van Noort, Floris, Jordaens, Van Dyck, Teniers, Quellyn, Schut, Seegers et d'autres, mais principalement Rubens, qui les surpassa tous, ont perpétué la gloire.

A l'égal des autres gildes et métiers, la gilde de saint Luc porte ses armoiries à elle : trois écus d'argent en champ azur.

Lorsqu'en 1481, la chambre de rhétorique « de Violiere, » se joignit à la gilde de saint Luc, celle-ci adopta la devise de la « Giroflée : » « tot jonsten versaemt, » réunie par amour, et aujourd'hui encore on lit ces paroles au-dessous du blason de la gilde de saint Luc.

Deux autres chambres de rhétorique : « de Goudbloem, » (souci) et « de Olyftak, » (rameau d'olivier) se trouvaient également sous l'excellente administration des doyens de la gilde de saint Luc et se distinguaient à presque tous les brillants jeux de haies « haeghspelen » ou « landjuweelen, » du quinzième et du seizième siècles. Leurs compositions dramatiques se sont conservées jusqu'à nos jours dans l'ouvrage précieux : « Spelen van sinne, » publié en 1562 à Anvers.

Pour mieux enseigner l'art et pour en propager la connaissance, on érigea une école de dessin, c'était le fameux peintre David Teniers le jeune, qui en sollicita la permission auprès du roi d'Espagne, Philippe IV. Grâce à l'intermédiaire du marquis Louis de Caracena, dont on voit encore au musée d'Anvers le buste fait par Artus Quellin le vieux, en signe de reconnaissance de la gilde, on obtint en 1664 des lettres patentes, qui accordèrent la requête.

L'école, qui donna naissance à l'académie célèbre de nos jours,

était on ne peut plus florissante sous la direction de la gilde de saint Luc dont les membres artistes lui servaient de professeurs; mais en 1741 l'administration ayant passé aux mains du Conseil communal, l'école déclina de plus en plus et la gilde elle-même perdit de jour en jour de son ancienne splendeur.

En 1754, anniversaire de la nomination des premiers doyens (1454), on inaugura avec pompe le nouvel autel que la gilde avait construit dans la cathédrale en l'honneur de saint Luc; mais, en 1773, des difficultés s'élevèrent entre la direction de la gilde et le peintre Lens, qui, après avoir longtemps séjourné à l'étranger, voulut affranchir les artistes du devoir d'entrer dans une corporation dont le seul but était la culture des arts. Il obtint que par un arrêt du gouvernement, en date du 20 mars 1773, l'académie fût séparée de la confrérie. La gilde faillit se dissoudre, mais le magistrat, reconnaissant la grande importance de cette antique association, invita, le 15 mai de la même année, les doyens à reprendre leurs fonctions et à réorganiser la gilde.

Malgré tous les efforts de ces hommes patriotiques, la confrérie affaiblie par l'influence toujours croissante des idées françaises de cette époque, ne reprit pas son éclat antérieur et en 1795, lors de l'invasion française, elle cessa d'exister. Mais dès que les troubles de la révolution furent apaisés, les anciens membres de la gilde se réunirent de nouveau et rétablirent avec solennité la gilde de Saint-Luc le 30 mai 1808.

Elle recommença à prospérer et son règlement, de l'an 1851, énumère trente-cinq différents métiers faisant partie de la gilde.

L'année 1854 vint lui donner une nouvelle vie. Elle voulut fêter dignement le quatrième jubilé de l'installation de ses doyens. Un « landjuweel » fut célébré avec une pompe qui surpassa toutes les fêtes littéraires données jusqu'à ce jour à Anvers. Plus de trois mille artistes, littérateurs et amateurs des beaux-arts assistèrent au concours qui eut lieu, le 21 août, au Théâtre-Royal.

Un « Te Deum » solennel fut chanté dans la cathédrale et le nouvel autel de Saint-Luc fut inauguré en présence des autorités civiles et ecclésiastiques.

En souvenir de ce jubilé, la division littéraire de la Société publia un album magnifique (1).

A Bruges, la gilde de Saint-Luc, dont l'institution remonte probablement au commencement du quatorzième siècle, avait coutume, d'exposer chaque année, le jour de sa fête patronale, deux tableaux de Van Eyck et de Lancelot Blondeel. La chapelle de la gilde, dont la première pierre fut posée en 1450, a été vendue le 27 avril 1798 (2).

L'église d'Anderlecht payait anciennement tous les ans le jour de saint Luc un cens de 2 sous 6 deniers à la cathédrale de Cambrai, en vertu d'une donation de l'évêque Burchard, en date de l'an 1123, qui exempta la dite église de toute redevance et de toute exaction sauf ce cens (3).

A Malines se célébrait autrefois la fête de la Translation de saint Rombaud. A cause d'une guerre on avait transporté en 1148 les reliques du saint de Malines au village de Steenockerzeel. Dans les comptes de la ville de 1321 on trouve déjà : « sint Rombouds dach » entre la Saint-Denis et le jour de saints Siméon et Jude (4).

(1) De Sint-Lucas gilde en het jubeljaer, door P. Génard. Antwerpen, 1855. Almanak der Sint-Lukas gilde voor 1854. Antwerpen, pp. 13-15, 26-27. Sint-Lukas gilde binnen Antwerpen. Catalogue des œuvres d'art exposées pour l'achèvement de l'autel de Saint-Luc. Anvers, 1855, pp. 9-12.

(2) Gaillard, pp. 160-4.

(3) H. d. E. d. B., t. I, p. 24.

(4) Munk, pp. 142-4.

19 octobre. — (*Coreopsis procosa.*) Saint Pierre d'Alcantara; saint Aimable; saint Savinien.

A Bruxelles la seconde des deux foires franches, que Maximilien accorda à la ville (1), devait commencer le jour après la Saint-Luc.

Ces foires qui avaient lieu sur la Grand'Place, furent transférées en 1833 au Grand Sablon et abolies en 1840 toutes les deux.

Sous le directoire (an VII) une foire du 18 octobre jusqu'au 1er novembre devait remplacer celles existant antérieurement (2).

---

20 octobre. — (*Centaurea suaveolens.*) Saint Jean Cantius; saint Caprais; saint Félicien.

Le mardi après la Saint-Luc, devait commencer à Termonde la foire franche de trois jours que Philippe le Hardi, gendre de Louis de Mâle, accorda à cette ville en 1397. Mais à cause des foires qui, à Bruxelles et à Beveren, avaient lieu vers la même époque, Charles V transféra cette foire, en 1550, au vendredi après le premier samedi d'octobre, pour durer jusqu'au mardi suivant.

L'un et l'autre de ces princes accordèrent à la ville le privilège que, durant la foire et les huit jours avant et après, chacun serait libre d'entrer en ville et d'en sortir, à l'exception toutefois des traîtres, des bannis, des déserteurs et des débiteurs des princes (3).

(1) Voyez 19 mai.

(2) H. d. l. V. d. B., t. I, p. 300.

(3) Maestertius, pp. 11, 81.

21 octobre. — (*Silphium asteriscus.*) Saint Hilarion; sainte Ursule.

Sainte Ursule, en l'honneur de laquelle quatre églises sont consacrées, est la patronne des religieuses qui portent son nom et qui se vouent à l'éducation de la jeunesse. Autrefois les Ursulines avaient des pensionnats dans la plupart des grandes villes belges. Aujourd'hui, selon le savant auteur du « Calendrier belge de la sainte Vierge, » il n'existe plus de l'ancienne congrégation que la maison de Mons. Mais une nouvelle association d'Ursulines s'est formée depuis peu d'années en Belgique, dont la maison-mère est à Thieldonck et qui compte déjà quinze établissements (1).

A Malines, se célèbre, le même jour, l'anniversaire de l'érection de la confrérie de Sainte-Barbe dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

---

22 octobre. — (*Silphium trifoliatum.*) Sainte Cordule; sainte Alodie; saint Sevère; saint Mellon; saint Albert.

Sainte Cordule est la patronne de Schooten, village du diocèse de Malines.

A Anvers les tisserands célèbrent la fête de saint Sevère, leur patron, dont les reliques s'honorent en partie dans l'église de Saint-Jacques à Anvers (2).

Saint-Albert, patron des paysans, de même que saint Gommaire et saint Gal, bénit, à ce qu'on dit, en bonne et mauvaise lune (3).

(1) B. M., p. 220.

(2) Het leven van den H. Severus, bisschop van Ravenna, patroon der lyn-en wollewevers. Antwerpen, 1767.

(3) Coremans, p. 89.

23 octobre. — (*Aster flexuosus.*) Saint Hilarion; saint Séverin; sainte Ode.

Sainte Ode, tante de saint Hubert, morte en 711, dota richement la collégiale de Notre-Dame, que celui-ci érigea sur la tombe de son prédécesseur saint Lambert. On lui attribue aussi la fondation de Notre-Dame de Namur. La fête de son saint directeur, Pompée, se célèbre aussi en ce jour (1).

A Gand, où l'abbaye de Saint-Bavon possédait anciennement dans la paroisse de Rysbergen (mairie de Bréda) une petite seigneurie appelée Zombeecke, qui fut achetée en 1523 par Henri, comte de Nassau, seigneur de Bréda, les hommes du fief de cette seigneurie étaient tenus de donner annuellement à leur seigneur, le soir de la fête de Saint-Séverin, un beau repas composé de tous les mets de la saison. Douze hommes dont six à cheval devaient assister à ce festin, et les tenanciers fournissaient de la paille, de l'avoine et du foin pour les chevaux. Les six hommes à pied pouvaient amener avec eux des chiens et des oiseaux de chasse, auxquels devait également être fournie la nourriture. Les six cavaliers avaient à leur repas six quarts de vin et trois à leur coucher. On préparait un semblable repas le lendemain vers le soir, lorsque les douze invités partaient pour le village de Zundert, frontière de la mairie de Bréda (2).

---

24 octobre. — (*Aster junicus.*) Saint Evergiste; saint Raphaël, archevêque.

A Malines les tisserands, les fileurs et les sergiers, célébraient la

(1) B. M., p. 222.
(2) Le Polygraphe belge, 1835, p. 117.

fête de Saint-Séverin, leur patron, par une messe solennelle dans l'église de Saint-Rombaud.

---

25 octobre. — (*Aster miser.*) Saints Crépin et Crépinien.

Jour heureux pour les cordonniers, les selliers, les tanneurs, etc.(1).

Les cordonniers qui honorent saint Crépin et saint Crépinien comme patron, célèbrent ce jour très-solennellement.

A Bruges, où le métier des cordonniers réunissait dans son sein plusieurs autres petits métiers, entre autres les gantiers ou « Meulenmeerschers, » on dépensait deux livres pour célébrer dignement la fête patronale et huit livres pour la réunion qui avait lieu le jour du renouvellement des doyens (2).

A Diest le jour de fête des cordonniers, un apprenti habillé en évêque est placé le soir au vitrage du magasin brillamment éclairé; il se pose comme s'il allait se mettre à couper du cuir et doit rester ainsi toute une heure sans se mouvoir.

A Malines les apprentis des cordonniers avaient autrefois la coutume, de travestir l'un d'entre eux en évêque et de parcourir les rues pour quêter quelque chose en chantant devant les maisons des pratiques de leurs maîtres.

(1) Coremans, p. 89.
(2) Gaillard, pp. 129-135.

---

26 octobre. — (*Solidago petiolaris.*) Saint Evariste; saint Rustique.

Le dernier dimanche d'octobre se fait à Courtrai une espèce de kermesse appelée vulgairement « Schenkelkenskermis » ou « Schynkelfeest. »

Cette fête, qui se célèbre dans le quartier dit « Over de Leye » (au delà du Lys), fut instituée par Denis de Schynkele, seigneur de Stierbeke, échevin et puis (de 1702 à 1724) bourgmestre de la ville de Courtrai (1).

En souvenir du fondateur, on place encore chaque année son buste, bien décoré de fleurs et de feuillage, au milieu de la rue principale du susdit quartier.

---

27 octobre. — (*Aster floribundus.*) Saint Frumence; saint Armand; saint Florent; sainte Sabine.

Saint-Florent est patron de deux églises.

A Malines se célébrait autrefois une fête en mémoire de ce que les reliques de Saint-Rombaud, transportées à Steenockerzeel à cause des troubles de la guerre, furent heureusement ramenées à l'église dédiée à ce saint (2).

(1) Gaillard, Bruges et le Franc, t. I, p. 313.
(2) Munk, pp. 142-145.

---

28 octobre. — (*Aster passiflorus.*) Saints Simon et Jude, apôtres.

C'est un jour de triste mémoire pour la ville d'Iseghem.

En apprenant qu'une petite colonne française marchait de Roulers par Cachtem, Emelghem et Ingelmunster à Courtrai, les habitants d'Iseghem s'armèrent au hasard de tout ce qu'ils trouvaient sous la main, l'un d'un fusil, l'autre d'une épée, d'autres encore de bâtons ou de fourches, et attaquèrent les ennemis. Ils les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'aux portes de Courtrai; mais les Français ayant reçu des renforts, rebroussèrent chemin, prirent Iseghem par surprise et se vengèrent des habitants en passant au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontraient.

Comme c'était précisément un dimanche, on appelle ce jour encore aujourd'hui « Brigands-zondag, » dimanche des brigands (1).

A Mons les poissonniers célébraient, ce jour, leur fête patronale.

---

29 octobre. — (*Narcissus viridiflorus.*) Sainte Ermelinde; saint Narcisse; saint Faron.

Sainte Ermelinde, en l'honneur de laquelle deux églises sont consacrées, naquit de parents nobles et riches près de Tirlemont. Dès son enfance elle s'adonna au service de Dieu et choisit Jésus pour son époux. C'était en vain que ses parents l'engageaient à se marier; ils ne purent la détourner de son idée ni par prières ni par

(1) Geschiedenis van Iseghem. Rousselaere, 1852, p. 86.

menaces. Elle se coupa les cheveux, quitta ses parents qui lui avaient donné les rentes d'une propriété pour s'en entretenir et se retira près d'un village dit alors Bevegne où elle vaquait jour et nuit aux œuvres de piété et aux prières. Toutefois sa beauté enflamma deux frères d'une telle passion qu'après avoir vainement essayé tous les moyens de la séduire ils résolurent de l'enlever de nuit quand elle irait à l'église. Mais la veille de la nuit destinée au rapt, un ange l'avertit de ne pas aller à l'église comme d'habitude et la conduisit à Meldert où elle continua sa vie d'abstinences et d'austérités, jusqu'à ce que le 29 octobre de l'an 600, Dieu la rappela de la terre.

Son corps demeura longtemps en terre sans aucun honneur, bien que plusieurs miracles illustrassent cet endroit. Enfin le duc Pépin, père de sainte Gertrude, fit élever les reliques et fonda sur le lieu du tombeau un couvent de religieuses (1).

A Meldert, où sainte Ermelinde est honorée comme patronne, son jour de fête se célèbre très-solennellement et attire un grand concours de pèlerins.

---

30 octobre. — (*Agaricus fimetarius.*) Saint Foillan ; saint Lucain ; sainte Zénobe.

Saint Foillan ou Feuillein, auquel sept églises sont dédiées, est patron de Fosses.

Ce fut, dit-on, un missionnaire écossais, à qui sainte Gertrude avait donné son domaine de Fosses et qui aurait été massacré en 655 ou 657.

Au temps de l'invasion normande, son corps aurait été enlevé de

(1) Gazet, p. 328-9.

Fosses, mais soustrait par la piété de quelques fidèles, au péril d'être profané par les barbares, et déposé pendant un siècle dans une grotte appelée la Grande-Église.

---

31 octobre. — (*Corcopsis ferulefolia.*) Saint Quentin. Vigile. Jeûne

Saint Quentin est très-vénéré en Belgique, vingt-cinq églises sont consacrées sous son nom et les villes de Hasselt et de Péruwelz l'honorent comme patron.

A Mons les orphelins sont sous sa protection particulière.



NOVEMBRE.

Ainsi que les deux mois précédents, le mois de novembre porte une dénomination qui n'est plus justifiée par la place qu'il occupe dans le calendrier actuel. Son nom, qui signifie neuvième, cessa de lui convenir dès l'époque où Numa Pompilius ajouta deux mois à l'année des Romains.

Charlemagne a nommé ce mois « windunmanoth, » mois du vent, et les Flamands lui ont conservé ce nom (windmaend) que du reste, en Belgique, il mérite pleinement, quoique la vieille dénomination de « slachtmaend, » mois de tuerie, soit à présent la plus usitée. De même que « smeermaend, » mois de la graisse et « offermaend, » mois des sacrifices qui désignent le même mois, cette dénomination se rattache aux sanglants sacrifices qui anciennement avaient lieu en novembre et qui valurent à ce mois son nom anglo-saxon de « blôtmonath, » mois du sang.

Plusieurs autres dénominations telles que « loefmaend, horemaend ou hoermaend, » dont on ne connaît pas au juste l'origine restent encore à expliquer. Quelques savants, font dériver « horemaend, » de l'ancien mot teuton « horo » (en anglo-saxon horu), boue et lui donnent la signification de « mois des boues. » D'autres

l'expliquent par l'ancien mot anglais « hoar, hoary, » en anglo-saxon « hor, » gris, blanc, de sorte que le nom signifierait « mois des frimas, » ce qui serait assez d'accord avec la dénomination irlandaise « fremânadhr, » mois des glaces.

1er novembre. — (*Laurastinus sempervirens.*) **La Toussaint ou Allerheiligen, fête de tous les saints.**

Une fête en l'honneur de tous les saints et particulièrement de tous les martyrs existait déjà au quatrième siècle dans l'église orientale. Elle passa bientôt dans l'église occidentale, mais se célébrait d'abord le dimanche après la Pentecôte comme les Grecs le font encore de nos jours.

Lorsque, en 607, le pape Boniface IV obtint de l'empereur Phocas le Panthéon des Romains, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de la Rotonde, il le dédia à la Vierge et à tous les martyrs et y fit transporter toutes les reliques qu'on avait déterrées aux alentours de Rome. C'est du jour de cette dédicace que Grégoire III fixa la fête de tous les saints au 1er novembre, et Grégoire IV ordonna, en 834, que toute l'Église catholique célébrerait ce jour une fête commune en l'honneur de tous les saints (1).

En Belgique cette fête compte à présent parmi les fêtes principales de l'année. A Anvers, les personnes qui s'abordent dans les rues ce jour-là, s'adressent des félicitations en se répétant la phrase sacramentale : « ne zalige, zulle, » tout comme à Pâques, à la Pentecôte et au Nouvel-an.

A l'égal de la Saint-Bavon ou Bamis la Toussaint sert de terme

(1) Binterim V, 1, p. 487 sq. — Cornet, p. 340. — D. d. O., t. II, p. 580.

pour marquer la fin de l'été et le commencement de l'hiver. En plusieurs villes, entre autres à Dinant, les tirs hebdomadaires des différentes sociétés ne cessent d'avoir lieu qu'à la Toussaint.

Aux environs de Bruxelles les domestiques changent de services ce jour-là et en beaucoup d'endroits, nombre de fondations sont faites pour donner plus d'éclat à la solennité de ce jour.

A Bruges les tailleurs ou « kleermakers (scheppers,) » en vertu d'une fondation faite par M. Van Gruuthuize, en 1531, habillaient ce jour treize pauvres, en dépensant au moins vingt schellings pour chaque vêtement. Une messe solennelle dans l'église de Notre-Dame précédait cette cérémonie de bienfaisance. Aussi était-il d'usage dans le même métier que chaque apprenti admis dans le courant de l'année, devait payer à la Toussaint cinq schellings, dont un tiers était destiné au profit du métier, l'autre à celui du doyen et des jurés et le troisième à celui des pauvres du métier, conformément à une ordonnance en date du 8 août 1531 (1).

A Huy se faisait une distribution de pains assez considérable, en vertu d'une fondation de Maroie de Fanchon de l'an 1463 (2).

Depuis la Toussaint jusqu'au 1er mars le concierge de l'hospice d'Ixelles, qui était en même temps sacristain de la chapelle, devait conduire, trois fois par semaine, avec le cheval de l'hospice, le bois que les pauvres amenaient sur leurs épaules ou sur des brouettes. Mais au siècle dernier cet usage étant tombé en désuétude, les revenus de la fondation étaient distribués aux pauvres. (V. 3 mai) (3).

Parmi les foires qui commencent à la Toussaint ou le 2 novembre, les plus considérables sont celles de Liége, de Lierre et de Mons.

Celle qui se tient à Mons jouissait de la franchise pour toutes les personnes endettées et pour leurs nippes, tant pendant la foire que

(1) Gaillard, pp. 140-143.

(2) Gorrissen, p. 356.

(3) H. d. E. d. B., t. III, p. 299.

huit jours auparavant et après, en vertu d'un décret de Guillaume II, en date de 1338 (1).

La foire de Lierre dure trois semaines et attire surtout les dimanches une grande foule des environs de la ville. C'est pourquoi la raillerie a désigné ces jours de noms particuliers.

Le premier dimanche s'appelle « veersekensmerkt » marché aux génisses, parce qu'on dit proverbialement que les jeunes filles s'y rendent pour acheter des maris.

Le second dimanche se nomme « brullemerkt; » on y envoie les enfants qui crient beaucoup en leur disant : « gy kunt op de brullemerkt brullen gaen, » vous pouvez aller beugler au marché à beugler.

Aussi prétend-on que ce jour les fiancées avec leurs fiancés vont fréquenter la foire.

Le troisième dimanche s'appelle « pottenmerkt » marché aux pots, et l'on dit que les jeunes mariées s'y rendent accompagnées de leurs maris pour acheter les pots et les meubles nécessaires à leur nouveau ménage.

La foire de Liége dure huit jours.

Les usages particuliers auxquels la Toussaint donne lieu se rattachent la plus grande partie à la veille de la fête des Trépassés.

Une tradition populaire dit qu'un homme assassiné à la Toussaint ne peut trouver aucun repos avant de s'être vengé de son meurtrier (2).

Suivant une autre croyance il faut aller ce jour à la forêt et y couper un morceau d'un hêtre, s'il est humide, l'hiver sera froid, s'il est sec, le contraire aura lieu (3).

A Herstal, près de Liége, il est d'usage que dans la nuit des Trépassés, un homme aille de maison en maison frapper aux fenêtres

(1) De Bossu, p. 104.

(2) Wolf, N. S., p. 402.

(3) Tuinman, Voorteekenen, p. 10.

en disant : « Chrétiens, réveillez-vous et priez pour le repos des âmes! »

Les habitants attribuent l'origine de cette singulière coutume au vœu d'un meurtrier, qui, pour expier son crime, aurait imposé à ses descendants l'obligation d'observer à jamais la pratique susdite. Un membre de sa famille ayant manqué à ce devoir, serait mort subitement, ajoute la tradition, et depuis ce temps-là l'usage est scrupuleusement observé jusqu'à nos jours (1).

Dans la Campine, on parle de coqs noirs et mystérieux qui, dans la nuit du jour des âmes, viennent chanter trois fois sur le toit de la maison dont le propriétaire ou le locataire principal doit mourir après un an et un jour (2).

---

2 novembre.—(*Physalis.*) Jour des morts ou des Trépassés, Allerzielendag.

Dans les premiers siècles de l'Église on ne trouve pas de jour destiné particulièrement à la commémoration des morts, bien qu'on ait prié pour les trépassés dès les temps les plus reculés du christianisme. Ce n'est qu'en 998, que saint Odillon, abbé de Cluny, institua une fête annuelle à célébrer le 2 novembre dans tous les couvents des Bénédictins en mémoire des trépassés, et toute la chrétienté se hâta de suivre cet exemple.

La célébration de cette fête, qui commence la veille aux vêpres, se signale en Belgique par diverses anciennes coutumes existant encore.

(1) Wolf, l. c., p. 388.
(2) Coremans, p. 107.

Comme en France et en plusieurs parties de l'Allemagne, depuis la veille de la Toussaint, tous les cimetières reçoivent de nombreux visiteurs qui viennent y prier pour les âmes de leurs parents ou de leurs amis. Ils y mettent souvent des cierges bénits allumés sur les tombes ou aspergent les fosses d'eau bénite.

Dans plusieurs endroits des Ardennes se font, le jour des morts, des processions autour des cimetières, chaque assistant porte en main un cierge allumé qu'il place après la cérémonie sur la tombe du dernier mort de sa famille (1).

Dans le pays de Limbourg on va à quatre heures de relevée au cimetière et tous ceux qui, pendant l'année, ont perdu l'un des leurs, ont soin de mettre sur sa fosse une croix de paille. Après avoir fait les prières usuelles on retourne ensuite à la maison, ou ce qui arrive plus souvent, on va au cabaret pour y passer la soirée en buvant, jouant et chantant. Mais au premier coup de minuit on se rend de nouveau au cimetière pour y allumer les croix de paille que l'on a mises sur les tombes.

A Bruges, à Dinant et en plusieurs autres villes, on allume la veille de la fête des cierges bénits dans les maisons et les laisse brûler durant la nuit, car il est prudent de se préserver par des cierges bénits des apparitions et visions que la croyance populaire en Belgique aussi bien qu'en France, en Écosse et en Irlande attribue à cette nuit. En Irlande et en Écosse ce sont les Elfes qui, dans « l'All-hallow-ride » ou l'époque de la Toussaint, font des courses nocturnes; en Languedoc ce sont les morts qui la nuit du jour des Trépassés vont en procession autour des cimetières; en Provence ce sont « leis armetos, » les petites âmes, qui reviennent à cette époque visiter les corps qu'elles ont abandonnés et dans leur voyage nocturne passent et repassent devant les vivants pendant leur sommeil et les épouvantent; en Flandre c'est le « zielwagen » ou le char des âmes qui tra-

(1) Molanus, p. 374.

verse les airs (1), et la tradition raconte plusieurs histoires, les unes toujours plus effrayantes que les autres, des processions nocturnes que font les spectres autour des cimetières (2).

C'est aussi pourquoi, en Belgique comme en Provence, les sonneries funèbres annonçant la commémoration des morts se prolongent en quelques endroits jusqu'à minuit, en d'autres jusqu'au lendemain matin. A Ath, où l'on sonne pendant vingt-quatre heures, les sonneurs vont le lendemain de maison en maison faire une quête en récompense de leurs fatigues.

Les offices qui se célèbrent pour les trépassés attirent une affluence immense de fidèles dans toutes les églises du pays, tendues de noir et décorées en harmonie avec la signification du jour.

A Nivelles les chanoinesses devaient réciter tous les ans à haute voix, dans l'église, l'office des morts pour les défunts de l'auguste maison d'Autriche (3).

A Scherpenheuvel ou Montaigu se fait encore tous les ans ce jour-là, une des processions les plus solennelles dite « de Keerskensprocessie » ou procession des chandelles.

Elle fut instituée, d'après l'auteur de l'histoire de la ville de Diest, en souvenir de la peste, qui en 1629 désolait l'endroit, et cessa grâce à la Vierge dont les habitants avaient imploré l'intercession (4).

D'autres écrivains rapportent qu'en 1734, la dyssenterie exerçant de cruels ravages à Scherpenheuvel et aux environs, les habitants consternés se rendirent auprès de leur curé pour l'engager à faire une procession en l'honneur de la Vierge et que, la procession ayant eu lieu et la maladie ayant disparu, on résolut par reconnaissance, de renouveler annuellement cette procession. Elle se faisait autre-

(1) Coremans, p. 79.
(2) Wolf, N. S., p. 379.
(3) Lemaire. p. 278.
(4) Diest, II. p. 86.

fois de sept à dix heures du soir, mais pour éviter des inconvénients elle a été remise il y a plus de trente ans à quatre heures de relevée. Les habitants illuminent leurs maisons et portent chacun une chandelle en main, quelquefois même des paquets entiers qu'ils allument tout à la fois. Au milieu de deux rangs de ces porteurs de chandelles marche le curé de Scherpenheuvel portant l'image miraculeuse de la Vierge, et à sa suite viennent les prêtres avec le vénérable (1).

Une coutume assez singulière, qui est très-répandue en Belgique, est de manger le jour ou la veille des Trépassés, des gâteaux qui s'appellent « zieltjenskoeken, » gâteaux d'âmes, ou « zielen brood, » pain d'âmes.

A Dixmude et dans les environs on dit, qu'autant on en mange autant on délivre d'âmes du purgatoire. A Furnes la même croyance se rattache à ses petits pains que l'on nomme « radetjes, » et que l'on fait dans tous les ménages.

A Ypres les enfants placent, la veille des Trépassés au soir des croix ou des statuettes de la Vierge, éclairées d'une petite chandelle dans la rue, près de la porte de leurs maisons, et demandent aux passants quelques sous « om koeken te bakken voor de zieltjes in 't vagevuer » afin de faire des gâteaux pour les petites âmes du purgatoire.

En quelques endroits du Brabant on fait aussi des « zielen broodjens, » petits pains très-blancs empreints d'une croix, qui se mangent chauds et l'on y attache l'idée que, qui mange le premier de ces petits gâteaux doit dire un pater pour les pauvres âmes souffrantes.

A Anvers on fait les « zielenbroodjens, « également de farine très-blanche et très-fine, mais en y mettant beaucoup de safran pour leur donner une couleur jaune en image des flammes du purgatoire.

Dans le pays de Limbourg le « zielenbrood ou kruiskensbrood, » pain à croix, est béni de grand matin et chacun en mange au déjeûner, après avoir fait une prière pour les Trépassés.

(1) Schayes, p. 172.

Les « panne koeken » qu'on fait à Bruges le jour des morts dans chaque ménage sans doute ont une signification analogue. Il en est de même des « couquebaques » (du flamand : koekebakken), qu'on mange à Tournai le jour des âmes et à Namur la veille de cette fête.

Bien que les dénominations de ces gâteaux en plus grande partie paraissent se rattacher immédiatement à la signification de la fête chrétienne qui se célèbre ce jour, tout porte à croire que l'origine de cet usage remonte à une plus haute antiquité que l'institution de la fête de l'Église. A en juger par l'analogie des cérémonies existant encore en Écosse, en Irlande et au pays de Galles ainsi qu'en Bretagne, on peut présumer avec beaucoup de raison que les « zieltjenskoeken » de la Belgique, les « seelen » (âmes) de l'Allemagne supérieure et les « soul-cakes, » gâteaux d'âmes, de Wales ne sont que des restes d'un sacrifice païen qui se célébrait à la même époque. N'ayant pas pu réussir à extirper cette fête jusqu'aux dernières traces, l'Église en a christianisé, si j'ose me servir de ce terme, les pratiques principales en leur donnant une nouvelle signification très-poétique et pieuse tout à la fois, qui s'adaptait à merveille au jour des Trépassés.

---

3 novembre. — (*Primula vulgaris.*) Saint Hubert, patron des chasseurs.

Il est naturel que le culte de ce saint soit on ne peut plus populaire en Belgique. Soixante-onze églises sont dédiées à cet apôtre des Ardennes, nombre de confréries sont érigées sous son invocation, plusieurs métiers l'honorent comme leur patron.

D'après la tradition, telle qu'elle a été recueillie au quatorzième

siècle par le chroniqueur Jean d'Outremeuse, saint Hubert appartenait à la famille mérovingienne et descendait de Clotaire II par Boggis, duc d'Aquitaine. Envoyé jeune à la cour de Neustrie, il fut fait comte de Paris, position élevée qui lui attira la haine du puissant Ebroïn. Dénoncé par celui-ci au roi Thierry comme un ambitieux qui songeait à le détrôner, saint Hubert fut banni et chercha un refuge auprès de Pépin de Herstal. Il prit part à la lutte de l'Austrasie avec la Neustrie, et Pépin, après la bataille de Festry, lui confia la « prévôté de France, » ou la mairie du palais de Neustrie. Marié ensuite avec la fille d'un comte de Louvain, saint Hubert perdit sa femme, qui mourut en le rendant père d'un fils. Ce malheur l'accabla et lui inspira la résolution de renoncer au monde. A cet effet il se rendit en Aquitaine, pour abandonner à son frère cadet le duché qui venait de lui échoir par la mort de son père Bertrand, et pour lui confier son fils. Ces intérêts réglés, il reprit le chemin de l'Austrasie, se rendit à Maestricht auprès de saint Lambert, lui notifia son intention d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Pierre, et le pria de désigner l'endroit où il aurait à se retirer à son retour de Rome. « Consultez-là dessus le pape même, » dit l'évêque, « et conformez-vous à ses ordres. »

Saint Hubert se mit donc en route, et arriva à Rome la veille même de l'assassinat de saint Lambert. Il alla droit à l'église prier sur le tombeau de saint Pierre, et y passa la nuit en oraison. Les trois jours suivants il y retourna, et le dernier jour un ange vint annoncer au pape la mort de l'évêque de Liége, en lui remettant la crosse et l'anneau du prélat, et en lui ordonnant de désigner pour son successeur le pèlerin qu'il trouverait priant au tombeau de saint Pierre. Le pape se rend à l'instant à l'église et y trouve saint Hubert. Celui-ci s'étonne qu'on veuille « oisteir » de son siége un si « sains hons, » et c'est alors qu'on lui apprend le meurtre de saint Lambert, qui était son maître et son ami.

Saint Hubert commença à pleurer, mais le pape le prenant par la

main le conduisit devant l'autel où il le dispensa de l'ordre de chevalerie et lui donna les ordres sacrés l'un après l'autre. Des événements extraordinaires signalèrent ce sacre de saint Hubert. Toutes les étoles ayant disparu d'une manière incompréhensible, un ange apporta du paradis une étole ainsi qu'une clef d'or destinées au successeur de saint Lambert.

Une fois installé sur le siége épiscopal de Tongres, saint Hubert se fit remarquer par sa piété, par sa charité et par son zèle pour le salut des âmes. Conservant toute sa vie une grande vénération pour saint Lambert, il fit bâtir au lieu où ce saint avait été assassiné une église en l'honneur de la Vierge et de saint Lambert, y transféra en 709 avec une pompe extraordinaire le corps du saint et fixa lui-même sa demeure auprès des restes chéris de son maître. C'est ainsi que Liége devint la résidence des évêques de Tongres et que les Liégeois avec raison regardent saint Hubert pour le véritable fondateur de leur ville.

C'était aussi saint Hubert qui par ses courses apostoliques dans les Ardennes parvint enfin à y établir définitivement le christianisme et à accomplir l'œuvre qu'avaient commencée les évêques saint Remacle et saint Lambert. La forêt d'Ardenne, où Hubert, étant jeune, avait tant de fois satisfait son aveugle passion pour la chasse, où, converti par l'apparition merveilleuse d'un cerf portant l'image de Jésus-Christ entre les branches de son bois, il mena pendant plusieurs années dans une solitude complète la vie la plus austère pour expier par des pénitences rigoureuses les fautes de sa jeunesse, cette forêt devint depuis lors le principal siège du culte de saint Hubert.

Trente-six ans s'étaient écoulés depuis que saint Hubert avait renoncé aux plaisirs du monde, lorsque par révélation il lui fut dit que bientôt sa mission terrestre serait finie. Ayant été consacrer une nouvelle église à Héverlé, près de Louvain, il fut pris de la fièvre et ne put arriver qu'à grand'peine à Tura ou Tervueren, près de Bruxelles, où il possédait une métairie provenant du domaine de Floribanne.

Ce fut à Tervueren, dit Van Gestel, que s'opéra la conversion du saint, ce fut aussi là que, le 30 mai 727, il rendit le dernier soupir.

Son corps fut transporté à Liége et déposé au lieu que le saint avait désigné, près de l'autel Saint-Aubin, dans l'église collégiale de Saint-Pierre; mais, seize ans après, le clergé de Liége, désirant ensevelir le saint plus honorablement, procédà à l'exaltation de ses reliques en présence d'un concours immense de peuple. Le roi Carloman assista à cette cérémonie avec toute sa cour, retira lui-même de la fosse, avec l'aide des grands de sa suite, le corps sacré qui n'avait souffert aucune altération, pas plus que les habits pontificaux dont il était couvert, et le porta processionnellement dans l'église jusque devant le maître-autel, où l'on plaça les restes du saint.

Cette exaltation eut lieu le 3 novembre de l'année 743 et on fixa à ce jour la fête de saint Hubert dans toute l'Église catholique.

Les miracles que Dieu opérait par les mains de saint Hubert et dont les biographes du saint évêque nous rapportent un grand nombre, ne cessèrent pas à la mort du saint. Si l'on en croit une vieille légende, c'est grâce à l'intervention miraculeuse de saint Hubert que la sécurité la plus parfaite a toujours régné dans les environs de Tervueren. Un meurtre allait s'y commettre, un malheureux voyageur était au moment d'y périr sous les coups d'un assassin, lorsqu'une formidable sonnerie de trompe se fit entendre et le patron des chasseurs apparut, à cheval, accompagné de sa meute. Le brigand terrifié s'enfuit et renonça à la vie coupable qu'il menait, et depuis lors, aucun crime ne souilla plus la forêt qui semblait protégée tout spécialement par saint Hubert.

Bien des miracles s'opérèrent sur la tombe du saint et surtout par l'usage qu'on fait de ses reliques depuis leur translation à Andain ou Saint-Hubert. Car les restes de saint Hubert ne devaient pas rester à Liége. Après y avoir été vénérés pendant quatre-vingt-dix-huit ans, ils furent transportés en 825 dans l'abbaye d'Andain de l'ordre

des Bénédictins, qui est depuis connue sous le nom de Saint-Hubert.

Une tradition populaire nous rapporte la fondation de ce monastère de la manière suivante :

Il existait en Ardenne, au lieu appelé Ambra, qui selon toute probabilité n'est autre chose que Amberloux, village situé sur le bras occidental de l'Ourthe, à deux lieues de Saint-Hubert, une villa carlovingienne où Pépin de Herstal aimait à chasser. Un jour qu'il y était allé en compagnie de Plectrude, celle-ci, laissant son mari faire la sieste, se rendit dans la forêt voisine. A peine y était-elle assise sur un monceau de pierres, qu'une lettre, tombée du ciel, apparaît à ses yeux. Quoique tremblante de peur, elle la ramassa et vint au plus tôt la montrer à son mari qui, pour savoir le sens de la missive, manda son chapelain Bérégize. Celui-ci, désirant depuis longtemps abandonner le monde, saisit l'occasion et se déclara disposé à habiter cette solitude, que Dieu même eût choisie pour un lieu d'élection, d'où un grand nombre d'âmes émigreraient vers les cieux. Pépin finit par y consentir malgré la répugnance qu'il éprouvait à se séparer de son chapelain, et un monastère fut fondé. Mais il déchut par la suite, et au neuvième siècle, les moines voulant le relever, demandèrent à l'évêque de Liége, Walland, le corps de saint Hubert. On le leur accorda à condition de lui assigner une résidence convenable. C'est alors que l'établissement de Bérégize fut abandonné et qu'on en construisit un autre dans un endroit qui portait le nom d'Andain ou d'Andage (Andaginum), nom qui fut remplacé par celui du saint dont on venait d'obtenir les restes.

Reconstruite au siècle passé, la célèbre abbaye de Saint-Hubert partagea le sort de presque toutes les maisons religieuses. Ce qui en reste a d'abord servi de local à un tribunal supprimé depuis quelques années; depuis on en a fait une maison pénitentiaire pour les jeunes délinquants.

L'église allait être démolie aussi, quand des citoyens notables, dont les noms heureusement ont été sauvés de l'oubli, se réunirent

et achetèrent au moyen d'une souscription l'édifice magnifique qui échappa ainsi aux modernes vandales. Grâce au roi Léopold Ier on est actuellement occupé à le restaurer.

C'est dans cette église, que se conservent les reliques précieuses de saint Hubert, et que se dessert « l'œuvre de ce saint ».

Bien qu'on ne sache pas au juste ce qu'est devenu le corps de saint Hubert, on a tout lieu de présumer qu'il repose encore intact dans l'un des caveaux nombreux qui règnent sous toute l'église de Saint-Hubert et dont un seul est demeuré ouvert. Une tradition qu'aucun fait ne contredit vient appuyer cette supposition. Mais les moines qui connaissaient la retraite, où la châsse se cachait par mesure de prudence, vu les désordres des temps malheureux, auront emporté le secret avec eux dans le tombeau, de sorte que l'opinion de quelques historiens, que le corps de saint Hubert avait disparu dans l'incendie de 1560, acquit de la consistance.

Quel que soit d'ailleurs le corps du saint, il n'est pour rien dans l'efficacité des pèlerinages qui se font continuellement à son église. Car la relique principale c'est la Sainte-Étole, qui a appartenu à saint Hubert et qui opère tous les jours des effets merveilleux.

Cette étole est un galon de soie blanche dont les extrémités sont ornées d'une riche dentelle terminée en franges formant six globules de soie dorée. Le dessin du tissu est très-varié et de distance en distance il s'y mêle un fil d'or qui orne le tissu dans toute sa largeur.

Une parcelle toute exiguë, soit de soie, soit d'or, enlevée à la Sainte-Étole et introduit dans le front d'une personne mordue à sang par un animal enragé, est regardée comme remède infaillible contre l'hydrophobie, pourvu toutefois que la personne qui subit cette opération qu'on appelle la « taille » observe strictement les prescriptions de la « neuvaine de Saint-Hubert. » Les personnes qui se croient infectées du venin de la rage sans avoir été mordues à sang, reçoivent le « Répit » qui se donne au nom de la Sainte-Trinité, de la Sainte-Vierge et de Saint-Hubert, et accomplis-

sent également la neuvaine, pour être assurées de leur guérison.

Cette neuvaine prescrit les dix articles suivants :

1° « La personne qui est « taillée » doit se confesser et communier sous la conduite et le bon avis d'un sage et prudent confesseur qui peut en dispenser.

2° Elle doit coucher seule en draps blancs et nets, ou bien toute vêtue lorsque les draps ne sont pas blancs.

3° Elle doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, et ne doit point baisser sa tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter, encore qu'elle regarderait ou se verrait dans les rivières ou miroirs ;

4° Elle peut boire du vin rouge, clairet et blanc mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure ;

5° Elle peut manger du pain blanc ou autre, de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou poules aussi d'un an ou plus, des poissons portant écailles, comme harengs, saurets, carpes, etc., des œufs cuits durs ; toutes ces choses doivent être mangées froides ; le sel n'est point défendu ;

6° Elle peut laver ses mains et se frotter le visage avec un linge frais, l'usage est de ne pas faire sa barbe pendant les neuf jours.

7° Il ne faut pas peigner ses cheveux pendant quarante jours, la neuvaine y comprise ;

8° Le dixième jour il faut faire délier son bandeau (1) par un prêtre, le faire brûler et en mettre les cendres dans la piscine ;

9° Il faut observer tous les ans la fête de Saint-Hubert, qui est le troisième jour de novembre ;

10° Et si la personne recevait de quelques animaux enragés la blessure ou morsure qui allât jusqu'au sang, elle doit faire la même

(1) L'aumônier fait une petite incision au front du patient, et en soulevant légèrement l'épiderme à l'aide d'un poinçon, il introduit dans l'incision une parcelle de la Sainte-Étole et l'y maintient à l'aide d'un étroit bandeau de toile noire. qui doit être porté pendant neuf jours.

abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il soit besoin de revenir à Saint-Hubert.

Elle pourra même donner répit ou délai de quarante jours à toutes personnes qui sont blessées ou mordues à sang ou autrement infectées par quelques animaux enragés. »

La pratique de la taille et du répit aussi bien que celle de la neuvaine se trouvent établies de temps immémorial. On les observe depuis qu'on recourt à saint Hubert, et quoique la Sorbonne, par une déclaration du 10 juin 1671, condamnât toutes ces cérémonies comme superstitieuses, les docteurs de l'Université de Louvain et les examinateurs synodaux de l'évêché de Liége ainsi que l'évêque de Liége lui-même les ont approuvées en 1690 et l'expérience en atteste l'efficacité merveilleuse.

Depuis le 12 octobre 1806 jusqu'au 1er janvier 1835, on tailla plus de quatre mille huit cents personnes et des cent trente à cent quarante personnes mordues à sang, que depuis cette époque on taille annuellement, il est à peine une dizaine de personnes qui depuis dix ans soient mortes après avoir été taillées.

C'est pourquoi encore de nos jours chaque année amène, de tous les pays voisins, un grand nombre de fidèles menacés de la maladie de la rage vers la chapelle dite la « Trésorerie » de l'église de Saint-Hubert, qui renferme la Sainte-Étole et les autres objets qu'on dit avoir appartenu au saint évêque (1). Quand une personne mordue à

(1) A l'exception d'une sandale on y montre encore aujourd'hui tous les objets qui accompagnaient le corps de Saint-Hubert lors de sa translation à Andage et que les moines, à l'arrivée de la précieuse dépouille, ôtèrent du cercueil, savoir : une crosse d'ivoire, un énorme cornet et un morceau de peigne à barbe, tous deux aussi d'ivoire. Mais ils n'ont point le même caractère d'authenticité que la Sainte-Étole. Parmi les reliques qui se conservent dans la sacristie de l'église de Tervueren, il est également un cor d'ivoire, revêtu de lames d'argent, dont saint Hubert se servait, dit-on, avant sa conversion.

La clef que saint Hubert lors de sa consécration à Rome reçut de saint Pierre,

sang est empêchée de se rendre à Saint-Hubert, elle va demander le répit de quarante jours à une personne taillée. Pendant ce répit la maladie ne fait aucun progrès, mais avant l'expiration de ce terme, il faut venir se faire tailler à Saint-Hubert ou recourir de nouveau au répit de quarante jours. Car les aumôniers desservant la chapelle de Saint-Hubert peuvent seuls donner répit à vie, les personnes taillées ne peuvent le donner que pour quarante jours, mais elles peuvent le répéter de quarantaine en quarantaine. Attribuer ce pouvoir aux chevaliers de Saint-Hubert ou aux membres des confréries du saint, c'est une erreur. Il en est de même des prétendus descendants du saint, dont il y en avait autrefois un grand nombre.

Un d'entre eux, nommé Georges Hubert, qui vivait au dix-septième siècle à Paris et s'intitulait : « chevalier de Saint-Hubert, seul issu de la lignée et génération du glorieux saint Hubert d'Ardenne, fils de Bernard, duc d'Aquitaine, » poussa l'insolence jusqu'à faire ses preuves devant la cour française et obtint, le 30 décembre 1649, des lettres-patentes à l'effet d'exercer librement son art dans toute l'étendue du royaume. Il se vantait de guérir « toutes les personnes mordues de loups ou chiens enragés et autres animaux atteints de la rage, en touchant au chef, sans aucune application de remèdes ni médicaments, » comme il est dit expressément dans son brevet d'invention. Sa sœur se glorifiait du même privilége.

Dans la dernière moitié du siècle passé, on voyait à Bruxelles une enseigne où l'hôte de la maison se prétendait aussi chevalier de Saint-Hubert.

Les vrais chevaliers de Saint-Hubert appartenaient aux deux ordres, qui s'établirent en l'honneur de la Sainte-Trinité, des cinq plaies de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, sous la protection de saint Hubert : le premier, à cause d'une victoire remportée le

à ce que dit une légende, fut conservée dans l'église de Saint-Pierre à Liége, mais le savant P. Roberti croit qu'elle aura disparu pendant les guerres et que, pour en perpétuer la mémoire, on lui aura substitué celle qu'on montre aujourd'hui.

jour de la fête, 3 novembre ; le second, pour mettre fin aux dissensions entre les seigneurs barrois et lorrains. Le chef de l'ordre qui, vers 1420, portait le titre de « roi, » prit, vers 1422, celui de « grand-veneur, » et deux siècles plus tard, celui de « grand-maître » de l'ordre.

Les enseignes étaient un collier supportant une médaille pendante sur la poitrine du chevalier. Sur cette médaille on voyait saint Hubert adorant le crucifix représenté dans le bois du cerf.

Pour être admis dans l'ordre de Saint-Hubert, il fallait être catholique romain, de bonnes mœurs, et posséder au moins quatre quartiers de noblesse. Les dames y étaient admises. Les chevaliers s'obligeaient à réciter cinq *pater* et cinq *ave* chaque jour, à jeûner la veille de la fête du saint, à respecter les liens du mariage, à défendre la religion et les intérêts du souverain légitime, et à secourir les malheureux.

Les rois Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII, ne dédaignèrent point l'honneur d'être les chefs souverains de cet ordre dont tous les membres et dignitaires sont inscrits dans le livre que le chapitre de l'ordre fit déposer à l'église de Saint-Hubert. Le même volume contient aussi le cérémonial des réceptions religieuses et la formule de l'acte à en dresser.

Le répit à vie ou à terme, qui ne se donne qu'à Saint-Hubert, est accordé aux enfants qui n'ont pas fait leur première communion, quelle que soit leur blessure, et aux personnes qui ne sont pas mordues à sang ou mordues par un animal qui ne donne que des indices douteux d'hydrophobie. On l'accorde aussi aux personnes prises de la peur.

D'autres personnes qui veulent se rassurer contre le danger de la rage portent dévotement sur soi des objets bénits et touchés à l'Étole de Saint-Hubert, comme des croix, des bagues, des chapelets, des médailles, des clefs ou cornets d'argent. Les cornets de fer, nommés ordinairement « clefs de Saint-Hubert, » qui, en mémoire de la clef

de ce saint, sont bénits par des prières particulières et ensuite touchés à la Sainte-Étole, servent à préserver les animaux de la rage.

Voici l'instruction sur l'usage de ces clefs telle qu'elle est imprimée et remise à ceux qui les achètent :

« Dès qu'on s'aperçoit qu'un animal a été mordu ou infecté par un autre, il faut faire rougir le cornet ou clef au feu et l'imprimer sur la plaie même, si cela se peut commodément, sinon sur le front jusqu'à la chair vive, et tenir ledit animal enfermé pendant neuf jours, afin que le venin ne puisse se dilater par quelques agitations immodérées.

Les animaux sains seront aussi marqués au front, mais il ne sera pas nécessaire de les tenir enfermés. Cela fait, quelqu'un de la famille, soit pour un ou plusieurs bestiaux, commencera le même jour à réciter, pendant neuf jours consécutifs, cinq « *pater* » et « *ave*, » à l'honneur de Dieu, de sa glorieuse Mère et de Saint-Hubert. Pendant tout ce temps on donnera tous les jours audit animal, avant toute autre nourriture, un morceau de pain ou un peu d'avoine bénits par un prêtre, à l'honneur de Saint-Hubert (1). »

Un autre moyen fort usité pour obtenir la protection de saint Hubert contre l'hydrophobie est de se faire inscrire dans l'une des confréries du saint, dont l'origine remonte à une haute antiquité. Vers la même époque où plusieurs paroisses contractèrent la coutume de venir chaque année en procession à l'église de Saint-Hubert et d'y apporter chacune son offrande, des familles et des provinces entières, telles que les Pays-Bas de Liége, les pays de Cologne, de Trèves, de Lorraine, de Langres, etc., désirant se

(1) Ces clefs de Saint-Hubert n'ont pas partout la même forme : à Liége c'est un anneau, à Utrecht une croix de fer, qu'on appelle ainsi. Dans plusieurs provinces de France on se sert d'un fer rouge qu'on appelle « clefs de Saint-Pierre » et Grégoire de Tours rapporte qu'au tombeau de Saint-Martin de Tours on pratiquait l'usage de marquer d'une clef rougie au feu les animaux mordus par des chiens ou des loups enragés.

mettre sous la protection du saint, s'engagèrent à payer une rente annuelle à Saint-Hubert. De là est venue l'expression encore usitée « se faire arrenter, » qui signifie aujourd'hui se faire inscrire dans la confrérie de Saint-Hubert.

Il ne faut pourtant pas confondre avec ces confréries pieuses les associations mondaines portant le même nom, qui se composaient de chasseurs. Il se forma, entre autres, vers 1701, à Louvain une confrérie de Saint-Hubert, dont le duc d'Arenberg se déclara protecteur et dont les réglements sont assez singuliers, pour que nous en donnions un extrait :

« Comme les Empereurs, Rois et autres souverains, est-il dit au commencement du réglement, ont, dès les temps les plus reculés, eu un soin particulier de la noble et illustre chasse, et n'en ont pas seulement fait usage mais en ont aussi laissé l'usage à leurs sujets,

» Nous, comme vrais amateurs de la chasse, avons trouvé bon pour le maintien d'icelle, d'ériger une confrérie sous les articles et règles suivants. »

L'art. 3 porte : Que l'on n'admettra dans cette confrérie que des nobles, des personnes nées de mariage légitime, honnêtes et vertueuses.

L'art. 5 : Que les confrères seront obligées de tenir un bon chien de chasse et d'être pourvus d'une gibecière, de poudre, de plomb et d'un bon fusil de chasse, et de porter dans toutes les assemblées un petit cor de chasse attaché à un ruban vert.

L'art. 6 : Qu'il y aura dans cette confrérie les officiers suivants : le noble seigneur général de la chasse, le chef-homme (hoofdman), le prévôt, le colonel, le major, le capitaine, le lieutenant, l'enseigne, l'avocat fiscal, deux trésoriers, un secrétaire, un inspecteur des armes et un introducteur, qui seront changés tous les ans, à l'exception du général, du colonel, du major, du capitaine, du lieutenant, de l'enseigne, de l'avocat fiscal et du secrétaire qui resteront en emploi leur vie durant.

L'art. 7 : Que le prévôt de la confrérie célébrera tous les ans, le jour de Saint-Hubert, une messe solennelle à laquelle tous les confrères assisteront avant que d'aller à la chasse.

L'art. 8 : Que personne ne sera excusé d'aller le dit jour à la chasse, sinon pour bonnes et légitimes raisons, et qu'après avoir obtenu la permission de s'en absenter, il devra payer un écu au profit des confrères qui iront à la chasse.

L'art. 9 : Que tout le gibier qui sera tiré le jour de Saint-Hubert, devra être porté dans la ville de Louvain et remis entre les mains du trésorier de la confrérie qui sera chargé du soin du repas.

L'art. 10 : Que tous les ans, le dimanche après la fête de Saint-Hubert, il sera donné un repas, auquel sera invité le protecteur de la confrérie et duquel aucun confrère ne pourra s'absenter sous quelque prétexte que ce soit, sous peine de payer le double de ce que chaque confrère, qui aura assisté au repas, aura payé, etc., etc.

Bien que cette confrérie n'existe plus, on célèbre annuellement à Louvain dans l'église de Saint-Jacques, le jour de la fête de Saint-Hubert, une messe solennelle, à laquelle assistent tous les chasseurs de la ville, qui la veille ont fait une battue générale. Le produit de cette chasse est destiné à un grand souper auquel prennent part tous les chasseurs.

A Anderlecht on célébrait autrefois la fête de Saint-Hubert en sonnant de la trompe dans l'intérieur même de l'église, mais une sentence portée par l'official le 13 septembre 1701 supprima cette pratique.

A Boitsfort, où se trouvait jusqu'à la domination française la vénerie des princes et des gouverneurs de la Belgique, se célébrait autrefois la fête de Saint-Hubert par une grande chasse à laquelle assistait tout le personnel de la vénérie et quelquefois le souverain lui-même. En sortant de la chapelle, qui était dédiée à Saint-Hubert, on montait à cheval, et, après avoir joyeusement traqué le

cerf ou le sanglier, princes, nobles et veneurs terminaient la journée par un banquet splendide. A cette occasion, on offrait un florin de Hollande à Saint-Hubert, au nom du duc de Brabant.

A Saint-Hubert, la belle église du saint patron des chasseurs était autrefois un véritable rendez-vous des chasseurs de tous les pays. Dès trois heures du matin, les trompes sonnaient le réveil et à l'instant chasseurs et piqueurs, gardes et braconniers se mettaient en route avec leurs chiens pour assister à la messe solennelle qui se célébrait aux flambeaux. Les trompes sonnaient lors de la consécration et pendant la bénédiction que le prêtre donnait après la messe, à la porte de l'église, aux seigneurs chatelains en grand costume, aux dames en toilette de Diane chasseresse, aux piqueurs, à toute la haute et petite vénerie jusqu'aux chiens. Puis le plus jeune chasseur faisait la quête, à laquelle ordinairement un nid de grive placé dans le pavillon de sa trompe lui servait de plateau. La quête faite, tous s'empressaient d'entrer en chasse.

Depuis que le roi Léopold Ier ne va plus chaque année à son château d'Ardenne pour y célébrer la fête du patron des chasseurs, la bénédiction solennelle de l'ouverture de la chasse a cessé d'avoir lieu à Saint-Hubert. A peine s'il y vient encore plus de foule qu'à l'ordinaire pour suivre la procession qui en l'honneur du saint va ce jour dans l'intérieur de l'église, la neige ne permettant presque jamais de parcourir la ville.

Mais la coutume des chasseurs de marquer leur dévotion à Saint-Hubert en choisissant son jour de fête pour l'employer à la chasse, est encore religieusement observée en Belgique, comme en France. Tout véritable amateur de la chasse se met en campagne ce jour solennel, sans s'informer s'il pleut ou s'il fait beau temps. Le grand seigneur rassemble les chasseurs de près et de loin pour cette solennité et s'il existe dans ses bois un superbe cerf dix cors, un sanglier monstre, on le réserve pour être chassé le jour de Saint-Hubert. Le petit particulier invite quelques amis pour la première chasse en

battue. Car c'est le jour de Saint-Hubert que commencent ordinairement les chasses en battue. Les endroits réservés ne le sont plus ce jour-là, qui ne peut pas se passer comme les autres jours, et pour donner encore plus d'éclat à la solennité de cette fête la « Saint-Hubert » ne se sonne pendant toute l'année que le jour de Saint-Hubert.

A Réthy dans la Campine la célébration de la Saint-Hubert a tout à fait le caractère d'une fête populaire. Voulant faire participer la population de cet endroit à la festivité de ce jour, M. Van der Schrieck alloue chaque année des prix précieux pour les meilleurs tireurs et pour les vainqueurs dans les divers divertissements populaires. Deux tonnes de bière offertes gratis dans chaque cabaret augmentent la réjouissance du jour.

Les chasseurs après avoir terminé la battue de rigueur de ce jour se réunissent à un banquet joyeux. Quant à l'origine de cette manière de célébrer, par une chasse, la fête de saint-Hubert on a tout lieu de croire que cet usage remonte jusqu'aux premiers temps du culte de ce saint.

Il est certain que, dès le dixième siècle, on invoquait dans la forêt des Ardennes saint Hubert pour réussir dans l'exercice de la chasse. Les chasseurs qui, de tout temps et dans tous les pays, ont eu un protecteur particulier s'empressèrent après avoir entièrement renoncé à l'idolatrie, de se mettre sous la protection de saint Hubert, qui avait été lui-même chasseur passionné avant de devenir apôtre, et dont la fête tombait dans une saison on ne peut plus favorable à la chasse, ce qui contribua encore à augmenter cette dévotion pour saint Hubert de la part des chasseurs, c'est que le saint comme patron contre la rage protégeait aussi le chien, compagne fidèle du chasseur, de sorte que déjà avant le onzième siècle dans toute l'étendue des Ardennes, c'était une coutume universellement reçue chez tous les seigneurs de ce pays d'offrir à Saint-Hubert les prémices de leurs chasses, et de lui faire présent de la dixième partie de tout le gibier qu'ils prenaient chaque année.

Il est donc de toute probabilité que, dans le principe, on aura institué une chasse générale, le jour de fête de Saint-Hubert, pour en destiner le produit à l'église du saint où se disait de grand matin une messe spéciale pour la bénédiction des chasseurs et de leurs équipages (1).

Une autre coutume très-répandue en Belgique est de manger le jour de Saint-Hubert du pàin bénit, afin de se préserver de la rage.

Dans les villages des Flandres, du Brabant et de la Campine, chaque famille envoie à l'église un pain ou un morceau de pain pour le faire bénir et chacun reste à jeun jusqu'à ce que la personne, qui est allée à la messe, soit revenue avec le pain bénit. Alors on en mange un petit morceau avant de déjeuner et après un « pater » et un « ave » dits dévotement. Les animaux en reçoivent également une petite portion dans leur nourriture, pour participer aussi à l'influence salutaire de ce pain (2).

Dans le pays de Limbourg on achète, la messe finie, du bedeau de l'église de petits pains noirs bénits, que l'on appelle « Sint-Huberts broodjens » et que l'on donne à manger à tous les animaux domestiques. Quelquefois les personnes de la maison en mangent aussi (3).

Dans le pays wallon chacun apporte un pain de cuisson à l'église; et au moment que se donne la bénédiction tous les bras se lèvent en tenant haut les pains. Puis, même pratique qu'ailleurs.

Dans les villes on achète ce jour à la porte de l'église de petits pains mollets, qui s'appellent aussi « Sint-Huberts broodjens, » et qui se mangent à jeun.

A Malines ces pains portent l'empreinte d'un cor.

(1) Pèlerinage de Saint-Hubert en Ardennes, par l'abbé C.-J. Bertrand. Namur, 1855. — Molanus, p. 375.

(2) G. d. V. e. A., t. II, p. 143-150. — H. d. E. d. B., t. I, 28, 39; t. III, p. 370; t. III, 382-3, 408. — D. d. O., t. I, p. 177-178. — Coremans, p. 89.

(3) Schayes, p. 211-212 ; p. 218-224 ; — Wolf, I, p. 145-7 ; II, p. 142. L'Illustration, 1843, vol. II, nº 37, p. 167-170 ; *Ibid.*, vol. XXIV, p. 307-8, Paris, 1854.

Mais partout on envoie aussi des pains de ménage à l'église, on les fait bénir et on en coupe ensuite pour chaque membre de la famille un morceau que l'on mange à jeun après avoir fait le signe de la croix.

A Namur les bouchers cuisent de petits pains blancs qu'ils font bénir à la messe de leur patron, et qu'ils distribuent à leurs pratiques.

Car à Namur ce sont les bouchers qui honorent saint Hubert comme patron de leur métier, de même qu'à Malines les ébénistes et à Liége les fondeurs.

A Malines le même jour donne lieu depuis 1585 à la fête de la récollection ou « vergadering » des reliques de Saint-Rombaud.

Dans l'ancienne chartreuse de Scheut on célébrait tous les ans le jour de Saint-Hubert une messe solennelle pour les habitants de Bruxelles décédés.

Pendant l'octave de ce saint, on s'occupe beaucoup à détruire dans les jardins toutes les bêtes malfaisantes.

---

4 novembre. — (*Arbutus.*) Saint Charles Borromée; saint Perpète, patron de Dinant.

Il n'y a que deux églises en Belgique qui sont dédiées à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, et deux communautés de femmes qui lui doivent leur nom, ce sont le couvent des « filles de saint Charles Borromée » à Wez, qui s'adonnent au soin de femmes infirmes et d'insensées et à l'éducation gratuite des filles pauvres, et le monastère des sœurs hospitalières de saint Charles Borromée « de Nancy » à Tongres qui soignent les malades à l'hôpital.

Saint Perpète fut, sans contredit, l'un des plus grands hommes

qui aient occupé le siége de Tongres. Fils d'un comte de Looz et d'une comtesse allemande renommés pour leur piété, il donna, dès son enfance, l'exemple de toutes les vertus. Appelé par sa naissance à occuper une brillante position dans le monde, il préféra l'austérité de l'état ecclésiastique aux plaisirs du siècle et après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie, il fut proclamé vingt-troisième évêque de Tongres en 598. Sa grande modestie lui fit refuser d'abord une charge qu'il considérait comme étant bien au-dessus de ses forces, mais il dut bientôt se rendre aux désirs du peuple et l'on vit alors briller dans tout leur éclat les qualités excellentes de ce saint homme. Sa vie entière ne fut qu'une série de bienfaits, son grand savoir lui mérita l'insigne honneur d'être appelé le docteur des fidèles.

Professant une affection toute particulière pour la ville de Dinant, il en faisait son séjour dès l'an 604, y fonda la même année une église dédiée à saint Vincent, dans laquelle il se retirait souvent, pour y prier dans le silence et le recueillement, et y mourut après dix-huit années d'un glorieux épiscopat, le 4 novembre 617.

Suivant son désir, il fut enterré dans l'église de Saint-Vincent, où la reconnaissance publique éleva un superbe mausolée de marbre à sa mémoire.

Dieu ne tarda pas à manifester d'une manière éclatante, combien la vie de son serviteur lui avait été agréable; du tombeau de Saint-Perpête découlait une huile odorante qui guérissait beaucoup de malades.

La ville de Dinant, ayant éprouvé particulièrement les salutaires effets de la protection de ce saint, le choisit pour son patron et fit chanter, chaque lundi, une messe solennelle à son honneur.

Du produit des offrandes que déposaient sur son tombeau les nombreuses personnes redevables de leur santé à l'intercession du saint, on acheta une riche châsse dans laquelle ses restes furent déposés et portés à la procession qui se faisait autour de la ville, en son

honneur, le mardi de Pentecôte de chaque année. La fête de Saint-Perpète ne se célèbre que par l'office et l'exposition des reliques du saint dans l'église de Saint-Vincent (1).

A Liége les brodeurs et doreurs célébraient la fête de Sainte-Claire leur patronne.

Le dimanche de l'octave de la Toussaint se célèbre, à Bruxelles, la fête de « l'Association pieuse sous le patronage de Marie » dans l'église de Notre-Dame des Riches-Claires.

Cette confrérie ne date que du temps où le choléra faisait de si nombreuses victimes. Les habitants de Bruxelles se souvenant des grâces que leurs ancêtres avaient obtenues par l'intercession de Marie, accoururent en foule à l'église des Riches-Claires, afin de se mettre sous la protection de la Vierge et y récitèrent, chaque soir, le saint Rosaire. On continua ces pieux exercices aussi après la cessation du fléau et S. E. le cardinal archevêque de Malines érigea en faveur des fidèles qui assistent aux instructions et invoquent tous les soirs la sainte Vierge dans l'église des Riches-Claires, une confrérie sous le titre d'Association pieuse sous le patronage de Marie (2).

---

5 novembre. — (*Physalis Alkekengi.*) **Sainte Berthilde; sainte Odrade; saint Winoc; saint Zacharie.**

Sainte Odrade n'est honorée que dans l'église de Moll, près de Gheel.

Le 5 novembre de l'année 1530 est le « kwade zaturdag » ou

(1) Histoire de la ville de Dinant, par E. Siderius. Mss.

(2) De Reume, pp. 254-5.

mauvais samedi des Zélandais, parce qu'une inondation terrible menaça ce jour la Zélande d'une entière destruction (1).

---

6 novembre. — (*Taxus baccata.*) Saint Léonard; saint Winoc.

Saint Léonard, auquel une paroisse du doyenné de Hoogstraeten doit son nom et en l'honneur duquel dix églises sont consacrées, est le patron de Léau. Il était autrefois très-vénéré dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Huysinghen, commune du canton de Hal, où encore aujourd'hui nombre de pèlerins viennent l'invoquer contre des infirmités de toute sorte (2).

Comme à Liége les fruitiers, à Bruges les tonneliers ou « kuipers » ont choisi ce saint pour patron. Treize membres de ce métier, montés à cheval allaient autrefois tous les ans à Ruyselede pour y faire dire une messe solennelle, et en rapportaient une quantité de gâteaux appelés « schriflorissen, spellekokers, schuifletten » qu'ils partageaient à leur retour parmi les femmes et les enfants de leur métier.

L'origine de cette coutume dont une charte, en date du 8 mars 1418, fait déjà mention, est inconnue. Il en est de même du pèlerinage, que faisaient, chaque année le premier dimanche d'août, les valets et ouvriers de ce métier, tambours et trompettes en tête, à Dudzeele (3).

Saint Winoc est patron de la ville de Bergues dans la Flandre française, qui lui doit son nom flamand de Winoxbergen (montagne de Saint-Winoc) — Bergues Saint-Winoc (4).

(1) K. e. L. 1844, p. 87; Coremans, p. 68.
(2) H. d. E. d. B., t. III. p. 732.
(3) Gaillard, pp. 121-2.
(4) Gazet, p. 409.

7 novembre. — (*Fureræa gigantea.*) Saint Ernest; saint Willebrord; saint Engelbert.

Saint Engelbert est le patron de la commune de Deurne, près de Diest.

Saint Willebrord, principal apôtre d'Utrecht et du pays de Frise, est très-honoré en Belgique, où dix-huit églises lui sont dédiées.

Issu d'une riche famille du Northumberland, il fut confié fort jeune au chef d'une abbaye, qui surveilla son éducation. A vingt ans il se fit moine et fut, en 690, envoyé par son supérieur pour convertir les Frisons. Il jeta les fondements de l'évêché d'Utrecht, puis établit l'abbaye d'Echternach, il y revint mourir dans un âge fort avancé, après avoir accompli une dernière mission en Frise, accompagné de son compatriote Winfried — saint Boniface — le futur apôtre de la Germanie. Son monastère, enrichi par les libéralités des Carlovingiens, devint un des plus célèbres et des plus importants des Pays-Bas; l'abbé siégeait dans l'assemblée des Etats du Luxembourg, et la présidait en l'absence du maréchal de la province.

Dans l'église paroissiale d'Echternach, construite sur un monticule, se trouvent, dans une armoire à droite du chœur, le cilice et la chape du saint vénéré, dont le sarcophage est placé sous le maître-autel (1).

On invoque l'intercession de saint Willebrord contre l'épilepsie et c'est là l'origine de la célèbre procession dansante qui se fait tous les ans le mardi de la Pentecôte à Echternach.

La fête, que le faubourg anversois de Saint-Willebrord chôme en l'honneur du saint dont il porte le nom, a toujours lieu le dimanche

(1) Gazet, pp. 421-432. — G. d. V. e. A., t. II, pp. 87-90.

après la Nativité de Notre-Dame. Elle donne lieu à un « ommegang » dont la magnificence grotesque attire chaque année une grande affluence de curieux.

---

8 novembre. — (*Veltheimia glauca.*) Saint Dieudonné; saint Godefroid.

Les quatre martyrs couronnés ou « de vier gekroonden, » patrons des maçons et des tailleurs de pierres.

---

9 novembre. — (*Veltheimia glauca.*) Saint Théodore.

Dédicace de l'église du sauveur à Rome.

---

10 novembre. — (*Pinus silvestris.*) Saint André Avellin; saint Tryphon.

Les usages et coutumes ayant lieu en ce jour se rattachent tous à la veille de saint Martin.

---

11 novembre. — (*Pinus strobus.*) Saint Martin, évêque.

Saint Martin, dont le nom est populaire dans toute la chrétienté, est honoré d'une manière particulière en Belgique. Près de quatre cents églises lui sont dédiées, les villes d'Alost, d'Arlon, de Courtrai, de Duffel, de Franchimont, d'Herck-la-Ville, de Visé et d'Ypres l'honorent comme leur patron (1) et bien des associations se sont placées sous sa protection spéciale.

Dans tout le pays, le jour consacré à ce saint est fêté avec beaucoup d'empressement; mais c'est surtout dans les provinces flamandes qu'il donne lieu à un grand nombre d'usages et de pratiques.

De temps immémorial, dit Croon, dans son vieil almanach, les familles flamandes ont la coutume que les parents, la veille du jour de Saint-Martin, rassemblent tous les petits enfants, les placent dans un coin d'une chambre et leur jettent noix, pommes, nèfles, confitures et pains d'épices à ramasser ou « grielen » « in den grabbel werpen » en leur faisant croire que toutes ces friandises viennent de saint Martin. Les enfants le croient volontiers, car celui qui « connaît » le saint évêque de Tours, déchoit du droit de ramasser. Saint Martin ne veut pas être vu, et après avoir demandé :

Is hier iemandt quaed omtrent,
Oft die sinte Marten kent?

il s'en va en toute hâte; mais si l'on se tourne pour le voir, il sort sans rien donner.

Cet usage, modifié selon les localités, s'est maintenu en beaucoup d'endroits jusqu'à nos jours.

(1) Croon, pp. 279-281.

A Anvers, une personne de la famille, déguisée en évêque, la crosse en main, entre, la veille de Saint-Martin au soir, dans la chambre des enfants, s'informe de la conduite de chaque marmot et jette, avant de s'en aller, s'il a été mécontent, des verges, mais s'il a été satisfait, des pommes, noix, fruits secs et bonbons par terre. Les enfants se précipitent sur les friandises pour les ramasser ou « grielen » et chantent la chanson bien connue :

Sinte Marten kruk,
Geeft my een appel, ik geef u een stuk,
Geeft my 'nen heelen,
Ik zal hem deelen,
Geeft my 'nen halven,
Ik zal hem kalven;
Geef mê een kwartier,
'K geef niet een zier ('k gooi het in 't vier) (1).

Dans les familles moins nombreuses on rassemble les enfants au vestibule et leur jette les friandises à « grielen » du haut de l'escalier. Cela se fait aussi à Contich et dans la Campine

A Ypres les enfants appendent, la veille au soir, à la cheminée, chez leurs parents, aïeuls, parrains et marraines leurs bas remplis de foin. Comme ailleurs le « greef van halfvasten », saint Nicolas et à Ypres saint Martin passe pour voyager à cheval, la nuit avant sa

(1) Variante de cette chanson chantée à Malines ;

Sinte Marten op de kruk,
Geeft me 'nen appel,
Ik geeft u een stuk,
Geeft mê een peer,
Ik geeft u een smeer (1),
Sinte Marten den babbeleer (2),

(1) Soufflet.
(2) Babillard.

fête, par dessus les villes et les villages, et descendre par la cheminée. Son cheval blanc mange le foin et le saint cavalier le remplace dans le même bas par de riches présents, des bonbons et joujoux, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il a reçue. Le lendemain on ne rencontre en ville, le matin, que des enfants qui vont prendre les présents dont saint Martin les a gratifiés.

Dans la même ville il était aussi d'usage, que les domestiques allaient, la veille de la fête de Saint-Martin, à l'église emprunter quelque chape pour travestir l'un d'entre eux en évêque. Celui-ci parcourait ensuite à la nuit tombante les rues, en sonnant une clochette, et s'offrait partout à distribuer aux enfants les présents de la Saint-Martin, moyennant quelques cents qu'il dépensait après dans une auberge en buvant avec ses compagnons.

A Malines les enfants vont, le jour de Saint-Martin, par troupes plus ou moins nombreuses, de maison en maison faire une quête, en chantant les chansons de Saint-Martin. Communément les garçons se déguisent, en portant des chapeaux en papier, ou des barbes en étoupe, et l'un d'entre eux, représentant Saint-Martin, est assis sur une espèce de brancard que quatre garçons portent sur leurs épaules. Il est habillé en évêque, ayant une longue barbe grise, et tient à la main une énorme cuiller à pot (pollepel) en bois, dans laquelle il reçoit les pommes, poires et cents qu'on donne aux petits chanteurs.

Par une combinaison des plus singulières, il se trouve parmi les chansons qui se chantent ce jour-là à Malines plusieurs satires pleines d'invectives et de saletés.

Faits pour censurer la conduite du fameux général gueldrois, Marten Van Rossum, qui en 1542 laissa en Brabant des traces sanglantes de son passage, ayant mis à feu plus de quatre-vingt villages, ces vers se conservèrent par tradition de père en fils, tandis que le nom et les actes de cruauté de Marten Van Rossum tombèrent en oubli, de sorte qu'à la fin les enfants en substituant au nom dont ils

ne connaissaient pas la signification, celui du saint qu'ils vénéraient, au lieu de :

« Marten van Rossem den ouden trawant. »

chantaient et chantent encore :

« Sinte Marten, den ouden trawant. »

Mais malgré nos efforts il ne nous a pas été possible de nous procurer cette chanson curieuse.

Des autres chansons qui se chantent le jour de Saint-Martin à Malines, nous ne communiquerons que celles, qui jusqu'à présent ne sont pas encore imprimées. Les voici :

Wy laten onzen iever blaken
Al op sinten Martinus dag,
'T is nu dat wy ons ronde maken
Dat ook eens 's jaers geschieden mag.
Dat wy by onze heeren gaen,
Wy moeten voor de deur niet staen.
Want wy die worden ingelaten,
Zy hooren ons zoo geeren praten,
Zy nemen dit voor geen affront,
Dat men om sinten Marten komt.

Wy zullen al den lof verklaren
Nu voor Martinus voor altyd,
Zelfs van in zyne jonge jaren.
Was hy vol van weldadigheid.
Want ziet waer dat hy kwam te gaen,
Hy heeft den arme bygestaen.
Bedenkt zyn goedheid en zyn zeden,
Hy heeft zyn mantel door gesneden,
Dat ieder voor zyne oogen zag,
Dat hy het aen den arme gaf.

Het is de vreugd der jonge lieden,
Die nu vandaeg overal gaen,
Om Martinus den lof te bieden,
Voor al het goed hy heeft gedaen.
Hy 's eeuwig in zyn zegeprael,
Maer hy verdient het altemael;
Spiegelt u allen die nog leven,
Wilt toch al wat Martinus geven,
Zoo krygt gy hier namaels den loon,
God geeft u dan des hemels kroon.

Vrienden, wy komen om sinten Merten,
Gy weet, het is van daeg den dag,
Die wy van over vele jaren
Hebben al in 't gebruik gebragt.
Als wy om sinte Merten komen,
Staet er een jufvrouw aen haer deur.
Als zy ons liedeken heeft vernomen,
Komt zy met wat appelkens veur;
Als ze die appelkens heeft gegeven,
Doet zy wêer haer deurken toe;
Jufvrouw, ge moet voor ons niet beven,
Wy zullen u niets misdoen;
Vele die komen ons te zeggen :
Foert, foert, foert, jert u van hier!
Zyn dat dan geen slechte menschen,
Die benemen ons plaisir? (*Trois fois.*)

Jufvrouw, opent uwe deur,
En laet ons te samen binnen,
Sinte Merten staet er veur.
Hy zal gratie by u vinden,

Hy mag bier en hy mag wyn,
Hy zou geerne by u zyn.
Gy moet weten voor gewis,
Dat het sinte Marten is,
    Kruipt al gauw
    Al in de schouw,
Laet wat appelen, peeren vliegen,
Gy en zult ons niet bedriegen.
Laet ons grabbelen zeer,
    Uit den goude leêren mond,
    Uit de goude leêren kist,
Want het sinte Marten is.

Vrienden, het is van daeg de dag
Als dat een ieder eens zingen mag.
Het is de mode van alle jaren,
Nu dat wy samen alhier vergaeren,
        Van faldera.

Nu gaen wy rond by de gebueren,
Die niet en heeft en kan niet vieren,
        Van faldera.

Peist eens wat dat Martinus heeft gedaen,
Als hy moest naer den stryd toegaen.
Hy kwam daer eenen arme tegen,
Hy heeft hem een stuk van zynen mantel gegeven.

Nu wenschen wy u peis en vrede
Al degenen die ons wat hebben gegeven.

A Tournai, où le même usage a lieu, le garçon représentant saint Martin porte une épée nue à la main, pour y attacher, en les perçant, les pommes et poires qu'on lui donne.

Dans quelques districts de la Flandre occidentale, la veille de Saint-Martin, les enfants vont également de maison en maison demander des noix, des pommes et autres choses semblables en chantant des chansons de Saint-Martin.

En d'autres endroits, cette coutume est entièrement tombée en désuétude et même les feux qui jadis, la veille de Saint-Martin s'allumaient partout, n'y sont plus connus, bien qu'on en trouve encore des traces dans les usages ayant lieu au même jour en quelques villes et dans les chansons populaires qui se sont conservées jusqu'à nos jours.

A Furnes, tous les enfants petits et grands, marchant seuls ou portés par les servantes, vont se réunir à la Grand'Place, munis chacun d'une lanterne en papier au bout d'une baguette, d'une lanterne formée d'un gros navet ou d'une betterave artistement creusé et éclairé par une chandelle. Ils font ainsi, à l'arrivée de la brune, le tour de toute la ville en chantant :

Op sinten Marten's avond,
De torre gaet mêe naer Gent.
En als myn moeder koekjens bakt,
Ik zit er zoo geern omtrent.
Ik zit al in een hoekjen
En kryg een beetje koekjen,
Ik zit al onder de tafel
En kryg een beetje wafel;
Ik zit al op de zille
En kryg 'ne plak op de billen.
Ik zit al op den zoldertrap
En kryg 'nen grooten schop onder myn gat.

La troupe est conduite ainsi deux soirs de suite par les agents de police et se sépare après chaque course à la place qui a servi de point de départ.

Courtrai, la veille de Saint-Martin, les enfants font des casso-

lettes en creusant des citrouilles et parcourent les rues en chantant une variante de la chanson : « Op sinten Martens avond » (1).

Dans les environs de Bruges, les enfants munis chacun d'une lanterne formée d'un navet ou d'une betterave, comme à Furnes, vont de ferme en ferme quêter quelques cents, en chantant des chansons relatives au jour. La même chose se faisait autrefois à Bruges, et plusieurs chansons qui se chantent à Beveren (2), dans le

(1) Sinte Martens avond
De tore gaet mêe naer Gent,
En als myn moeder wafels bakt,
Ik zit er zoo geern omtrent,
Met roerpap, met wittebrood .
'T zyn zulke groote brokken,
Ik kan ze byna niet slokken,
Sinte Michiel
Draeit zyn wiel
Met zynen blooten arme.
Wy zullen ze moeten verwarmen
By de wieren
Ter eere van sinte Liere
Ter eere van sinte Lap.
Eet uwen buik vol rystpap.

(2) De jongens van de dorpen
Die waren hier al byeen :
Het geldeken, dat wy 's jarent haên,
Dat is hier al verteerd.
Wy zullen gaen leeren hout rapen,
Turf rapen,
Al op sint Jans manieren.
Vrolyk zullen wy vieren
Gelyk wy 's jarent plagten.
Een stuk van zynen mantel
Al met zyn billekens bloot
En wilde gy dat niet geven,
Dan zyde gy een groote jood.
Een houtjen of een turfken
In sinten Martens kurfken.

pays de Waes, ainsi qu'à Malines (1), nous prouvent que jadis les feux de saint Martin s'y allumaient aussi bien qu'ailleurs.

Ce n'est qu'à la campagne que, dans le pays de Waes, en Brabant et dans la province de Limbourg, les feux de saint Martin se sont maintenus jusqu'à présent.

Dans la province de Limbourg, les enfants vont de maison en maison demander des matériaux combustibles « pour chauffer saint Martin » en chantant :

Sint Marten heeft zoo 'n groote koû,
Geeft ons maer zoo groot als een boone
Ons lieve heer zal't in den hemel loonen.

Pour remercier, ils disent : « Goed deel, goed deel ! » bonne part.

A Turnhout, les enfants de chaque quartier allument le soir un grand feu dans la rue, ce qu'ils appellent : « Martensvuer stoken, »

Après avoir reçu quelque chose, les chanteurs s'en vont en chantant :

Hier woont een goei vrouw,
Die lang leven zal,
Honderd jaer en eenen dag,
Tot dat zy geen brood en geenen kaes meer mag.

Mais si on les renvoie sans rien donner, ils chantent :

Hier hangt een baksken met zemelen uit,
En daer vliegt de gierige duivel uit.

(1) Wy komen van straten tot straten, wy hebben nog niets gehad,
En wy komen om sinten Marten, geeft sinten Marten wat,
Wilt ons wat appelkens geven, en daer wat torfken by,
En wy komen om sinten Marten, wy staen al op een ry,
'S avonds omtrent den tienen ontsteken wy ons vier,
Daer komen de gebueren, daerom staen zien,
Met fakkelen en fuzéen tot eeren van ons vier,
Wy vieren dan sinten Marten, al op ons oude manier.
Wy braden dan appels met den hoop
Dan is ons vier in brand,
Het bier dat volgt dat met den stoop
Parbleu ! dat is galant!

après avoir quêté le matin, de porte en porte, en chantant la chanson suivante :

Van daeg is 't sinte Marten
En morgen is 't de kruk
Wy komen uit goeder harten
Wy hadden zoo gaerne een stuk
Wy zullen van ze leven van hier niet gaen
Of wy hebben wat opgedaen.
Hout, hout, turf en hout,
Kloeren, kloeren haentje,
Een turfken of een spaentje,
Hoe ver zal dat vliegen?
Over de merkt en over de Ryn
'T zal nog wel een goede sinte Marten zyn.
Kryg ik wat als 't u blieft?

Après une petite pause, les chanteurs continuent :

Daer is nog wel een goede vrouw
Die ons wel wat geven zou.
Hoe lang zal ze leven?
Honderd jaer en eenen dag
Tot dat ze geen kaes en brood meer mag,
Kryg ik wat als 't u blieft?

N'ayant rien reçu, ils s'en vont en criant :

Daer achter in dat hooge huis,
Daer hangt een zak met zemelen uit,
Zoo menige zemel zoo menige luis
Schopt den baes in 't schythuis.

Dans le pays de Liége les feux de Saint-Martin se sont également conservés jusqu'à nos jours, et les enfants vont déjà quelques jours

d'avance quêter « de l'ouaille, » (houille) pour les nourrir, en criant à tue-tête : « Al saint Martin, al saint Martin! (1)

Comme la saint Martin donne lieu à beaucoup de kermesses, les Wallons désignent le saint évêque de Tours : de l'épithète de « bon vivant » (2).

Mais les repas qui autrefois en Belgique avaient lieu ce jour, ont presque partout disparu.

A Gand, ainsi que dans les environs de Bruxelles, les « gauffres » ou « gâteaux de Saint-Martin » sont restés d'usage.

A Mons il y a le soir réunion dans les familles, où le plat indispensable consiste en pommes étuvées entourées de petites saucisses (3).

En Brabant le « koekebak » est le plat par excellence de ce jour, et dans les environs de Venloo on donne le soir un repas copieux à tous les domestiques de la maison.

Dans les provinces de Liége et de Luxembourg, l'os de l'oie de Saint-Martin, qui y est toujours resté en quelque honneur, nous rappelle le grand rôle que jouait jadis cet oiseau domestique aux repas de ce jour, en Belgique aussi bien qu'en Allemagne.

Cet os a don de prophétie. S'il est très-rouge, l'hiver sera froid, s'il est blanc, le contraire aura lieu.

En général on considère la Saint-Martin comme un jour de haute importance. On évitait ce jour les carrefours ou « kruiswegen, » où se passaient alors des choses extraordinaires. C'était là qu'on apercevait à la Saint-Martin, de même qu'à la Saint-Jean, les loups-garous ou « weêrwolven, » les chasseurs sauvages, le « kruisvos » ou renard porte-croix, et l'avenir s'y révélait à l'homme.

Aussi ce jour était-il en beaucoup d'endroits le terme de payement pour les baux et les rentes.

(1) Volksleesboek, p. 22.

(2) Le véritable Almanach historique du Hainaut pour 1851, Mons.

(3) Coremans, pp. 33-35, 89-90.

A Anvers, l'année financielle commençait le jour de la Saint-Martin et finissait la veille de cette fête, où jadis le magistrat ou « wet » se renouvelait également (1).

Dans la Campine on renouvelle en ce jour les baux des fermes, métairies et terres en culture.

A Anderlecht les maîtres d'église recueillaient, comme le jeudi-saint et sous les mêmes cérémonies, l'argent qui se trouvait dans le tronc de Saint-Guidon, et comme la première fois une femme se tenait, pendant la récolte, seule devant la statue du saint (2).

A Huy se faisait, en vertu d'une fondation de Jehan Langlet, en date de l'an 1396, une distribution de pains la nuit de Saint-Martin, dans l'église des Frères-Mineurs. Puis on y distribuait par pinte une aime de vin.

Aussi commençait-on à la Saint-Martin la distribution d'un feu de houille ou « d'lègne, » qui se faisait jusqu'au dimanche du grand-carême, chaque mercredi et samedi, sur le grand marché, en vertu d'une fondation de Jehan Gaillard (3).

Quant à l'origine de la fête de Saint-Martin telle qu'elle se célèbre en Belgique, tout nous porte à croire qu'elle remonte à une époque antérieure au christianisme. Si vénéré que saint Martin soit en Belgique, il n'a jamais été le patron du pays comme en France, et pourtant aucune des cérémonies rattachées à la Saint-Martin dans les provinces flamandes, ne se retrouve en Touraine. De plus, les biographes du saint ne racontent aucune circonstance de sa vie, qui eût pu donner naissance à la coutume de célébrer sa fête en allumant des feux. C'est pourquoi, quelques auteurs prétendent que les feux de Saint-Martin, à l'égal de ceux du « jour du feu » ou du « grand carnaval, » s'allumaient pour marquer l'entrée du carême; car le

(1) Mertens, t. II, p. 434.
(2) H. d. E d. B., t. I, p 23.
(3) Gorrissen, pp. 353-358.

jeûne de l'Avent qui s'appelait aussi « carême de Saint-Martin, » durait autrefois six semaines.

Mais les feux de Saint-Martin se trouvant de préférence dans les pays germaniques, il est à supposer, qu'ils sont les restes d'une ancienne fête païenne qui se célébrait à l'entrée de l'hiver en l'honneur de Wustan. Wustan, qui d'après l'Adda, dirigeait tout ce qui est haut et tout ce qui est bas, ce qui est grand et ce qui est petit, accordait aussi les moissons abondantes, et en action de grâces on lui allumait des feux et lui offrait des ablations à l'époque de sa fête d'automne.

Mais puisqu'il était principalement vénéré comme le dieu de la guerre, et saint Martin, le jeune guerrier, était représenté comme lui, la tête couverte d'un casque d'or, et le corps d'une cuirasse d'un travail précieux, revêtu d'un manteau et monté sur un cheval blanc, le peuple teutonique, qui ne renonça que très-difficilement à ses anciennes coutumes, conserva la fête en la transférant au jour de Saint-Martin, qui se chômait vers la même époque (1).

C'est pourquoi les cultivateurs du pays de Limbourg disent encore aujourd'hui, que les feux de Saint-Martin s'allument pour la clôture des champs.

---

12 novembre. — (*Veltheimia uvaria.*) Saint Liévin ; saint Brixe.

Saint Liévin, qui a donné son nom aux villages de Hautem-Saint-Liévin (près d'Alost) et d'Essche-Saint-Liévin (près de Sottegem), est patron de la ville de Gand et de la commune de Ledeberg, située dans les environs de cette ville.

(1) Martinslieder, Bonn ; Wolf, I, pp. 38-54 ; II, p. 54 ; Montanus, I, pp. 52-57.

Né en Irlande, de race royale, saint Liévin se montra, dès sa première enfance, doué des plus belles qualités. Aussi eût-il à peine l'âge requis par l'Église qu'il fut promu au sacerdoce, et bientôt appelé à l'épiscopat par la voix unanime du souverain et du peuple. Pendant plusieurs années, il remplit les devoirs d'un bon pasteur avec toute la prudence, la bonté et l'activité sainte qu'on pouvait espérer d'un disciple de saint Augustin de Cantorbéry, mais le zèle qui le dévorait pour le salut des âmes, lui fit quitter son diocèse et s'embarquer pour la Belgique, où quelques cantons étaient encore plongés dans l'idolâtrie.

Après avoir parcouru la Morinie et s'être arrêté quelques jours à Gand pour prier au tombeau de Saint-Bavon, il alla dans le pays actuel d'Alost, l'évangélisa et y souffrit le martyre au village d'Essche le 12 novembre 657. Les disciples du saint martyr transportèrent son corps à Hauthem, où ils l'ensevelirent, mais la tradition populaire, qui est fort enracinée dans le pays d'Alost, prétend que le saint marcha lui-même vers son tombeau, sa tête entre les mains, et, tant à Herzele qu'à Essche et Hauthem, on montre encore aujourd'hui des chemins de traverse appelés sentiers ou allées de saint Liévin : « Sinte-Lievens-dreefken, Sinte-Lievens-straetjen, ou Sinte-Lievens-baentjen, » par où l'on croit que le saint a marché après sa mort. Le peuple respecte ces sentiers et la cupidité même n'oserait en détourner une parcelle de terre.

A l'endroit même, où à Essche l'apôtre reçut la couronne du martyr, s'élève une chapelle érigée en son honneur, où autrefois les notables d'Aerdenburg se rendaient annuellement pour remercier Dieu d'avoir, par l'intercession de saint Liévin, délivré leur ville d'une maladie contagieuse.

Une autre chapelle consacrée à Saint-Liévin se voit à un quart de lieue de l'église de Hauthem. Elle est célèbre par le grand nombre de faveurs surnaturelles qu'on y a obtenues et attire surtout au 12 novembre une foule de pèlerins. Près d'elle existe une fontaine

d'une eau limpide et salutaire que saint Liévin fit jaillir, en frappant la terre de son bâton pastoral, et les fidèles qui visitent la chapelle manquent rarement de puiser et d'emporter une fiole d'eau de cette source qui, à ce qu'on dit, ne tarit jamais.

L'église de Hauthem, dédiée à saint Michel, renferme encore le tombeau de Saint-Liévin, mais les reliques de ce saint, qui furent élevées très-solennellement le 28 juin 842, ont été transportées le 27 juin 1007 dans la ville de Gand qui depuis lors honore saint Liévin comme son patron. La châsse précieuse qui renfermait ces restes vénérés, a disparu en 1578, mais des parcelles plus ou moins considérables des ossements de Saint-Liévin qu'avaient obtenues les églises d'Essche et de Hauthem ont été conservées. La cathédrale de Gand et plusieurs églises au nord de la France en possèdent également quelques-unes, et dans la chapelle de Saint-Liévin qui se trouve dans la cathédrale actuelle de Gand, on expose pendant l'octave de ce saint, le volume manuscrit richement relié, qu'on appelle le « Livre de Saint-Liévin », puisqu'il contient quelques pages écrites par le pieux apôtre. Autrefois ce livre était tous les lundis exposé sur l'autel.

Saint Brixe ou Brice était l'enfant de la pieuse veuve Craphaïlde, qui avait hébergé saint Liévin, quand il séjournait à Hauthem pour prêcher la foi chrétienne dans les environs de ce village. Sa mère le portait sur les bras lorsque, à la nouvelle du martyre du saint apôtre, elle accourut et reprocha aux meurtriers le crime affreux qu'ils venaient de commettre. Dans leur fureur, ces idolâtres assassinèrent aussi la veuve et son enfant, que le saint martyre venait de baptiser et que couvrait encore le voile blanc des néophytes.

La bienheureuse Craphaïlde fut ensevelie dans un cercueil particulier et le peuple montre encore aujourd'hui l'emplacement de sa demeure. Le corps de l'enfant, saint Brixe, qui pendant plus de quatre siècles a reposé au cercueil de Saint-Liévin, fut transféré, en 1175, dans une petite caisse, où le premier évêque de Gand,

Corn-Jansénius le découvrit bien conservé quand il examina les reliquaires de son église. Mais on ne fait plus mention dans l'office ecclésiastique ni de la bienheureuse Craphaïlde, ni de son enfant saint Brixe (1).

---

13 novembre. — (*Laurus poetica.*) Saint Stanislas Kostka; saint Brice, évêque; saint Hommebon.

Saint Brice est patron de quinze églises, saint Hommebon est celui des fripiers de Namur qui en son honneur font dire une messe dans l'église de Saint-Jean, à laquelle tous les membres de ce métier assistent. Après la messe, la statue du saint, placée ce jour-là au milieu du temple, est portée processionnellement dans l'intérieur de l'église.

Dans les prairies, où s'élevait jadis « l'outhoff » (oud hof), près de Lennick-Saint-Martin, se tient le lendemain de la fête de saint Martin, pape, une foire très-animée qui présente un aspect des plus pittoresques (2).

---

14 novembre. — (*Cerasus Lusitanica.*) Saint Bertrand; saint Albéric.

Selon l'article 70 de la Constitution belge le second mardi de

(1) De Smet, M. d. M., pp. 142-144; Vie de Saint-Liévin, patron de Gand et apôtre du pays d'Alost, par J.-J. De Smet. Gand, 1857.

(2) H. d. E. d. B., t. I, pp. 237-8.

novembre est destiné à l'ouverture des Chambres, qui se fait chaque année avec la plus grande solennité.

---

15 novembre. — (*Tussilago fragrans.*) Saint Léopold, en l'honneur duquel l'église du fort à Dinant est consacrée.

---

16 novembre. — (*Sansciviera Guineam.*) Saint Edmond; dédicace de Notre-Dame de Chièvres en Hainaut (1).

---

17 novembre.— (*Datura arborea.*) Saint Aignan; saint Grégoire Thaumaturge, dont ce jour a tiré le nom populaire de « jour du Thaumaturge » ou « dag van den wonderwerker (2). »

---

18 novembre. — (*Passiflora serrata*) Saint Odon; saint Romain; dédicace des saints Pierre et Paul à Rome.

Le jour de saint Odon d'hiver est considéré comme un jour de

(1) Triple Cour, nomb. p. 62.
(2) Coremans, p. 110.

sort pour les chasseurs. De même que saint Hubert, saint Odon leur porte bonheur (1).

---

19 novembre. — (*Passiflora maliformis*) Sainte Élisabeth de Thuringe.

Sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie André II, et de Gertrude, duchesse de Méranie, de Corinthie et d'Istrie, que l'on représente toujours couronnée de trois couronnes pour la distinguer de la sainte reine de Portugal, de ce nom, qui mourut le 4 juillet 1336 (2), jouit d'une grande vénération en Belgique, où quinze églises sont consacrées en son honneur, et nombre de béguinages, d'hospices et d'hôpitaux lui sont dédiés. Aussi plusieurs pèlerinages des plus fréquentés doivent-ils leur origine aux statues de la Vierge, que sainte Élisabeth eut toujours avec elle durant sa vie et qu'elle légua à sa fille Sophie, duchesse de Brabant, qui les apporta en Belgique.

---

20 novembre. — (*Stapelia rufa.*) Saint Félix de Valois.

(1) Coremans, p. 90.
(2) Molanus, p. 378.

21 novembre. — (*Oxalis grandiflora.*) Fête de la Présentation de Notre-Dame.

Cette fête fut instituée, il y a plus de neuf cents ans, dans l'église orientale pour rappeler un trait de la vie de la sainte Vierge dont la légende nous rapporte le récit suivant :

Les parents de la Vierge ayant promis de consacrer leur enfant au service spécial de Dieu dans son temple, la conduisirent, lorsqu'elle eut atteint sa troisième année, à Jérusalem pour la présenter au grand prêtre.

Ce n'est que cinq cents ans après son institution que cette fête fut introduite en France, et en 1585 le pape Sixte V en décréta la célébration par toute la chrétienté (1).

Plusieurs confréries ont été érigées pour honorer Notre-Dame sous ce titre, que les « sœurs de la Présentation » ont choisi pour nom de leur congrégation. Cette pieuse institution qui de nos jours s'est formée à Saint-Nicolas au pays de Waes, compte déjà six établissements en Belgique (2).

---

22 novembre. — (*Oxalis ubiflora.*) Sainte Cécile, à laquelle la commune de Sainte-Cécile près de Florenville doit son nom, est la patronne des musiciens et son jour de fête est célébré par toutes les sociétés musicales de la Belgique.

A Ath il est d'usage que la musique de la ville donne, dans la

(1) Cornet, pp. 205-6 ; K. J. J., 1855, n° 2, p. 22.
(2) B. M., p. 246.

nuit de ce jour, des sérénades à toutes les jeunes filles musiciennes.

A Liége la Société de Sainte-Cécile qui donne tous les mois soit un concert soit un bal, abandonne le produit net du concert du mois de janvier aux pauvres ou à un établissement de bienfaisance.

---

23 novembre. — (*Oxalis convexula.*) Saint Clément Ier, pape; saint Trudon, confesseur

Saint Clément, en l'honneur duquel treize églises sont consacrées, est, à Bruges, le patron des bateliers, dont le nombre montait, en 1638, à trois cents (1).

A Eppeghem, commune près de Vilvorde, dont l'église est dédiée à saint Clément, on vient de tous côtés invoquer les reliques du saint patron, que l'on y conserve, contre la toux et quelques maladies d'enfants. On offrait jadis, dans ces cas au saint une poignée de clous et des mannequins en fer (yzeren mannekens), usage à l'abolition duquel l'autorité diocésaine travailla longtemps, sans succès (2).

Saint Trudon ou Trond auquel douze églises sont dédiées, est l'apôtre de la Hesbaye. Il fonda l'abbaye qui porte son nom et celle d'Echoute-lez-Bruges qu'il dédia à la sainte Vierge (3).

(1) Gaillard, p. 154.
(2) H. d. E. d. B., t. II, p. 538.
(3) B. M., p. 247.

24 novembre. — (*Stapelia radiata.*) Saint Jean de la Croix ; saint Séverin. Saint Albert de Louvain.

Saint Jean de la Croix est le réformateur des Carmes déchaussés, qui en Belgique possèdent encore trois couvents. Saint Séverin, auquel une paroisse du doyenné de Nandrin au diocèse de Liége doit le nom de Saint-Séverin, est patron de quatre églises.

A Bruges les « saeiwevers, » tisserands en soie, célébraient autrefois la fête de Saint-Séverin, leur patron, et pour lui faire honneur, ils payaient annuellement 4 livres 8 schellings pour la décoration de l'église, pour la messe, pour le pain et le vin du repas. Mais depuis longtemps ce métier a cessé d'exister et les « saeyen, » étoffes faites de laine très-fine et très-recherchées au moyen âge, sont presque inconnues de nos jours (1).

25 novembre. — (*Tussilago fragrans.*) Sainte Catherine.

Cette sainte, l'architype de la pureté, est très-vénérée en Belgique. Trente-quatre églises lui sont dédiées et un grand nombre de métiers et d'associations soit religieuses soit laïques se sont placées sous sa protection spéciale.

A Anvers, le métier de tailleurs, « kleêrmakers, » qui, en 1560, comptait 394 membres, l'honore comme patronne (2) ; à Bruges, les charrons, les arctiers, « pyl- en boogmakers » et les potiers « potte-

(1) Gaillard, p. 63.

(2) Mertens, t. IV, pp. 196-98.

bakkers (1), » à Liége, les charrons et les fileuses, à Mons, les fabricants et marchands de tabac l'ont choisie pour patronne.

A Malines, les bateliers sont mis sous son patronnage, et tous les ans, le jour de sa fête, ils font dire en son honneur, une messe solennelle dans l'église de Notre-Dame, au-delà de la Dyle.

Mais ce qui contribue le plus à rendre populaire en Belgique le jour de Sainte-Catherine, c'est qu'il est la fête des jeunes filles, qui honorent cette sainte comme leur patronne. Dans les familles aussi bien que dans les écoles et pensionnats de jeunes filles, on fête ce jour en donnant le soir un bal ou en représentant de petites comédies.

Dans les hautes classes de la société, on accompagne d'habitude les bouquets, qu'on offre le matin de ce jour, aux jeunes filles, de jolis présents consistant en parures ou en ajustements.

Dans les Ardennes, et surtout dans les environs de Dinant, les filles qui fréquentent les écoles, vont le jour de Sainte-Catherine faire une quête, toute pareille à celle que les garçons y font à la Saint-Grégoire. Elles s'habillent toutes en blanc, et l'une d'entre elles, voilée et décorée de fleurs et de rubans, représente Sainte-Catherine La chanson, qu'elles chantent à cette occasion, est une complainte naïve sur la mort de la sainte patronne. La voici telle qu'une jeune fille, native de Freyr, nous l'a dictée à Dinant :

Sainte Catherine était la fille d'un roi,
Son père était payen et sa mère ne l'était pas.
Ave Maria ! sancta Catharina !
Un jour dans ses prières son père la regarda,
Que fais-tu là, ma fille, ma fille que fais-tu là ?
Ave Maria ! sancta Catharina !
Va-t-en chercher mon sabre et mon grand couteau qui est là,
Que je lui tranche la tête à cette maudite-là.

(1) Gaillard, pp. 82-122-184.

Ave Maria ! sancta Catharina !
Un ange descend du ciel, lui dit : Catherine, courage !
Courage, Catherine, courage; couronnée tu seras.
Ave Maria ! sancta Catharina !
Mais pour ton mauvais père, en enfer il ira;
Mais pour ta bonne mère, en paradis elle ira.
Ave Maria ! sancta Catharina !

Sainte Catherine est aussi patronne des bonnes servantes, elle leur procure de bons services.

De même on lui attribue un grand pouvoir sur le temps. Elle fait souvent cesser, en montrant une face radieuse, les longues pluies d'automne, et une vieille chanson bien connue dans la partie flamande de la Belgique dit :

Sinte Katelyne
Laet het zonneken schynen,
Laet den regen overgaen,
Dat myn kinderkens schole gaen.
Wie zal hun leeren?
Onze Lieven heere.
Wie zal ze trouwen?
Onze Lieve Vrouwe.
Wie zal hun te eten geven?
Sinte Pieter de goede man,
Die alle kinderen geesselen kan.

Mais elle nous amène aussi souvent la neige, comme dit l'ancien dicton populaire :

« Sainte Catherine vient blanc habillée. »

et nous annonce aussi un hiver bien rude.

C'est pourquoi les bateliers belges regardent la Sainte-Catherine comme la clôture de la navigation.

A Alost, la chambre de rhétorique de Sainte-Catherine célébrait tous les ans la fête de sa patronne avec grande solennité.

Cette chambre qui prétendait être la plus ancienne des Flandres, puisque sa devise : « aMor VInCIt » contenait l'année 1107, remporta les deux premiers prix à Anvers, l'an 1543, pour la meilleure composition d'une pièce en vers et de chansons flamandes, et en 1545 à Grammont (1).

A Eecloo il existe également une chambre de rhétorique sous l'invocation de Sainte-Catherine.

A Louvain, la chambre de rhétorique du Lis ou de « Leliebloem » célébrait aussi la fête de Sainte-Catherine, sa patronne. Les uns lui assignent l'année 1462, d'autres 1483. Il est certain que cette chambre prit part au concours d'Anvers pour 1496 et y reçut un bassin en argent et un chapeau de roses. Selon toute probabilité, elle eut la même destinée que les autres quatre chambres de rhétorique de la ville de Louvain (2).

Dans la même ville, le serment des arquebusiers, dont l'origine est rapportée généralement à l'an 1506, mais qui existait déjà avant 1504, accompagnait tous les ans la procession qui se faisait à Louvain en l'honneur de Sainte-Catherine.

Les confrères qui, en 1506 furent faits « erfschutters » tiraient tous les ans leur perroquet sur la tour de la chapelle dédiée à cette sainte, conformément à la permission que leur avaient donnée en 1505 les administrateurs de cette chapelle : « de tirer leur perroquet sur la tour de la chapelle, ainsi qu'ils étaient habitués de le faire » (comme il est dit), et pour faire cet exercice, ils devaient payer à la chapelle deux chapons, réparer tous les dommages qu'ils causaient à la tour et accompagner la procession. Ce fut en 1751 (3) qu'ils y tirèrent le dernier oiseau.

(1) De Smet, p. 44 ; N. L., 1834, pp. 116-117.

(2) Piot, p. 243.

(3) *Ibid.*, p. 186.

A Huy, où, de même qu'à Dinant, les meuniers honorent Sainte-Catherine comme leur patronne, les ouvriers vont le jour de fête de cette sainte, féliciter leurs maîtres qui leur offrent une goutte. Puis ils assistent à la messe, et à midi, ils dînent tous ensemble. Le soir on danse.

A Nivelles chaque métier présentait autrefois ce jour, suivant le réglement de l'an 1677, aux jurés et aux échevins trois personnes exerçant un autre métier que le leur, parmi lesquelles les jurés et échevins élisaient à la pluralité des voix, un des huit maîtres qui, pendant l'année, devaient exercer la fonction de maître des métiers (1).

A Ostende s'ouvrait depuis un temps immémorial la foire de trois jours qui fut transférée par Charles V, en 1518, au 29 juin, jour après la fête de Saint-Pierre, où elle a lieu encore aujourd'hui. Mais comme ce jour-là elle n'était pas bien fréquentée au commencement, les habitants demandèrent au roi Philippe II la permission de tenir une seconde foire le jour de Sainte-Catherine ce qui leur fut accordé au mois de février de l'an 1562 (2).

---

26 novembre. — (*Oxalis linearis.*) Saint Albert de Louvain ; saint Conrard.

---

27 novembre. — (*Oxalis lupinifolia.*) Saint Acaire ; saint Maxime ; sainte Ode.

Saint Achaire ou Acaire (*Acarius*), qui succéda à saint Médard

(1) Lemaire, p. 287.
(2) Bowens, t. I, pp. 29-31.

au siége épiscopal de Noyon et de Tournai, était autrefois invoqué pour guérir les personnes aigres et acariâtres.

Sainte Ode, fille d'un roi d'Écosse, devint aveugle lorsqu'elle était encore à la cour de son père. Après avoir vainement épuisé tous les moyens que l'art pouvait suggérer, elle conçut le projet de se rendre auprès du tombeau de Saint-Lambert, à Liége, alors très-célèbre dans le monde chrétien par les miracles de toute espèce qui s'y opéraient. C'était, d'après la chronique, vers l'année 709.

Les prières de la jeune fille furent exaucées, et dans sa reconnaissance d'avoir recouvré la vue, Ode fit vœu de chasteté et résolut de se consacrer désormais entièrement au service de Dieu. Mais de retour auprès de son père, elle y fut incessamment sollicitée de choisir un époux parmi les seigneurs de la cour et on la pressa tellement à cet égard qu'elle ne trouva d'autre moyen d'échapper à un éclat violent qu'en s'enfuyant au-delà des mers.

De même que beaucoup de compatriotes de la même époque, elle se rendit en Belgique, après avoir passé d'abord à Rome, à ce qu'on prétend, afin d'honorer les reliques des apôtres et recevoir la bénédiction du Saint-Père.

Elle vint ensuite dans la grande forêt, près de Weert, pour y vivre seule en hermite, et à cet effet elle renvoya même la seule domestique qu'elle avait gardée avec elle.

La légende rapporte plusieurs miracles qui eurent lieu à l'arrivée de sainte Ode dans la forêt de Weert.

Fatiguée d'avoir longtemps marché, la sainte pria un paysan qui, au même moment apparut conduisant un chariot, de vouloir bien la laisser monter pendant quelques instants; mais le conducteur refusa et Ode lui prédit que désormais dans sa ferme aucune jument ne donnerait plus de poulain, ce qui, dit-on, eut effectivement lieu.

Un autre paysan conduisant un chariot attelé de deux bœufs, qu'elle rencontra et auquel elle demanda la faveur de se mettre sur

sa voiture, ne lui refusa pas sa demande et chemin faisant, la sainte pria Dieu pour que jamais il n'arrivât de malheur aux bêtes de somme appartenant à son bon conducteur et Dieu lui accorda cette demande.

Troublée dans ses méditations par les cris incessants des pies qui hantaient en grand nombre cette forêt, Ode demanda aussi au Seigneur que dorénavant il voulut empêcher la propagation de ces oiseaux dans la forêt de Weert et depuis ce moment, dit-on, les pies l'ont entièrement abandonné.

Après quelque temps, la sainte visita la ville de Weert, lorsque le hasard voulut qu'elle y perdit une de ses dents. Cette dent, retrouvée après que la réputation de sainteté d'Ode fut généralement répandue, se conserva en grande vénération à Weert.

Sainte Ode quitta plus tard la forêt et alla habiter le bourg de Venray, où elle prédit que la maison qu'elle occupait serait un jour convertie en couvent, ce qui, d'après la légende, se réalisa par la fondation, en l'année 1422, d'un couvent de religieux, qui, plus tard adopta la règle de saint Augustin.

De Venray, sainte Ode se transporta à Rode, où elle termina sa vie en l'année 726; le bourg a conservé son souvenir et se nomme encore « Sainte-Ode-Rode (1). »

---

28 novembre. — (*Stapelia variegata.*) Saint Amédée; saint Mansuet; saint Rufe; saint Sosthène.

Le jeudi avant la Saint-André s'appelle à Lierre « Gods-wraekdag, » jour de la vengeance de Dieu.

(1) Notice historique sur l'ancien comté de Hornes. Gand, 1850, pp. 133-136.

La légende rapporte que les Normands, ayant surpris le bourg de Lierre et voulant mettre le feu à la chapelle de Saint-Pierre, qu'ils avaient pillée de fond en comble, furent tous frappés de divers fléaux par l'intercession de saint Gommaire. En même temps les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et les Normands tout effrayés s'écrièrent sans cesse : « Gods-wraek ! Gods-wraek ! » vengeance de Dieu.

C'est en mémoire de cette tradition qu'on a donné le nom de « Gods-wraek-dag » à l'anniversaire de ce jour et qu'on sonne, ce jour-là, toutes les cloches de la ville, depuis cinq heures de relevée jusqu'à dix heures du soir (1).

---

29 novembre. — (*Sphenogyne piliflora.*) Saint Alfred ; sainte Ermelinde ; saint Radbod ; saint Saturnin.

Saint Saturnin, vulgairement appelé « saint Atorne » ou « Atourni, » est patron d'une église dans le diocèse de Liége. Tous ceux à qui la tête tourne, s'adressent à lui pour être guéris. Aussi croit-on qu'il ne faut pas filer son jour de fête, de crainte que les moutons, les brebis et les agneaux n'aient le cou tors (2).

---

30 novembre. — (*Oxalis tricolor.*) Saint André ; sainte Justine ; saint Zozime.

Saint André auquel deux villages (« Saint-André-lez-Bruges » et

(1) Lom, pp. 21-23 ; Wolf, N. S., pp. 431-2.

(2) D. d. O., t. I, p. 428 ; Liebrecht, O. J., p. 229.

« Saint-André-lez-Dalhem ») sont redevables de leur nom et en l'honneur duquel trente-trois églises sont consacrées, a de tout temps été en Belgique l'objet d'une profonde vénération.

Même les monnaies en argent telles que les escalins ou « schellingen, » les doubles escalins et les quarts, les pièces de cinq sous et de dix liards, portaient d'un côté la croix de saint André avec des légendes dans le contour. Les seules couronnes et demi-couronnes de Brabant étaient revêtues de l'effigie du souverain (1).

Il était autrefois d'un usage général que, le jour de Saint-André, ou le dimanche qui suit la fête de cet apôtre, les fermiers et locataires des métairies, terres labourables, prairies et pâturages venaient payer le loyer annuel de leur bail, et se rendaient dans ce but à la demeure de leurs propriétaires, où ils étaient plus ou moins régalés ce jour-là.

Dans la croyance populaire, saint André « sanctorum mitissimus » le saint le plus doux, paraît s'être identifié sous plus d'un rapport avec Freyr, le plus doux des dieux des anciens Germains, qui présidait aux mariages. C'est ce qui expliquerait le grand nombre de pratiques superstitieuses, rattachées au jour de Saint-André et ayant pour but d'apprendre à connaître le mari futur.

Les filles du pays de Franchimont font un cercle autour d'une oie; celle que l'oie touche la première, se mariera bientôt.

A Liége les jeunes filles avant de se coucher disent :

Saint André mon bon patron,
Faites-moi voir dans mon songeant
Le mari que j'aurai en mon vivant.

Elles espèrent alors voir en rêve le futur mari.

En d'autres endroits les filles posent trois verres, dont l'un est rempli de vin, l'autre de bière et le troisième d'eau, sur une table couverte d'une nappe blanche, fermement persuadées qu'à minuit

(1) Avontroodt, Ms., pp. 40-41.

sonnant le futur mari entrera dans la chambre et prendra suivant son habitude du vin, de la bière et de l'eau.

En quelques localités la jeune fille prend une clef en main cette nuit et fait couler dans un vase rempli d'eau par le panneton de cette clef, qui doit avoir forme de croix, du plomb fondu; les instruments du métier de son futur mari se formeront dans l'eau.

On prend aussi un verre d'eau et on le pose sur la table; s'il déborde, l'année suivante sera humide, et sèche s'il ne déborde pas (1).

A Anvers, le jour de Saint-André, se faisait depuis 1539 le renouvellement du magistrat qui auparavant avait eu lieu le 23 avril.

Immédiatement après l'élection du magistrat, on choisissait, parmi les anciens échevins, les deux chefs-hommes de la bourgeoisie (hoofdmannen der poortery), les deux doyens des gildes (gildedekens), les deux échevins de la halle aux draps, les deux maîtres des orphelins (weesmeesters), les quatre « peismakers », les deux juges d'instruction et les deux « keurmeesters ».

Puis on choisissait aussi les maîtres des quartiers (wykmeesters), les doyens des métiers et les deux conseillers (raedslieden) qui, suivant l'ancien usage, devaient assister aux conseils du lundi.

En 1435, les vingt-quatre métiers furent réduits à douze, et chacun de ces douze métiers choisissait parmi ses membres quatre personnes; les commissaires du duc choisissaient parmi ces quarante-huit candidats douze qui formaient le « conseil du lundi » ou « maendagsraed » (2).

A Malines le métier des poissonniers célèbre la fête de Saint-André, son patron, par une messe dite dans sa chapelle, dans l'église de Notre-Dame, au-delà de la Dyle, où l'on admire un des chefs-d'œuvre de Rubens, représentant la pêche miraculeuse que ce grand maître peignit pour ce métier en 1618.

(1) Coremans, pp. 90-91; Wolf, N. S, pp 360-1.

(2) Mertens, t. I, p. 201; t. III, pp. 126-7.

A Termonde le serment de Saint-André ou des arquebusiers, qui est installé et privilégié par Charles V en 1524, célèbre sa fête patronale: Ce serment est le moins ancien de la ville, mais, à l'égal des autres, il a ses réglements et ses chefs (hoofdmannen), doyens (dekens) et procureurs (verzorgers), qui tous les ans sont renouvelés et assermentés. C'est pourquoi ils sont nommés jurés (gezworenen) (1).

(1) Maesterlius, pp. 37-85.

DÉCEMBRE.

Le dernier mois de l'année qui, de même que les trois mois précédents, a conservé son ancienne dénomination, bien qu'il ne soit plus le « dixième mois ». dans le calendrier, s'appelle en flamand « wintermaend, » mois d'hiver, ou « kerstmaend, kersmaend, » mois de Noël.

Les Anglo-Saxons désignaient ce mois du nom de « giuli » on forma Geola « mois de Joul ou avant Joul, » d'après le nom de la fête qui amenait chez eux le solstice d'hiver. Dans la suite ils le nommaient « midwinter, » mois de mi-hiver.

La dénomination de « heilogmanoth, » mois sacré que Charlemagne donna à ce mois, ainsi que celle de « windelmaend, » mois des maillots, se rattache à la Nativité de Jésus-Christ.

Il en est de même du nom de « deloir, » ou « mois de l'oir, » qui se trouve souvent dans les documents romans du moyen âge. C'est le mois de l'héritier du Seigneur ou le mois consacré par la naissance de Notre Sauveur.

Les noms de « wolvenmaend, » mois des loups, et de « slachtmaend, » mois de tuerie, sont faciles à expliquer.

1er décembre. — (*Stapelia pulla.*) Saint Éloi.

Saint Éloi, en l'honneur duquel vingt-trois églises sont consacrées en Belgique, fut appelé au siége de Noyon et Tournai, après la mort de saint Achaire en 639. Il mit d'abord tout en œuvre pour extirper la simonie et rétablir dans le clergé une exacte discipline. Depuis 646, il parcourut la côte, en prêchant à Bruges, à Anvers, en Zélande et évangélisa les peuples flamands. Agé de plus de soixante-dix ans, il expira paisiblement et en louant Dieu, le 1er décembre 659. Son ami, saint Ouen, nous a laissé l'histoire de sa vie (1).

Son jour de fête est très-chômé en Belgique. Les charrons, chaudronniers, ferblantiers, horlogers, maréchaux, orfèvres, serruriers, en général tous les artisans se servant du marteau et appelés au pays wallon « fèvres, » puis les cochers, domestiques et fermiers, honorent saint Èloi comme leur patron et célèbrent sa fête.

A Anvers, où avant d'avoir construit la chapelle de Saint-Éloi, Marché aux chevaux, le métier des orfèvres et joailliers avait sa chapelle dans la Burgtkerk; il se célébrait le jour du saint, une messe solennelle à laquelle les « oudermans » ou doyens du métier étaient tenus d'assister pour exciter les maîtres, les compagnons et les apprentis, à accompagner les doyens au service, le métier frappa depuis 1568 des pièces de monnaie (« penningen ») d'une valeur

(1) De Smet. M. d. M., pp. 176-8.

suffisante pour procurer un plat de riz-au-lait ou « rystpap, » et il les distribuait aux assistants.

Aussi lit-on dans les comptes de ce métier, qui se trouvent encore aux archives de la ville, que les orfèvres, à l'occasion de leur fête patronale, ne dépensaient pas moins de 3 l. 36 sch. 24 gr. pour les monnaies, le riz-au-lait et le cuisinier (1).

A Bruges, où le métier des forgerons compte parmi les gildes les plus anciennes de la ville, les pauvres avaient ce jour-là, en vertu d'une fondation du 1er décembre 1462, une table de trente couverts, à 4 gros, destinés à ceux qui avaient assisté à la messe solennelle que les forgerons faisaient célébrer dans leur chapelle en l'honneur de leur patron (2).

A Gand, où les forgerons célébraient les deux fêtes de Saint-Éloi, la personne établie pour prendre soin de leur chapelle dite « Sint-Éloys capelle » et pour l'entretenir dans un état convenable, profitait des offrandes que l'on y faisait, excepté aux deux jours de fête de Saint-Éloi et au vendredi-saint, où les offrandes appartenaient au métier, en vertu d'un accord fait en 1411 (3).

A Liége, le métier des fèvres était le plus ancien de tous les métiers. Il avait le pas dans toutes les cérémonies, et un îlot voisin du Pont-d'Ile, quartier considérable près de la maison communale, étaient entièrement occupé par les fèvres (4).

A Malines, les apprentis des maréchaux ont conservé la coutume qu'avaient autrefois les apprentis de presque tous les métiers, particulièrement ceux des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des tailleurs et des tanneurs, d'aller de maître en maître ou de chaland en chaland quêter un pour-boire en chantant une chanson, quelquefois sans rime ni raison, relative à la fête du patron de leur

(1) De Vlaemsche Rederyker, tydschrift, 1853, t. XIX, pp. 27-28.

(2) Gaillard, p. 113.

(3) Dierickx, t. II, pp. 505-6.

(4) L. M. l., p. 178.

métier. L'un d'entre eux est toujours habillé en évêque, avec mitre et chape faites de papier de différentes couleurs et porte les enseignes du métier sur le dos. Les autres se sont noircis le visage et les mains ou portent au moins des barbes ou moustaches postiches. Devant chaque maison d'un maître ou d'un chaland ils s'arrêtent et chantent en chœur la chanson suivante :

Sa meester ende gasten,
Degeen die zyn van stiel,
Ik koom het u belasten,
Met reden g'heel, habiel,
Dat gy niet moogt mankeren,
Van morgen voor de fooi (1).
Te samen compareren,
By den heiligen Eloy,
Een mis tot zynder eeren,
Die zal worden gedaen,
Die t'Hansewyck verkeeren,
Die zullen wel verstaen,
Als dat zy al te gader,
Mogen nemen plaisir,
Met sint Eloy hunnen vader,
In wyn en in goed bier.
Meester en gasten!
Ik heb de eer u te salueren.
Sint Eloy is gearriveerd van Lyons tot Parys,
Van Parys tot Brussel, van Brussel tot Mechelen.
Hy is gelogeerd in de Kraen,
Wilt ge my niet gelooven ge kunt er henen gaen,
Hy eet aen Neckerspoelpoort
'K heb liever 'nen stuiver dan een oord,
'K heb liever 'nen pot dan een pint
Als het geld maer klinkt.

(1) Repas.

Ten tien uren de mis,
En al die er niet en is,
Eenen schelling de boet;
Wilt ge 't op drinken, 't is ook goed,
Ge ziet het aen mynen knevel,
Dat ik mag bier en genevel,
Ge ziet het aen mynen baerd
Dat ik kom, van... uit de... straet.

A Vilvorde on comprenait parmi les forgerons, les maréchaux ferrants, les menuisiers (witwerkers), les poëliers, les éperonniers, les harnacheurs, les chaudronniers, les armuriers, les potiers d'étain et les couteliers (1).

A la campagne il est généralement d'usage que les paysans et fermiers vont régler, le jour de Saint-Éloi, les comptes qu'ils tiennent pendant toute l'année chez les maréchaux ferrants et les charrons, et ceux-ci régalent leurs chalands d'une petite collation consistant en jambon ou viande salée et en quantité de petits verres.

Dans les environs de Contich les paysans appellent cette collation « fooi, » en Flandre « smids fooye » ou « karweye (2). »

Dans le pays de Liége on invoque saint Éloi contre les épizooties, en Flandre surtout contre les maladies de la race chevaline. C'est pourquoi on avait autrefois l'habitude de faire bénir les chevaux ce jour-là.

A Audenarde les paysans venaient en foule avec leurs chevaux et faisaient toucher à ces bêtes les reliques de Saint-Eloi.

A Bruges c'était le « proost » ou prévôt de la gilde des forgerons qui, avec un marteau d'argent dans lequel se trouvait une relique de Saint-Éloi, frappait à la tête les chevaux qui allaient ensuite au trot

(1) H. d. E. d. B., t. II, p. 464.
(2) Schayes, pp. 204-5.

par la « Smedestraet » et « de vesting » à la chapelle du saint. Ce n'est qu'en 1782 que cette cérémonie fut abolie.

L'évêque donnait la même bénédiction à la porte de l'église de Saint-Sauveur, et les cochers, montés à cheval, après avoir fait trois fois le tour de l'église allaient faire un carrousel en l'honneur de leur saint patron (1).

A Ypres l'évêque se rendait en ce jour à l'église de Saint-Pierre, y célébrait une grand'messe et allait ensuite frapper à la tête avec un marteau d'argent une triple ou quadruple rangée de chevaux de labour que les cultivateurs des environs avaient placés à cet effet autour de l'église.

A Louvain, l'université catholique fête ce jour-là l'anniversaire de son installation qui eut lieu le 1er décembre 1835.

---

2 décembre. — (*Geodorum citrinum.*) Sainte Bibienne.

Le dimanche le plus proche de la Saint-André, commence l'Avent ou le temps destiné à nous servir de préparation à la naissance de Jésus-Christ ou à son « avènement » sur la terre.

Dans les premiers siècles de l'Église, on jeûnait pendant l'Avent trois fois par semaine. Ensuite on jeûna tous les jours et ce jeûne commençait à la fête de Saint-Martin; c'est pour cela qu'on l'appelait le « carême de Saint-Martin. »

Aujourd'hui, dans toute l'Église romaine, l'Avent n'a que quatre dimânches, dont le premier est en même temps le premier jour de l'année ecclésiastique (2).

(1) Gaillard, pp. 112-113.
(2) Cornet, pp. 19-20; D. d. O., t. I, 79.

Les capitulaires de Charlemagne nous apprennent qu'on faisait un jeûne de quarante jours avant Noël dans le neuvième siècle. Les clercs y ayant été obligés, les personnes pieuses entre les laïques les imitèrent. La coutume s'en introduisit, et l'usage et la pratique en firent une loi.

En 1270, Urbain V, au commencement de son pontificat, en fit une pratique de rigueur pour les clercs de la cour de Rome.

---

3 décembre. — (*Euphorbia Tircualli.*) Saint François-Xavier; saint Éloque.

Les frères Xavériens qui célèbrent ce jour la fête de leur patron, n'ont en Belgique qu'une seule maison qui se trouve à Bruges.

---

4 décembre. — (*Cactus Pereskia.*) Sainte Barbe.

Cette sainte, à laquelle douze églises sont dédiées, est invoquée contre la mort subite. C'est pour cela que les artilleurs, charbonniers, mineurs et pompiers l'ont choisie pour patronne. En quelques villes, entre autres à Dinant et à Huy, elle est aussi patronne des charpentiers, maçons et menuisiers, peut-être parce qu'on la représente toujours portant une tour. A Liége, les chapelains se sont également mis sous son patronage.

La fête de Sainte-Barbe donne lieu à beaucoup de festivités. Les

artilleurs et canonniers, soit de l'armée, soit de la garde civique, après avoir assisté à une messe solennelle en l'honneur de leur sainte patronne, se réunissent en chaque ville pour célébrer ce jour par un grand banquet.

A Anvers où la maison des orphelins ou « het knechtjenshuis » est placée sous la protection de Sainte-Barbe. Les aumôniers étaient autrefois tenus de donner en ce jour aux orphelins un repas somptueux.

Cet établissement qui, le 4 décembre 1858 a célébré l'anniversaire de sa fondation, datant de 1558, contient à présent quatre-vingt-dix orphelins, de préférence enfants trouvés, de treize à quinze ans (1).

A Diest le serment des arquebusiers ou de Sainte-Barbe (kolveniers of Sinte-Barbaragilde) célèbre le jour de sa patronne par un repas magnifique.

Ce serment qui, quoique à tort, disputait autrefois au serment de Saint-Georges le rang d'ancienneté, fut aboli en 1796, mais rétabli en 1806. La chapelle dédiée à Sainte-Barbe, fut érigée en 1419 et est maintenant l'église des chevaliers de la croix (kruisheerenkerk).

Comme les autres serments de la ville, la gilde de Sainte-Barbe accompagne la procession du Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu (2).

A Dixmude la chambre de rhétorique qui a pour devise : « Nu, morgen niet » célèbre la fête de Sainte-Barbe, sa patronne.

Cette chambre de rhétorique, de même que l'autre existant encore et ayant pour devise : « Heilig kruis, scherp duer » est mentionnée déjà au quatorzième siècle. Elle gagna, en 1394, le second prix au concours de Tournai et en 1404 le premier prix à Audenarde. Le

(1) « Het Antwerpsche Knechtjenshuis, » door J. Staes. Het Handelsblad van Antwerpen, 3 dec. 1858.

(2) Diest, t. I, pp. 235-237.

concours que cette chambre donna, le 15 juin 1823, fut un des plus brillants que l'on ait eus en Flandre (1).

Une autre célèbre chambre de rhétorique, qui avait Sainte-Barbe pour patronne, était à Alost. Elle a été dotée par les papes, les comtes et les évêques de plusieurs autres priviléges et ses statuts furent approuvés, en 1475, par l'évêque de Cambrai (2).

A Leffe, faubourg de Dinant, la confrérie de Sainte-Barbe, érigée en l'église paroissiale de Saint-Georges, en l'an 1658, avec l'autorisation de l'évêque de Liége, Maximilien-Henri de Bavière, et enrichie d'indulgences plénières par le pape Alexandre VII, célèbre chaque année la fête de Sainte-Barbe d'une manière très-solennelle.

Cette confrérie, qui a été établie pour obtenir la grâce d'être préservé de mort subite, est très-nombreuse, et tous les jours, pendant l'octave, mais surtout le jour de la fête, après la messe, suivant l'ancien usage, des personnes pieuses s'y font inscrire.

A Malines, le peuple dit qu'on meurt subitement, quand on tombe malade pendant l'octave de Sainte-Barbe.

---

5 décembre. — (*Hibiscus pedunculatus.*) Sainte Anastasie; saint Sabbas; sainte Crispine.

Les diverses cérémonies qui ont lieu ce jour-là en Belgique, se rattachent toutes à la veille de la Saint-Nicolas.

(1) A. d. l'E., t. III, p. 278; N. L., Gent, 1834, pp. 117-122.
(2) De Smet, p. 44.

6 décembre. — (*Erica nidiflora*) Saint Nicolas, évêque de Myre.

Saint Nicolas, auquel la ville de Saint-Nicolas dans le pays de Waes est redevable de son nom, compte en Belgique parmi les saints les plus vénérés. Cent et six églises sont consacrées en son honneur et un grand nombre de métiers, entre autres les bateliers dans les villes situées sur la Meuse, les scieurs de bois, les pourpointiers ou « cuttenstekers, » les teinturiers, tourneurs et merciers à Bruges, les accapareurs ou « voorkoopers » à Termonde, les merciers et négociants à Malines, les emballeurs, les grainetiers et tonneliers à Liége, les écrivains et les employés à Mons, etc., l'ont choisi pour patron.

Mais ce qui contribue le plus à rendre saint Nicolas très-populaire en Belgique, c'est qu'il passe pour être le protecteur et correcteur des petits enfants, et que sa fête, dans tout le pays, est un jour de joie et de réjouissance pour la jeunesse.

A l'instar du « Greef van Halfvasten, » saint Nicolas monté sur un âne ou sur un cheval blanc, et ayant de chaque côté de sa monture un grand panier rempli de friandises et de joujoux, parcourt, la nuit avant sa fête, le sommet des habitations et laisse tomber par les tuyaux des cheminées quelques bonbons et joujoux pour chaque enfant, qui durant le cours de l'année a été sage, obéissant et studieux, mais une verge ou un torchon pour celui d'entre eux qui s'est mal comporté, qui n'a pas voulu se coucher de bonne heure ou qui ne se laisse pas bien laver. C'est à ces fins que les enfants placent le soir de la veille, dans la cheminée de la chambre à coucher de leurs parents, selon les localités, soit un soulier ou sabot qu'ils ont eu soin de décrotter eux-mêmes, soit un bas, soit un petit panier. A Liége et à Spa les souliers ou sabots sont exclusi-

vement en usage; dans les Ardennes et le Hainaut les corbeilles sont en général plus usuelles que les sabots; dans les provinces flamandes on se sert indistinctement de sabots et de paniers, le plus souvent de l'un et de l'autre ensemble. A Furnes on se sert aussi des bas; à Mons les enfants font un grand sac de papier à anses; à Namur un soulier en papier bien décoré de rubans. A Malines ils mettent un grand sabot sur le lit; à Dinant et à Huy ils jettent de petites bottes de foin dans un coin d'une chambre ou du grenier, ou ils remplissent un plat d'avoine et le placent devant la cheminée, croyant gagner les bonnes grâces de saint Nicolas, en prenant soin de sa monture.

Par la même raison, les enfants ne manquent jamais de remplir le soulier ou la corbeille de foin, et d'y mettre quelques carottes ou un petit pain pour le cheval du saint évêque. Dans les Ardennes ils mettent des pelures de pommes de terre dans les paniers, dans le pays du Limbourg ils remplissent les souliers ou sabots d'avoine.

Dans la partie flamande de la Belgique, les enfants récitent aussi le soir avant de se coucher la prière touchante :

« Jesuken, zoete minneken,
Maek van my een zoet kindeken;
Jesuken, ik geef u myn herteken,
Jaeg er uit alle kwade pertekens. »

plus fervemment que de coutume, et chantent une petite chanson relative à la fête de Saint-Nicolas, dont on connaît presque en chaque ville une autre variante.

A Anvers on chante :

Sinte Nikolaes,
Nobele baes,
Breng wat in myn schoentjen,
Een appeltjen of een lamoentjen,

Een nootjen om te kraken,
Dat zal wat beter smaken (1).

---

(1) A Bruxelles, on chante :

Sinte Niklaes capoentjen,
Bringde wat in myn schoentjen,
Een appelken of een citroentjen !
Zoo het alles daerin niet kan
Bind het met e' koordeken daerân (1).

Dans la Flandre occidentale :

Sinte Niklaes van Tolentyn,
Breng my meê wat lekkerding,
Lekkerding van Spanje,
Drie appelkens van Oranje,
Drie appelkens van Condé :
Breng myn broerkens ook wat meê (2).

Dans la Flandre orientale :

Sinte Niklaes, o heilige man,
Met uwen gespikkelden talfaerd aen;
Wy ryden meê naer Spanje
Om appelkens van Oranje,
Om appelkens van Condé,
Breng er my een g'heel schootjen meê.

A Lierre :

Sinte Niklaes,
Nobele baes !
Werp iet in myn schoentjen :
Een appeltjen of een limoentjen !

ou :

Sinte Niklaes kapoentjen
Ryd wat in myn schoentjen,
Een appeltjen of een citroentjen.
Een nootjen om te kraken,
Het zal zoo lekker smaken :

A Malines :

Sinte Niklaes
Den appelen baes

(1) Volksalmanak, p. [illegible]
(2) K. e. L., [illegible], p. [illegible].

A Bruges :

Kousen en schoenen staen te pronken,
Al in den heerd;
De kindekens slapen, dat ze ronken,
Daer komt een peerd :
'T is een peerd gelyk eenen ezel
O heilige man!
'K zal een deuntje voor u lezen
Breng my wat dan.

A Turnhout :

Sinte Niklaes, myn goeije man,
Wilt ge me wel wat geven
Dan dien ik u al myn leven.

Brengt wat in myn schoentje
Een appel of een akoentje,
Een nootje voor de kraeken
Dat zal my beter smaeken.

A Termonde :

Sinte Niklaes kapoentje,
Breng wat in myn schoentje,
Een appelken of een citroentje.
Sinte Niklaes kaboksken,
Breng wat in myn bloksken,
Een mandeken of een stoksken (1).

Une autre variante que nous empruntons à la Wodana, est :

Sinte Niklaes van Tolentyn,
Breng my een beetje leckerding,
Leckerding van safferaen,
Ik zal 't al in myn korfke slaen :
Myn korfke staet te verkoopen,
Tien pond en een half.
Een koe is geen kalf,
Een paerd is geen zwyn,
'T zal morgen sinte Nicolaesdag zyn (2).

(1) K. e. L., 1842, p. 98.
(2) Wodana, p. 198.

Geeft ge me niet
Dan dien ik u niet
Dan zyt gy myn sinte Niklaesken niet.

Le lendemain les enfants trouvent leurs souliers ou leurs paniers rempli de beaucoup de bonnes choses ; mais, s'ils ont été méchants, le faisceau de verges tient lieu de bonbon ou bien l'avoine est restée intacte dans le sabot.

Croquignolles, oranges, figures en pain d'épice, en massepain ou en sucre, noix, pommes et toutes sortes de joujoux, tout est déposé dans les souliers ou paniers. Un grand portrait de Saint-Nicolas en pain d'épice « speculatieman » y est de rigueur. Ce n'est qu'à Diest que le pain d'épice est exclusivement réservé pour la Mi-Carême, tandis qu'à Bruges la « speculatie » est la pâtisserie principale de la Saint-Nicolas. A Bruxelles et en quelques autres villes de petits navires en massepain, bien décorés de fanons en miniature et remplis de bonbons, se vendent sous le nom de « spéculatie, spéculaux ou spéculations » et sont très-recherchés comme présents de la Saint-Nicolas (1).

Dans la plupart des localités les enfants ne placent pas seulement leurs souliers ou paniers chez les parents, mais ils vont aussi en placer un chez leurs parrains et marraines, chez leurs aïeuls et aïeules. Dans la Campine, ils y vont, le jour de Saint-Nicolas, quérir des gâteaux appelés « Sint-Nikolaes-koeken », gâteaux de Saint-Nicolas.

En Brabant les domestiques avaient jadis un privilège pareil. Ils plaçaient, les valets dans la chambre de « monsieur », les servantes dans celle de « madame » un soulier afin d'obtenir un présent (2).

En quelques villages de la province de Namur les enfants vont, le jour de Saint-Nicolas, faire une quête, comme à la Saint-Grégoire.

(1) K. e. L., 1842, pp. 98-100.
(2) Croon, p. 297.

L'un d'entre eux est habillé en évêque et monté quelquefois sur un âne, ayant de chaque côté de sa monture un panier, pour y mettre tout ce qu'on donne aux quêteurs.

A Bruges la personne représentant saint Nicolas qui allait autrefois de famille en famille pour distribuer aux enfants les présents que les parents leur avaient destinés était suivie d'un compagnon déguisé en saint Nicodème qui portait les verges.

Dans quelques communes du pays de Limbourg, l'un ou l'autre paysan, travesti en évêque, à la barbe longue, et assis sur un âne, parcourt, à la nuit tombante, les rues du village et épouvante les enfants en leur donnant à droite et à gauche le fouet (1).

A Gand a lieu un marché dit « aux petits présents » (de presentjes-merkt) sur la place de Sainte-Pharaïlde. C'est à cause du grand nombre de pèlerins qui jadis venaient à Gand, le 4 janvier, chômer la fête de Sainte-Pharaïlde que l'on avait établi une foire, qui, malgré les troubles des Calvinistes, s'est continuée jusqu'à nos jours, mais a été transférée depuis au mois de décembre (2).

A Saint-Nicolas se tient chaque année en ce jour une foire dont l'empereur Maximilien a accordé le privilége à la commune, en 1513.

Cette foire qui était jadis tellement considérable qu'en 1754 il y eut plus de 1,900 chevaux à vendre, se tenait déjà longtemps avant la date du décret au même jour, et les échevins avaient la coutume de donner, à cette occasion, un grand banquet (3).

(1) Volksleesboek, pp. 23-24.
(2) Voisin, p. 220.
(3) Van den Bogaerd, t. III, pp. 43-4.

7 décembre. — (*Achania pilosa.*) Saint Ambroise ; saint Fare.

Saint Ambroise, auquel trois églises sont dédiées, est à Liége patron des tisserands, marchands de toile et gendarmes. A Turnhout le serment des arquebusiers « de Bie » ou « Colveniersgilde » l'honorait comme patron.

La société pour la culture des abeilles, qui existait jadis à Querbs en Brabant, avait saint Ambroise pour patron et célébrait sa fête très-solennellement (1).

---

8 décembre. — (*Thuja occidentalis.*) Fête de l'Immaculée Conception de la Vierge.

Cette fête, dont saint Jean Damascène qui vivait l'an 721, fait déjà mention, fut instituée en Angleterre en 1100 par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, et ensuite au diocèse de Lyon en 1145, Sixte IV ordonna en 1476 le 1er mars, qu'elle fut célébrée par toute la chrétienté, et Pie IX proclama le 8 décembre 1854 l'Immaculée Conception comme dogme de l'Église.

En Belgique la fête de la Conception fut célébrée depuis bien des siècles et d'après le « Magnum Belgii chronicum » l'initiative de cette fête en Occident appartiendrait même à un pape belge, Léon IX.

Aussi, y a-t-il, à dater de 1514, des confréries érigées en l'honneur de l'Immaculée Conception dans presque chaque ville belge et le

(1) H. d. E. d. B., t. III, p. 199.

8 décembre 1659 fut prononcé le célèbre serment des États de Brabant, de défendre le privilége de la Conception sans tache de Marie (1).

A Termonde avaient lieu les élections des directeurs de la confrérie de Notre-Dame, dont la chapelle fut transférée du sanctuaire de Notre-Dame de la porte de Dyk (O. L. V. van de Dyk poort) dans la cathédrale à la chapelle de Notre-Dame, que le Portugais Christophe Barouse avait richement dotée.

A la suite d'un débat entre les chanoines, les échevins et les curateurs au sujet de l'administration de cette confrérie, l'official de Cambrai, comme arbitre, décida que désormais les chanoines choisiraient un membre de la confrérie qui ne fût pas chanoine lui-même, les échevins un membre qui ne fut pas échevin et les curateurs, qui quitteraient leur poste, deux membres dont l'un devrait être ecclésiastique, l'autre laïque, et que tous ces élus prêteraient serment soit au bailli, soit au doyen de la cathédrale de Bruxelles ou à son vicaire, et devraient rendre compte au dit doyen ou à son vicaire à l'église de Termonde.

Plus tard on n'en choisit que trois, dont l'un fut élu par les chanoines et les deux autres par les échevins, qui rendaient compte au chapitre et aux juges du pays « (heeren van 't Rechtsgebied). »

Le curateur de la confrérie possédait le droit, accordé par Philippe le Bon avec consentement du chapitre et des juges du pays, de battre des monnaies de cuivre, appelées « myten » mailles, de la valeur de quatre oboles flamandes et valables dans tout le pays de Dendermonde (Termonde). Maximilien confirma ce privilége en permettant, de battre tous les dix ans dix mille « myten » ou mailles, pour en payer les dépenses de la chapelle.

Ces monnaies des curateurs de la confrérie furent d'abord battues à la Dyk-poort et appelées « Onze L: Vrouwegeld » à cause de l'image de Notre-Dame qu'elles portaient. On en possède plusieurs

(1) B. M., pp. 125, 259-262.

espèces. Les unes portent la devise : « Weest gegroet moeder des Salichmaekers Jesu Christi » d'autres « Weest gegroet vol van gratien de Heer is met U, » encore d'autres : Myte van de heylichste (à savoir Marie, dont on voit l'image au milieu) « van Dendermonde. »

Depuis le commencement des troubles des Pays-Bas cette coutume n'est plus en usage (1).

---

9 décembre. — (*Pinus laricis.*) Sainte Léocadie; sainte Gorgonie.

---

10 décembre. — (*Cupressus Lusitanica.*) Sainte Eulalie; saint Melchiade; saint Valère; S. Fulgence, premier abbé d'Affllighem.

L'Église célèbre en ce jour la fête de la translation miraculeuse de la petite maison de Nazareth, des côtes de l'Illyrie à Lorette, dans la marche d'Ancône.

En Belgique il existe un grand nombre de monuments construits sur le modèle de la maison de Lorette ou dédiés sous ce titre, entre autres à Anvers, chez les Augustins, à Bruxelles à l'église des Minimes, à Mons au Val des Écoliers, à Horion, près de Liége, à Boldenberg, à Ath, à Groenendael, à Baerle dans le Limbourg et à Rochefort dans les Ardennes. Cette dernière chapelle fut élevée vers 1600 par Josine de Lamarck, qui à cause de sa charité est vé-

(2) Maestertius, pp. 103-104.

nérée dans le pays comme une sainte et dont on raconte la même histoire que de sainte Élisabeth.

Il y avait aussi dans la plupart des grandes villes, une confrérie de Notre-Dame-de-Lorette, et les litanies dites de Lorette sont d'un usage presque aussi habituel dans les familles belges que le « Pater » et l' « Ave » (1).

---

11 décembre. — (*Pinus halipensis*). Saint Damase; saint Basilieu; saint Daniel; Ide de Nivelles.

Ide de Nivelles, religieuse de la maison de la Vierge dite « la Ramée » en Brabant, est honorée du titre de sainte par les hagiographes belges. On place sa mort en 1231.

Le bienheureux Thierry de Munster, récollet, mort à Louvain, en 1515, se dévoua généreusement au service des malades lors de la peste qui sévit à Bruxelles, en 1489 (2).

---

12 décembre. — (*Erica conferta*.) Saint Aubert; sainte Constauce; saint Valery.

Saint Aubert, évêque d'Arras et de Cambrai, qui consacra de ses mains la plupart des églises et des couvents qu'élevèrent saint Vin-

(1) B. M., p. 266; Vasse, p. 34.
(2) B. M., pp. 266-7.

cent, saint Landelin, sainte Waudru et sainte Aldegonde, mourut en 668 et fut inhumé dans son église métropolitaine (1).

Sa fête, qui se célèbre en quelques églises le 12, en d'autres le 13 décembre, est dans la plupart des villes belges la fête patronale des boulangers.

A Bruges les boulangers fêtaient le jour de Saint-Aubert, en distribuant, après la messe, qui se célébrait chaque année en l'honneur du saint patron, 180 pains à trois sous aux pauvres (2).

---

13 décembre. — (*Thuja cupressioides.*) Saint Aubert; sainte Lucie; sainte Odile.

Sainte Lucie, en l'honneur de laquelle sept églises sont consacrées, est en grande vénération en Belgique.

On l'invoque comme patronne spéciale contre les diverses sortes d'hémorraghies, les maladies des yeux et les maux de dents. On lui attribue aussi le pouvoir de faciliter les accouchements. Il paraît que la ressemblance du nom de Sainte-Lucie à celui de « Lucina » des Romains a donné naissance à cette croyance, et quelques auteurs prétendent qu'on s'adresse de même à sainte Lucie ou Luce pour le mal d'yeux, parce qu'on expliquait son nom par le mot latin « lux, » lumière (3).

A Heindonck, village du canton de Malines, les reliques de Sainte-Lucie, que l'archiprêtre Toriache donna à l'église, attirent chaque année, le jour de fête de la sainte, un grand concours de fidèles (4).

(1) B. M., pp. 268-9.
(2) Gaillard, pp. 146-9.
(3) Molanus, pp. 394-5; D. d. O., t. I., p. 138.
(4) H. d. E. d. B., t. II, p. 631.

A Lierre, où saint Eloi et sainte Lucie avaient autrefois en commun dans l'église collégiale une chapelle et un autel, le jour de Sainte-Lucie, le doyen du métier des forgerons et le directeur de la confrérie de Sainte-Lucie étaient assis derrière une table, sur laquelle se trouvaient, outre la litanie imprimée de cette sainte, nombre de ficelles de soie rouge, vulgairement appelées « Lucias draden. » Les femmes et surtout les mères s'empressaient d'en venir quérir quelques-unes moyennant une légère rétribution pécuniaire destinée à couvrir les dépenses d'entretien de la chapelle et du service divin à son autel. On portait ces ficelles au cou, pour se préserver des torticolis. Cet usage existe encore maintenant (1).

A Marche, dans la province de Luxembourg, se tient une foire dite de Sainte-Lucie, qui est une des plus considérables de la contrée.

A Tournai avait lieu chaque année, en ce jour, l'élection des prévôts, des jurés et d'autres magistrats (2).

---

14 décembre. — (*Pinus palustris.*) Saint Nicaise, évêque de Rheims, et sainte Eutropie, sa sœur, martyrisés par les Barbares, en 407. (3)

Saint Nicaise chasse les souris de la maison, lorsque ce jour on inscrit son nom sur la porte (4).

(1) Avontroodt Mss., pp. 41-42.

(2) Chronique, p. 228.

(3) B. M., p. 269.

(4) Coremans, p. 91.

15 décembre. — (*Pinus resinosa.*) Saint Adon; sainte Philotée; saint Valérian.

Octave de la Conception de Notre-Dame, instituée par Sixte IV, avec les mêmes indulgences qu'au jour de la fête.

---

16 décembre. — (*Thuja orientalis.*) Sainte Adelaïde; saint Eusèbe; saint Everard.

Anniversaire de la naissance de S. M. le roi des Belges Léopold Ier, né à Cobourg le 16 décembre 1790.

C'est pourquoi les Flamands appellent ce jour « de Prinskens-dag, » jour du prince.

---

17 décembre. — (*Cupressus thyoides.*) Sainte Begge ou Beggue, patronne d'Andenne, dont on invoque l'intercession pour guérir les bègues.

Cette sainte, la plus jeune des filles de Pépin de Landen, épousa le fils de Saint-Arnould, le comte Ansegise. Son mari avait, par charité, reçu dans sa maison, nourri, élevé un jeune garçon, qui s'arma contre son bienfaiteur et le tua pendant la chasse.

Veuve par ce triste événement, Begge fit le pèlerinage de Rome

et se retira au milieu d'une solitude qu'elle peupla de sept églises en mémoire de celles qu'elle avait vues dans la sainte ville. Puis elle fonda un monastère à Andenne, lui donna tout le territoire qu'elle possédait, prit elle-même le voile des mains de saint Amand et devint première abbesse du lieu. Ses compagnes lui avaient été envoyées de Nivelles par sa sœur Gertrude, que saint Amand avait également cloîtrée et qui dans la suite a été canonisée ainsi que Begge et leur mère Ideberge ou Itte.

La châsse de Sainte-Begge, précieux ouvrage d'orfévrerie, se trouvait dans une jolie église qui venait d'être terminée, quand parurent les édits réformateurs de Joseph II. Les dames nobles du chapitre des chanoinesses d'Andenne la firent alors transférer à Namur, avec celle de Moustier sur Sambre (1).

Bien que d'après l'opinion la plus ancienne et qui vient d'être confirmée par les recherches récentes de quelques savants historiens, l'institution des Béguines doive son origine à Lambert le Bègue, vénérable prêtre de Liége, qui employa toute sa vie à répandre dans le peuple l'amour des vertus chrétiennes, les Béguines vénèrent sainte Begge comme la fondatrice de leur ordre. S'appuyant sur un diplôme de Vilvorde de 1065, dont l'authenticité a donné lieu à de longues controverses historiques, elles continuent de considérer le Béguinage de Vilvorde, éteint en 1840, comme l'ancienne maison de leur Institut et comme existant plus de deux siècles avant Lambert le Bègue, qui mourut vers l'an 1185.

Ce qui est certain c'est que les premières Béguines du Brabant se rassemblèrent, vers l'an 1207, à Hemixem, à l'endroit où fut depuis l'abbaye de Saint-Bernard. Leur établissement souffrit beaucoup de difficultés, et les villes semblent leur avoir défendu d'habiter dans l'intérieur de leurs murailles, puisque tous les béguinages se trouvaient jadis dans les faubourgs. Le pape Clément V condamna en

(1) G. d. V. e. A., t. II, pp. 206-7. — La Meuse belge, p 87.

1311 l'Institut tout entier, au concile de Vienne (en Dauphiné). Mais Jean XXII, sur les représentations qui lui furent faites, leva plus tard la condamnation pour les Béguines des diocèses de Cambrai et de Tournay, qui composaient alors une partie très-notable de la Belgique actuelle.

Les béguinages qui, sur la fin du treizième siècle, eurent déjà pris une grande extension, recommencèrent donc à fleurir dans les Pays-Bas, malgré quelques persécutions, et leur nombre monta à 76, dont vingt et un existent encore.

En 1631, on comptait 2,487 Béguines; aujourd'hui leur nombre est d'environ 1,600. Mais partout on trouve encore des enclos assez spacieux rappelant par leur nom l'ancien Institut des Béguines qui appartient en propre à la Belgique (1).

---

18 décembre. — (*Cupressus australis.*) Fête de l'Expectation ou de l'Attente de la Sainte Vierge, O. L. V. Verwachting.

Le mercredi du jeûne de l'Avent ou des Quatre-Temps de décembre s'appelle « engel-woensdag, » mercredi de l'ange, parce qu'on lit ce jour à la messe, comment l'ange Gabriel vint annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation.

Il était autrefois d'usage dans les églises de placer sur un échafaud une jeune fille, à qui un enfant, habillé en ange, annonçait qu'elle allait devenir la mère du fils de Dieu. Une colombe, suspendue sur la tête de la jeune fille, représentait le Saint-Esprit (2).

(1) De l'Institut des Béguines en Belgique. Louvain, 1857. — H. d. E. d. B., t. II, pp. 500-5. — Hallman, Die Geschichte des Ursprungs der belgischen Beghinen. Berlin, 1843.

(2) Journal de Malines, 15 janvier 1843.

A Louvain, Catherine Van Kuaderebbe, veuve de Simon Pinnock, chevalier, fonda à Saint-Jacques, par son testament du 14 juillet 1474, la représentation annuelle d'un mystère dont le sujet devait être puisé dans l'ancien ou dans le nouveau testament. Cette représentation devait avoir lieu pendant la messe d'or célébrée aux Quatre-Temps avant la Noël (1).

---

19 décembre. — (*Erica bicolor.*) Saint Libérat; saint Némésion; sainte Wivine, dont l'Église chôme ordinairement la fête le 17 décembre.

Cette fille, issue dit-on, de la famille d'Oisy, vivait vers l'année 1120 en Flandre. Elle était aimée par un jeune homme nommé Richward; mais, entraînée par l'enthousiasme religieux, elle lui déclara qu'elle voulait se consacrer à Dieu. Elle et son amie Emteware ou Emware quittèrent leurs parents et vinrent habiter aux environs de Bruxelles, dans un lieu entouré de bois. Elles y bâtirent, avec des branches d'arbres, un petit ermitage, et y vécurent pendant trois ans; complètement ignorées, ne prenant d'autre nourriture que des fruits et des racines et ne buvant que de l'eau d'une fontaine voisine, eau qui depuis cette époque fut regardée comme salutaire pour toutes les maladies.

Richward imita l'exemple de celle qui avait repoussé son amour; il se retira dans la forêt d'Eeckhout près d'Affligham, où il choisit pour demeure un arbre creux et mourut, quelques années après, en odeur de sainteté.

Cependant, le bruit de la vie austère que menaient les deux

(1) E. van Even, l'Église de St-Jacques, p. 221.

cénobites s'étant répandu, d'autres femmes accoururent auprès d'elles et formèrent insensiblement une communauté en adoptant l'ordre de Saint-Benoît. Wivine, qui fut leur première supérieure, mourut le 17 septembre 1170, à l'âge de 67 ans. Sept ans après, le jour de Saint-Michel, l'évêque Alard consacra l'église de ce monastère qui, par la suite, reçut le nom de Grand-Bigard, pour le distinguer du prieuré de Petit-Bigard, sous Leeuw-Saint-Pierre, et, le dimanche suivant, l'abbé d'Affligbem, Arnould, éleva les dépouilles mortelles de Wivine, qui furent conservées jusque dans les derniers temps, dans une très-belle châsse d'argent placée sur le maître-autel de l'église abbatiale, et qui se trouvent aujourd'hui dans l'église du Sablon, à Bruxelles. On gardait aussi à Grand-Bigard, le psautier de la bienheureuse, le seul objet qu'elle eût emporté de la maison paternelle, son crucifix de bois et son voile. Elle est invoquée surtout pour les maux de gorge, la pleurésie, la fièvre chaude, l'apoplexie et la mort subite (1).

Le prieuré dont sainte-Wivine était la fondatrice et première abbesse, fut, par le duc Godefroid Ier, soumis à l'abbaye d'Affligbem, qui confiait le soin de diriger les religieuses à un prieur. L'évêque de Cambrai, en 1245, exempta les religieuses de toute sujétion envers l'abbaye d'Affligbem, mais ce ne fut qu'en 1548, que le prieuré devint une abbaye. Un bref du pape Paul III, en date du 19 janvier 1548 lui accorda tous les priviléges, dont jouissaient la Cambre et Forêt, et le 4 mars suivant, la première abbesse fut solennellement bénite par l'official.

Nombre de princes et seigneurs confirmèrent et augmentèrent les priviléges de la communauté ou lui firent des donations. On n'y admettait que des personnes nobles. Mais les guerres lui causèrent, à différentes époques, des pertes énormes. Surtout en 1578, les

(1) La confrérie de cette sainte, à laquelle le pape Urbain VIII a accordé beaucoup d'indulgences, célébrait autrefois, le dimanche après la Saint-Michel, la fête de l'élévation du corps de Sainte-Wivine avec grande solennité

religieuses eurent mille vexations à subir et se réfugièrent d'abord à Termonde, puis à Bruxelles, d'où elles ne retournèrent dans l'abbaye qu'en 1598. Deux siècles après, en l'année 1796, l'abbaye fut supprimée.

L'église qui avait pour patrons la Vierge et Saint-Pierre et dont la dédicace se célébrait le dimanche après le jour de Saint-Mathieu l'évangéliste, a disparu depuis longtemps (1).

---

20 décembre. — (*Pinus pinea.*) Saint Eugène; saint Philogone.

---

21 décembre. — (*Erica passerina.*) Saint Thomas, apôtre.

C'est le jour où les enfants tâchent de fermer la porte à leurs parents, qu'ils ont fait sortir à l'aide de toutes sortes de petits manèges. L'expression de « buitensteken, buitensluiten » mettre à la porte, dont on se sert pour désigner l'acte principal de ce jour, donne à conjecturer que les enfants ne reculent devant rien, afin d'atteindre leur but.

Ordinairement il suffit de demander : « Papa ou maman, est-ce que vous n'allez pas aujourd'hui rendre la visite dont vous avez parlé hier? » ou de dire : « Papa, regardez donc quel vilain grand chien se trouve au jardin » et le père ou la mère, faisant semblant

(1) H. d. E. d. B., I., pp. 366-7, 373; — Het leven en de miraeckelen van de H. Wivina. Brussel, 1756.

de se laisser attraper, sort. Une fois hors de la maison, on ne leur permet d'entrer qu'après avoir reçu la promesse d'un régal. « Wat zulde geven? » (Qu'est-ce que vous donnerez?) crient les bambins quand papa ou maman se met à frapper pour qu'on lui ouvre, et l'accès reste interdit jusqu'à ce qu'on en vienne à un accommodement. Du chocolat ou du thé au lait, dit « pappenthee » avec des gâteaux aux corinthes (krenten-koeken) ou des biscuits sucrés sont les conditions ordinaires de chaque arrangement de ce jour.

Cet usage que nous croyons belge par excellence, puisqu'on ne le cite pas ailleurs, se trouve dans le pays wallon aussi bien que parmi la population flamande. De la famille il a passé dans les écoles, les pensionnats et les ateliers.

En Brabant et dans le pays de Limbourg ce sont même les domestiques qui ont le privilége de se procurer un petit régal au moyen d'enfermer leurs maîtres ou de leur fermer la porte. A Anvers la coutume du « buitensluit » s'étend jusqu'aux visites et par la demande : « Wat belooft ge? » Qu'est-ce que vous promettez? on se procure, l'un de l'autre, un pain aux saucisses (« worstenbrood »), une tarte, des gaufres, du punch ou du vin chaud.

A Bruges, où les enfants et les apprentis ont également le droit de fermer la porte à leurs parents ou à leurs maîtres, on donne à cette cérémonie le nom de « thomassen », thomasser, pour nous servir d'un terme formé de la même manière.

Dans le pays d'Alost où parmi les élèves des écoles de village il y a quelquefois de grands gaillards d'une vingtaine d'années, le maître d'école est lié sur sa chaise et porté ainsi à l'auberge, n'ayant aucune perspective d'être délivré de sa position gênante avant d'avoir promis une tonne de bière et des gâteaux appelés « broederkens » ou petits frères. C'est pourquoi il arrive très-souvent que dans cette contrée les maîtres d'école se rendent invisibles le jour de Saint-Thomas.

A Oosterzeele, Haeltert et en plusieurs autres localités la coutume

de fermer la porte aux maîtres a lieu le lundi après l'Épiphanie.

Une particularité qui n'est pas sans importance pour la signification de ce jour, se trouve dans les Ardennes et dans les environs de Huy, où les enfants font avec du papier de petits coqs pattus à queues relevées et les allument devant la maison d'école. On ne hasarderait pas trop, ce nous semble, en supposant que ces coqs de papier soient les derniers souvenirs des anciens sacrifices qui avaient lieu ce jour-là, d'autant plus que dans les environs de Contich les maîtres d'école devaient encore, il y a vingt ans, suivant la coutume du jour, donner à leurs élèves un coq et une poule à décapiter.

L'habitude qu'ont les enfants à Saint-Trond de se mettre à la Saint-Thomas, des couronnes de papier sur la tête, ne nous paraît pas non plus être étrangère à l'ancienne solennité de ce jour, auquel se rattachent encore à présent plusieurs idées superstitieuses. Car comme en différentes parties de l'Allemagne, nous trouvons en Belgique, la veille de Saint-Thomas, les mêmes pratiques qu'à la veille de Saint-André, et les jeunes filles priant saint Thomas de leur accorder un mari selon leurs désirs, croient voir ce mari soit la nuit dans leurs rêves soit le lendemain matin, dans la personne du premier jeune homme qu'elles rencontrent.

Le dicton français : « Ne pas sasser le jour de Saint-Thomas » n'est pas connu en Belgique; mais par contre on y dit : « Sint Thomas de wasscher » saint Thomas le laveur, parce que le jour de sa fête les femmes avaient l'habitude de nettoyer et de laver leurs maisons pour la fête prochaine de Noël (1).

(1) Kunst- en Letterblad, 1842, p. 103. — Coremans, pp. 37, 91, 92. — Liebrecht, O. T., p. 233.

22 décembre. — (*Erica pellucida.*) Saint Flore ; saint Flavien ; saint Honorat ; saint Hungère, évêque d'Utrecht ; sainte Virginie.

---

23 décembre. — (*Pinus cedrus.*) Sainte Victoire ; saint Florent, évêque.

---

24 décembre. — (*Pinus toeda.*) Adam et Ève ; sainte Adelsende ; saint Delphin.

La veille de Noël ou Kersavond, on avait jadis l'habitude de nommer les garçons nés ce jour-là « Adam, » et les filles « Ève ; » cela, disait-on, portait bonheur (1).

Les usages et pratiques qui ont lieu en ce jour se rattachent tous à la fête de Noël.

A Namur on renouvelle les loyers le 24 décembre, de même que le 24 juin.

(1) Coremans, p. 93.

---

25 décembre. — (*Ilex bacciflora.*) Noël ou Kersdag; jour de Noël.

La fête de Noël, la plus joyeuse chez les peuples de race teutonique aussi bien que de race slave, n'est presque plus célébrée en Belgique que par les solennités de l'Église. On n'y voit ni « l'arbre de la sainte nuit, » si cher à toute l'Europe germanique, ni « le grand réveillon, » ce festin somptueux, qui au midi de la France fait encore aujourd'hui désigner Noël par les enfants du nom de « fête où l'on mange tant, » ni les gaies réunions et les banquets hospitaliers qui en Angleterre du temps de Noël font l'époque la plus animée de l'année.

A peine si l'on y trouve encore dispersés çà et là quelques vestiges des vieux usages populaires qui accompagnaient jadis la célébration de la fête du solstice d'hiver ou de la mi-hiver (midwinter). Toutefois le peu qui nous en reste est plus que suffisant pour démontrer que les anciens habitants de la Belgique n'ont pas célébré cette fête avec moins de festivité que les autres peuples de race germanique. Car pour eux le « Kersfeest, » fête du Christ, ou « Noël, » (1) fête de la naissance de Jésus, n'était dans les premiers temps après leur conversion que la continuation de l'antique fête du « Joul » que leurs pères avaient célébrée chaque année vers l'époque où le soleil remonte sur l'horizon.

On ne sait pas encore au juste ce que signifie le mot « Joul, Jul, Joel. » Quelques savants l'expliquent par « hjul, » roue; d'autres le mettent en liaison avec la déesse « Demeter Julo, » des Grecs et en concluant que « Julius, Jiuleis » ou « Geola, » signifiait primitivement le « mois » et la « fête des Moissons, » ils supposent que nos

(1) Noël (en wallon Nouée) est dérivé du latin « natalis », jour de naissance, ou comme Savaron veut, de « nouvel an », parce qu'en France l'année commençait pendant longtemps au jour de la naissance du Seigneur.

ancêtres remirent leur fête des Moissons jusqu'au solstice d'hiver. D'autres savants encore dérivent le nom de « Jul, » du finnois « juhla, » fête solennelle, et cette hypothèse expliquerait, comment les peuples du nord passant du paganisme au christianisme et substituant à leur fête du solstice d'hiver la fête de Noël n'ont pas cherché à donner à celle-ci un nom particulier.

Il en est de même du nom haut-allemand « Weihnachten, » qui en signifiant « nuit sainte » (de « wy » saint) s'adopta à merveille à la fête chrétienne qui nous rappelle que Jésus-Christ est né au milieu de cette nuit sainte.

Mais dans le principe la fête de la nuit sainte ou de la nuit mère (moedernacht, madraneth,) à laquelle se joignaient les « douze nuits » ou « twelf nachten, » solennisait le commencement de la nouvelle année. L'idée que le soleil à l'époque du solstice d'hiver rajeunit et s'engendre, pour ainsi dire, de nouveau, fit donner à la nuit du 25 décembre le nom de nuit mère. Car c'est le 25 décembre (le « 8 ante cal januar : ») à minuit, que les calendriers anciens fixaient le commencement de l'hiver et que l'on fêtait la naissance du soleil, de même que le solstice d'été ou « Midzomernacht, » nuit de la mi-été, était fixé anciennement au 24 juin.

Durant treize jours tout travail grossier était suspendu, tout criminel était protégé contre les poursuites de la justice, toute querelle, toute rixe était remise jusqu'à la fin du « Julfred » ou paix de Jul. On se visitait, on se traitait, on se faisait des présents. Pendant la nuit il y avait des banquets, richement éclairés, où l'on ne mangeait que certains mets, rigidement choisis d'après les prescriptions des « lotdagen; » des réunions où l'on consultait le sort des manières les plus différentes, car c'était l'époque des plus grands « lotdagen » l'époque où se décidait l'avenir au moins pour toute une année.

Surtout dans la nuit sainte la moindre circonstance avait une haute signification c'était aussi en cette nuit qu'à minuit on puisait de l'eau dite « sainte » dans les sources sacrées et qu'on chantait

des hymnes en l'honneur des dieux qui, en faisant alors le tour de la terre, laissaient partout des traces bienfaisantes de leur passage (1).

Ce n'est qu'au dixième siècle que la fête de Noël détrôna définitivement dans le Nord, la fête du solstice d'hiver. Mais bien que les missionnaires fissent tous leurs efforts pour débarrasser la nouvelle fête chrétienne des traditions païennes, ils n'y réussirent qu'imparfaitement. Nous retrouvons encore à présent les souvenirs christianisés de la grande fête païenne, non-seulement dans plusieurs usages qui ont lieu à Noël, mais aussi et en particulier dans le grand nombre d'idées populaires qui se rattachent à ce jour.

Les « skinées » ou côtes de porc qu'on mange à Namur ce jour-là nous rappellent le rôt fumant de sanglier, plat de rigueur du banquet de Joul, et les « kerskoeken » ou gâteaux de Noël, que les parrains et marraines envoyaient autrefois à Noël à leurs filleuls et filleules, représentaient à l'égal des gâteaux de Noël usuels en Allemagne et appelés « stollen, » la figure d'un sanglier rôti. Les « cougnoux » de Namur en ont conservé la forme à peu de chose près.

En Brabant et en Limbourg on aime à manger ce jour le « gruau bénit » ou « heilig kraentje, » qu'on vendait jadis dans plusieurs couvents de religieuses.

A Liége on fait une espèce de réveillon et passe ensemble la nuit jusqu'à la messe de minuit, qui avait été abolie, mais a du être rétablie à force de troubles sérieux. Dans tous les estaminets il y a des « crêpes » et des gâteaux et on y prend du punch ou vin chaud.

A Bruxelles, du moins chez le bourgeois de la basse-ville, le banquet de Noël s'est maintenu et les châtaignes y remplacent les glands doux des anciens Germano-Belges. Après le banquet, on se plaît encore à interroger l'avenir.

Le plomb fondu, versé dans l'eau, produit toutes sortes de figures, en rapport intime avec l'avenir des personnes qui le versent.

(1) Coremans, p. 37; L. F. d. I., p. 10; Montanus, cah. I, p. 10, 15.

Douze petites bougies attachées au milieu d'autant de coquilles de noix et placées à la surface de l'eau contenue dans un baquet indiquent d'après la manière dont elles brûlent, les mois heureux ou malheureux de l'année suivante. Si les lumières pétillent beaucoup, ou si elles s'engloutissent même dans l'eau, c'est un fâcheux présage.

Des amants jettent deux noix dans le feu. Si elles brûlent paisiblement, leur mariage sera heureux, si elles éclatent bruyamment, leur vie future sera agitée.

La jeune fille se rend près du puits avec une chandelle et regarde dans l'eau, persuadée d'y voir le portrait de son futur mari.

A Spa les jeunes filles font, la veille de Noël, différents vœux, dans l'espoir de voir en rêve le futur mari. Si l'on jette une poignée de sel sur la table, et si ce sel se fond, on devra mourir; d'autres ne vóient dans cette expérience qu'un moyen de savoir si l'année suivante sera humide ou non; si le sel se fond, on attend une année humide.

Quand la lumière s'éteint à table la veille de Noël, on croit qu'un des convives est voué à la mort.

Les feux de Noël, qui autrefois dans les Pays-Bas s'allumaient partout sont tombés en désuétude. Mais en Flandre un gros morceau de bois, appelé « kersavondblok » et provenant ordinairement des racines d'un sapin ou d'un hêtre, est encore mis dans le feu, toutes les lumières dans la maison sont éteintes et la famille entière se place autour de cette bûche, pour y passer une partie de la nuit en chantant, en racontant des histoires surtout de revenants, de loups-garous, etc., et en prenant du genièvre.

A Grammont et dans les environs de cette ville, où la bûche de Noël s'appelle « Kersmismot, » il est d'usage d'allumer, au moment que la bûche est réduite en cendres, ce qui reste du genièvre.

En d'autres endroits on conserve un tronçon de cette bûche et le met sous le lit afin de préserver la maison contre la foudre.

Le charbon du bois qui a brûlé pendant la nuit de Noël, pilé et puis mêlé à de l'eau, guérit les étiques.

Dans le pays de Limbourg la bûche brûle pendant plusieurs nuits et on en conserve les charbons pilés qui, dit-on, garantissent contre les maux de dents.

A Spa, on allume dans chaque maison des cierges bénits qui, pendant la nuit, brûlent autant qu'ils durent.

L'eau puisée à minuit pendant que l'heure sonne est sacrée; elle guérit la fièvre, les maux d'estomac, etc. En plusieurs localités, on croit qu'à minuit toute eau se change en vin.

Qui nomme le « loup » pendant la nuit de Noël, doit s'attendre au déplaisir de le voir apparaître au milieu de son troupeau.

Pendant la sainte nuit on donne un coup de hache aux arbres qui ne portent pas; souvent ils portent alors l'année suivante. Mais il ne faut pas passer auprès d'eux avec un rouet pendant cette nuit, sinon le coup de hache ne saurait produire de l'effet. On dit en général que filer pendant cette nuit ne porte pas bonheur.

A Hoyelaert, en Brabant, les jeunes garçons vont au poulailler et, si dans l'obscurité et les yeux bandés, ils peuvent mettre la main sur un coq ou une poule noire, cette prise leur appartient, ou, du moins, leur est rachetée par quelque présent.

Autant de fois que chante le coq, lorsqu'on éclaire le poulailler dans la nuit de Noël, autant d'escalins le « zister » de seigle coûtera en Brabant l'année suivante.

Si la nuit de Noël est claire, la grange sera sombre (remplie) après la récolte; si cette nuit est sombre, la grange ne sera que trop claire.

Dans la nuit de Noël un agneau doit être au troupeau, quoiqu'il en arrive.

La jérose ou rose de Jéricho ne fleurit que dans cette nuit mystérieuse, où à minuit, les abeilles chantent et toutes les bêtes se lèvent dans les étables et restent un moment à genoux avant de se recoucher.

Un enfant né pendant la nuit de Noël, voit les esprits divins.

Une branche de groseiller épineux mis dans un verre d'eau en cette nuit, à ce que l'on croit à Liége, sera « en fruits » le jour de l'an.

Tout ce qui est semé la veille de Noël ne se gâte pas, l'eût-on semé sur la neige.

Le vin en fût fermente cette nuit, de même qu'à la fleur de la vigne ; s'il déborde, il y aura beaucoup de vin l'année suivante.

Pendant les douze nuits il ne faut pas battre le blé, il se gâte aussi loin qu'on entend le bruit de ce travail.

Une chemise faite avec du lin filé pendant les douze nuits, est bonne à bien des choses.

Il ne faut pas manger des pois, fèves ou lentilles pendant les douze nuits, on en devient malade.

Les œufs pondus pendant les douze nuits passent en Brabant comme en Flandre pour des œufs de bonheur, et mis sous la poule il en sort des poulets magnifiques.

Si pendant les douze nuits on transvase à plusieurs reprises de l'eau en différents vases, et que le volume d'eau augmente, on peut attendre une heureuse année ; dans le cas contraire, l'année sera malheureuse.

Pour fixer les semailles il faut observer le temps durant les douze nuits. Car chacun de ces jours mystérieux indique le temps qu'il fera dans le mois qui y correspond, par exemple la Saint-Étienne représente le mois de février, les Saints-Innocents le mois d'avril. Le 6 janvier décide sur la valeur de ces observations météorologiques. Si ce jour est sans pluie ni neige, l'année sera comme les douze nuits l'ont annoncée ; si le contraire a lieu, on ne peut pas se fier aux observations.

Lorsqu'il arrive que le temps reste sans variations notables pendant les douze journées, on s'aide en remplissant d'eau douze petits vases, découpures d'un oignon : selon que l'eau disparaît vite ou

lentement, on cherche à apprécier la température du mois qu'ils représentent.

Le jour, auquel tombe Noël, est également d'une grande influence sur le temps de l'année suivante, et si le jour de Noël le soleil ne se montre pas, Jésus-Christ ne protégera pas l'année suivante.

L'idée du char infernal ou char de sang « Hellewagen » « Bloedkaros » qui parcourt les airs pendant les douze nuits, se maintient encore en quelques endroits, surtout dans la Campine, dans la province d'Anvers et dans le pays de Limbourg.

Dans le baillage de Luithagen, près d'Anvers, un chariot enflammé conduit par un paysan et des chevaux ardents parcourt les champs pendant la nuit de Noël. La tradition dit, que c'était un paysan qui ne respectait pas les jours de fêtes et qui, même au saint jour de Noël, allait chercher du bois avec son chariot (1).

La plupart de ces pratiques et croyances que le christianisme a condamnées à bon droit comme superstitieuses, se sont tellement identifiées avec l'esprit de la fête de Noël que l'idée chrétienne s'y montre dans toute la simplicité et la naïveté qu'avait autrefois la foi du peuple belge. Aussi l'Église, loin de forcer la population à rompre avec son passé et à se défaire de vieilles habitudes qui en elles-mêmes sont tout-à-fait innocentes, s'est-elle contentée de diriger et de sanctifier les coutumes populaires tout en supprimant, les uns après les autres les abus qui en résultent.

Les cérémonies religieuses, qui accompagnaient en Belgique la célébration de la fête de Noël, n'offrent que peu de particularités.

Dans quelques villages de la Flandre se célébrait jadis le « Bethléem. » D'abord paraissait un jeune homme habillé en ange avec des ailes au dos : il récitait « l'Ave Maria » à une jeune fille, qui répondait « fiat » (que votre volonté s'accomplisse) et la baisait sur la

(1) Coremans, pp. 38, 92-96 ; L. F. d. I., pp. 4-11 ; Wodana, pp. 105, 112, 113 ; Ongegronde Voortekenen (Tuinmann, Spreekwoorden, t. II), pp. 10-16.

bouche. Ensuite un enfant, enfermé dans un grand coq de carton, criait en imitant le chant du coq : « Puer natus est nobis » (un enfant nous est né), un gros bœuf en mugissant, disait : « ubi » (où) et quatre brébis en bêlant criaient « Bethléem ». Puis un âne criait « hihanus » pour signifier « eamus » (allons), et la procession se mettait en marche, suivie de toutes les bêtes. Un fou avec des grelots et des marottes fermait le cortége (1).

Dans le pays wallon la messe de minuit donnait également lieu à une espèce de spectacle représentant la Naissance de Notre-Sauveur, quoique d'une manière moins grossière qu'en Flandre.

Une crèche, éclairée de nombreux cierges, était érigée au milieu de l'église, qui ne cessait de retentir des cris pieux : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Des saints cantiques appelés « Noëls » célébraient le mystère de la naissance du Dieu fait homme et des coups de fusil, des fusées, et les éclats de la poudre jetée à terre en formant des cercles et d'autres figures annonçaient au peuple « la nouvelle d'une grande joie. »

La messe de minuit a été maintenant supprimée dans beaucoup d'endroits et transférée à cinq heures du matin, mais les crèches dont Saint-François d'Assise a introduit, l'usage il y a de cela près de six siècles, se sont maintenues jusqu'à nos jours. On en érige même dans les familles, et à Verviers les « Bethléems » qu'on construisait dans les maisons étaient des crèches entourées de figures de cire représentant la Nativité.

Les « Noëls » se sont répandus de l'église dans les rues, où des pauvres les chantent encore pour quêter quelque chose. Nous en communiquerons quelques-uns des plus populaires, empruntés à l'excellent « Recueil de Noëls » publié à Liége. Les voici :

N° 1.

Souh, Bon Diew, qui fait-i freud ! (Bis)
Les dints m' kaket, s'a-j'mâ mes dougts

(1) Clément, t II, p. 354.

Très doux Diew quéll' jalaie!
Cist effant seret moirt di freud
Poirtans lî po n' blamaie.

Por mi j' lî poitrèt dès fagots, (Bis.)
Et des loumrott' tot plein m'sârot
Qui sont ès noste alaie; (1)
C' seret po les r'châfé turtots
Joseph, Diew et Mareie.

Por mi ji lî poitrèt m'cotrai, (Bis.)
Po fé dès fahe et des lign'rais
Et à l'mér' dès châsettes,
Vo les î keûs'réz bin si v'plait
J'a dè fi ès m'tahette.

Por mi ji lî poitrèt m'ventrin, (Bis.)
Il est si bai, s'est-i si fin,
Qu'on direût de l' prôp' sôïe
C'seret po lî fé des beguins
N'esst-i nin vraie, Marôïe!

Por mi ji lî poitrèt m'sarôt, (Bis.)
I n'est nin fin, s'nest-i nin gros,
Et s'a-j' dès plomm' di cîne
Vos mettrez tot a fait ès m'bot
Po poirter à l'païne.

Grand pér', vos poitréz bin l'fisique, (Bis.)
So voss' néz mettéz des beriques
Et s'loukîz-ès l'potalle,
Tot â coron di noss' botique
Vos trouv'rez des brocalles.

(1) Var. : Qui sont tot astallaie.

Cusen' Marôïe, vinéz avou, (Bis.)
Nos pass'rans po mon m'fré Ernou,
Qui nòs mônn' à l'vallaie,
I fait si spet qui j'a paou
Qui nos n'seïanss d'rôbaie.

Jan, corans-y tot dansant, (Bis.)
Veïe li mirâk di cist effant
Qui est né d'in' pucelle,
Dihomb-tu J'henn', dihomb-tu J'han,
Dihomb-tu donc bâcelle.

Cusen' Marôïe, alléz' hoûter, (Bis.)
I m'sonl' qui j'ô l'effant crier,
Doux Diew so-j' ewaraie,
Cusen' Marôie, alléz' hoûter
Qui nos sèpans' li vraie.

Oh weye! ciete i sont là leûs treux, (Bis).
L'effant so l'four tot moirt di freud,
Et l'mér' tote èjalaie,
On vî bounhamm' les louk tot reud
V'dîrî qui méditaie.

Moussans d'vin, si nos agennans, (Bis.)
Nos îrans adorer l'effant,
Et lî offri nos coûrs
C'est çou qui voût l'divin effant
Qu' est là coûkî so l'foûr.

Diet-wâd' degn' mére et li k'pagneie, (Bis.)
Les Ang' nos ont dit des merveyes
Nos ont fait si binâhe,
Di cist effant qui nos v'nans veie
Vi plaist-i bin qu'j'el bâhe!

Oh ! oui, bergère en l'adorant, (Bis)
Baisez les pieds de cet enfant
Qui est né entre les bêtes,
Il est le fils du Tout-Puissant,
Honorez bien sa fête.

Houtez donc mér' qu'ell' parol' bin ; (Bis.)
Loukî ciss bok, ci bai maintien
Ni dîrî-v' nin in ange
Neni ciet' mér' n'enn' allans nin
Assians nos so ciss planche (1).

N° 2.

DIALOGUE.

Vous-s' vini cusen' Mareie.
Ès Bethlèem atot mî,
Nos y veurans des merveye,
Si c'est vraie, çou qu'on m'a dit.
MAREIE. Non frèt ciete i fait trop freud,
Ji n'sâreû eri dè feu.

O vins donc pauv' ejalaie
Ti voûs-s' broulé les mustais,
Qwitt' tes jambe di li ch'minaie
Et s'mets t'bress enn' on banstai.
MAREIE. Poquoi fé, po ouiss allé,
Qui gn'y a-t-i qu'est arrivé ?

On m'a dit, ji n'sé s' l'est vraie
Qui l'Messeie nos esteut né.
Les Biergîs à grand' kowaie
So leû foi l'ont assuré.
MAREIE. Diem ! qui savèt les biergis,
Qui est-c' qui l'sâreut annonçî ?

(1) Recueil de Noëls ou Cantiques spirituels sur la naissance du Sauveur. Liége, n° 20, p. 67.

L'ang' Gabriel à maie nutte
A champs l's-î a-t-annonci
Et les Ang' ès multitude (1)
Jowint dè l'musique à l'mî
MAREIE. Grand Diew ! ji n'ès saveu rin,
Jan, corans-y tot vit'mint.

Ça n'ès va nin comme in' sotte
Prinds des fahe et des lignerais
On dit qu'en n'a nin n'fribotte
Nin ossi long qu'on baindai.
MAREIE. Diem ! qu'est-i donc pauvriteu !
L'est ossi pauv' qu'on bribeu.

Si j'esteu on pau pus riche
Ji prindreu to plein m'bodet
Des panhai, dès fennè miches,
Dès crenés, des bon saquoi
MAREIE. Eie ! vola m'banstai qu'est plein,
Ji n'pou pus rin mett' divin.

Bon jou binamé gros mâîe !
Et binamé gros godon ;
Seret-c' vos qui frèt noss pâîe
Qui nos obtinret pardon !
MAREIE. Seret-c' vos qu' nos fret intré
Ès paradis qu'est seré ?

Dimandans turtos à s'pére
Li permission de l'bâhî,
Non frèt ciet' dimandans l' à s'mére
Ell' nos l'accoidrèt co mi.
MAREIE. Mèr' di Diew, el voléz-v' bin
Qui nos l'bâhanse on moumint.

(1) Var. : Et les ange' atot leûs flûtes.

Ji v'sel permèt' tour à tour,
Mais qui c' seuie tot bin douc'mint
Qu'on ne'l bog' nin ju di s'four,
Afin qu'on n'el kiboïe nin.
MAREIE. Arâns-n' mâïe on té bonheur,
Qui d'abressi noss Sâveur.

Ji voreus qui ciss journaie
Durah qwinz' saze heur' li jou,
Nos frin in' bon' régalaie,
Nos fricasserin l'poïe et l'oû.
MAREIE. Dinans vit' çou qui n'z avans,
Il est tard nos ès rîrans.

Main d'vant jowans ine aubâde
So nos flûte et nos hâbois
Vinéz cial cusin Erade
Qui jow si bin dè hufflèt.
Turlutu et turlutu,
Adiet binamé Jésus. (1)

N° 3.

Bon jou voisen', doirméz-v' eco,
Dispiertéz-v' ji voû parlé a vo,
Dispiertéz-v' donc ji v'sès preie,
Drovéz vost ouh ji so raveie,
Di cis musiq' qu'on chante â haut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

Qwan n'zâran stu a deuz treux messes,
Nos vinrans çial magni des coisses
Si magnrânn ine aun' di trippe,
N'esti nin vraie cusenn Magritte
Et s'beurânn deuz treux kons côps
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

(1) L. cit., n° 22, pp. 71-73.

Ma tant' Ketlene esteu la dvin
Qui féf on bon batisse à vin,
Voci vni Bietmé so l'fai
Avou des oûs to plein s' ebapai,
Et Marôte qui loukif à trô
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

Compére Ernou dit to passant
Qui fév la tots mès bais effants
Tint on cial on staminait
Quon-z-y chante et qu'on z'y brait,
Les Ang repetin à haut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

O noni ciett compére Ernou,
C'est in effant qu' est novai vnou,
I est ci bai, i est si plaihant,
J' na maïe veiou pareye effant,
On dit qu'cest l'fils du Très-Haut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.)

J'an donc corans, tots nos biergi
Es Bethleem veii l'Messie,
C'est in' chôs' di veritâve,
Qui est ouie né divin on stâve;
Corans y donc tots d'on plain saut
Gloria in excelsis Deo. (Bis.) (1)

Dans le pays de Limbourg on réveillait les enfants déjà à trois heures du matin pour les conduire à l'église, où plus de cent cierges changeaient la nuit en un jour éclatant et où, dans la crèche construite au milieu de la nef, se voyait un enfant en maillot (2).

(1) L. cit., n° 24, p. 74-5.
(2) Volksleesboek, p. 25

De même que les Noëls dans le pays wallon, les « Kersliederen, » chez les Flamands sont généralement d'usage.

Dès la veille de Noël des enfants, des vieillards, des femmes, par groupe de trois ou quatre, s'en vont de maison en maison chanter les « Kersliederen. » Les chanteurs sont munis, les uns d'un bâton surmonté d'une étoile de carton, les autres d'un instrument composé d'un arc et d'une vessie, qu'on fait résonner au moyen d'un archer, ou d'une espèce de violon (1).

Dans les villes, entre autres à Lierre, à Malines, à Turnhout, la veille de Noël, dans la journée, les enfants du peuple et des basses classes de la bourgeoisie, se présentent à la porte de chaque maison et après la demande banale : « m'est-il permis? » ils chantent tant bien que mal, l'un ou l'autre des vieux cantiques de Noël en vue d'obtenir un morceau de pain d'épice, une poire, une pomme ou quelques noix.

Le soir des chanteuses se présentent, dans quelques maisons des particuliers et dans les estaminets, où elles entonnent des chansons de Noël ou plutôt des romances et parfois une nouvelle satyrique, extraite de la chronique scandaleuse, elles reçoivent en récompense, quelques liards ou cents.

La même chose a de nouveau lieu la veille de la nouvelle année et de la fête des Rois, à l'exception que les chansons sont nommées alors : « Nieuwjaersliederen » et « Koningsliederen, » au lieu de « Kersliederen. »

Les chansons les plus populaires sont les suivantes :

Blyden nacht.

O blyden nacht! Messias is geboren;
O wonderheyd! hier legt den uytverkoren,
Op hooy en strooy,
Schier nackt en bloot
In 't midden van de beesten.

(1) De Coussemaker, pp. 79-84.

O liefde groot! wie kan dat agterhaelen:
Het hemelsch brood is komen nederdaelen
    Op hooy, enz.

Komt, zondaer blind, komt ook om hier te vinden
Het hemelsch kind, die is uw welbeminden,
    Op hooy en strooy,
    Schier nackt en bloot
    In 't midden van de beesten.

Een kindeken is ons geboren,
In het midden van dien nacht,
Veel schooner dan te voren
De wereld had verwacht
En dan zongen al die engelkens
En dan zongen al die herderkens
Met eene zoete stem
Haest u, haest u naer Bethlehem.

En als wy tot Bethlehem kwamen
Tot Bethlehem in den stal,
Het eerste dat wy vernamen
Was een huizeken naer ons getal;
Een kribbeken al in den wind,
Daer lag het kindjen in,
In zyn doekskens nackt en bloot,
Zyn twee lipkens als karnaet zoo rood.

Dit kindeken begon te slapen,
Deze moeder sprak hem aen,
Lieve herderkens met uw schapen,
Wilt zoejtes henen gaen,

En brengt wat boter mêe,
Een koeksken uit de stée,
Een koeksken voor den Heer,
Ja, voor dit klein kindjen teer.

Gaspar, Melchior en Balthazaer,
Zy gingen alle drie te gaêr,
Maer 't was om te gaen zoeken
Het kindjen in de doeken,
Liggende in eenen verworpen stal
Voor ons groote zondaren al.

Geheel den stal, die was vol vreugd,
Alle de beestjens knielden daer neêr,
Den ezel en den os
Die waren vry en los
Ze warmden dat kindeken
Al in zyn teere ledekens (1).

L'ancienne coutume de se souhaiter, le jour de Noël, une bonne fête ou « een zalige hoogdag, » est encore religieusement observée dans la partie flamande de la Belgique.

Les petits enfants, pompeusement habillés s'en vont le matin conduits par une servante, rendre leurs visites de félicitation à tous les parents, parrains et marraines qui ont soin de leur remplir les mains et en outre de leur mettre quelques présents dans les poches.

En signe de remercîment, les petits marmots se mettent à chanter :

Heerderkens van buiten,
Spoedt u op de been,
Met trommelkens en met fluiten,
Regt naer Betleheen ;

(1) Willems, p. 436.

Want daer is geboren
Ton God van al,
Die ons het leven
Heeft gegeven
In den stal.

Ik heb hier nog drie eijeren,
Warm uit den nest;
Ik heb hier nog een kalfken,
Dat is wel gemest;
Ik heb hier nog wat vlaeikens
In myn korfken staen,
Om te vereeren
Het kindeken teere
Laet ons gaen.

Ou quand ils sont encore très-petits, ils récitent avant de s'en aller les vers (1) :

Met den tikken haen in de hand,
Komen wy den herder groeten;
Met den tikken haen in de hand,
Groeten den herder van het land.
Tik, tik, tik, tikkeliere,
Groeten den herder van het land.

Pour donner à ces visites encore plus de lustre il était autrefois de règle d'habiller les enfants de pied en cap à neuf, le jour de Noël, et les adultes prirent bientôt la même habitude. Personne n'aurait osé se montrer ce jour à l'église ou dans la rue sans habits neufs, eût-on dû emprunter de l'argent pour pouvoir s'en procurer (2).

En Flandre les enfants qui, pendant l'année, chaque jour avant

(1) K. o. L., 1843, pp. 103-4.
(2) Croon, pp. 317-320.

de se coucher, récitent bien la prière naïve des anges (1), trouvent le matin de Noël en s'éveillant, au-dessous de l'oreiller, un gâteau de corinthes appelé à Bruges « koekenbrood » ou « engelskoeken, » gâteau de l'ange, que dans la nuit pendant leur sommeil, l'archange Gabriël leur a apporté pour les récompenser.

C'est pourquoi à Furnes les enfants chantent la veille :

Engeltjen, engeltjen Gabriël
Woont zoo verre van myn kasteel.
Op myn kasteel alleene
Bak my een koekjen kleene
En een koekjen groot
Om te leggen op moeder Mariatjes schoot.

Ils sont sûrs alors de trouver le lendemain aux chevets de leurs lits « een engeltjenskoek, » gâteau oblong et orné de petits écussons.

A Gand ce gâteau s'appelle « engelbewaerderskoek, » gâteau des anges gardiens.

(1) S' avonds als ik slapen ga,
Volgen my zestien engelkens na :
Twee aen myne rechte zyde,
Twee aen myne linke zyde,
Twee aen myn hoofdeinde,
Twee aen myn voeteinde,
Twee, die my dekken,
Twee, die my wekken,
Twee, die my leeren,
Den weg des Heeren,
Twee, die my wyzen,
Ten hemelschen paradyze.
Amen.

(Cette prière est on ne peut plus répandue dans toute l'Europe teutonique. En Alsace et en Westphalie, aussi bien que dans les sept communes en Lombardie et au nord de l'Allemagne; elle est d'un usage général.)

Dans le Hainaut et la province de Namur c'est le « petit Jésus » qui apporte aux enfants un gâteau, et le cache au-dessous de l'oreiller. Le gâteau qui, en quelques endroits, entre autres à Mons et à Tournai, est décoré d'une image du petit Jésus, s'appelle à Ath « couque du petit Jésus, » à Mons « cougniolle, » à Namur « cougnou, » à Tournai « écaille. »

A Courtrai les enfants reçoivent déjà, le soir de la veille de Noël, un petit pain chaud, appelé « heete-brood. »

Les boulangers annoncent leur cuisson en soufflant dans une corne de bœuf et tous les enfants crient alors : « Sterreken-kyk uit, myn moeder is de bruid » (Petite étoile regarde, ma mère est la fiancée). C'est pourquoi cette coutume de manger les pains chauds la veille de Noël s'appelle « Sterreken-kyk uit. »

A Ypres les enfants en s'éveillant le jour de Noël trouvent à leur chevet un gâteau ou d'autres friandises que l'ange y a déposés en venant annoncer la naissance de Notre-Rédempteur. La veille au souper on mange dans beaucoup de familles des gâteaux en forme d'étoiles, appelés « sterretjes, » petites étoiles.

Une pieuse coutume s'est maintenue jusqu'à présent à Anvers : chaque famille fait venir, la veille de Noël, un pauvre et lui donne autant de viande, de pommes de terre, de riz, de pain et d'argent qu'il lui faut.

A Nimy-Maizières, près de Mons, on fait chaque année à Notre-Dame de la Conception un pèlerinage qui est très-populaire dans la capitale du Hainaut.

Au temps où l'espace compris entre Mons et Jurbise était couvert par une épaisse forêt qui, au dix-huitième siècle, servait encore de repaire à des brigands nombreux et redoutés, on voyait précisément en face d'une maison dans laquelle, au dire des anciens du pays, avaient été commis les forfaits les plus horribles et qui réveillait de si pénibles souvenirs que l'autorité crut devoir en ordonner la démolition, il y a environ cinquante ans, on y voyait, disons-nous,

une image de la Sainte-Vierge de la forme de celles qui représentent Marie conçue sans péché.

La dévotion et la confiance qu'elle inspirait étaient proportionnées aux dangers de ce terrible passage et chaque voyageur, non content de prier, allumait un cierge, dont il s'était muni d'avance en l'honneur de cette image. La chapelle qu'on lui a érigée depuis à l'extrême limite des villages de Nimy-Maizières et de Ghlin, est encore aujourd'hui très-fréquentée par les habitants de Mons et des environs, mais spécialement par les jeunes mariées (1).

Aux fêtes solennelles de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, l'abbé de Saint-Hubert, à la réquisition du comte de Hainaut, était obligé de se présenter à la cour de ce prince et de lui faire hommage de deux vases ou barils « plena vino Leosuræ » (peut-être de Leuze? (2).

---

26 décembre. — (*Erica purpurea*). Saint Étienne.

Après la fête de la Naissance du Sauveur, l'Église célèbre immédiatement celle de Saint-Étienne qui, le premier parmi les adultes, a répandu son sang pour Jésus-Christ. C'est en même temps une des plus anciennes fêtes chrétiennes. Car le calendrier de Polemeus Silvius ou P. Annejus Silvius, écrit en 448, nomme parmi les six anniversaires qui, au cinquième siècle, furent célébrés par l'Église en souvenir des saints, le jour de Saint-Étienne. Les pierres qui causèrent le martyre de ce saint, le firent choisir pour patron des tailleurs de pierre, et quoique rien dans la vie de ce saint désigne

(1) De Reume, pp. 419-20.

(2) Polygraphe belge, pp. 120-1.

quelque rapport entre lui et les chevaux, le peuple le considère comme le patron des chevaux. C'est pourquoi il était autrefois d'usage de les faire bénir, ce jour, ainsi que l'avoine, et à présent encore on aime à faire saigner les chevaux le jour de Saint-Étienne.

On buvait aussi en l'honneur de saint Étienne, et cette dévotion fut déjà de très-bonne heure portée si loin, que Charlemagne fut obligé de la réprimer. La coutume ne s'en maintint pas moins en plusieurs endroits, de même qu'au quinzième siècle, l'Église lutta encore contre la bénédiction dite des chevaux, dont voici la teneur: « Petrus, Michahel et Stephanus ambulabant per viam, sic dixit Michahel : Stephane equus infusus signet ipsum Deus, signet ipsum Christus et herbam comedat et aquam libat. »

Selon toute probabilité ces usages remontent à une époque antérieure au christianisme et se rattachent à une fête célébrée en l'honneur de Fro, auquel les chevaux étaient sacrés. Ce n'est que la coïncidence des deux fêtes qui fit transférer ces usages au jour de Saint-Étienne, qui s'appelait aussi le « grand jour des chevaux » (1).

Dans quelques communes du pays de Limbourg, en particulier dans la paroisse ou « kerspel » de Geleen, existe encore l'ancienne coutume de la lutte pour le pain appelé « Korsbroodjen » ou « Kersmisbroodjen » pain de Noël.

C'est un petit pain de seigle que le clerc de l'église est tenu de cuire au commencement de l'Avant et qui, remis au four à plusieurs reprises, devient dur comme pierre.

Le second jour de Noël, après les vêpres, tous les jeunes gens de Geleen et des hameaux situés à l'entour comme Lutterath, Krawinkel, Neerbeek et Sint-Jans-Geleen, se rassemblent sur la place de l'Église, tandis que les gens âgés, les femmes et des milliers

(1) Coremans, p. 95; L. F. d. J., p. 12; Wolf, I, pp. 124-5; II, pp. 92-95.

d'étrangers cherchent à trouver une place soit aux fenêtres et sur les toits des maisons qui donnent sur la place, soit sur les arbres ou les murs des jardins contigus.

Tout-à-coup le clerc de l'église tenant en main le pain de Noël sort de l'église et le cri : « Het Kersbrood ! het Kersbrood ! » (le pain de Noël !) va de bouche en bouche. Les jeunes gens de Geleen et Sint-Jans-Geleen, de Krawinkel et Neerbeek et de Lutterath, formant trois partis assez égaux en nombre et distribués par troupes de quatre à six, pêle-mêle parmi la foule qui remplit la place, se préparent à la lutte qui commence aussitôt que le clerc a roulé le pain du haut de l'escalier de l'église. Tout le monde se jette sur le pain et chacun cherche à l'attraper. Celui qui parvient à le soulever au-dessus de sa tête et à le tenir ainsi quelques moments en criant : « Kersbrood, myn brood ! » Pain de Noël, mon pain à moi ! est roi du pain et la lutte est finie. Mais à peine quelqu'un a-t-il le pain à la main, que les concurrents des deux autres parties tombent sur lui et l'empêchent de soulever le pain, tandis que ses partisans cherchent à le délivrer. S'il réussit, le cri général : « Levede Kersbroodkoning ! Leve Lutterath of Geleen ! » (Vive le roi du pain de Noël ! Vive Luterath ou Geleen !) salue le vainqueur ou « Broodjens koning, » qui, à la tête de ses camarades, fait son entrée triomphale dans sa commune et est régalé partout du meilleur cidre. Le village entier est fier de la victoire et, pendant toute l'année, il a le privilége d'avoir dans les processions le pas sur les autres communes et de porter le dais. Quant au roi, il a la préséance dans tous les jeux, il occupe même dans l'église une place d'honneur et est pendant toute l'année le chef de ses camarades. Le pain se mange le même jour, et est arrosé avec du genièvre, de la bière ou du cidre (1).

A Merchten se célèbre ce jour la fête patronale de la gilde de Saint-Étienne, dont les membres se servaient de frondes.

(1) Écrevisse, pp. 120-2, 134.

Lorsqu'ils tiraient l'oiseau, on plantait un pieu s'élevant à deux pieds au-dessus du niveau du sol et surmonté d'une petite couronne, dans ou sur laquelle se trouvait placé l'oiseau. Une corde attachée au pieu servait à mesurer les distances. Lors des tirs pour la royauté annuelle, chaque membre de la gilde lançait six fois sa pierre; celui qui attteignait le plus souvent l'oiseau, ou qui en approchait le plus, sortait vainqueur du concours (1).

A Bruges, les jardiniers (« hoveniers » ou « warmoeslieden ») qui avaient d'abord choisi le lundi de Pâques pour leur fête patronale, célébraient ce jour leur fête (2).

---

27 décembre. — (*Erica flammea*). Saint Jean l'Évangéliste.

La « Saint-Jean d'hiver » ou « Sint-Jans te Weingighten » (Saint-Jean de Noël), appelée aussi « Sint-Jans wydag » (jour de la bénédiction de Saint-Jean) est un jour heureux par excellence.

Saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, est un saint d'amour et d'espérance. Toutes les traditions qui se rapportent à lui, sont riantes. Il assure le bonheur de ceux qui l'aiment; il enrichit le fermier qui est bon, lui accorde de beaux enfants et fait réussir tout ce que l'on entreprend ce jour-là.

Le jour qui lui est consacré était autrefois la fête patronale des prêtres qui, dans les premiers siècles, avaient à ce que l'on croit, choisi la Transfiguration pour leur fête. A Bruges, les poissonniers, auxquels Charles II, roi d'Angleterre, accorda le 10 juillet 1666 le

(1) H. d. E. d. B., t II, pp. 81-82.
(2) Gaillard, p 181.

privilége de pêcher avec cinquante barques sur les côtes anglaises, célébraient ce jour leur fête patronale, à Liége, c'étaient les parcheminiers, à Malines, les sculpteurs en bois et les peintres. Mais c'est surtout pour les buveurs bons chrétiens que la Saint-Jean d'hiver était une fête très-solennelle. On bénit ce jour le vin à l'église et « l'amour de saint Jean » assurait les plus grands bénéfices sur la terre comme au ciel (1).

La légende rapporte qu'un jour on avait présenté à saint Jean une coupe de vin empoisonné ; le saint ayant fait le signe de la croix, selon sa coutume, sur cette boisson, la but sans le moindre inconvénient pour sa santé. C'est pourquoi on représente aussi le Saint Évangéliste tenant en main une coupe.

Le prêtre après avoir béni le vin, le présente à boire aux assistants en disant : « Buvez la charité de Saint-Jean. » Car le vin est considéré comme le symbole de la charité (2). Cependant la circonstance que la coutume de boire en forme de bénédiction ne se lie pas seulement au souvenir ou à l'amour de saint Jean l'Évangéliste, mais aussi à celui de plusieurs autres saints, donne à supposer à leur endroit que cette habitude n'était au moyen âge qu'un simple usage traditionnel dont l'origine remonte à la plus haute antiquité (3).

A Malines, la Pivoine ou confrérie de Saint-Jean, qui possédait un autel dans l'église de ce nom, y faisait annuellement célébrer lors de la fête de Saint-Jean l'Évangéliste un service funèbre pour le repos des âmes de ses membres décédés dans l'année (4).

A Mons, on donne ce jour à l'église l'Évangile Saint-Jean aux enfants qui s'y présentent en foule (5).

(1) Coremans, pp. 95-111; L. F. d. J., p. 13; Gaillard, pp. 103-106.

(2) Molanus, p. 399; Cornet, pp. 27-29.

(3) Coremans, p. 106.

(4) Journal de Malines, 13 février 1842.

(5) Fêtes populaires à Mons. F. Hachez, Gand, 1848, p. 22.

28 décembre. — (*Erica cruenta*). Jour des Innocents ou Allerkinderendag.

Cette fête que nous trouvons déjà indiquée dans la liste des fêtes de l'église de Carthage, composée vers la fin du cinquième siècle, fut instituée en souvenir des petits enfants que le roi Hérode fit égorger. La légende chrétienne accordait au couvent de Saint-Gérard, dans le Namurois, les corps de deux de ces Saints-Innocents : Benjamin et Philippe, rapportés par saint Gérard d'un monastère appelé Autas, en Italie. Longtemps ce fait resta ignoré, lorsqu'une révélation en donna connaissance à une religieuse de Nivelles, qui avait perdu la vue à force de pleurer, mais qui la recouvrit en touchant les corps de ces deux enfants, immédiatement après avoir fait part à l'abbé de sa révélation. C'est peut-être à cause de cet événement miraculeux que le jour des Innocents est en Belgique plus qu'ailleurs une fête des plus populaires. Car si la jeunesse, à la Noël, a moins de réjouissances en Belgique que dans les autres pays teutoniques, elle est indemnisée par le jour des Innocents, véritable fête de l'enfance, où les enfants sont maîtres dans la maison et les parents à leur tour doivent leur obéir.

A Anvers, en Brabant et dans quelques parties du pays de Limbourg les petits garçons et les petites filles se transforment pour ce jour en papas et en mamans. Le grand gilet du père ou grand-père, son bonnet de nuit, son paletot et sa canne, la jaquette de la mère, ou de la grand'mère, sa coiffe, son tablier et surtout son trousseau de clefs sont les objets de prédilection que convoitent les enfants pour jouer convenablement le rôle des parents. Revêtus de ces habits ils parcourent la maison en faisant le plus grand bruit possible, grondent les parents et les domestiques, en leur donnant gra-

vement leurs ordres, courent dans le voisinage promener leur pouvoir éphémère ou vont à l'église assister à la messe. Ordinairement c'est la plus jeune fille de la famille qui reçoit la clef du garde-manger et commande à la cuisinière les repas de la journée, consistant presque infailliblement en rystpap (riz au lait), en vlaeijen (flans), en pannekoeken (crêpes) et en wafels (gaufres).

Les enfants des pauvres profitent de leur accoutrement grotesque pour faire une quête dans les maisons des riches. Munis de petits paniers ils s'arrêtent devant chaque porte en criant à tue-tête : « Jufrouw, moêrken en vaêrken is hier » (madame, la petite mère et le petit père sont ici) ou bien : « Jufrouw, moêrken is hier en vaêrken is t'huis gebleven » (madame, la petite mère est ici et le petit père est resté chez lui). A la campagne, surtout dans les environs de Contich, les petites filles enveloppées dans les vêtements de leurs mères s'attachent des poches énormes comme en portent les paysannes de cette contrée, afin d'y recueillir les croquignolles (pepernoten), les cents et les images (santjes) que les petits quêteurs reçoivent en chantant de porte en porte :

Moederke en vaderke!
Hedde niets te geven?
Tast diep in den zak,
'T is een groot gemak
Vereeren, bazinneke.

Pour comble de bonheur, les enfants se rendent çà et là vers le soir au presbytère, où le curé leur distribue des images ou « beeldekens ».

Quoique, dans les villes, les anciens usages tombent de plus en plus en désuétude, on voit encore de nos jours, aux Innocents, les principales rues encombrées dès le matin de troupes d'enfants affublés des vieilles nippes de leurs parents. Même à Bruxelles cette coutume est, jusqu'aujourd'hui, religieusement observée dans le

bas de la ville et n'a disparu que dans le haut, où cependant il y a quarante ans elle subsistait encore dans les meilleures maisons.

A Malines, où par ordre du magistrat le crieur public proclama déjà le 27 décembre 1449 la défense formelle, de porter des masques, le jour des Innocents, ou de parcourir la ville « en costume méconnaissable, » l'usage s'est également conservé jusqu'à présent et le vieux Croon, dans ses « Almanachs » bien connus,nous donne une description charmante de l'aspect que la ville offrait, au dix-septième siècle, le jour des Innocents.

Dans les Flandres, le Hainaut, le pays de Liége et quelques districts de la province de Namur, on a l'habitude de travestir, aux Innocents, les petits garçons en prêtres ou en moines, les petites filles en religieuses ou béguines. La plus jeune fille reçoit, comme en Brabant, les clefs et joue, pour ce jour, le rôle de maîtresse de maison. Cette coutume s'est même introduite dans les pensionnats et dans les couvents, où la plus jeune religieuse porte les clefs et s'arroge le droit de commander. Dans les communautés de femmes du diocèse de Bruges, il s'y joint un usage plus plaisant, consistant à changer pour ce jour les noms, de sorte que, d'après l'âge, les plus jeunes novices échangent leurs noms de religion contre ceux des religieuses les plus âgées et vice-versa. Par suite de cet échange de rôles les novices ont le droit de dire à l'abbesse aussi bien qu'aux sœurs leurs vérités, de leur reprocher leurs défauts ou de les ridiculiser.

Dans les environs de Liége, les servantes jouissent encore du privilége d'enfermer leurs maîtres jusqu'à ce qu'ils leur aient promis un gâteau, et de se mettre ensuite à la table de famille pour être du dîner qu'a commandé le plus petit enfant de la maison. L'enfant même, travesti et muni des clefs, doit apporter le gâteau et en servir à tous les convives.

A Termonde, le jour des Innocents donne lieu à une autre céré-

monie. Le plus jeune garçon et la plus jeune fille de la maison des orphelins, travestis l'un en « régent » ou père des orphelins, et l'autre en « mère, » et, accompagnés par le garçon et la fille, les plus âgés du même établissement vont de maison en maison présenter leurs « compliments. » En récompense ils reçoivent quelques cents ou quelques friandises qu'ils recueillent dans le panier porté par l'un de la compagnie.

Les « choralen » ou enfants de chœur, revêtus de leurs aubes et portant un bâton blanc à la main, font, ce jour-là, à Termonde une quête pareille dans toute la ville.

Un autre usage belge dont M. Schayes fait mention, était d'aller de grand matin, le jour des Innocents, armé de verges au lit de ceux ou de celles qu'on présumait encore y trouver entre leurs draps. Si on les y surprenait ils étaient fustigés jusqu'à ce qu'ils eussent promis un déjeûner. Ceux qui s'étaient mariés dans l'année, étaient surtout sujets à cette cérémonie désagréable qu'on appelait « donner les Innocents. » Cet usage existait également en France et en Angleterre. Dans le dernier pays cependant, où le « Childrenmasday » était regardé comme jour néfaste par excellence, ce n'étaient pas les enfants qui jouaient le rôle actif dans ce divertissement, mais c'étaient eux qui s'exposaient à des coups de fouets ou de verges en restant trop longtemps dans leurs lits. En Allemagne, par contre, ils ont encore aujourd'hui dans beaucoup de localités de la Bavière, de la Souabe et de la forêt hercynienne, l'habitude de rappeler aux personnes adultes par quelques coups de verges le souvenir des Innocents, en vue d'obtenir un petit présent.

Quant à l'origine de ces usages que nous venons de décrire, il y a lieu de présumer que ce ne sont que des vestiges de l'ancienne fête des Innocents, qui jusqu'au seizième siècle se célébrait dans les églises et qui elle-même n'était qu'une branche de la fête bien connue des Fous.

Cette fête, toute bizarre qu'elle était, ne fut cependant jamais,

dans les Pays-Bas, solennisée d'une manière aussi extravagante qu'en France.

En différentes provinces de la Belgique la veille et le jour des Innocents les enfants de chœur allaient à l'office de l'église à la place des chanoines. Un d'entre eux était habillé en évêque, abbé ou doyen et les autres en chanoines. Le premier régalait ce jour ses compagnons avec l'argent provenant de la quête qui se faisait à son profit.

Les ducs de Bourgogne eux-mêmes lui donnaient à cet effet une petite somme. On lit dans les comptes du receveur des condamnations échues dans la chambre du duc de Bourgogne, comte de Flandres, à Audenarde de 1405 à 1407.

« A l'évêque des Innocents à Audenaerde pour leur aidier à supporter les frais et missions de la feste qu'il fist le 28me jour dudit mois de décembre, audit an, donné en courtoisie par la dicte certification de mesdits seigneurs du conseil escripte le dit darrain jour dudit mois de décembre l'an des susdits et rendue acourt 24 sols parisis. »

On lit des articles semblables dans les comptes de 1407, 1408, 1411, 1412, 1428 et 1429.

A Liége, d'après les statuts de l'église de Saint-Denis, de l'an 1330, le dernier chanoine élu était tenu de payer dès qu'il jouissait des revenus de sa charge, toutes les dépenses de l'évêque des Innocents jusqu'à ce qu'un autre chanoine fut élu.

Au douzième et treizième siècles dans quelques chapitres et couvents de la Belgique, le jour des Innocents, l'évêque ou l'abbé dansait, chantait et jouait à la paume ou à la boule avec son clergé ou ses moines (1). A Tournai cet évêque s'appelait « l'évêque des sots » et grands et petits de tout sexe se réunissaient à l'issue de la messe dans la cathédrale et les rues adjacentes pour voir son élection. Les

(1) Schayes, pp. 138-139.

notables bourgeois l'élisaient parmi les petits vicaires de la cathédrale, et pour cette élection on dressait un échafaud devant le grand portail. L'élection faite aux acclamations de la multitude, on revêtait l'élu d'un costume complet d'évêque, mais la mître était ornée de grelots, la crosse se terminait par une marotte. Puis on se livrait à des railleries amères et faisait des plaisanteries aux gens de l'église même sur ce que l'Église a de plus respectable. On conduisait ensuite le nouvel évêque par toute la ville avec beaucoup de cérémonies comiques, pendant lesquelles il bénissait son nombreux cortége et les curieux qui garnissaient les fenêtres. Après huit jours un repas splendide, où se trouvaient les chanoines et le chapitre, fournissait le pain et le vin, terminait la fête.

En 1497 le clergé défendit à ses vicaires de se prêter à cette cérémonie, mais quelques bourgeois ne voulant pas se soumettre à cette défense, prirent en 1498 de force un des vicaires de la cathédrale et lui firent jouer le rôle ordinaire et lorsque l'arrêt du parlement de Paris, auquel le chapitre avait appelé, condamna les coupables à faire réparation en plein chapitre et défendit au magistrat de tolérer à l'avenir de pareils abus, on substitua des laïques aux vicaires. Pourtant la fête n'ayant plus le même attrait pour le peuple, qui ne pouvait plus lancer des épigrammes contre le clergé, elle disparut entièrement depuis 1501. Voici à quelle occasion.

En 1501 les Tournaisiens avaient élu évêque des Fous Josse Heckman, dont un descendant fut conseiller au parlement de Flandre. Celui-ci, homme très-facétieux, mais fort éclairé, ne refusa pas l'honneur, mais désira mettre fin à cet usage ridicule, et imagina de renouveler l'inscription de Balthazar, c'est-à-dire après les promenades obligées et au moment où les convives entraient dans la salle où le souper était servi, ils lurent sur le mur ces mots écrits en caractères de feu : « Anathème à celui qui ose profaner les mystères de la Sainte-Église ! Malédiction à ceux qui l'ont élu ! Malheur à la ville qui souffre de pareilles extravagances ! » Heckman en lisant ces

mots à haute voix se jeta à genoux, s'écria que c'était un avertissement du ciel et se dépouillant des insignes de sa dignité, déclara qu'il ne voulait pas risquer son âme. Les convives, épouvantés par ce qu'ils attribuaient à un miracle, se signèrent, ne voulurent pas s'asseoir à la table du festin et se retirèrent. Heckman dit : que pour obtenir le pardon de leur faute il fallait envoyer aux pauvres le souper et se soumettre aux volontés de l'Église en renonçant à la fête des Innocents, et la fête en resta là.

Les Tournaisiens tentèrent de substituer à cette fête celle de l'Ane, mais le clergé les menaça d'excommunication et supprima toutes les cérémonies de ce genre (1).

---

29 décembre. — (*Erica genistopha*). Cinquième nuit. Saint Thomas de Cantorbéry; saint Hilduard; saint David.

Saint Hilduard, dont la fête se célèbre dans le diocèse de Gand le 7 septembre, souffrit en ce jour le martyre à Dickelvenne en Flandre (2).

Saint Thomas de Cantorbéry à qui la Belgique offrit pendant longtemps un asile contre l'injuste colère de Henri II, a laissé dans plusieurs des églises et des couvents du pays, des souvenirs de son séjour (3).

Le samedi après Noël commencent les samedis gras ou « vette zaturdagen, » célèbres à Anvers par le pain aux saucisses, appelé « worstenbrood. » A huit heures du soir les boulangers annoncent la

(1) Clément II, pp. 70-76.
(2) V. 7 septembre.
(3) B. M., p. 282.

cuisson en parcourant les rues avec une espèce de crécelle, qu'ils tournent et tout le monde s'empresse d'aller chercher les pains aux saucisses que l'on mange immédiatement après, encore fumants.

Ces pains se mangent aussi à Malines et dans le pays de Limbourg où ils s'appellent « saucissenbrood. »

---

30 décembre. — (*Ponthieva glandalon.*) Sixième nuit. Saint David; saint Sabin; saint Eugène; saint et sainte Anysie.

Saint David, dont la fête en plusieurs églises se célèbre le 29 décembre, conformément au martyrologe romain, était autrefois très-populaire en Belgique.

« L'amour de saint David » se buvait en Brabant comme en Hollande à l'égal de celui de saint Jean.

En mettant pendant la nuit de Saint-David (que le peuple place toujours au 30 décembre) de petites branches de sureau sous son oreiller, on rêve ce qui se passera au mois de juin, lorsque le sureau fleurira. De même, les branches de sureau, placées ce jour-là dans l'eau, indiqueront par le développement de leurs bourgeons, le temps qu'il fera en été. Si ces bourgeons se développent bien et s'ouvrent complétement, s'ils fleurissent même, l'été sera propice aux biens de la terre et, ajoute-t-on, aux amours des hommes : si le contraire a lieu, il ne faut attendre rien de bon.

Sainte Anysie, la martyre, qui est très-souvent confondue avec saint Anysie, protège les prairies.

Saint Sabin est un des martyrs les plus célèbres du moyen âge. On racontait l'histoire de sa mort et de celle de ses deux compagnons : Marcel et Exupérance avec des détails horribles.

« Boire à l'amour » ou « au souvenir des trois martyrs » ou « des trois prêtres, » la sixième nuit, donnait du courage pendant le combat et procurait la force de supporter les douleurs les plus affreuses. On disait aussi que quand l'innocent appelait, pendant la durée des épreuves de la torture, les « trois martyrs » à son secours, il parvenait à les supporter sans pouvoir être forcé de s'accuser à tort (1).

---

31 décembre. — (*Erica vulgaris.*) Septième nuit. Saint Sylvestre; sainte Mélanie; sainte Colombe; saint Walimbert.

La septième nuit, ou journée, est mystique par excellence.

Saint Sylvestre, lui-même, le pape qui baptisa Constantin, dit « le Grand, » s'est confondu avec un autre pape du même nom, le célèbre Gerbert, qui, étant plus savant que ses contemporains devint pour eux et pour la postérité un « magicien » très-en rapport avec le monde souterrain qui reste ouvert pendant les douze nuits.

En plusieurs endroits les meuniers l'honorent comme patron, et le paysan wallon, en faisant allusion à la neige nécessaire en décembre, dit : saint Sylvestre, doit être meunier, car malheur à nous lorsque sainte Waudru et saint Georges ont à se mêler de son métier.

Pour un motif pareil, à ce qu'il paraît, les saliniers à Liége se sont mis sous le patronage de Saint-Sylvestre.

Sainte Colombe, vierge et martyre, à laquelle trois églises sont dédiées, nous rappelle par son nom « cette vierge blanche à tête de pigeon » qui apparaît parfois, surtout dans la Thuringe, pour annoncer une année heureuse et fertile.

Le bienheureux Walimbert ou Garimbert, auquel, selon ses bio-

(1) L. F. d. J., pp. 14-15.

graphes, la sainte Vierge elle-même aurait indiqué un lieu nommé Boni pour y servir Dieu, comme solitaire, et qui y éleva un oratoire en l'honneur de Marie, où il voulut être transporté à l'heure de sa mort en 1141 (1), paraît s'être identifié, à son tour, avec le magicien « Galenbert » ou « Walembrecht, » la terreur des paysannes négligentes, qui transformait en glaçons tout ce qu'il touchait, et qui, s'il avait eu la puissance de Jésus-Christ, aurait, dit-on, gelé le veau dans la vache.

La fille qui, le dernier jour de l'année, n'achève pas de filer le lin qu'elle a sur sa quenouille, s'attire les persécutions des esprits malins. D'après d'autres, elle n'a pas de bonheur ou ne trouve pas à se marier l'année suivante (2).

A Anvers il est d'usage dans les familles que celui, qui ce jour-là est le dernier à se lever, est appelé « Sylvester » et est tenu de donner le soir un petit régal aux autres membres de la famille.

A Liége les jeunes filles vont le soir à la porte de la maison, pour « tirer des planètes; » de vieilles femmes parcourent à la nuit tombante les rues pour tirer à qui veut les cartes et dire la bonne aventure.

A Turnhout les coutiers célèbrent ce jour la fête de Saint-Séverin, leur patron.

En quelques endroits les boulangers vendent ce jour-là des pains à deux têtes.

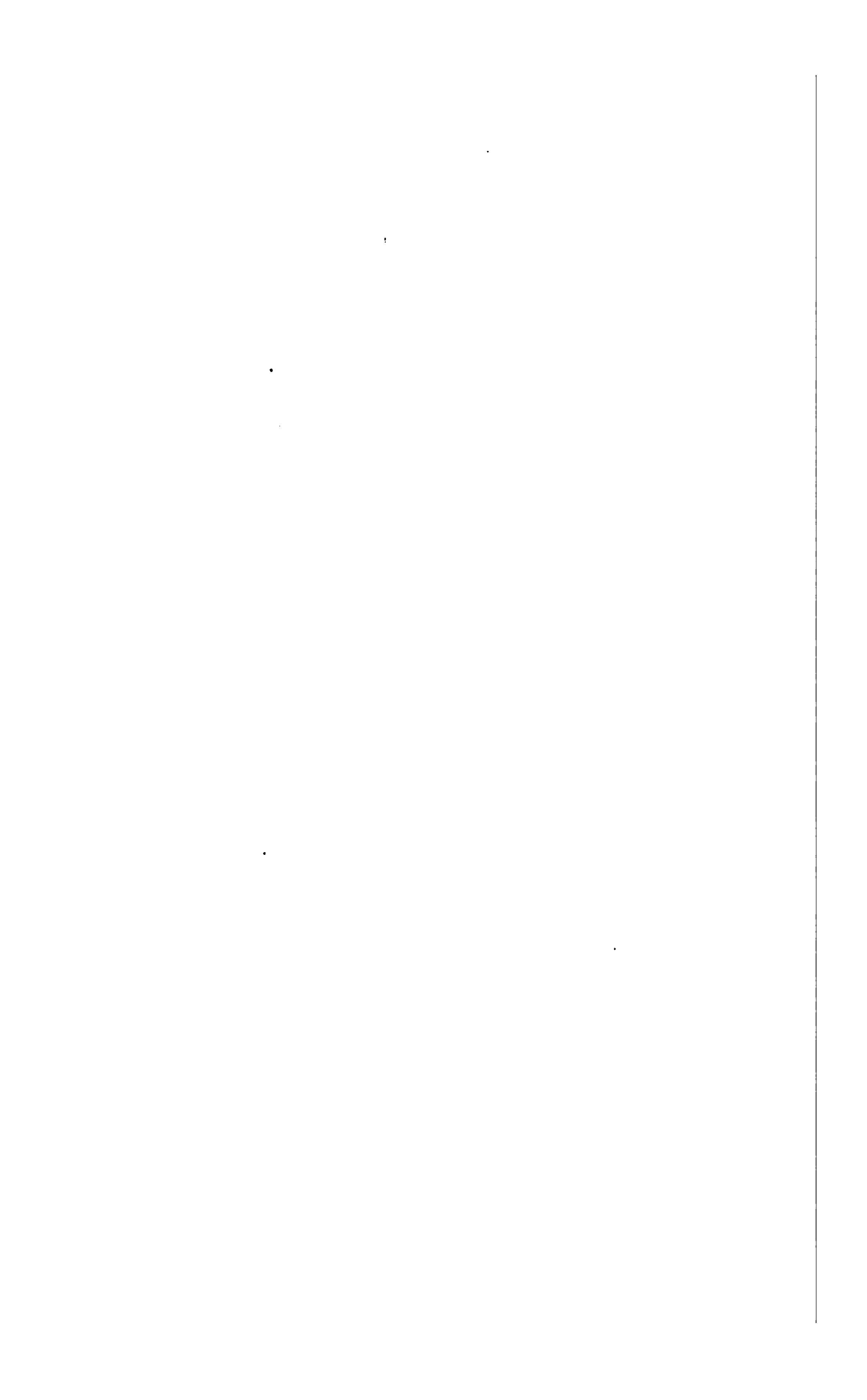
La nuit du nouvel an est consacrée à la joie (3).

(1) Coremans, p. 95; L. F. d. J., pp. 16-17; B. M., p. 283.

(2) Des compagnons qui s'étaient réunis près de son ermitage, formèrent depuis une communauté, en s'établissant au lieu dit Mont-Saint-Martin.

(3) Coremans, p. 95; L F. d. J., p. 17.

FIN.



EXPLICATION

DES

ABRÉVIATIONS DES TITRES DES OUVRAGES QUI NOUS ONT ÉTÉ D'UN USAGE FRÉQUENT POUR LA RÉDACTION DU « CALENDRIER BELGE. »

Ana.	— Ana pour l'histoire des fêtes de la Flandre Occidentale. Bruges, 1849.
A. d. C. a. d. Mons.	— Annales du Cercle archéologique de Mons.
A. d. l'É.	— Annales de l'Émulation de Bruges.
A. d. l'U. d. L.	— Annuaire de l'Université de Louvain.
Avontroodt Mss.	— Ramassis des mœurs, usages, préjugés, etc., du peuple en cette partie du ci-devant duché de Brabant, par G.-J. Avontroodt Mss.
B. M.	— Belgium Marianum. Histoire du Culte de Marie en Belgique. Tournai, 1859.
Bovy.	— Promenades historiques dans le pays de Liége, par Bovy. 2 vol. Liége, 1839.
Bowens.	— Nauwkeurige Beschryving der oude en beroemde zeestad Ostende, door J.-J. Bowens, Brugge, 1792.
Clément.	— Histoire des Fêtes civiles et religieuses de la Belgique et de la France, par Mme Clément, née Hémery. 2 vol. Avesnes, 1836 et 1846.
Coremans.	— L'année de l'ancienne Belgique. Bruxelles, 1844.
Cornet.	— Beautés de l'Église catholique, par l'abbé Cornet, Liége, 1857.
Croon.	— Almanach, door Croon.

De Bossu. — Histoire de la Ville de Mons. Mons, 1725.
De Coussemaker. — Chants populaires des Flamands en France, par E. De Coussemaker. Gand, 1856.
De Reume. — Les Vierges miraculeuses de la Belgique, par A. De Reume. Bruxelles, 1856.
De Smet. — Description de la ville et du comté d'Alost, par De Smet. Alost.
De Smet M. d. M. — Nouveau Mois de Marie, par J.-J. De Smet. Gand, 1850.
Dict. d. O. — Noël et Carpentier. Dictionnaire des Origines, etc. Paris.
Diericx. — Mémoires sur la ville de Gand, par E.-L. Diericx. Gand, 1814.
Diest. — Geschiedenis der Stad Diest. Diest, 1847.
Écrevisse. — De Bokkenryders, door Écrevisse. Brussel, 1854.
Gaillard. — De Ambachten en Neringhen van Brugge. Brugge, 1854.
Gazet. — L'Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, par Gazet. Arras, 1614.
G. d. V. e. A. — Guide du Voyageur en Ardenne, par A. Borgnet. Bruxelles, 1857.
Gesch. v. M. d. D. — Geschiedenis van Mechelen, door J. David. Leuven, 1854.
Gorrissen. — Histoire de la Ville et du Château de Huy, par F. Gorrissen. Huy, 1839.
Grimm. G. d. d. Spr. — Geschichte der deutschen Sprache, von J. Grimm. Leipzig, 1848.
H. d. E. d. B. — Histoire des Environs de Bruxelles, par A. Wauters. Bruxelles, 1852.
H. d. l. V. d. Saint-Ghislain. — Histoire de la Ville de Saint-Ghislain, par De Bossu.
Hennebert. — Éphémérides tournaisiennes, par F. Hennebert. Tournai, 1841.
Heremans. — Nederlandsche Dichterhalle, door Heremans. Gent, 1858.
Hofdyk. — Het Voorgeslacht, door W.-J. Hofdyk. Haarlem, 1858.
Hone. — The Every Day-Book, by W. Hone. London.
H. v. F. N. V. — Niederländische Volkslieder, von Hoffmann von Fallersleben. Hannover, 1856.
K. e. L. — Kunst-en Letterblad. Gent.
K. I. Z. — Katholische Illustrirte Zeitung.
Lemaire. — Notice historique sur la ville de Nivelles. Nivelles. 1848.
Leyssens. — Geschiedenis van Aerschot. Aerschot, 1853.

L. F. d. J. — Les Fêtes du Joul, par Coremans. Heliopolis, 1851.

Liebrecht, O.-I. — Des Gervasius von Tilbury Otia Imperialia, von F. Liebrecht. Hannover, 1856.

Maestertius. — Beschryvinge van de stad ende lande van Dendermonde, door J. Maestertius. Leiden, 1646.

M. d. S. H. et A. e. B. — Messager des Sciences Historiques et des Arts en Belgique. Gand.

Meyer. V. o. d. B. d. M. — Verhandeling over de Benamingen der Maanden in het Nederduitsch, door J.-D. Meyer.
(Verhandelingen der 2e Klasse van het K. N. Institut te Amsterdam, 1818. 1 deel.)

Mertens. — Geschiedenis van Antwerpen, door Mertens en Torfs. Antwerpen, 1845.

Molanus. — De Historia SS. Imaginum. Lovanii, 1771.

Munck. — Gedenk-Schriften, door J. de Munck. Mechelen, 1777.

N. L. — Nederduitsche Letterœfeningen. Gent, 1834.

Piot. — Histoire de Louvain, par Piot. Louvain, 1839.

Piot. T. A. — Tables alphabétiques des endroits principaux de la Belgique et de leurs saints patrons. (Extrait de la Revue de la numismatique belge, t. II, 3e série.)

Polain. — Mélanges historiques et littéraires, par M.-L. Polain. Liége, 1839.

Remmerus Valerius. — Chronyke van Mechelen, door Remmerus Valerius. Mechelen.

Schayes. — Essai historique sur les usages, les croyances, etc., des Belges anciens et modernes, par A.-G.-B. Schayes. Louvain, 1834.

Schayes, L. P.-B. — Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine. Bruxelles, 1837.

Sire. — Hanswyck ende het wonderdadigh Beeldt, door P. Sire. Dendermonde, 1738.

Sleeckx. Mss. — Gebruiken, volksliederen, enz., door D. Sleeckx. Mss.

Steyaert. — Wegwyzer der Stad Gent, door Steyaert, Gent, 1859.

Tuinman. O. V. — Ongegronde Voorteekenen. (Tuinman Spreekwoorden, t. II.)

Van Alkemaade. — Nederlands Displegtigheden, door K. Van Alkemaade. Rotterdam, 1732.

Van den Bogaerde. — Beschryving van het land van Waes, St-Nikolaes, 1825.

Van de Velde. — Dissertation historique et topographique sur l'ancien État du Furnambacht, par H. Van de Velde. Bruges. 1846.

Van Lokeren. — Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon à Gand, par A. Van Lokeren. Gand, 1855.

Van Wyn, A. — Historische en Letterkundige Avondstonden, door Van Wyn.

Vasse. — Excursions en Belgique, par A. Vasse. Bruxelles, 1846.

Voisin. — Guide de Gand, par A. Voisin. Gand, 4e édition,

Volksleesboek. — Volksleesboek, door J.-M. Dautzenberg en Pr. Van Duyse. Brussel, 1854.

Wauters. — Histoire de la Ville de Bruxelles, par A. Wauters et Henne.

Wauters. L. a. S. — Notice historique sur les anciens serments de Bruxelles. Bruxelles, 1848.

Willems. — Oude Vlaemsche Liederen, door J.-F. Willems. Gent, 1848.

Wolf. — Beiträge zur Deutschen Mythologie, von J.-W. Wolf. Leipzig, 1852 und Göttingen, 1859.

Wolf. N. S. — Niederländische Sagen, von J.-W. Wolf. Leipzig, 1843.

Zuallart. — La description de la ville d'Ath, par J. Zuallart. Ath, 1810.

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE

LA LIBRAIRIE DE FERDINAND CLAASSEN

A BRUXELLES.

LES

CAUSERIES DE LA MÈRE

POÉSIES, CAUSERIES,

JEUX, CHANSONNETTES, AIRS NOTÉS, GRAVURES ET LEÇONS

POUR

LA RÉCRÉATION ET L'ÉDUCATION DU PREMIER AGE,

D'après Frédéric Frœbel,

par la Baronne Ida de Crombrugghe.

Un beau volume in-4° orné de 50 magnifiques gravures, dessinées par Scherer, à Paris, gravées sur bois par Brown, et 50 pages de musique.

Prix : 12 francs.

Extrait de la préface de l'auteur, Madame la B^ne^ Ida de Crombrugghe :

AUX JEUNES MÈRES !

« Le livre des *Causeries* présente une série de jeux, de chansonnettes et de leçons morales qui aideront à conduire à bon terme l'œuvre si importante de l'éducation de l'enfant par la mère. Mais ce livre écrit en allemand pour les mères de toutes nations, n'était pas lu jusqu'ici ni en Belgique ni en France, et ne répondait ainsi que fort imparfaitement à la pensée de son auteur. Encouragée par les pressantes sollicitations de mon estimable amie, Mme la baronne de Marenholz, l'intelligente et zélée apôtre de Frœbel, je m'engageai à publier en français un livre des *Causeries de la mère,* d'après l'œuvre originale.

» En vous offrant à mon tour ce travail, j'ose compter sur votre bienveillance envers une mère qui cherchait naguère, comme vous le cherchez aujourd'hui, à remplir ses devoirs d'éducatrice du jeune âge de la manière la plus conforme à son titre de mère chrétienne ; j'ose compter aussi sur votre zèle et votre dévouement intelligent pour suppléer à ce que peut avoir d'incomplet ce livre qui, comme toute œuvre humaine est susceptible de mieux ; et j'en appelle sur ce point à cette loi de progression invoquée souvent par Frœbel lui-même dans ses ouvrages sur l'Education de l'homme-enfant. Mais avant tout j'éprouve le besoin de vous exposer la raison qui m'a fait accepter cette tâche et la pensée qui a présidé à son accomplissement.

» Il y a plusieurs années, lisant le livre de l'*Éducation des Mères de famille,* par Aimé

Martin, qui a eu en France un long et légitime succès, je fus, dès les premières pages, frappé d'un exemple invoqué par l'auteur, en faveur de l'influence de la mère sur les sentiments, les vertus et les goûts de l'homme dont elle cultiva l'enfance. Convaincu de la force de cette influence, Aimé Martin, en citant plusieurs faits saisissants à l'appui de son assertion, ne peut passer sous silence celui de Barnave, qui, au moment de monter sur l'échafaud, songe à sa mère et lui rend grâce de lui avoir donné le courage qui l'anime et qu'il conservera jusqu'au moment suprême. — C'est ma mère, écrit à sa sœur l'émule de Mirabeau, c'est ma mère qui doit élever vos garçons, elle leur communiquera cette âme franche et courageuse qui fait les hommes.

» Ah! me disais-je tout émue, sans doute il est beau d'apprendre à son fils à mourir en homme, mais il est non moins beau et plus difficile peut-être, de lui apprendre à vivre comme doit vivre tout homme qui comprend la dignité de son être. Le livre dont un passage venait de m'émouvoir, était une longue et profonde étude de l'Education des mères de famille, fortement comprise, savamment exposée, et faite pour aider puissamment toute femme dans l'accomplissement de sa haute vocation de coopératrice à l'œuvre de la civilisation du genre humain. Toutefois la lecture terminée, reprise et terminée encore, je regrettai de n'y pas trouver la réponse à cette question toujours posée et jamais résolue : comment faut-il s'y prendre pour développer simultanément et dès leurs premières manifestations, les facultés physiques. morales et intellectuelles de cette frêle créature que Dieu commet à nos soins et qui n'est rien moins que la postérité naissante dépositaire des espérances de l'avenir humain ? Que de fois aussi pendant la première enfance de mes fils, ai-je regretté l'absence d'une méthode qui servît à guider la mère dans la manière d'utiliser au profit du développement physique et moral de ses enfants, cette multitude de jeux qu'ils inventeraient si leurs petits prédécesseurs ne leur en eussent évité la peine. Pressentant dès lors, dans l'attrait qu'avaient pour les miens ces jeux enfantins, un élément éducateur puissant, j'essayai de l'en extraire J'y réussis quelquefois, mais j'échouai le plus souvent et je me résignai à suivre la voie battue qui consiste à développer plus ou moins isolément leurs jeunes facultés ; travail long, difficile et toujours incomplet.

» Quels ne furent pas mes regrets et ma joie, lorsque le hasard, disons mieux, la Providence me fit rencontrer la femme que Frœbel n'hésita pas à nommer la Mère de l'idée, dont il réclamait à bon droit la paternité. Par elle, je fus mise au courant du système, ayant pour but le développement harmonique des facultés de l'homme, proposé par Frœbel. Déplorant de l'avoir ignoré pendant le cours des fonctions maternelles qui m'étaient propres, je l'acceptai avec bonheur pour vous, jeunes mères attachées encore au berceau de vos enfants. Dès lors je me promis de consacrer mes loisirs et mes faibles talents à la propagation d'une œuvre qui correspondait à mes aspirations, comme elle doit répondre aux besoins de toutes les mères.

» Voilà en peu de mots la raison qui me fit prendre la plume pour tenter de vous initier aux ingénieux procédés de F. Frœbel, etc. »

« Dans son livre des causeries de la mère, Frœbel présente à l'enfant en images, l'histoire de sa vie enfantine ; ce sont d'abord les premières relations de l'enfant avec sa mère, les premiers soins qu'elle lui prodigue, les premiers jeux qu'elle lui enseigne ; puis les relations avec les membres de sa famille, avec d'autres enfants et d'autres familles. L'enfant y voit également la représentation des phénomènes de la nature universelle, le soleil, la lune, les étoiles, etc., les scènes de la vie des animaux, le jardinage et l'agriculture ; la vie domestique, sous différents points de vue, puis les professions, le commerce, les arts, les scènes de la vie morale de l'enfant, l'église, le culte, enfin les manifestations de la vie en général, mises à la portée de la première enfance. Puisque l'enfant doit se préparer à la vie réelle, il faut lui en donner de bonne heure des impressions générales, qui seront en quelque sorte pour lui la base des connaissances à acquérir plus tard. La parole de la mère saura représenter à l'enfant ces scènes générales comme étant celles de sa propre vie individuelle, elle lui fera voir ainsi comme dans un miroir, sa propre histoire, qui est l'histoire de chacun de nous. Elle lui racontera son histoire dans le passé,

» dans le présent et dans l'avenir. L'enfant aura ainsi un point de départ pour
» comprendre l'histoire de l'humanité, l'histoire universelle, et il trouvera par le
» moyen des emblêmes, il comprendra par intuition, l'analogie du développe-
» ment de l'individu et celui de l'espèce. »

Voilà donc un livre dont certes aucune mère intelligente ne voudra se passer, car c'est le livre le plus instructif et le plus amusant.

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION BELGE

DE 1830

ET

HISTOIRE DE LA BELGIQUE JUSQU'A 1860

Par CARLO GEMELLI et le Dr P. ROYER (Rédacteur de l'*Indépendance*)

SECONDE ÉDITION. — UN GROS VOL. GRAND IN-8°. — PRIX : 5 FR.

Les auteurs ont puisé aux sources les plus authentiques pour écrire cette histoire, sans préjugé, sans parti pris, et ils ont fait le livre le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur l'histoire de notre révolution de 1830.

Voici le sommaire des différents chapitres. La lecture de ce sommaire suffira pour faire connaître à chacun le contenu d'un ouvrage, destiné à un succès certain.

CHAPITRE I. — Congrès de Vienne. — Annexion de la Belgique à la Hollande. — Situation de la Hollande à cette époque. — Caractère de Guillaume de Nassau. — Statut hollandais imposé aux Belges. — Prétentions de Guillaume et du peuple hollandais à l'égard de la Belgique — Opposition du parti catholique et du parti libéral. — Commencement des persécutions. — Etat des finances, de la dette publique et des impôts. — Mesures imprudentes du gouvernement. — Décrets contre l'enseignement. — Union du parti catholique et du parti libéral. — Pétitions. — Dissentiments entre les députés hollandais et belges. — Voyage du roi en Belgique et ses paroles prononcées à Liége.

puissances qui lui est refusée. — La conférence se réunit à Londres — Première délibération. — Ouverture du parlement à Bruxelles. — Ses premiers décrets. — La conférence de Londres déclare la Belgique indépendante. — Question du grand-duché de Luxembourg. — Délibérations de la conférence du 20 et du 27 janvier. — Adhésion de la Hollande. — Protestation du parlement belge. — Fin de la première période des négociations.

CHAPITRE VII. — Les craintes des souverains continuent. — Légation anglaise et française à Bruxelles. — Espérances des deux partis orangiste et français. — Deux commissaires belges à Londres. — Election du duc de Nemours comme roi des Belges. — Refus de Louis-Philippe. — Régence. — Premier ministère — Mouvement orangiste. — Echec des espérances républicaines. — Seconde conjuration orangiste. — Situation de l'armée et des finances. — Graves désordres. — Second ministère — Dangers d'un partage. — Sage politique du ministère. — Election du prince de Saxe-Cobourg comme roi des Belges. — Acceptation de la couronne. — Détails biographiques sur le roi Léopold.

CHAPITRE VIII. — Traité des dix-huit articles — Arrivée du roi et fête solennelle pour l'avénement au trône. — Le parlement se dissout — Nouveau ministère. — On reprend les armes. — Triste situation de l'armée belge. — Première intervention française. — Campagne dite des *Dix jours*. — Bataille de Louvain. — Déroute des Belges. — Suspension d'armes imposée par les puissances. — Nouvelles négociations. — Etat de la question après la campagne d'août 1831. — Traité des vingt-quatre articles. — Démolition des forteresses. — Approbation donnée par les souverains au traité des vingt-quatre articles. — Réorganisation de l'armée. — Mariage du roi Léopold avec la princesse Louise-Marie d'Orléans. — Politique du gouvernement belge. — La conférence décide qu'on emploiera la force contre la Hollande. — Convention entre la France et l'Angleterre. — Seconde intervention française. — Fête à Bruxelles pour la distribution des drapeaux. — Enthousiasme et désir général pour la guerre. — Le roi Léopold accepte l'intervention. — Les Français arrivent à Anvers. — Opposition dans le parlement. — Démission du ministère. — Préparatifs militaires de la Hollande. — Siége d'Anvers. — Reddition de la citadelle. — Nouvelles démarches d'arrangement. — Convention du 21 mai. — Réouverture de la conférence. — Rupture des négociations. — La conférence se dissout — Convention de Zonhoven. — La diplomatie achève sa tâche. — Fin de la révolution.

CONCLUSION. — Erreur du Congrès de Vienne et fautes plus grandes commises par la Hollande — Le statut illégal adopté. — Causes de mécontentement. — Décrets de 1825 et leurs tristes effets. — Indifférence vis-à-vis de la révolution. — Erreur du prince d'Orange — Lenteurs du gouvernement hollandais. — Aveugles prétentions de Guillaume — Eloges donnés au roi par les fauteurs de la tyrannie. — Nécessité des révolutions — Grands résultats de la révolution belge. — Nouveau statut. — Comparaison avec la révolution française. — Réforme du Code pénal et du système des prisons — Lois sur l'instruction publique. — Organisation de l'armée. — Les Belges sans penchant pour la vie militaire. — Construction des chemins de fer. — Améliorations apportées dans l'agriculture, les arts, l'industrie, le commerce et les manufactures. — Etat des finances. — Mesures en faveur des ouvriers. — Tableau historique. — Liberté de la presse. — Le parti catholique et le parti libéral. — Situation actuelle de la Belgique.

à l'usage des professeurs, instituteurs, etc. Traduit de l'allemand par J. Blockhuys, 1 vol. in-8. 1862. 3 fr. 50 c.

Manuel pratique des jardins d'enfants, de Frédéric Frœbel, à l'usage des institutrices et des mères de famille, composé sur les documents allemands par J.-F. Jacobs avec une traduction de Mme la baronne de Marenholtz. Un beau vol. in-4. avec 85 gravures et plusieurs pages de musique. 10 fr.

C'est un ouvrage sur une des questions les plus importantes de l'éducation; il s'agit de mettre à profit les sept premières années de la vie de l'enfant pendant lesquelles son développement fut en quelque sorte abandonné au hasard, de commencer la véritable éducation dès le commencement de la vie, non pas en forçant ou faussant la nature de l'enfance, mais en la dirigeant, en nourrissant ses aptitudes innées et en favorisant, par des moyens naturels, l'éclosion parfaite et harmonique de toutes ses facultés.

Ce manuel jette une grande lumière sur cette intéressante question, quiconque l'aura lu sera convaincu que l'application de la méthode Frœbel est un bien immense pour les générations futures, une introduction naturelle et précieuse pour les arts et les sciences, le travail et l'étude.

Bien certainement aucune mère intelligente ne voudra se passer des moyens éducatifs que Frœbel leur présente.

Praktisch Handboek om kinderen van 2 tot 8 jaar al spelende gemakkelyk en leerzaam bezig te houden, volgens de ontwikkelings methode van Fréderik Frœbel door J.-F. Jacobs, met eene inleiding van Mevr. de baronnesse de Marenholtz met 80 gravuren. 10 fr.

Les sons de l'alphabet. Chansonnette illustrée coloriée. 2 fr.

Gustave Nieritz. Bibliothèque de la jeunesse :

— I. Voyage dans le Hartz, ou les vues de Dieu sont impénétrables, par C. Mück. 2 fr.

— II. Le fils du vieil invalide ou l'amour filial récompensé, par W. Müller. 2 fr.

— III. Frédéric et Oscar Dornbusch, ou aimez votre prochain comme vous-même. Par un ami de la jeunesse. 2 fr.

— IV. Jonas et le prince enlevé, ou à chacun selon ses œuvres, par G. Nieritz. 2 fr.

— V. Le petit berger et son chien, ou pardonnez et il vous sera pardonné. 2 fr.

— VI. Gottlieb le petit mineur, ou qui bien fera bien trouvera. 2 fr.

Crombrugghe (baronne J. de.). Le petit livre des enfants du bon Dieu. *Ouvrage couronné.* Avec 25 charmantes gravures in-4°. 1 vol. in-4° cartonné. 3 fr.

LA VIE INTELLECTUELLE DES FLAMANDS.

VON

DER SCHELDE BIS ZUR MAASS

ODER

DAS GEISTIGE LEBEN DER FLAMINGEN

BIOGRAPHIEN, NOVELLEN, ERZÄHLUNGEN U. S. W.

VON

Frau Baronin von Reinsberg

(IDA VON DÜRINGSFELD)

2 starke Bände in gr. 8 (circa 1500 Seiten). 7 fr. 50 c.

PROSPECTUS.

Aujourd'hui que les Flamands défendent dans le domaine politique leurs droits inaliénables pour les sauvegarder contre l'envahissement de l'élément français, il semble qu'il n'est pas inopportun de leur assigner, au milieu des autres peuples, la position honorable qui leur revient dans le domaine littéraire. Un nombre restreint d'écrivains flamands se sont fait apprécier au delà des limites étroites de leur patrie, la généralité reste ignorée; à l'exception des étrangers qui s'occupent spécialement de la langue flamande, il n'est personne qui ait une idée quelque peu exacte des tendances réelles et de la marche intellectuelle de cette noble famille germanique.

Lorsqu'en 1855, Mme la Baronne de Düringsfeld (auteur du présent ouvrage) se fut initiée, sous la direction de M. Ch. Stallaert, à Bruxelles,

Heerklotz, A. Wallonisch und Vlämisch, Originalnovelle aus Belgiens Jetztzeit, Schilderungen aus dem belgischen Volks- und Gesellschaftsleben. 1 Bd. in-32. 1862 . . . . 2 00

Almanach de l'armée belge pour 1862. 1 v. in-12. 2 60

Raspail. Handboek der gezondheid of huiselijke genees- en artsenijkunde. 1 vol. in-12 . . . . 1 25

Sawaszkiewitz. Notice sur la vie de Joachim Lelewel. 1862. . 1 25

Vandriessche. Geschiedkundig overzicht der nederduitsche Tael en Letterkunde, ten gebruike der athenæa en collegiën. Gr. in-8. . . 1 50

Poitteviu de la Croix. Excursion d'Anvers à Rotterdam, à bord du bateau à vapeur *Telegraaf.* 1 vol. gr. in-12 avec carte. . . 1 50

Burger. Musées de la Hollande. 2 vol. in-12 . . . . 7 00

— Trésors d'art en Angleterre. 1 vol. de 500 pages. in-12 . 3 50

— Galerie Suermondt à Aix-la-Chapelle. In-8. . . . 3 00

— Galerie d'Arenberg à Bruxelles. In-12 . . . . 2 50

Greyson. Sites ardennais. Le passeur de Targnon. In-8. . . 2 00

Dauby. Les Ouvriers, épisodes bruxellois. 1 vol. In-12. . . 1 50

Verhaegen (avocat). Études de droit public, 1 vol. in-12 . . 3 00

Les partis et le pays, par un Belge qui tient à sa nationalité . 0 50

Gervinus. Introduction à l'histoire du XIX[e] siècle. 1 vol. in-8 . 3 00

Programme de la sainte alliance des peuples. in-8. 1 00

Prône agricole du père Grognard, prédicateur en plein vent, répété par un maître d'école a ses élèves d'une commune rurale. 1 vol. in-18. 2 00

Katschenovski. Daniel Webster, sa vie et ses œuvres. 1 v. in-12 . 1 50

Le livre de la vie. Traduit de l'anglais par Zani de Ferranti. 1 vol. in-12 Édition de Luxe 1 00

Le même richement relié 2 00

Oetker. Le mouvement flamand. In-12. . . . . . . 1 00

Verhaege (docteur). Traité des bains de mer. 1 vol. in-32. 3[e] éd . 2 50

— Seebad Ostende. Anleitung zum Gebrauche der Seebäder. Reiseführer durch Belgien. 4[e] aufl. 2 50

— Traité pratique des maladies nerveuses. 1 vol. in-8 . 2 50

Souvenir de Bruxelles en forme d'une rose. 28 gravures, vues des principaux monuments, portraits de la famille royale, etc. . 4 00

Souvenir d'Ostende en forme d'une rose . . . 1 00

Nederland, Belgie, de Reyn, Parys. Reisgids, met platte gronde, muntafel, aanwyzing van logementen, restauraties, middelen van vervoer, enz. 1 vol. in-12 . . . . 6 00

Le même relié 7 50

Heerklotz, A. Ein Frühling, Originalnovelle. 1 Bd. in-32. 1861. 2 00

Heerklotz, A. Wallonisch und Vlämisch, Originalnovelle aus Belgiens Jetztzeit, Schilderungen aus dem belgischen Volks- und Gesellschaftsleben. 1 Bd. in-32. 1862 . . . . 2 00

